

HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE
DU MEXIQUE,
OU DE LA
NOUVELLE ESPAGNE,
PAR FERNAND CORTEZ,

Traduite de l'Espagnol de Dom ANTOINE DE SOLIS, *par l'Auteur du Triumvirat.*

SIXIEME ÉDITION.

TOME I.

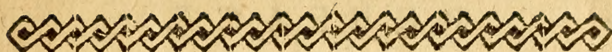


A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PRÉFACE

L'HISTOIRE de la conquête du Mexique a été reçue en Eſpagne avec tant d'approbation, que l'on a cru qu'elle en mériteroit au moins quelque partie, ſi elle paroiſſoit traduite en notre langue. Ce n'eſt pas que la force & la pureté de ſon ſtyle, la grace & le tour de ſes expreſſions, & la différence qui ſe trouve preſque toujours entre l'original & la copie, ne duſſent donner de la crainte pour le ſuccès d'une traduction; mais on a eſpéré quelque indulgence pour ce qu'elle pourroit avoir de foible ou de forcé, en faveur de ſes agréments plus eſſentiels à l'hiſtoire, qui ne dépendent point de la diction, & qui peuvent ſervir de ſolides inſtructions à ceux qui travaillent ſur de pareils ſujets. Il eſt aiſé de remarquer en celui-ci, que Don Antonio de Solis n'a pas témoigné moins de jugement dans le choix de ſon ſujet, que dans celui des modeles qu'il s'eſt propoſés d'imiter. On y voit avec quelle adreſſe il a ſu placer ſes digreſſions, diſtribuer ſes réflexions de morale & de politique, & ménager ſon ſtyle: mais ce qui mérite le plus d'attention, eſt qu'il donne par-tout un ſi beau jour aux actions de Fernand Cortez, qu'il s'en faut peu qu'il n'en faſſe un Héros; & ſi cet exemple nous fait voir de

quelle importance est le choix d'un Historien, pour la gloire d'un Prince ou d'un grand homme, il nous apprend d'ailleurs de quelle maniere on doit juger de leur conduite, dont un Auteur nous montre, comme il lui plaît, le bon ou le méchant côté, lorsqu'il sait employer adroitement les talents d'un habile Ecrivain : mais on ne prétend point donner ce nom à ceux qui ne débitent que des éloges, chargés de lâches flatteries, ou des satyres noircies d'impostures, & de traits d'une passion intéressée. Il est certain que Cortez avoit ses défauts, comme tous les autres hommes : il n'étoit peut-être pas si délicat en politique, ni si réflexif que Solis nous le dépeint ; mais il suffit pour la justification d'un Auteur, que les événements s'accordent avec les délibérations du conseil de son Héros. La vérité n'y perd rien de ses droits, & le Lecteur y trouve son compte ; car le but principal de l'histoire est l'instruction : c'est le fruit que nous tirons des exemples qu'elle nous propose, lorsque nous sommes persuadés qu'ils ne sont pas faits à plaisir, comme ceux des Romans, qu'on se donne toujours la liberté de critiquer dans la pratique, parcequ'on ne les considere que comme les ouvrages d'une spéculation souvent outrée. Il n'en est pas de même de l'histoire ; lorsque les faits en sont constants, ils sont toujours à la portée de l'imagination ; & pour ce qui est

des maximes ou des réflexions ſur quoi on fait rouler ces événements, quel tort nous fait-on de nous en donner de belles & de juſtes, lorſque le caractere des perſonnages dont on nous repréſente les actions ne les détruit pas? C'eſt principalement dans une hiſtoire particuliere, que l'on peut ſe donner cette liberté, que l'on pourroit juſtifier, s'il étoit néceſſaire, par les exemples de Sallufte & de Tacite même dans la Vie d'Agricola, qui paſſe pour le chef-d'œuvre de cet Hiſtorien. C'eſt ſur ces excellents modeles que notre Auteur a formé ſon deſſein avec tant d'art & de jugement qu'il s'eſt arrêté préciſément à la conquête du Mexique; craignant ſans doute que la ſuite de cette conquête ne l'engageât dans un fâcheux démêlé, entre le reſpect qu'on doit à la vérité, & l'inclination qu'il avoit pour ſon Héros. Il ſavoit que la priſe de Mexique eut quelques circonſtances peu favorables à la gloire de Cortez, dont il ne vouloit point ternir le luſtre: & il faut demeurer d'accord qu'elle fût venue juſqu'à nous avec le même éclat, ſi ce qui ſe paſſa en cette occaſion ne lui eût donné quelque atteinte. C'eſt ce qu'on a cru être obligé de rapporter en peu de mots, & d'inſtruire en même temps le Lecteur du reſte de la vie de ce Conquérant.

Le but des Eſpagnols en ces expéditions n'étoit pas ſeulement la gloire, ils cherchoient encore de l'or: & ils furent

les, & à introduire la Foi Catholique parmi les Indiens, par le moyen des Religieux qu'on lui avoit envoyés d'Espagne. Ces soins réussirent au-delà même de ses espérances: & après avoir appaisé les deux révoltes dont on a parlé, & parcouru les provinces de ce vaste Empire, Cortez revint à Mexique, où il fut reçu par les habitants avec les mêmes démonstrations de joie qu'ils auroient pu témoigner pour un de leurs Empereurs. Ce Général étoit alors au plus haut point de sa gloire, aimé comme un pere, & respecté comme un Souverain par les Espagnols & par les Mexicains, lorsque l'envie, qui s'attache toujours aux vertus éminentes, sur-tout quand la fortune se lasse de les persécuter, lui suscita de nouveaux sujets de chagrin, qui ne finirent qu'avec sa vie.

Pamphile de Narvaez étoit passé en Espagne, où il accusoit Cortez de toutes les violences que lui-même s'étoit attirées par sa conduite : & comme il y avoit long-temps qu'on n'avoit reçu à la Cour de nouvelles de Cortez, la disposition des esprits ne lui etoit pas favorable ; & on prenoit des mesures pour lui ôter le Gouvernement de la Nouvelle Espagne. Dom Diego Colom sollicitoit cet emploi, & offroit de lever mille hommes à ses dépens, afin d'aller prendre ce Général dans Mexique même. On nomma Nuno de Guzman pour Gouverneur de Panuco ; Simon d'Alcaza-

va, Portugais, obtint le Gouvernement de la province de Honduras ; & pour comble de disgrace, Jean de Ribera, Secrétaire & Agent de Cortez à la Cour d'Espagne, devint un des plus malicieux censeurs de la conduite de ce Général, qu'il décrioit par l'infame motif d'une passion intéressée. Cet homme s'étoit brouillé avec Martin Cortez sur le paiement d'une somme de quatre mille ducats que son fils lui avoit envoyée, & que Ribera refusoit de donner. Ses calomnies faisoient une étrange impression ; & on étoit prêt de pourvoir au Gouvernement de Mexique, lorsque le Duc de Bejar, qui étoit proche parent de la femme de Cortez, entreprit sa défense avec tant de succès, qu'il obtint de l'Empereur qu'on attendroit des nouvelles de la part de ce Général. Elles arriverent enfin telles qu'on pouvoit les souhaiter d'un sujet fidele & affectinné, & soutenues par un présent de soixante mille pistoles & d'un canon d'argent, que Diego de Soto apporta, & qui parut une piece fort rare, & d'un très grand prix.

La vue de ces richesses fit son effet ordinaire ; & tant que la chaleur de la joie subsista, on n'osa plus douter du zele & de la fidélité de Cortez : après quoi les soupçons revinrent, & obligerent le Conseil de l'Empereur à prendre l'expédient d'établir un Juge Souverain à Mexique, pour éclairer la conduite du Général. On

choisit pour cette charge le Licencié Louis Ponce, parent du Comte d'Alcaudere, qui partit assisté du Bachelier Marc d'Aguilar, qui avoit déja fait le voyage de Saint-Domingue. Cortez les reçut à Mexique avec beaucoup de joie : & Ponce étant entré en exercice de sa charge publia les ordres de l'Empereur, dont néamoins l'exécution fut suspendue par la mort de ce Président. Aguilar lui succéda, & prit des mesures qui auroient chagriné Cortez, si la mort de cet homme ne l'avoit délivré de sa persécution. Mais elle recommença bientôt avec plus de violence par la brutalité d'Alonse d'Estrada, qu'Aguilar avoit nommé pour remplir cette charge, suivant le pouvoir qu'il en avoit reçu de l'Empereur. Ce Juge ne ménagea rien de tout ce qui pouvoit offenser Cortez. Il fit couper la main à un domestique de ce Général, & il le poussa si cruellement, que les Indiens & les Espagnols mêmes lui offrirent leurs services pour se soulever contre la tyrannie du Président ; mais Cortez n'avoit ni l'esprit ni le cœur d'un rebelle, & Dieu permit que l'Evêque de Tlascala vint à Mexique où il fit tant par ses soins qu'il accommoda ces deux ennemis, & remit le calme dans la Ville.

Cortez avoit équippé quelques vaisseaux sur la mer du Sud, à dessein de découvrir les Isles Moluques, & d'en tirer le clou de girofle & les autres épiceries ; mais ce

voyage fut malheureux. La plus grande partie de l'équipage de ces vaisseaux périt en mer; & ceux qui resterent tomberent entre les mains des Portugais, qui les conduisirent en prison à Malaca. Il prit alors la résolution d'aller en Espagne, sur les pressantes sollicitations du Cardinal Loaisa, Président du Conseil des Indes, & Confesseur de l'Empereur. Ce Prélat, ami de Cortez, lui avoit écrit que sa présence dissiperoit les calomnies qu'on avançoit contre sa conduite & contre sa fidélité, & qu'il lui étoit important de se faire connoître à l'Empereur. Cortez avoit encore dessein de se marier, ayant perdu sa premiere femme. Ainsi il partit de Mexique, & arriva l'an 1528 en Espagne, où il apporta une somme très considérable en or; & en autres pieces rares & curieuses qu'il avoit tirées de ses conquêtes.

L'Empereur lui fit des caresses & des faveurs extraordinaires, dont la plus éclatante fut, que ce Général étant malade, & n'ayant pas beaucoup de confiance aux remedes des Médecins d'Espagne, Charles lui fit l'honneur de le visiter en son logis, où Cortez lui présenta un mémoire, qui informoit Sa Majesté de son zele & de ses services; & quand il fut guéri, il accompagna l'Empereur jusqu'à Saragosse. Ce Prince alloit alors en Italie, pour recevoir la Couronne de l'Empire; & avant que de partir, il voulut récompenser le mérite

& les ſervices de Cortez. Il lui donna la vallée de Huaxac en titre de Marquiſat ; la chatge de Capitaine Général de la Nouvelle Eſpagne, & des provinces & côtes de la mer du ſud ; le pouvoir de les conquérir, & d'y établir des colonies, avec la vingtieme partie de toutes ces conquêtes en propriété, & pour lui & pour ſes héritiers. L'Empereur lui offrit encore l'habit de l'Ordre de Saint Jacques que Cortez ne voulut point prendre, ſans avoir en même temps une Commanderie : auſſi Charles lui refuſa le Gouvernement de Mexique qu'il demandoit. Ce refus vint de la politique du Conſeil d'Eſpagne, qui ne ſouffroit pas que les Conquérants cruſſent avoir un droit acquis ſur le Gouvernement des provinces qu'ils avoient conquiſes. C'eſt ainſi qu'on en avoit uſé avec Criſtophe Colom : mais on conſola Cortez par d'autres graces, dont il eut lieu d'être ſatisfait.

Narvaez ne ceſſoit pas de fatiguer les Miniſtres de ſes plaintes, & de donner des mémoires contre Cortez qu'il accuſoit d'être un tyran, parcequ'il lui avoit crévé un œil, quand il fut pris à Zempoala : ajoutant que ce Général avoit autant d'or en barres, qu'il y a de fer en toute la Biſcaye ; & qu'il avoit fait mourir Louis Ponce, & François de Garai ; outre pluſieurs autres calomnies, qui toutes fauſſes qu'elles étoient, ne laiſſoient pas de for-

tifier les soupçons jusqu'à ce point, qu'on eut dessein d'envoyer à Mexique Dom Pedro de la Cueva, homme sévere, jusqu'à la férocité. Néanmoins on prit enfin le parti d'ériger une Cour Souveraine à Mexique, sous le nom de Chancellerie, composée d'un Président, & de quatre auditeurs. Ce Président, appellé Nuno de Guzman, fit citer Cortez, alors absent, & mit en vente tous les biens de ce Conquérant : mais l'Empereur étant informé de l'injustice de cette procédure, ôta la charge à ce Juge passionné, & lui substitua Dom Antoine de Mendoça, qui vint à Mexique, & rendit à Cortez tous ses effets, renvoyant Guzman prisonnier en Espagne.

Ainsi Cortez retourna en la Nouvelle Espagne, avec sa femme Dona Juana de Zuniga : & il y fut reçu avec des marques si éclatantes de joie, tant de la part des Indiens, que de celle des Espagnols mêmes, que la Chancellerie de Mexique en prit de l'ombrage. On obligea Cortez à faire enregistrer ses Patentes de Capitaine Général, & on lui fit défense d'entrer dans la ville de Mexique. Ces divisions pousserent les Indiens à un si haut point d'insolence, qu'ils tuerent en peu de jours, plus de deux cents Espagnols : & ils étoient prêts de passer à une révolte générale, lorsque l'Archevêque fit connoître à l'Audience Royale, qu'il n'y avoit que le Général qui pût appaiser cette émotion. Ainsi ils l'ap-

pellerent à Mexique, où ſon autorité, & quelques chatiments qu'il fit des principaux rébelles, firent rentrer les Indiens dans le devoir de l'obéiſſance.

Après cela, Cortez envoya des vaiſſeaux, pour découvrir toute la côte de la Nouvelle Eſpagne du côté de la mer du ſud, ſous le commandement de Diego Hurtado. Le malheureux ſuccès de cette expédition, qui lui couta des ſommes immenſes, ne le rebuta point. Il s'embarqua lui-même; mais ce voyage fut diſgracié en toutes ſes circonſtances. Pluſieurs de ſes vaiſſeaux périrent; d'autres furent écartés par la tempête; & Mendoça fut nommé Vice-Roi du Mexique. La ſeule conſolation qui reſta à Cortez, fut une occaſion de ſecourir le Marquis Dom François Pizarre, qui étoit aſſiégé par une effroyamultitude d'Indiens. Cortez lui envoya deux vaiſſeaux chargés d'armes & de vivres, ſous la conduite de Fernand de Grijalva, & leva ſix mille hommes à ſes dépents, qu'il fit paſſer au Pérou, & qui chaſſerent les Indiens. Pizarre lui en témoigna ſa reconnoiſſance, par un préſent très conſidérable qu'il envoyoit à la femme de Cortez; mais Grijalva le retint, & ne revint point à Mexique.

Cortez étoit déja retourné en cette ville, où il ſe brouilla avec le Vice-Roi, d'une maniere qui ne fit honneur ni à lui, ni à Mendoça, par les lettres qu'ils écrivirent

l'un contre l'autre en Espagne, & qui ne portoient que le caractere de leurs passions. Enfin, ce Général revint en Espagne en l'année 1540, pour se défendre contre le procès que le Procureur Fiscal du Conseil des Indes lui avoit fait, sur le nombre de ses vassaux dans les terres dont on lui avoit accordé la proprité; & lui, qui en avoit conquis tant de milliers à Sa Majesté, eut le chagrin de voir qu'on vouloit lui retrancher une partie des siens. Il accompagna Charles-Quint à l'expédition d'Alger, suivi de ses deux fils: & quoiqu'il y servit avec sa valeur & son activité ordinaires, on lui donna la mortification de ne point l'appeller au Conseil de guerre, quoiqu'on y admît des gens qui n'avoient ni l'expérience, ni la considération qu'il avoit méritée par l'importance de ses services. Ce fut en ce voyage qu'il perdit cette piece d'un prix inestimable, dont les Auteurs ont parlé si diversement. Les uns ont dit que c'étoit une perle d'une grosseur surprenante, & parfaite en sa figure, qui étoit en poire: qu'il avoit fait graver sur cette perle ces mots latins, *Non surrexit major*; & qu'en la montrant à quelques-uns de ses amis, sur le tillac d'un vaisseau, elle lui échappa, & tomba dans la mer. Les Espagnols en parlent autrement: ils disent que ce jovau consistoit en cinq émeraudes, qui valoient cent mille ducats. Sandoval n'en compte que trois; & San-

chez dit que c'étoit deux vaſes d'émeraude, qui n'avoient point de prix. Quoiqu'il en ſoit, tousces Auteurs conviennent que Cortez fitla plus grandeperte aprèsl'Empereur, en ce malheureux voyage : & lorſqu'on eut pris la réſolution de lever le ſiége, on dit qu'il offrit de le continuer, & même de prendre la ville, avec les ſeuls malades de l'armée, ce qui paroît un peu outré. Auſſi l'Auteur de ſa vie n'en dit rien ; mais qu'il demanda tous les ſoldats Eſpagnols, & la moitié des Allemands & des Italiens : & que cette propoſitions , fort approuvée par tous les ſoldats de l'armée de terre, fut rejettée par l'avis des Officiers & des ſoldats des vaiſſeaux, & même par le Duc d'Albe.

Cortez ſuivit la Cour durant quelques années, fort dégoûté par les procés que ſes ennemis lui ſuſcitoient, ſur quoi néanmoins on ne décida rien. Enfin il alla à Seville, réſolu d'aller finir ſes jours en la Nouvelle Eſpagne, & de voir ſa fille Dona-Maria Cortez, qu'il avoit promiſe à l'héritier du Marquis d'Aſtorga. Il étoit déja attaqué d'une douleur d'eſtomach, & d'autres maux , qui l'obligerent de s'arrêter à Caſtilleia de la Cueſta, où ſa maladie redoubla, & l'emporta enfin , à l'âge de ſoixante & trois ans, le deuxieme jour de Décembre 1554. Il fut enterré avec tout l'éclat que ſes grandes actions méritoient , dans le lieu de la

ſépulture des Ducs de Medina Sidonia; laiſſant un fils nommé Dom Martin Cortez, & trois filles, qui furent mariées en des maiſons très illuſtres. La perte de ce grand homme fut générallement regrettée; & ceux même qui l'avoient perſécuté ſi cruellement durant ſa vie, ſe virent contraints d'avouer après ſa mort, que toutes les récompenſes de ce monde n'avoient rien d'égal à la grandeur de ſes ſervices & de ſon mérite.



TABLE DES CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

Fin de la Table des Chapitres.



Tom. 1. Page 1.


NORT
GOLFE
R. de Palmas
Salina
du Cancre
MEXIQUE
de Almeria
ORIENT
OCCIDENT
MER PACIFIQUE
MIDY
Tropique
Quincia Lacus Salsus
Tammanpul
R. de Panuco
Tanapequis
S.t Barthelemi
Tanxipa
Tanlacana
Tameco
Tama holen
Taneule
S.t Iago
Tempice
Salines
C. Roxo
I. Lobos
Panuco
Tamalao
S.t Filippo
Tamaoten
de los Tiacos
Aquatatlan
Guoxanato
Tampasca
Taielaco
Taxitlan
Xaxiguohulto
Tihtopazapan
P. Casones
R. di Tuspa
S.t Miguel
Concesion de Salaia
Puchuica
Achachica
R. de S.t Piedro
Villa de tola gos
Alacorin
Acasuehtilton
Ilanos
Caceres
Naotlan
Almeria
Toluia
Terrebiance
Xacotlutan
Mexico
Cocatlan
Chalco
Villaricca
Mecoacan
Tulasco
Tlascala
OTomba
Xulateco
Zutepeque
Zempaola
Guermabaco
Guaxocongo
Choluta
Malatlan
I de Sacrificios
Talisla
Tepeaca
Xalapa
laveracrus
Tasco
Ostuma
Quecala
Tontalco
Zocotlan
S.t Iuan dy lua
Chiomantta
Chioutla
Catacutuco
R. de los Yopes
R. de la V. Crus
Hutatlan
Antequera
Catahitla
Pucla
Cetela R.
Castla
Mistla R.
Acapulco
Tutepeque
Tijcutula
Aquatulco
Capalita
Tecapiepec



HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Où on fait voir la nécessité de diviser l'Histoire des Indes en plusieurs parties différentes, afin d'en donner une parfaite connoissance.

JE m'étois engagé avec plaisir au dessein de continuer l'Histoire générale des Indes Occidentales, composée par Antoine de Herrera; & jusqu'au moment où j'ai reconnu les difficultés de cette entreprise, j'ai lu avec beaucoup d'application tout ce qui a été écrit sur ce sujet, avant &

après Herrera, tant par les Auteurs étrangers, que par ceux de notre Nation. Cette lecture m'a fait remarquer, qu'autant que ce nouveau Monde est éloigné du nôtre, autant les Auteurs étrangers se sont écartés de la vérité sur ce qu'ils ont rapporté des Espagnols, avec peu de discernement, & peut-être encore plus de malice; puisqu'ils emploient des livres entiers à exagérer seulement les fautes de quelques particuliers, sans autre dessein que celui d'effacer le mérite des bonnes actions faites en général. D'autre part, j'ai trouvé que nos Auteurs ne s'accordent point dans la relation qu'ils font des principaux évenements, & leurs contradictions marquent bien le risque que la vérité court de recevoir quelque altération, lorsqu'elle vient de loin; étant certain que plus une chose s'éloigne de sa source, plus elle perd de sa pureté naturelle.

Le devoir qui m'engageoit à refuser les premiers, & le desir que j'avois d'accorder les contradictions des autres, devoient ce semble m'obliger à presser l'exécution de mon dessein. Mais il a été suspendu par la recherche des Mémoires; & par l'attente des relations qui me paroissent nécessaires pour servir comme de fondements à cet ouvrage. Car encore que ce travail soit obscur, & qu'il n'ajoute rien à la gloire d'un Auteur; néanmoins il ne

peut s'en exempter : puiſque s'il conſume le temps ſans éclat dans ſon cabinet, il a néanmoins le plaiſir de tirer la vérité toute pure du déſordre de ces différents Mémoires : ſemblable aux Architectes qui ramaſſent ſans aucun ordre une infinité de matériaux avant que de travailler à la conſtruction d'un édifice ; c'eſt néanmoins de cette confuſion qu'ils tirent la perfection du deſſein qu'ils ont conçu, & l'on eſt ſupris de voir inſenſiblement ſortir de la pouſſiere, & d'un embarras de pierres & de bois, un bâtiment qui a toutes les graces & toutes les proportions de la belle Architecture.

Pour revenir à mon ſujet, j'ai trouvé qu'une hiſtoire générale embraſſe une ſi grande quantité de faits indépendants les uns des autres, que j'ai cru qu'il étoit preſque impoſſible de les allier enſemble ſans les confondre : défaut qui vient peut-être de la foibleſſe de mon eſprit ; ou de ſon peu d'étendue. Quoi qu'il en ſoit, je vois que l'Hiſtoire des Indes a pour fondement trois grandes actions, qui peuvent être comparées avec tout ce que les ſiecles paſſés ont produit de plus éclatant ſur ce ſujet. La premiere nous charme par le récit du grand courage de Chriſtophe Colomb, tant durant le cours de ſon admirable navigation, qu'en la découverte de ce nouveau monde. La ſeconde fait briller la conduite & la valeur de Hernan

Cortez, en ce qu'il souffrit pour conquérir la Nouvelle Espagne, dont on ne connoît point encore l'étendue ni les bornes. La troisiéme surprend par le récit des aventures de François Pizarre, suivies des exploits de ses successeurs, qui ont soumis à l'Espagne ce vaste Empire de l'Amérique méridionale, qui devint le théâtre de plusieurs funestes tragédies, & d'incidents si extraordinaires. Voilà trois illustres sujets d'autant d'histoires qui pourroient remplir nos Annales de plusieurs grands exemples de valeur, de constance, & d'autres qualités remarquables en l'une & en l'autre fortune. De sorte qu'en donnant toujours à sa mémoire un agréable emploi, on peut encore fortifier son esprit & son cœur par des instructions solides & d'un grand usage. Mais comme dans l'histoire générale des Indes, ces trois sujets ont une liaison réciproque les uns avec les autres, & que chacun d'eux en particulier en a avec d'autres exploits de moindre considération, il n'est pas aisé de les réduire aux bornes d'une seule narration, ni de garder l'ordre des temps sans l'interrompre plusieurs fois, & mettre en pieces, pour ainsi dire, le sujet principal, par le détail des circonstances.

Cependant les Maîtres de l'Art, qui ont donné le nom de transition à ces discours, qui conduisent l'esprit du récit d'un évenement à quelque autre sujet, nous or-

donnent d'obſerver le rapport que les parties ont à leur tout, avec tant de juſteſſe, que le corps de l'hiſtoire ne paroiſſe point difforme, ſoit en le chargeant de membres inutiles, ſoit en retranchant ceux qui lui ſont néceſſaires pour y conſerver l'agrément de la diverſité. Il faut ſelon leurs préceptes que la liaiſon de ſes membres ſoit ſi délicate, que l'on ne puiſſe l'appercevoir, & que la différence des faits ſoit ſi bien ménagée, qu'elle ne faſſe remarquer ni défaut ni confuſion; & cet avantage d'entrelacer les évenements avec tant d'adreſſe qu'ils ne paroiſſent point ſe ſoutenir les uns les autres par une eſpece de digreſſion, eſt un effort d'eſprit dont peu d'Hiſtoriens ſont capables. Car ſi l'on veut reprendre toutes les circonſtances du ſujet que l'on a quitté, on tombe dans l'inconvénient de la répétition, & d'une ennuyeuſe longueur, & ſi on les néglige, le ſtyle en devient obſcur & inégal. Cependant il faut éviter également ces deux vices qui effacent toutes les bonnes qualitées d'un Auteur.

Ce défaut commun à toutes les hiſtoires générales, ſe trouve encore plus grand, & preſque inévitable en celle des Indes Occidentales. Elle comprend deux Empires d'une très grande étendue, dont chacun contient une infinité de Provinces, & pluſieurs Isles. Ces pays étoient gouvernés par des Rois, ou Caciques, dont les

uns étoient ſujets ou tributaires des deux Empereurs du Mexique & du Pérou, & pour ceux dont ils ne recevoient ni tribut ni hommage, le ſeul éloignement de leur pays faiſoit leur ſureté. Toutes ces Provinces, ou petits Royaumes avoient donné ſujet à autant de différentes conquêtes, ſous divers Conquérants. On formoit en un même temps pluſieurs entrepriſes, toutes ſous des Capitaines très braves, mais peu connus. Ils conduiſoient chacun une troupe de ſoldats, & cette troupe ſe donnoit le nom d'armée, avec quelque ſorte de raiſon, tant par rapport à ſes deſſeins, qu'au ſuccès des expéditions. Il s'y faiſoit pluſieurs combats contre des Princes & en des lieux dont les noms ne fatiguoient pas ſeulement la mémoire, mais encore la langue en les prononçant. Ainſi l'Hiſtorien de ces exploits ſe voyoit obligé d'employer des tranſitions fréquentes & obſcures ; & l'abondance de la matiere embarraſſoit la narration. Car il étoit contraint de rebattre ſur des évenemens de peu d'importance, ou de les ſupprimer entierement ; & il falloit que le Lecteur revînt ſouvent à ceux qu'il avoit laiſſés comme ſuſpendus, ou qu'il donnât continuellement un fâcheux exercice à ſa mémoire.

Ce n'eſt pas que je veuille dire qu'Antoine d'Herrera, Auteur très exact, n'ait réuſſi autant qu'il ſe pouvoit dans le deſ-

ſein qu'il avoit pris de compoſer une Hiſtoire générale ; je ne voudrois pas ſeulement le ſuivre, je ſouhaiterois encore le pouvoir faire avec autant de ſuccès. Que ſi je ne trouve en ſon ouvrage ni l'ordre ni la clarté dont il avoit beſoin pour ſe faire entendre, j'avoue qu'il ne pouvoit lui en donner davantage, étant engagé à décrire tant de faits différens, qu'en laiſſant les uns pour reprendre les autres, preſſé par l'ordre des temps, il n'a pu quelquefois s'empêcher d'en confondre la ſuite, & celle des évenements.

CHAPITRE II.

Les raiſons qui ont obligé à écrire ſéparément l'Hiſtoire de l'Amérique Septentionale, ou Nouvelle Eſpagne.

L'HISTOIRE de la Nouvelle Eſpagne méritoit d'être tirée de cet embarras, & de cette obſcurité, & c'eſt à quoi je me ſuis appliqué en l'écrivant à part, afin qu'en la mettant en ſon jour, autant qu'il eſt poſſible à la médiocrité de mon génie, ce qu'elle a de merveilleux tienne les eſprits ſuſpendus ſans leur faire de violence, & ce qu'elle a d'utile puiſſe inſtruire ſans dégoûter. J'ai choiſi ce ſujet entre les trois dont j'ai parlé, parceque comme les

actions de Christophe Colomb & ses premieres conquêtes ne sont point mêlées avec d'autres évenements, elles sont décrites agréablement & sans confusion, dans la premiere & la seconde Décade d'Antoine de Herrera. Pour l'Histoire du Pérou, elle se trouve séparée en deux volumes que l'Inca Garcilasso en a composés; & cet Auteur est si exact à choisir ses mémoires, & si fleuri dans son style, pour le temps auquel il écrivoit, que je condamnerois de témérité celui qui entreprendroit de le surpasser, & donnerois beaucoup d'éloges à quiconque pourroit l'imiter en achevant cette Histoire. Pour ce qui regarde la Nouvelle Espagne, où elle a manqué d'Auteurs qui méritent le nom d'Historiens, où elle se voit en la nécessité de les défendre contre les reproches que la postérité est en droit de leur faire.

François Lopez de Gomara est le premier qui a traité ce sujet, mais sans discernement, & sans exactitude. Il rapporte ce qu'il a entendu dire, & l'assure aussi hardiment que s'il l'avoit vu, sans trouver aucune difficulté en ce qui choque la vraisemblance, ni répugnance en ce qui est impossible.

Antoine de Herrera l'a suivi, & a travaillé en partie sur les mémoires de cet Auteur, & après eux Barthelemy Léonard d'Argensola a écrit sur la même matiere, sans éviter les mêmes défauts, sur quoi il

est moins excusable ; car il nous a donné les premiers exploits de cette conquête dans ses Annales d'Arragon, tellement mêlés & confondus avec son principal sujet, qu'ils y paroissent amenés de fort loin, & n'y tenir lieu que d'un épisode. Il rapporte ce qu'il a trouvé dans Herrera ; mais quoique son style soit plus clair & d'un meilleur caractere, il est si fort interrompu & embrouillé par le mêlange des autres évenements, que ce qu'il y a de grand & d'héroïque en cette entreprise, est affoibli par les digressions ; ensorte que l'on ne reconnoît plus ce qui est aisé à remarquer en plusieurs endroits de son Histoire.

On a vu paroître depuis une Histoire particuliere de la Nouvelle Espagne, qui est un ouvrage posthume de Bernard Diaz del Castillo. Elle a été mise en lumiere par un Religieux de la Mercy, qui avoit tiré le manuscrit de la bibliotheque d'un grand & savant Ministre, où elle avoit été long-temps comme ensevelie, peut-être à cause des inconvénients qui n'ont pas été reconnus, ou qu'on lui a pardonnés lorsqu'on en a permis l'impression. Cette Histoire passe aujourd'hui pour véritable, à la faveur de son style grossier & sans aucune politesse, qui lui a donné du crédit auprès de bien des gens ; comme s'il étoit une marque de la sincérité de son Auteur. Néanmoins quoiqu'il ait l'avan-

tage d'avoir écrit ce qu'il a vu, la lecture de son ouvrage fait connoître que ses vues n'étoient pas nettes, ni assez exemptes de passion pour ajuster les mouvements de son esprit & de sa plume sur les regles de la vérité. Il paroît aussi satisfait de son ingénuité, que mal content de sa fortune; l'envie & l'ambition se produisent à découvert en plusieurs endroits, où ces deux passions s'évaporent en plaintes contre Hernan Cortez, qui est le principal héros de cette histoire. Il cherche à pénétrer ses desseins afin d'y trouver à redire & d'effacer ainsi la gloire du succès: & il propose comme des regles infaillibles de conduite, non pas les ordres & les commandemens du Général, mais les bruits extravagants qui couroient parmi les soldats, quoique dans cette profession il n'y ait pas moins d'esprits grossiers & ignorants qu'ailleurs; & que dans toutes il soit également dangereux de permettre les raisonnements à des personnes qui n'ont que l'obéissance en partage.

Ce sont là les raisons qui m'ont obligé d'entreprendre de tirer cette histoire de l'obscurité où elle étoit enveloppée, & de venger les outrages que l'on y a faits à la Vérité. Je m'aiderai néanmoins des Auteurs que j'ai cités, en toutes les occasions où je n'aurai point de fondement raisonnable de m'écarter de ce qu'ils ont

écrit ; & je me ſervirai des autres relations & mémoires particuliers, que j'ai raſſemblés, pour autoriſer ce que j'en rapporterai, ſans paſſion & ſans aucun autre attachement que celui qu'on doit avoir à la vérité. Je ne prétends point étaler ce qui ne doit être que ſuppoſé, ni perdre le temps à faire un détail inutile des menues circonſtances, qui gâtent le papier par des récits contre la bienſéance, ou qui le rempliſſent de faits indignes d'être marqués, & qui ne ſervent qu'à enfler un volume, ſans contribuer à la majeſté de l'Hiſtoire. Mais avant que de venir à l'éxécution de ce deſſein, il ſera bon de faire voir l'état auquel les affaires d'Eſpagne ſe trouvoient lorſque l'on commença la conquête du Nouveau Monde, afin d'en découvrir le principe avant que d'en marquer le progrès, & que cette connoiſſance ſerve comme de fondement à l'édifice que j'ai entrepris.

CHAPITRE III.

Les malheurs dont l'Eſpagne étoit affligée lorſqu'on entreprit la Conquête de l'Empire du Mexique.

L'ANNÉE 1516 n'eſt pas moins remarquable à l'Eſpagne par la date des mouvements qui l'agiterent alors, que par

celle du bonheur dont elle a ressenti les effets, & qui commença précisément en ce temps-là. Cette Monarchie se trouvoit émue de tous côtés par des troubles & des divisions, d'autant plus à craindre, que le repos dont elle jouissoit au dehors étoit altéré par les maux qui l'attaquoient au dedans, jusqu'à la menacer de sa derniere ruine. Car encore que la fidélité des peuples ne fût pas entiérement corrompue, néanmoins leur propre inclination les retenoit plutôt que les motifs d'une obéissance imprimée par l'autorité de ceux qui gouvernoient. Cependant ce fut en ce même temps qu'elle vit naître dans les Indes occidentales sa plus grande prospérité, par la découverte de la Nouvelle Espagne, qui non seulement a étendu fort loin ses conquêtes, mais encore a augmenté la gloire de son nom en le doublant. C'est ainsi que la fortune & le temps se jouent des choses de ce monde, par le mélange des biens & des maux, qui se succedent les uns aux autres dans une révolution continuelle.

Le Roi Catholique Dom Ferdinand étoit mort dès l'année précédente. Comme les mesures qu'il avoit prises pour la conservation & pour l'accroissement de ses Etats, manquerent par la mort de leur auteur, on découvrit insensiblement la grandeur de cette perte par les troubles & les désordres qui la suivirent ; de la

même maniere que l'on juge de la grandeur des causes par l'importance de leurs effets.

Toute l'autorité du gouvernement demeura entre les mains du Cardinal, Archevêque de Tolede, Dom François Ximenez de Cisneros. Ce Prélat avoit une fermeté d'esprit incomparable, une vaste & sublime intelligence, & un courage invincible, & il possédoit en un même degré la piété, la prudence & la constance. Ces vertus & ces qualités héroïques se trouvoient alliées dans son ame sans se nuire les unes aux autres par la diversité de leurs intérêts. Mais comme il avoit trop d'attachement à ce qu'il avoit une fois résolu, & qu'il n'oublioit rien pour soutenir l'honneur de son jugement en ces occasions, il laissoit souvent échapper celles de faire le bien en cherchant le mieux; ainsi son zele n'étoit point si propre à corriger les esprits inquiets, que cette grande roideur d'intégrité étoit capable de les irriter.

Jeanne, fille unique des Rois Ferdinand & Isabelle, seule Reine & légitime héritiere des Royaumes d'Espagne, étoit alors à Tordesillas, où elle ne voyoit personne à cause de ce fâcheux accident qui avoit blessé son imagination, dont la vivacité lui donnant de trop fortes impressions des objets, l'avoit privée de l'usage du raisonnement, ou réduite à

raisonner faux de ce qu'elle comprenoit.

Le Prince Charles, premier de ce nom entre les Rois d'Espagne, & cinquieme entre les Empereurs, tenoit sa Cour en Flandre. L'accident de sa mere lui avoit acquis la couronne avant le temps. Cependant comme il n'étoit pas encore en sa dix-septieme année, qu'il n'avoit point été nourri en Espagne, dont il ne connoissoit pas encore les intérêts ni les maximes, & que ses premieres inclinations étoient préoccupées en faveur des Ministres Flamands: toutes ces circonstances donnoient lieu à de tristes réflexions qui faisoient appréhender sa venue à ceux mêmes qui la jugeoient nécessaire au bien de l'Etat.

L'Infant Dom Ferdinand, frere de Charles, & moins âgé que lui, marquoit en cette grande jeunesse un esprit mûr & sage; mais il témoignoit du chagrin de ce que le Roi Ferdinand son ayeul ne l'avoit pas nommé sur son dernier testament pour gouverner ses Royaumes, quoiqu'il lui eût donné autrefois cet emploi, par la disposition qu'il fit à Burgos. Ainsi, bien qu'il s'efforçât de se contenir dans les termes de son devoir, néanmoins par les réflexions qu'il faisoit, & qu'il entendoit faire à ceux qui approchoient de sa personne, il savoit fort bien remarquer que s'il n'eût jamais été

choisi pour une pareille charge, cela pouvoit s'attribuer au défaut de son âge; mais que de s'en voir exclus après l'avoir possédée, c'étoit une défiance qui offensoit directement sa personne & sa dignité. En sorte qu'il ne pouvoit cacher le peu de satisfaction qu'il avoit du gouvernement établi; ce qui étoit très dangereux dans la conjoncture des affaires, parce que tous les esprits étant en mouvement, ce Prince aimé du peuple, tant par l'honnêteté de ses manieres, qu'à cause qu'il étoit né en Castille, & qu'il y avoit été élevé, pouvoit se flatter d'en être suivi; & si les factions que l'on appréhendoit avoient une fois éclaté, un mouvement si naturel auroit pu en causer beaucoup d'autres très violents.

Ces embarras furent augmentés par un autre qui n'étoit pas moins chagrinant pour le Cardinal Ximenez. C'est que le Doyen de Louvain, Adrien Florent, qui depuis fut Pape sixieme de ce nom, avoit été envoyé de Flandres pour tenir en apparence le rang & la qualité d'Ambassadeur auprès du Roi Ferdinand; mais ce Roi étant mort, il fit paroître les pouvoir qu'il avoit de prendre possession de ses Royaumes au nom du Prince Charles, & de gouverner en son absence; ce qui fit naître une contestation débattue de part & d'autre avec beaucoup de chaleur; savoir, si ces pouvoirs avoient plus de

vertu & d'autorité que ceux dont le Cardinal étoit revêtu. Sur quoi les politiques de ce temps là exercerent leurs spéculations avec trop de liberté & peu de respect, parceque leurs raisonnements prenoient toujours quelque teinture des différentes passions qui les formoient. Ceux qui aimoient la nouveauté prétendoient que le Cardinal n'étoit qu'un Gouverneur nommé par un autre Gouverneur, puisque le Roi Ferdinand n'avoit plus que ce titre depuis la mort de la Reine Isabelle. Les raisons de l'autre parti n'avoient pas moins d'insolence, puisqu'elles alloient à donner l'exclusion à tous les deux Ministres. On soutenoit que le même défaut se rencontroit en la nomination du Doyen, parcequ'encore que le Prince Charles eût l'avantage d'être le légitime successeur du Royaume d'Espagne, il ne pouvoit du vivant de sa mere prendre d'autre qualité que celle de Gouverneur, de la même maniere que son ayeul en avoit usé. Ainsi ils déclaroient ces deux Princes incapables de communiquer à leurs Magistrats l'autorité souveraine, parcequ'étant inséparable de la personne du Roi, elle ne réside point en celle d'un Gouverneur.

Comme les Ministres reconnurent que ces disputes en s'échauffant donnoient de rudes atteintes à leur dignité & à leur autorité, ils concerterent ensemble pour

unir leurs pouvoirs ; & cette résolution étoit la plus sage qu'ils pouvoient prendre, s'ils eussent pu de la même maniere accorder leur génie ; mais la dureté du Cardinal heurtoit à tout moment la douceur d'Adrien. Le premier ne pouvoit souffrir de compagnon dans ses desseins ; & l'autre soutenoit les siens avec peu de fermeté, & sans aucune connoissance des loix & des coutumes de la Nation. Cette division entre les Gouverneurs en fit naître une autre entre les sujets ; en sorte que leur obéissance étant partagée, comme l'autorité se trouvoit désunie, cette diversité de mouvements dans l'Etat produisoit le même inconvénient que feroient deux gouvernails en un navire, qui par leur différenre agitation, formeroient une tempête au milieu même du calme.

On reconnut bientôt par les effets combien cet état étoit périlleux, lorsque les mauvaises humeurs dont la République abondoit, vinrent à s'irriter. Le Cardinal qui n'avoit pas besoin d'un grand effort de persuasion pour attirer son collegue dans ses sentiments, ordonna que les villes du Royanme prissent les armes, & qu'en chacun on fît un rôle de ceux qui pouvoient les porter, pour leur en apprendre le maniment & la pratique de l'obéissance qu'ils devoient à leur Chef. Pour cet effet il donna des

appointements aux Capitaines, & plusieurs exemptions aux soldats. Les uns disoient que cet établissement ne regardoit que sa propre sûreté; d'autres croyoient qu'il préparoit ces forces pour réprimer l'insolence des Grands; cependant l'expérience montra bientôt que ce mouvement étoit à contre-temps, parceque les Grands qui possédoient des seigneuries héréditaires, se trouverent offensés de ce que l'on mettoit les armes entre les mains du peuple, ce qui étoit capable d'allumer un feu très difficile à éteindre en une si fâcheuse saison. Ils crurent alors découvrir la source d'un bruit qui avoit couru, que les Gouverneurs, armés de ces forces de réserve, vouloient discuter l'origine de leurs fiefs, & le fondement des droits qu'ils exigeoient de leurs vassaux. Les peuples mêmes parurent agités de différentes passions: quelques villes enrôlerent des soldats, firent des revues, & dresserent des lieux publics pour les exercices militaires; mais en d'autres ces remedes qu'on préparoit contre la guerre furent considérés comme des gages de la liberté, qui pouvoient donner quelque atteinte à la tranquillité publique, & en toutes également, cette nouveauté étoit d'une dangereuse conséquence, parceque les villes qui demeurerent dans leur devoir, ne laisserent pas de reconnoître les forces

dont elles pouvoient appuyer leur désobéissance ; & celles qui furent rebelles se trouverent en main de quoi soutenir leur révolte, & corrompre ou forcer la fidélité des autres, en jetant le trouble dans tout le Royaume.

CHAPITRE IV.

Etat où se trouvoient les Royaumes éloignés de l'Espagne, & les Isles de l'Amérique qui avoient déja reçu le nom d'Indes Occidentales.

Les autres domaines de la Couronne d'Espagne ne souffrirent pas moins que la Castille en cette conjoncture ; en sorte qu'il n'y eut pour ainsi dire aucune pierre qui ne fût ébranlée, & dont on ne pût craindre avec raison la ruine de tout l'édifice.

L'Andalousie se trouvoit affligée par la guerre civile que Dom Pedro Giron, fils du Comte d'Urena, avoit excitée pour s'emparer des Etats du Duc de Medina-Sidonia. Comme ce Comte en prétendoit la succession du chef de sa femme Dona Mencia de Gusman, il avoit choisi la voie des armes pour expliquer ses droits, voulant autoriser ses violences sous le nom de justice.

La Navarre étoit comme partagée entre deux grandes Maisons, dont les noms se sont rendus si célebres aux dépens de leur Patrie. Ces Maisons étoient celle de Beaumont & celle de Gramont, dont les querelles s'étoient rallumées avec beaucoup d'ardeur. Ceux de Beaumont, partisans d'Espagne, employoient les noms spécieux de droit & de raison, pour venger leurs injures particulieres contre leurs ennemis; & ceux de Gramont, qui, après la mort de Jean d'Albret & de la Reine Catherine, s'étoient déclarés pour le (1) Prince de Béarn son fils, s'appuyoient sur la protection de la France, dont ils menaçoient les autres. L'un & l'autre parti étoit difficile à réduire, parcequ'ils couvroient leur haine des apparences de fidélité, & le nom du Roi, dont ils faisoient tous deux un méchant usage, ne leur servoit que d'un prétexte pour exercer leur vengeance, & pour nourrir la division.

En même temps l'Arragon vit naître une contestation d'une très dangereuse conséquence, sur le gouvernement de ce Royaume, dont l'Archevêque de Sarragosse, Dom Alphonse d'Arragon, se trouvoit chargé, par le testament du feu Roi Ferdinand son pere. La souveraine Magistrature du Royaume, qu'ils appellent

(1) *Henri d'Albret.*

El justitia, étoit alors entre les mains de Dom Juan de Lanuza, qui s'opposoit avec un peu trop d'opiniâtreté aux prétentions de l'Archevêque, sous un prétexte véritable ou mendié; disant qu'il ne convenoit pas au repos de l'Etat, que l'autorité absolue demeurât entre les mains d'une personne à qui sa naissance pouvoit inspirer des desseins trop relevés. Ce principe fut le fondement de plusieurs autres disputes qui s'agitoient entre les Gentils-hommes, & que l'on pouvoit considérer comme des rafinements trop subtils sur la fidélité que l'on doit aux Princes. Cependant, comme ces discussions passoient de la Noblesse aux esprits grossiers du peuple, ils donnoient atteinte aux devoirs de l'obéissance & de la sujetion.

Le feu des troubles s'allumoit en Catalogne, & dans le Royaume de Valence, par la brutalité naturel des bandits, qui, n'étant pas satisfaits de se voir maîtres absolus à la campagne, s'emparoient déja des bourgs, & se rendoient redoutables aux villes mêmes: ce qu'ils faisoient avec tant d'insolence & de confiance, que l'ordre de la justice étant renversé, les Magistrats étoient obligés à se cacher, & laissoient regner par-tout la cruauté. Ainsi les plus grands crimes passoient pour des actions de valeur, & acquéroient de la réputation à la malheureuse postérité des coupables.

Les premieres proclamations du regne de la Reine Jeanne & du Prince Charles, furent reçues à Naples avec beaucoup d'applaudissement. Cependant, au milieu de la joie publique, on vit naître un bruit dont la source ne fut pas connue, quoiqu'il fût aisé d'en remarquer la malignité.

On insinuoit que le feu Roi Ferdinand avoit nommé pour héritier du Royaume de Naples le Duc de Calabre, qui étoit alors prisonnier dans le château de Xativa. Ce bruit, méprisé d'abord, traîna durant quelques jours parmi le peuple, comme un simple murmure; mais enfin s'étant revêtu de l'apparence d'un secret fort mystérieux, il s'accrut tout d'un coup, & passa en une espece de sédition déclarée, qni mit la Noblesse en alarme, & causa beaucoup de peine à tous ceux qui tenoient le parti de la raison & de la vérité

En Sicile le peuple prit les armes contre le Vice-Roi Dom Hugue de Moncade, avec tant de fureur, qu'il obligea ce Vice-Roi d'abandonner le gouvernement de ce Royaume entre les mains de la populace, dont les extravagances allerent bien plus loin que celles des Napolitains; parcequ'elles étoient soutenues par quelques Seigneurs qui, sous prétexte du bien public, titre ordinaire de toutes les séditions, faisoient servir la sottise du peuple

d'inſtrument à leur vengeance, dans la penſée de s'élever par là au plus haut degré, d'où l'ambition précipite ſouvent ceux qu'elle poſſede.

L'éloignement des Indes ne fut point capable de les garantir de la malignité de cette influence générale, qui dominoit alors ſur toutes les parties de cette Monarchie. Tout ce qui avoit été conquis en ce nouveau monde ſe réduiſoit aux Iſles de Saint Domingue, de Cuba, de Saint Jean de Portric, & de la Jamaïque, outre une petite partie de la Terre ferme qui avoit été peuplée dans la Province de Darien, & à l'entrée du Golfe d'Uraba. C'eſt dans ces bornes qu'étoit renfermé tout ce qui ſe comprenoit ſous le nom d'Indes Occidentales, qui leur fut impoſé par les premiers Conquérants, ſeulement à cauſe que l'éloignement & la richeſſe de ce pays leur paroiſſoit avoir beaucoup de rapport avec les Indes d'Orient, qui ont tiré leur nom du fleuve Indus. Le reſte de cet Empire d'Occident ne conſiſtoit pas tant dans des réalités, qu'en de hautes eſpérances fondées ſur les diverſes découvertes faites par quelques Capitaines Eſpagnols, avec des ſuccès différents, & plus de péril que de profit. Cependant, en ce peu de pays poſſédé par les Eſpagnols la valeur des premiers Conquérants ne ſubſiſtoit plus, même dans la mémoire; & l'avarice poſſédoit tellement l'eſprit &

le cœur de leurs ſucceſſeurs, qu'ils ne ſongeoient qu'à s'enrichir après avoir renoncé au ſoin de leur conſcience, & à celui de leur réputation, ſans leſquels l'homme, demeurant abandonné à la brutalité de ſa concupiſcence naturelle, devient plus farouche & plus cruel que les bêtes qui lui font la guerre. Ainſi, on ne rapportoit de ce nouveau monde que des larmes & des plaintes ſur les maux que l'on y enduroit. L'intérêt des particuliers avoit pris la place de celui du public, & du zele que l'on doit avoir pour la Religion; & ce déſordre achevoit de détruire les pauvres Indiens, accablés ſous le poids de l'or qui leur coûtoit tant de fatigues, pour ſatisfaire une paſſion dont ils n'étoient pas poſſédés; étant obligés à chercher à travers mille périls un métail qu'ils mépriſoient, & à maudire l'ingrate fertilité de leur patrie, qui leur attiroit une ſi cruelle ſervitude.

Le Roi Dom Ferdinand, informé de ces déréglements, s'étoit appliqué à y apporter du remede; & ſes ſoins regardoient particuliérement les Indiens, qu'il deſiroit protéger & attirer à la Foi: ce qui a été toujours la premiere vue de nos Rois. Pour cet effet il donna pluſieurs ordres, & publia des loix; mais tous les moyens dont il ſe ſervoit perdoient leur force en s'éloignant, de la même maniere qu'une fleche tombe au pied du but lorſ-

qu'il eſt hors de la portée du bras qui l'a décochée. Mais encore que la mort du Roi eût empêché de recueillir le fruit de ſes bonnes intentions, le Cardinal Ximenez demeura conſtamment dans la réſolution de ſuivre les deſſeins de ſon Maître, afin de réduire une fois cet état dans les termes de la raiſon & de l'équité. Pour cet effet, il ſe ſervit de quatre Religieux de l'Ordre de Saint Jérôme, ſages & vertueux, qu'il envoya dans l'Amérique avec le titre de Viſiteurs, accompagnés d'un Miniſtre de ſon choix, revêtu de la qualité de Juge de la réſidence : en ſorte que ces deux Juriſdictions bien unies entre elles, avoient une autorité redoublée qui s'étendoit ſur tout. Mais à peine furent-ils arrivés aux Indes, qu'ils s'apperçurent que la différence qu'il y a entre la pratique & la ſpéculation, déſarmoit toute la rigueur de leurs inſtructions : & ils ne firent preſque autre choſe que reconnoître de plus près les maux de cette forme de gouvernement, qui s'empirerent par le peu de vertu du remede qu'on y appliquoit.



CHAPITRE V.

Les malheurs de l'Espagne cessent à la vue du Roi Charles V. Premiere expédition pour la Conquête de la Nouvelle Espagne.

LES affaires de la Monarchie Espagnole étoient en cet état, lorsque Charles V en prit la possession actuelle, par l'entrée qu'il fit en Espagne au mois de Septembre de l'année 1516. Sa venue fit cesser d'abord tous les mouvements; & le calme revint insensiblement, comme si l'orage eût été dissipé par la présence du Prince: soit par une secrette vertu que Dieu accorde aux têtes couronnées, soit que les soins de la Providence, concourent également à soutenir la majesté des Rois, & le devoir de leurs sujets. La Castille fut la premiere à ressentir les effets de ce bonheur, qui se communiqua bientôt à tous les autres Royaumes, & passa aux Etats du dehors de l'Espagne, comme la chaleur naturelle se répand du cœur en toutes les parties du corps, au grand soulagement des membres. Ces influences pacifiques pénétrerent bientôt jusques dans l'Amérique, où le seul nom du Roi fit autant d'effet que sa présence en avoit fait ailleurs. On ne s'y proposa plus que des conquêtes: les soldats

ſentirent renaître leur vigueur & leur courage ; & on commença de travailler aux deſſeins qui ouvrirent le chemin à la conquête de la Nouvelle Eſpagne, dont le Ciel deſtinoit l'Empire à notre auguſte Monarque dans ces commencements de ſon regne.

Le Capitaine Diégo Velaſquez gouvernoit alors l'Iſle de Cuba. Il y étoit paſſé en qualité de Lieutenant ſous Dom Diégo Colomb ſecond Amiral des Indes ; & il y avoit eu tant de bonheur, que l'on regardoit la conquête de cette Iſle comme l'ouvrage de ſa valeur, & les Colonies qui s'y étoient établies comme l'effet de ſes ſoins. Cette Iſle étant la plus occidentale de toutes celles qui avoient été découvertes, & la plus proche du continent de l'Amérique, les terres de ce continent y étoient mieux connues ; néanmoins on y doutoit encore ſi elles étoient ou Iſles ou Terre ferme : mais on parloit de leurs richeſſes avec autant de certitude que ſi on en avoit été aſſuré par le témoignage des yeux ; ſoit que cette aſſurance fût fondée ſur ce que l'expérience en avoit découvert dans les conquêtes qui s'étoient faites, ſoit à cauſe du peu de chemin que les proſpérités dont on ſe flatte ont à faire pour paſſer de l'imagination à la perſuaſion.

La connoiſſance & la réputation de ce pays s'accrurent beaucoup en ce temps là, par le rapport des ſoldats qui avoient ac-

compagné François Fernandez de Cordoue à la découverte d'Iucatan, qui est une péninsule qui touche aux frontieres de la Nouvelle Espagne : car encore que cette expédition n'eût pas été fort heureuse, & que l'on n'eût pas achevé la conquête de ce pays, à cause de la mort de ce Capitaine, & de plusieurs de ses soldats tués en combattant généreusement contre les Indiens, on en tira néamoins l'avantage d'avoir une connoissance plus sure & plus nette de cette contrée, outre que les soldats, quoique blessés pour la plus grande partie, ne montroient point un courage abattu : au contraire, à travers les exagérations de ce qu'ils avoient souffert en cette entreprise, on remarquoit en eux une ardeur pour y retourner qui animoit encore tous les autres Espagnols ; quoiqu'à la vérité les discours & l'exemple de ces soldats fissent moins cet effet que les bijoux qu'ils avoient apportés de leur découverte. Ces bijoux étoient d'un or fort bas, & il y en avoit peu, mais les applaudissements qu'ils reçurent en augmentoient infiniment le titre; chacun se promettant alors de grandes richesses de cette conquête : & ces ouvrages de l'imagination s'élevoient d'autant plus haut qu'ils étoient fondés sur le rapport des yeux.

Quelques Ecrivains ne demeurent point d'accord que le premier or que l'on ait vu de la Terre-ferme soit venu d'Iucatan. Ils

ſe fondent ſur deux raiſons ; la premiere, que cette province ne produit point d'or ; la ſeconde eſt, la facilité que l'on trouve à contredire une perſonne qui ne ſe défend pas. Pour moi j'ai ſuivi des Relations qui rapportoient de bonne foi ce que leurs Auteurs ont vu, ſans m'amuſer à diſcuter, comme ſi c'étoit un fait de grande importance, ſi cet or venoit d'Iucatan ou de quelque autre province ; ſachant qu'il y a bien de la différence entre produire de l'or & en avoir chez ſoi. J'ajoute que la circonſtance qui marque que les Indiens de ce pays-là n'avoient de l'or que dans leurs Temples, ſelon ces mêmes Relations, eſt une preuve qu'il leur étoit rare & précieux, puiſqu'ils l'employoient ſeulement au culte de leurs Dieux, comme le plus riche témoignage qu'ils puſſent donner de leur vénération.

Diégo Velaſquez, voyant tous les eſprits prévenus de l'imagination des grands avantages que la conquête d'Iucatan promettoit à ceux qui la pouſſeroient à bout, forma le deſſein de s'élever juſqu'à la qualité de Gouverneur en chef : car encore que la dépendance où il étoit ſous l'Amiral Dom Diégo Colomb, ne roulât plus que ſur un ſimple titre, dont cet Amiral ne faiſoit aucun uſage, néanmoins Velaſquez s'en trouvoit encore incommodé ; parcequ'un rang ſubalterne ne ſoutenoit pas aſſez, à ſon avis, les hautes eſ-

pérances qu'il avoit conçues, & rendoit son bonheur imparfait. Dans cette vue il résolut de poursuivre la conquête de la Province d'Iucatan; & l'ardeur avec laquelle les soldats accouroient de tous côtés pour s'enrôler, ayant encore élevé ses espérances, il fit publier qu'il vouloit entreprendre cette expédition. Il mit bientôt sur pied les troupes nécessaires pour cette entreprise; & il les fit embarquer en trois petits vaisseaux & un brigantin bien équipé, & bien pourvu de vivres & de munitions.

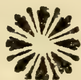
Velasquez nomma pour Général Jean Grijalva qui étoit son parent, & pour Capitaines Pierre d'Alvarado, François Montexo, & Alphonse d'Avila, Cavaliers dont la qualité étoit connue, & qui étoient encore plus estimés dans ces Isles par leur procédé civil & obligeant, qui est le principal caractere de la Noblesse, quoique tous les Nobles ne lui conservent pas ce rang qui lui est du. Cependant, quoiqu'on eût assemblé sans peine jusqu'à deux cents cinquante soldats, en comptant les Matelots & les Pilotes, & que tous les retardements parussent insupportables à des gens qui fondoient sur ce voyage toute l'espérance de leur fortune, ils ne purent se mettre en mer que le huitieme jour d'Avril de l'année 1518.

Leur dessein étoit de tenir la même route que celle qui avoit été suivie à l'autre

voyage ; mais étant emportés par les courants, ils déchurent de quelques degrés, & allerent aborder à l'Isle de Cozumel ; qui fut leur premiere découverte. Les Espagnols firent quelques provisions, sans aucune opposition de la part des Indiens ; après quoi ils se rembarquerent ; & ayant regagné l'avantage qu'ils avoient perdu, il se trouverent en peu de jours à la vue d'Iucatan. Ainsi après avoir doublé la pointe de Cotoché, qui est la partie de cette province la plus avancée vers le Levant, ils tournerent vers le Ponent, & cinglerent au long de cette côte qu'ils laisserent à main gauche, jusqu'à la rade de Potoncham, ou Champoton. Comme c'étoit le lieu où François Fernandez de Cordoue avoit été défait, le desir de venger sa mort plus que celui de prendre des vivres, obligea les Espagnols à mettre pied à terre. Ils battirent les Indiens ; & ce combat ayant répandu la terreur de leurs armes par toute la Province, ils se rembarquerent, fort résolus de pousser plus avant cette découverte.

Ils reprirent donc la route du Ponent, sans s'éloigner de la terre qu'autant qu'il étoit nécessaire pour éviter le péril d'un naufrage. Cette côte leur paroissoit très belle, & d'une grande étendue. Ils y découvroient de temps en temps des édifices bâtis de pierre : cette maniere de bâtir extraordinaire dans les Indes, leur

causoit de la surprise; en sorte que l'empressement qu'il y avoit à qui en découvriroit le premier pour les montrer aux autres, joint à l'admiration, faisoit paroître ces bâtiments comme de grandes villes où ils croyoient voir des tours, & tous les autres ornements que leur imagination fabriquoit, & ils les faisoient remarquer à leurs compagnons. Sur quoi on peut dire que les objets qui, suivant la regle ordinaire diminuent par l'éloignement, en étoient augmentés en cette rencontre. Quelqu'un des soldats ayant dit alors qu'il trouvoit ce pays fort semblable à l'Espagne, cette idée plut si fort à tous ceux qui l'écoutoient, & demeura si bien imprimé dans leur esprit, que l'on ne trouve point d'autre raison de ce nom de *Nouvelle Espagne*, qui est demeuré à ce Royaume-là. Il le doit ainsi à un discours échappé au hasard, & relevé témérairement, sans que l'on puisse concevoir quelle force ou quel agrément a pu lui donner le pouvoir de faire une telle impression sur la mémoire des hommes.



CHAPITRE VI.

Jean de Grijalva entre dans la riviere de Tabaſco : ce qui lui arriva en ce lieu.

Nos vaiſſeaux ſuivirent la côte juſqu'à l'endroit où la riviere de Tabaſco deſcend dans la mer par deux embouchures. C'eſt une des rivieres navigables qui entre dans le golfe de Mexique ; & depuis cette découverte, elle a pris le nom de Grijalva, pour laiſſer le ſien à la province qu'elle arroſe, & qui eſt une des premieres de la Nouvelle Eſpagne, entre celle d'Iucatan & de Guazacoalco. Ce pays paroiſſoit couvert d'arbres très hauts, & ſi peuplé au long des deux bras du fleuve, que Jean Grijalva réſolut, avec l'approbation générale de tous ſes gens, d'entrer dans cette riviere pour reconnoître le pays, où il eſpéroit faire quelque progrès conſidérable. On jeta la ſonde, & l'on trouva qu'il n'y avoit de fond que pour porter les deux plus petits bâtiments. Ainſi le Général y fit embarquer tout ce qu'il y avoit de gens de guerre, laiſſant à l'ancre les deux autres vaiſſeaux, avec une partie des Matelots. Les ſoldats commençoient avec beaucoup de peine à ſurmonter la force du courant de l'eau, lorſqu'ils apperçurent un nombre conſi-

dérable de canots pleins d'Indiens armés, outre ceux qui étoient à terre en diverses troupes, qui par leur mouvement sembloient dénoncer la guerre, & vouloir défendre l'entrée de la riviere par des cris & par ces postures que la crainte fait faire à ceux qui souhaiteroient éloigner le péril à force de menaces. Mais les nôtres, dont le courage se proposoit des entreprises bien plus difficiles, s'avancerent en bon ordre jusqu'à la portée du trait. Le Général défendit de tirer, ni de faire aucun mouvement qui ne fût pacifique. L'étonnement des Indiens sembloit leur avoir ordonné la même chose; ils admiroient la fabrique des vaisseaux, les habits, & les visages des Espagnols si différents des leurs; & la surprise que cette vue leur causoit les rendoit immobiles, comme si l'attention de leurs yeux eût suspendu la fonction de tous leurs autres membres. Grijalva prit adroitement ce temps pour mettre pied à terre, suivi de la plus grande partie de ses gens; ce qu'il fit avec beaucoup de diligence, & sans aucun danger. Il forma d'abord un bataillon, & donna ordre que l'on fît comprendre aux Indiens qu'il venoit sans aucun dessein de leur faire du mal. Ce soin fut commis à deux jeunes Indiens qui avoient été pris en la premiere expédition, & qui avoient reçu au baptême les noms de Julien & de Mel-

chior. Ils entendoient la langue des peuples de Tabasco, qui approchoit de celle qui leur étoit naturelle, & ils avoient appris la nôtre, en sorte qu'ils se faisoient entendre avec quelque difficulté; mais dans un lieu où sans cela on auroit été réduit à s'expliquer par signes, cette maniere de s'énoncer tenoit lieu d'une grande éloquence.

Leur envoi rassura les Indiens, & environ trente d'entre eux prirent la hardiesse de s'avancer avec quelque précaution; car ils vinrent en quatre canots faits chacun du tronc d'un seul arbre, creusé d'une maniere qu'il y en avoit qui pouvoient contenir quinze ou vingt hommes. Telle est la grosseur de ces arbres, & la fertilité de la terre qui les produit. On se salua de part & d'autre, & Grijalva, après les avoir apprivoisés par quelques présents, leur fit un petit discours, dans lequel il leur fit entendre, par le moyen d'un truchement, » Que lui & tous les » soldats qu'ils voyoient étoient sujets » d'un Monarque très puissant, qui com» mandoit à tous ces pays d'où ils voyoient » naître le soleil : qu'il venoit leur offrir » de la part de ce Prince la paix & toute » sorte de bonheur, s'ils prenoient la ré» solution de se soumettre à son obéis» sance ». Ce discours fut écouté des Indiens avec une attention mêlée de quelques marques de chagrin; mais un de ces

barbares ayant imposé silence à tous les autres, répondit avec beaucoup de discrétion & de fermeté, » Que cette paix » qu'on leur offroit accompagnée de pro- » positions d'hommage & de sujétion, ne » lui paroissoit pas d'une bonne espece, » & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être » surpris d'entendre qu'on leur parlât de » reconnoître un nouveau Seigneur, sans » savoir s'ils étoient contents de celui » qu'ils avoient ; que pour ce qui regar- » doit la paix ou la guerre, puisqu'il ne » s'agissoit maintenant que de ces deux » points, ils en parleroient avec leurs » anciens, & qu'ils rapporteroient la ré- » ponse.

Ils se retirerent après cette conclusion, dont les Espagnols demeurerent surpris ; mais un moment après ils passerent à d'autres réflexions. Quelque plaisir qu'ils eussent d'avoir rencontré des Indiens qui pouvoient raisonner & discourir, ils comprenoient bien que ces peuples en seroient plus difficiles à vaincre ; & que s'ils savoient bien parler, ils sauroient encore mieux combattre ; au moins avoient-ils à craindre plus de valeur de ces esprits plus éclairés, puisqu'il est constant que la tête agit encore davantage à la guerre que les mains. Mais ces considérations que les Capitaines & les soldats faisoient chacun à sa maniere, n'étoient proposées que comme des réflexions d'une prudence dont

le cœur ne ſe ſentoit pas. Ils ſurent bientôt à quoi ils devoient s'en tenir : les mêmes Indiens revinrent avec toutes les marques de gens qui demandent la paix. Ils dirent que leurs Caciques la recevoient, ſans néanmoins y être pouſſés par la crainte de la guerre, ni par celle d'être vaincus avec la même facilité que ceux d'Iucatan, dont ils avoient appris la défaite ; mais parceque les nôtres ayant remis à leur choix la paix & la guerre, ils ſe croyoient obligés de prendre le meilleur. Ils apportoient un régale de quantité de fruits & d'autres vivres du pays pour gages de l'amitié qu'ils venoient lier ; & quelque temps après, leur principal Cacique parut accompagné de peu de gens ſans armes, pour montrer la confiance qu'il avoit ſur la bonne foi de ſes hôtes, & ſur celle dont il leur donnoit des marques ſinceres. Grijalva le reçut avec des témoignages de joie & de civilité auxquelles l'Indien répondit par des ſoumiſſions à ſa maniere, qui ne laiſſoient pas de conſerver quelque gravité véritable ou affectée. Après les premiers compliments, il fit approcher ſes domeſtiques chargés d'un autre préſent qui conſiſtoit en pluſieurs pieces dont le prix n'égaloit pas le travail. Il y avoit des garnitures de plumes de diverſes couleurs, des robes de coton extrêmement fin, & quelques figures d'animaux dont ils ſe paroient, couvertes d'un or foible & léger.

Ces figures étoient de bois, & ils appliquoient l'or en petites lames. Le Cacique, sans attendre le remerciment de Grijalva, lui fit comprendre par le moyen des truchements, » Que son but étoit la paix, & celui » de ce régal de donner congé à leurs hôtes, » afin que cette paix put subsister ». *Le Général répondit*, » Qu'il estimoit fort ses » présents & sa libéralité, & que les Es» pagnols avoient résolu de passer plus » avant, sans s'arrêter en ce lieu-là, ni » lui donner aucun sujet de plainte ». Grijalva en avoit déja formé le dessein tant par l'inclination qu'il sentoit de répondre de bonne grace à la sincérité & aux honnêtetés de ces peuples, que pour le besoin qu'il avoit de laisser derriere soi une retraite & des amis dans les accidents qui pouvoient arriver. Il prit ainsi congé du Cacique, & retourna à ses vaisseaux après avoir fait des présents de quelques bagatelles qu'on fait en Espagne, & qui, étant de peu de valeur, ne laissoient pas d'avoir auprès des Indiens la grace & le prix de la nouveauté : ce qui surprendroit moins les Espagnols, maintenant que ces peuples sont accoutumés d'acheter au prix des diamants le verre qu'on leur apporte des pays étrangers.

Antoine de Herrera & les Auteurs qui le suivent, ou qui ont écrit après lui, ont dit que ce Cacique présenta au Général des armes complettes d'or fin, dont il

l'arma lui-même avec tant d'adresse, qu'elles paroissoient faites exprès pour lui; & cette particularité est trop remarquable pour avoir été oubliée par les Auteurs plus anciens qu'Herrera. Il pouvoit l'avoir prise de François Lopez de Gomara, qu'il réfute néanmoins en d'autres circonstances. Cependant Bernard Diaz del Castillo, qui se trouva présent à cette entrevue, & Gonzale Fernandez d'Oviedo qui écrivoit en ce temps-là dans l'Isle de St. Domingue, ne parlent point de ces armes, quoiqu'ils aient décrit en détail tout ce qui s'apporta de Tabasco. Je laisse à la discrétion du lecteur de juger de la foi qu'on doit avoir pour ces Auteurs, croyant qu'il m'est permis de rapporter ce fait, sans condamner ceux qui peuvent en douter.

CHAPITRE VII.

Grijalva continue sa navigation, & entre dans une riviere qu'il nomme Rio de Banderas, *où il apprend les premieres nouvelles de Motezuma Empereur de Mexique.*

GRIJALVA & ses compagnons poursuivirent leur voyage toujours sur la même route, & ils virent en plusieurs endroits des pays bien peuplés, sans qu'il leur arrivât rien de considérable, jusqu'à

une riviere qu'ils nommerent *de Banderas*, ou des Bannieres, à cause que sur ses bords, & par toute la côte, ils virent plusieurs Indiens qui avoient une espece de banderolle blanche attachée au bout de leurs demi-piques. La maniere dont ils les agitoient, accompagnée de signes, de cris, & d'autres actions que les Espagnols pouvoient distinguer, faisoit comprendre qu'ils étoient là comme amis; & tout cela sembloit inviter nos gens à descendre plutôt qu'à se retirer.

Le Général ordonna donc à François de Montexo de s'avancer avec quelques soldats en deux chaloupes, pour reconnoître l'embouchure de la riviere, & le dessein des Indiens. Ce Capitaine ayant trouvé un endroit où la descente étoit aisée, & voyant d'ailleurs que le procédé des Indiens ne donnoit lieu à aucun soupçon, fit avertir le Général qu'il pouvoit s'approcher en toute sûreté. Tous les soldats mirent pied à terre, & furent reçus des Indiens avec des cris de joie qui marquoient leur admiration. Sur quoi trois d'entre eux se détacherent de la troupe: leurs ornements faisoient assez connoître qu'ils étoient des plus considérables. Ils s'avancerent, & après s'être arrêtés autant de temps qu'il en falloit pour remarquer qui étoit le Commandant, par les marques de respect que les autres lui rendoient, ils allerent droit à Grijalva qu'ils

ſaluerent fort civilement. Il les reçût de la même maniere ; mais comme nos Truchements n'entendoient point la langue de ces peuples, ces compliments ſe réduiſirent à des ſignes de joie de part & d'autres, & à quelques paroles qui ne faiſoient que du bruit, ſans qu'on en pût comprendre la ſignification. Cependant les Indiens préſenterent aux nôtres une maniere de feſtin de pluſieurs ſortes de viandes, qu'ils avoient préparé ſur des nattes de palmes, à l'ombre de quelques arbres. L'appareil de ce repas, quoique ruſtique & mal ordonné, ne déplut point aux ſoldats affamés ; & après ce rafraîchiſſement, les trois Indiens manderent à leurs gens d'apporter quelques lingots d'or qu'ils avoient cachés juſqu'à ce moment. La maniere dont ils les montroient ſans les laiſſer aller, faiſoit comprendre que leur deſſein n'étoit pas d'en faire un préſent, mais d'en acheter les marchandiſes qui étoient ſur les vaiſſeaux dont ils avoient eu des nouvelles. On étala auſſi-tôt pluſieurs ouvrages de verre, des peignes, des couteaux, & d'autres inſtruments de fer & de léton qui pouvoient paſſer en ce pays-là pour des bijoux de grands prix, puiſque l'ardeur que les Indiens montroient de les avoir, les faiſoit monter effectivement bien au-delà de leur juſte valeur. On troqua donc ces bagatelles contre différentes parties d'un or qui véritablement étoit

d'un titre fort bas, mais en si grande abondance, qu'en six jours que les Espagnols s'arrêterent en ce lieu là, le commerce, auquel nos gens donnoient le nom de rachat, monta à la valeur de quinze mille marcs d'or.

Je n'ai pu savoir la raison qui a fait nommer rachat cette sorte de trafic, ni pourquoi on appelle racheté cet or qui, à parler proprement, passe dans une plus grande servitude, étant certain qu'il est pour ainsi dire plus libre aux lieux où il est le moins estimé. Néanmoins, comme j'ai trouvé ce terme en usage en toutes nos histoires, & même avant elles dans les relations des Indes orientales, j'ai cru que je pourrois m'en servir, puisque lorsqu'il s'agit d'expliquer les choses par les paroles, on ne doit pas avoir tant d'égard à la raison qu'à l'usage qui, suivant le sentiment d'Horace, est le maître & le souverain légitime des langues, & qui donne & ôte comme il lui plaît ce rapport qui se forme dans l'oreille entre les mots & les choses dont ils sont les signes.

Grijalva voyant donc que les rachats avoient cessé, & que ses vaisseaux étoient en danger, à cause que cet ancrage étoit traversé du vent de Nord, il prit congé de ces Indiens, qu'il laissa très satisfaits, & résolut de poursuivre sa découverte. Avant que de partir, il apprit à force de questions & de signes, que ces trois Indiens

qui commandoient aux autres étoient sujets d'un Monarque qu'ils appelloient Motezuma ; que l'Empire de ce Prince s'étendoit sur plusieurs provinces très riches en or & en toutes sortes de commodités ; qu'ils étoient venus par son ordre en cet équipage pacifique pour reconnoître le dessein des Espagnols, dont il sembloit que les approches donnoient du chagrin. D'autres Auteurs ajoutent plusieurs choses à cette relation ; mais il n'est pas vraisemblable que ces connoissances pussent aller plus loin qu'on l'a dit ; & c'étoit même en apprendre beaucoup dans une conversation où les mains seules s'expliquoient aux yeux, faisant en cette occasion l'office de la langue & des oreilles.

Ils suivirent la navigation sans perdre la terre de vue ; & voyant deux ou trois petites Isles au-dessous du vent, ils descendirent en celle qui depuis ce temps-là fut appellée l'Isle des Sacrifices, parce-qu'un parti d'Espagnols s'étant avancé pour reconnoître quelques édifices qui paroissoient bien au-dessus de plusieurs autres, ils y rencontrerent des idoles de différentes figures, & toutes horribles. Elles étoient posées sur des autels où l'on montoit par des degrés proche desquels il y avoit six ou sept corps humains immolés depuis peu, & mis en quartiers après leur avoir arraché les entrailles. Ce terrible spectacle surprit nos gens, & leur

inspira de l'horreur, leur esprit se trouvant partagé entre la compassion & la colere qui les poussoit à venger de telles abominations.

Ils ne s'arrêterent pas long-tems en cette Isle, parcequ'il y avoit peu de commerce à faire avec ses habitants que la crainte avoit écartés. Ainsi ils passerent à une autre qui n'étoit pas éloignée de la Terre-ferme, & dans une situation qui formoit entre elle & le Continent une rade fort étendue & fort sûre pour mettre les vaisseaux à l'abri des vents. Ils l'appellerent l'Isle de Saint Jean, tant en considération du jour auquel ils l'avoient abordée, qui étoit celui de Saint Jean-Baptiste, qu'en l'honneur de leur Général qui portoit le même nom, mêlant ainsi la dévotion avec un peu de flatterie. Un Indien donna occasion au surnom qui lui fut ajouté, parcequ'en montrant de la main la Terre-ferme, dont il sembloit vouloir apprendre le nom, il répeta plusieurs fois ce mot, *Culua*. En sorte que pour distinguer cette Isle de la ville de Saint Jean de Port ric, ils la nommerent Saint Jean d'Ulua. Elle est petite & presque toute de sable, & son terrein est si peu élevé au-dessus de l'eau, qu'il en est quelquefois couvert. Cependant, malgré ces incommodités, elle a eu l'avantage de former le port le plus fréquenté & le plus célebre de toute la Nouvelle Espagne, du côté qui regarde

la mer du Nord. Ils demeurerent quelques jours en cet endroit, parceque les Indiens de la Terre-ferme accouroient de tous côtés avec de l'or dont ils croyoient tromper nos gens en le troquant contre du verre.

Grijalva considérant alors que son instruction étoit limitée au seul pouvoir de découvrir & de trafiquer, sans faire aucun établissement, ce qui lui étoit défendu expressément, se résolut de donner avis à Diego Velasquez des grandes découvertes qu'il avoit faites, afin qu'il lui envoyât de nouveaux ordres pour fonder une Colonie, si c'étoit son dessein, & pour en tirer des secours d'hommes & de munitions. Il dépêcha pour ce sujet le Capitaine Pierre d'Alvarado sur l'un des quatre navires qu'il chargea de tout l'or & des autres curiosités qu'ils avoient trafiquées avec les Indiens. Grijalva vouloit donner du crédit à sa découverte par la montre de ces richesses, croyant qu'elles feroient goûter la proposition d'un établissement pour lequel ils avoient beaucoup d'inclination, quoique François Lopez de Gomara nous veuille persuader le contraire, & prenne ce sujet pour accuser ce Général de bassesse d'esprit & de peu de courage.



CHAPITRE VIII.

Grijalva continue à découvrir jusqu'à la Province de Panuco. Ses aventures dans la riviere nommée Rio de Canoas. *Et la résolution qu'il prit de retourner à l'Isle de Cuba.*

AU même temps qu'Alvarado partit pour Cuba, les vaisseaux qui restoient quitterent l'Isle de Saint Jean d'Ulua, pour continuer leur voyage, en cinglant toujours à la vue de la terre. Ils suivirent la côte, qui retournoit vers le Nord. Ils avoient alors en vue les deux montagnes de *Tuspa* & de *Tusta*, qui s'étendent fort loin entre la mer & la province de *Tlascala*, après quoi ils entrerent dans la riviere de *Panuco*, qui est la derniere province de la Nouvelle Espagne du côté qui regarde le golfe de Mexique. Enfin les vaisseaux allerent mouiller à l'entrée de cette riviere appellée *Rio de Canoas* ou des Canots, parcequ'au moment qu'ils s'occupoient à la reconnoître ils furent attaqués par seize canots remplis d'Indiens armés, qui, à la faveur du courant de la riviere, vinrent insulter le navire qu'Alphonse d'Avila commandoit. L'attaque commença par une grêle de flêches, & puis ayant coupé un des cables du navire, ils l'aborderent

avec une résolution, qui, toute barbare qu'elle étoit, auroit pu passer pour une action d'extrême vigueur, si elle avoit été favorisée de la fortune. Mais les autres vaisseaux étant venus au secours, les soldats sauterent dans les chaloupes, & chargerent les Indiens si brusquement, qu'ils renverserent quelques canots, & tuerent plusieurs hommes, sans qu'on pût presque distinguer le moment de l'attaque de celui de la victoire ; ensorte qu'il ne resta des ennemis, que ceux qui eurent assez de prudence pour connoître le péril, & assez de diligence pour l'éviter par la fuite.

On ne jugea point à propos de suivre cette victoire, à cause du peu d'avantage qu'il y avoit à espérer. Ce fut ce qui obligea à lever les ancres, & à suivre la côte jusqu'à un cap ou pointe de terre qui se poussoit fort avant dans la Mer. Il sembloit que cet obstacle la mît en fureur, & qu'elle voulût éprouver sa force contre la fermeté des rochers. Malgré tout ce que les Pilotes mirent en usage pour doubler ce cap, les vaisseaux furent toujours repoussés par le reflux des vagues, non sans un extrême péril d'en être renversés, ou d'aller se briser contre la côte. Cet accident obligea les Pilotes à faire des protestations qui furent autorisées par un applaudissement général. Cette longue navigation avoit répandu dans tous les

esprits un chagrin qui les rendoit plus attentifs à la considération du danger. Le Général qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, assembla tous ses Capitaines & les Pilotes, pour consulter sur le parti qu'on devoit prendre en cette rencontre. On pesa dans ce conseil les difficultés qu'il y avoit d'aller plus avant, & l'incertitude du retour. On voyoit qu'un des navires étoit en mauvais état, & qu'il avoit besoin d'être radoubé : que les vivres commençoient à se corrompre, & que les soldats étoient rebutés par tant de fatigues. D'ailleurs le dessein d'un établissement étoit combattu par les ordres de Diego Velasquez ; outre qu'il y avoit peu d'apparence de l'entreprendre sans secours. Ainsi il fut conclu tout d'une voix, de retourner à Cuba, afin de prendre les mesures justes & nécessaires pour achever cette entreprise, qui avoit déja manqué par deux fois. Les navires prirent la même route qu'ils avoient déja faite, & on reconnut en passant d'autres endroits de la côte, sans s'y arrêter beaucoup, mais avec assez de profit sur le commerce. Enfin ils arriverent au port de Saint Jacques de Cuba, le quinzieme jour du mois de Novembre 1518.

Alvarado y étoit arrivé quelques jours avant eux, & il fut parfaitement bien reçu du Gouverneur Velasquez. Il publia avec une extrême joie la découverte de ces



Riviere de Panuco autrement Rio de Canoas.

ces grands & riches pays, dont les quinze mille marcs d'or étoient une preuve éclatante, ſans qu'il fût beſoin d'appuyer la relation d'Alvarado par des exagérations.

Le Gouverneur regardoit ces richeſſes avec un plaiſir qui lui faiſoit quelquefois douter du rapport de ſes yeux. Il fit répéter pluſieurs fois à Alvarado les circonſtances de cette découverte, qui avoient toujours pour lui la grace de la nouveauté. Mais ſon plaiſir fut bientôt mêlé de quelque chagrin contre Grijalva, ſur ce qu'il n'avoit point fait d'établiſſement en un pays où il avoit été ſi bien reçu. Alvarado tâchoit de l'excuſer; mais comme il avoit été un de ceux qui propoſerent de s'établir à la riviere des bannieres, ſes raiſons ſe ſentoient de la foibleſſe ordinaire à ceux qui veulent ſoutenir quelque choſe contre leur inclination. Velaſquez accuſoit Grijalva de lâcheté, & ſe repentoit de l'avoir choiſi pour Général en cette expédition. Il ſe propoſoit d'en commettre le ſoin à quelque homme plus ferme & plus vigoureux, ſans faire réflexion ſur le dégoût que ce choix pouvoit donner à un parent à qui il devoit le bonheur qui élevoit ſi haut ſes eſpérances. Mais le premier effort de la fortune dans l'eſprit des ambitieux, eſt d'attaquer la raiſon, & d'y effacer la reconnoiſſance des ſervices qu'on a reçus. Velaſquez n'avoit plus

d'autres pensées que celles d'arriver bientôt, & à quelque prix que ce fût, à toute la félicité qu'il se promettoit de cette découverte. Son imagination ne formoit plus que de grands desseins; & ses espérances alloient à un point où il n'avoit osé porter ses desirs.

Il ne perdit pas un moment à chercher les moyens d'achever cette conquête, à qui le nom de Nouvelle Espagne donnoit une haute réputation. Il communiqua son dessein aux Religieux de Saint Jérôme qui étoient à Saint Domingue, d'une maniere qui sembloit ne chercher que leur approbation. Il envoya aussi un homme à la Cour d'Espagne avec une ample relation, & tout ce qui étoit nécessaire pour faire valoir cette entreprise. Il y avoit joint un mémoire où ses services n'étoient ni oubliés ni affoiblis, demandant quelques graces pour récompense, & le titre d'Adelantado dans les conquêtes qu'il méditoit.

Velasquez avoit déja acheté quelques vaisseaux, & dressé l'appareil d'une nouvelle flotte, lorsque Grijalva vint mouiller au port. Il trouva dans l'esprit du Gouverneur autant de chagrin contre sa personne, qu'il en avoit espéré de reconnoissance. Il s'en vit blâmer aigrement & en public; & sa modestie ne lui permettoit pas de faire valoir ses excuses. Il représenta néanmoins à Velasquez l'instruction qu'il lui avoit donnée par écrit,

où il lui défendoit de s'arrêter à faire aucun établiſſement; mais les hautes penſées du Gouverneur avoient tellement gâté ſa raiſon, qu'en demeurant d'accord des ordres qu'il avoit donnés, il traitoit de crime le reſpect qu'on avoit eu pour eux.

CHAPITRE IX.

Difficultés qui ſe rencontrent au choix d'un Commandant pour la nouvelle flotte. Qui étoit Hernan Cortez, dont le mérite obtient enfin la préférence pour cet emploi.

VELASQUEZ ſachant combien il importe d'exécuter promptement ce que l'on a réſolu, & que les occaſions s'échappent lorſqu'on laiſſe paſſer le moment favorable, fit promptement radouber les vaiſſeaux qui avoient ſervi au voyage de Grijalva, dont avec ceux qu'il avoit achetés il compoſa une flotte de dix navires, depuis quatre-vingt juſqu'à cent tonneaux. Il uſa de la même diligence à les armer & à les équipper; mais il balançoit encore ſur le choix de celui qu'il devoit nommer pour conduire cette expédition. Il cherchoit un homme brave, ferme, & réſolu, qui sût ſe démêler dans toute ſorte d'occaſions, & prendre ſon parti à

propos; qui n'eût aucune attention à son intérêt ni à sa propre gloire, mais seulement à celle de son Commandant : & c'étoit, selon son idée, chercher en un même sujet la grandeur du courage avec la bassesse de l'esprit. Ainsi comme ces deux extrémités subsistent rarement ensemble, Velasquez fut quelques jours à se déterminer. La voix publique décidoit en faveur de Grijalva, & pour l'ordinaire elle rend justice au vrai mérite. Ses bonnes qualités & ses services parloient en sa faveur, outre une connoissance exacte de la route qu'il falloit tenir, & des manieres du pays.

Ses concurrents étoient Antoine & Bernardin Velasquez, proches parens du Gouverneur, Baltasar Bermudez, Vasco Porcallo, & d'autres Cavaliers, tous d'un mérite à prétendre à des emplois plus relevés : mais aucun d'eux ne vouloit reconnoître que le sien en particulier, sans rendre justice à celui des autres, & c'est c'est ce qui arrive presque toujours, quand on differe à remplir les emplois, ce qui ne sert qu'à attirer les prétendants, & à multiplier les plaintes des malheureux.

Velasquez ne savoit encore à quoi se résoudre; il estimoit leur mérite, mais il craignoit qu'un tel emploi ne leur fît naître des pensées d'indépendance. En cette incertitude il prit conseil d'Amador

de Lariz, Tréſorier du Roi, & d'André de Duero qui étoit ſon Secrétaire. Ces deux hommes, qui avoient l'entiere confiance du Gouverneur, & qui le connoiſſoient à fonds, lui propoſerent Hernan Cortez qui étoit leur intime ami. Ils parloient de ſon mérite en des termes fort réſervés, afin que le conſeil ne parût point intéreſſé, & de faire comprendre au Gouverneur que l'amitié n'y avoit que la moindre part. La propoſition fut bien reçue, & ils ſe contenterent de cette bonne diſpoſition de Velaſquez, laiſſant faire le reſte au temps & à la réflexion, eſpérant avec ce ſecours le perſuader entierement dans une autre converſation.

Avant que de paſſer plus avant, il ſera bon de dire qui étoit Hernan Cortez, & par quels détours ſon heureuſe deſtinée le conduiſit à la gloire d'être par ſa valeur & par ſa prudence, le Conquérant de la Nouvelle Eſpagne. J'appelle deſtinée ce qui n'eſt à parler chrétiennement, que cette diſpoſition ſouveraine & impénétrable de la cauſe premiere, qui, laiſſant agir les cauſes ſecondes ſubordonnées à ſa providence, comme des moyens convenables à la nature, produit, avec la liberté du choix que Dieu a donnée aux hommes, tout ce qui arrive par ſa permiſſion, ou ſuivant ſes ordres. Cortez naquit à Medellin ville de l'Eſtremadure, de Martin Cortez de Monroy, & de Catherine Pi-

zarre Altamirano, & ces deux noms illustres marquent assez la noblesse de son extraction. Il s'appliqua aux lettres humaines en sa premiere jeunesse, & fit son cours à Salamanque durant l'espace de deux années, qui suffirent pour lui faire connoître qu'il forçoit son inclination naturelle, & que la vivacité de son esprit ne s'accordoit pas avec cette diligence sédentaire que l'étude demande. Il revint chez son pere, résolu de suivre la profession des armes; & ses parents l'envoyerent en Italie, où le nom du grand Capitaine Gonsalve de Cordoue suffisoit pour donner de la réputation à ceux qui servoient sous lui. Mais étant sur le point de s'embarquer, Cortez fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui lui fit changer de dessein, mais non pas de profession. Il résolut donc de passer aux Indes, où la guerre qui se faisoit encore dans les Isles, attiroit les gens, plutôt pour faire connoître leur valeur, que pour satisfaire leur avarice. Ses parents ayant approuvé sa résolution, il y passa en l'année 1504, avec des lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Obando, grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, qui étoit son parent, & qui commandoit alors en l'Isle de Saint Domingue. Du moment qu'il fut connu dans cette île, il gagna l'estime & l'amitié de tout le monde; se rendit si agréable au

Commandeur qu'il lui donna une place dans sa maison, & lui offrit toute sa protection & ses soins pour lui établir une fortune considérable. Ces avantages, quelque grands qu'ils fussent, ne furent point capables d'arrêter le mouvement de son inclination. Le repos dont on jouissoit en cette île entiérement soumise, lui paroissoir un état violent; en sorte qu'il demanda congé pour aller servir en l'île de Cuba, où la gerre duroit encore. Il fit ce voyage avec l'agrément de son parent, & d'abord qu'il fut arrivé il chercha les occasions de signaler sa valeur, & son exactitude à obéir, qui sont les premieres qualités d'un homme de guerre. Ainsi distingué par son courage & par sa prudence, il acquit bientôt la qualité de brave Soldat, & celle de bon Capitaine.

Cortez étoit bien fait de sa personne, d'une physionomie agréable; & ce bel extérieur étoit soutenu par d'autres qualités qui le rendoient encore plus aimable. Il parloit toujours bien des absents : sa conversation étoit sage & enjouée, & sa générosité si grande, que ses compagnons n'avoient pas moins de part que lui en tout ce qu'il possédoit, sans souffrir qu'ils publiassent ses bienfaits comme des obligations. Il épousa dans cette île Catherine Suarez Pacheco, demoiselle d'une illustre extraction, & d'une haute vertu. La recherche de cette fille lui fit plusieurs

affaires, où Diégo Velasquez se trouva mêlé, & le fit mettre en prison, jusqu'à ce que l'accord étant fait, tant avec le Gouverneur qu'avec les parents de la Demoiselle, Velasquez lui servit de parrain; & ils lierent une amitié si forte qu'elle alloit jusqu'à la familiarité. Le Gouverneur lui donna un Département d'Indiens, & la charge de Juge Royal en la ville de St. Jacques. Cet emploi, qui ne s'accordoit qu'à des personnes distinguées donnoit rang entre les Conquérants les plus qualifiés.

Tel étoit l'état de sa fortune, lorsque Amador de Lariz & André de Duero le proposerent pour la conquête de la Nouvelle Espagne. Ils le firent avec tant d'adresse, que quand ils revinrent trouver Velasquez armés de nouvelles raisons pour le convaincre, ils le trouverent entiérement déclaré en faveur de leur ami, & si fort prévenu que Cortez étoit le seul à qui il pût confier le soin de cette expédition, qu'ils reconnurent qu'ils n'avoient plus rien à faire que d'applaudir à son choix, & qu'il leur auroit obligation d'une chose qu'ils souhaitoient encore plus que lui. Ils convinrent avec lui, qu'il étoit important de déclarer promptement ce choix, pour se délivrer de l'importunité des prétendants; & Duero n'oublia pas d'apporter une diligence extraordinaire à dresser le brevet de la Commission, ce qui dé-

pendoit de ſon emploi. Il étoit conçu en ces termes : » Que Diego Velaſquez en » qualité de Gouverneur de l'île de Cuba, » & de Promoteur des découvertes d'Iu» catan & de la Nouvelle Eſpagne, nom» moit Hernan Cortez pour Capitaine » Général de la flotte, & des pays dé» couverts, ou que l'on découvriroit à » l'avenir «. L'amitié que le Secrétaire Duéro portoit à Cortez l'obligea d'y ajouter toutes les clauſes les plus honorables & les plus avantageuſes qu'il put s'imaginer pour étendre ſes pouvoirs, ſous prétexte de garder les formalités ordinaires en de pareils actes.

CHAPITRE X.

Les ennemis de Cortez tâchent de le brouiller avec Diego Velaſquez : ils n'y réuſſiſſent pas ; & Cortez ſort du port de Saint Jacques avec ſa flotte.

CORTEZ reçut cette nouvelle Charge avec toutes les démonſtrations d'une parfaite reconnoiſſance envers le Gouverneur ; & le reſſentiment qu'il avoit de la confiance que Velaſquez lui témoignoit, n'étoit pas moins vif, que celui qu'il eut depuis, lorſqu'il vint à lui marquer de la défiance. Cette nouvelle fut bientôt publiée, & reçue avec autant de joie par

ceux qui souhaitoient voir finir ces irrésolutions, qu'elle causa de chagrin aux autres qui briguoient cet emploi. Les deux parents de Velasquez furent les plus hardis à déclarer leur mécontentement. Ils firent de grands efforts pour jetter des soupçons dans l'esprit du Gouverneur. Ils lui disoient : » Que c'étoit fort hasarder, » d'accorder tant de confiance à un hom- » me qu'il avoit si peu obligé. Que s'il » jettoit les yeux sur la conduite de Cor- » tez, il y trouveroit peu de sureté, par- » cequ'il accordoit rarement ses paroles » avec les effets. Que ses manieres agréa- » bles & flatteuses, & sa libéralité, n'é- » toient que des artifices qui devoient le » rendre suspect à ceux qui ne s'attachent » pas aux simples apparences de la vertu. » Qu'il témoignoit trop d'empressement » à gagner le cœur des soldats; & que des » amis de cette sorte, lorsqu'ils sont en » grand nombre, on en fait aisément des » partisans. Qu'il se souvint des dégoûts » que la prison lui avoit causés. Qu'on ne » faisoit jamais de véritables confidens » de gens à qui on avoit donné de pareils » sujets de plainte; parceque les blessu- » res de l'esprit, ainsi que celles du corps, » laissent des impressions qui réveillent » le souvenir de l'offense, lorsque l'on » se voit en pouvoir de s'en venger «. Ils ajoutoient d'autres raisons plus spécieuses que substantielles, au préjudice

de la bonne foi, parcequ'ils déguiſoient du nom de zele, ce qui n'étoit qu'une pure jalouſie.

On dit que Velaſquez allant un jour à la promenade avec Cortez, les deux parents du Gouverneur, & quelques-uns de ſes amis, un fou qui les divertiſſoit ordinairement par ſes plaiſanteries, lui dit aſſez bruſquement : *Seigneur Diego, vous avez fort bien fait, mais il nous faudra bientôt une autre flotte pour courir après Cortez.* Quelques Auteurs on traité de prédiction cette boufonnerie, ſur le fondement que les fous attrapent ſouvent la vérité, & ſur l'impreſſion que cette prophétie (puiſqu'il leur plaît de lui donner ce nom) fit ſur l'eſprit du Gouverneur. Nous laiſſons aux Philoſophes à décider, ſi la connoiſſance de l'avenir peut être un effet des égarements de l'imagination; & ſi un jugement dont les organes ſont démontés, peut s'élever à cet excès de pénétration. Pour moi, je crois que c'eſt faire tort à l'eſprit de l'homme, que de faire tant d'honneur aux noires vapeurs d'une bile déréglée; que les envieux de Cortez avoient inſpiré ce diſcours au bouffon; & que leur malice étoit bien dépourvue de raiſon, puiſqu'elle recherchoit le ſecours de la folie.

Cependant Velaſquez ſoutint avec vigueur l'honneur de ſon jugement dans le choix qu'il avoit fait; & Cortez ne ſon-

gea plus qu'à hâter son départ. Il arbora son étendart, qui portoit le signe de la Croix, avec ces mots en latin : *Suivons la Croix, nous vaincrons en vertu de ce signe.* Il parut avec un habit fort galant; & cet équipage, qui convenoit à son air noble & guerrier, s'accordoit encore mieux avec son inclination. Il employa avec profusion tout son bien, & ce qu'il emprunta de ses amis pour acheter des vivres, des armes & des munitions, afin que la flotte fût plutôt en état de partir; cherchant par même moyen à attirer des soldats à sa suite. Il pouvoit épargner cette dépense. La réputation de cette entreprise, & celle du Général, faisoient plus de bruit que tous les tambours : de sorte qu'en peu de jours on enrôla trois cents soldats, entre lesquels étoient Diégo d'Ordaz, principal confident du Gouverneur, François de Morla, Bernard Diaz del Castillo qui a écrit cette Histoire, & d'autres Gentilshommes dont les noms se verront en d'autres endroits.

Le temps du départ étant arrivé, on donna les ordres pour assembler les soldats, qui s'embarquerent en plein jour, tout le peuple étant accouru à ce spectacle. La nuit Hernan Cortez, accompagné de ses amis, alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embrassa & lui fit plusieurs autres caresses; & le matin étant venu, Velasquez le conduisit au port, & le vit

monter ſur ſon vaiſſeau. Le détail de ces circonſtances pouvoit être retranché, & paroîtroit ennuyeux, s'il n'étoit néceſſaire pour ſauver la réputation de Cortez, que des Auteurs accuſent d'avoir donné fort mal à propos des marques d'une extrême ingratitude, en faiſant révolter la flotte qu'il commandoit avant que de ſortir du port. Herrera le rapporte ainſi, & il eſt ſuivi par tous ceux qui ont copié ſon hiſtoire. Ils diſent, contre toute ſorte d'apparence, que Cortez, à la faveur de la nuit, avoit été chercher les ſoldats dans leurs maiſons, & que leur ayant donné un rendez-vous au port, il s'étoit embarqué ſecrettement avec eux : Que Velaſquez en ayant eu avis au matin, avoit ſuivi la flotte pour ſavoir les motifs de cette action; & que Cortez, s'approchant de lui dans une chaloupe bien armée, lui avoit déclaré avec mépris, qu'il ne reconnoiſſoit plus ſes ordres. Mais j'ai ſuivi Bernard Diaz, qui rapporte ce qu'il a vu, & qui paroît bien plus véritable. En effet, le bon ſens peut-il ſouffrir qu'on croie qu'un homme auſſi habile que Cortez l'étoit, quand même il auroit déja formé le deſſein de ſe rendre abſolu, eût rompu indiſcrettement avec Velaſquez, avant que de ſe voir hors de ſa Juriſdiction : car il devoit toucher avec ſa flotte en pluſieurs autres endroits de cette île, pour prendre des hommes & des vivres qui lui

manquoient ? D'ailleurs, quand on pourroit se persuader qu'un homme aussi adroit & aussi pénétrant eût été capable de faire cette faute, est-il vraisemblable que dans une ville où il y avoit alors très peu d'habitants, Cortez eût pu durant la nuit aller dans les maisons ramasser trois cents hommes, entre lesquels étoit Ordaz, créature du Gouverneur, & d'autres Cavaliers de ses amis, & qu'il les eût fait embarquer, sans qu'aucun d'eux se fût avisé d'avertir Velasquez de ce procédé extraordinaire? Le bruit de ce mouvement n'auroit-il pas éveillé ceux qui avoient tant d'intérêt d'observer sa conduite? ou si cela n'étoit pas arrivé, n'auroit-on pas sujet d'admirer le merveilleux effet du silence des premiers, & de la négligence des autres? Ce n'est pas que je veuille nier que Cortez ne se soit écarté de l'obéissance qu'il devoit à Velasquez; mais cela n'arriva que dans la suite, & par des motifs qui seront expliqués.



Isle de Cuba Port Saint Jacques.



D

CHAPITRE XI.

Cortez passe à la Ville de la Trinité avec sa flotte, qu'il fortifie d'un nombre considérable de Soldats. Velasquez entre en défiance par les artifices des ennemis de Cortez. On fait de grandes diligences pour l'empêcher de partir.

LA flotte sortit du port de Saint Jacques de Cuba le 18 de Novembre 1518, & rasant la côte de l'Isle du côté du Nord en tirant vers l'Orient, elle arriva en peu de jours à la Ville de la Trinité, où Cortez avoit quelques amis, qui le reçurent avec bien du plaisir. D'abord il fit publier son dessein; & plusieurs Cavaliers des principaux de la Ville s'offrirent à le suivre. Les plus considérés étoient Jean d'Escalante, Pierre Sanchez Farsan, & Gonzale Mexia. Peu de temps après, Pierre d'Alvarado, & Alfonse d'Avilla vinrent le joindre; & ce renfort lui fut très agréable, tant parcequ'ils avoient commandé en qualité de Capitaines dans l'expédition de Grijalva; qu'à cause qu'Alvarado amenoit avec soi ses quatre freres Gonzale, George, Gomez, & Jean d'Alvarado. De ce lieu, la flotte alla reconnoître la ville du Saint Esprit, peu éloignée de la Trinité. Cortez y augmenta sa suite

des personnes d'Alfonse Hernandez Portocarrero, Gonzale de Sandoval, Rodrigue Rangel, Jean Velasquez de Léon, parent du Gouverneur, & de plusieurs Gentilshommes dont les noms paroîtront plus à propos, quand on rapportera leurs exploits. Ce renfort de Noblesse, & celui de cent soldats que l'on tira de ces deux Villes, augmenterent considérablement les forces & la réputation de cette armée, outre les munitions, les armes, les vivres, & quelques chevaux que Cortez y acheta de ses deniers, dont il faisoit encore part à tous ceux qui en avoient besoin pour faire leur équipage. Ainsi il gagnoit l'esprit & le cœur de tout le monde par sa générosité, & par les espérances que sa conduite leur donnoit, lorsqu'ils le voyoient commander en Général, sans oublier dans les occasions de leur marquer qu'il se considéroit encore comme leur compagnon.

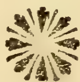
Cependant la flotte étoit à peine sortie du port de Saint Jacques, que les envieux de Cortez firent de nouveaux efforts pour réveiller les soupçons du Gouverneur, suivant la conduite des lâches, qui n'ont de la hardiesse que pour déchirer les absents. Velasquez écoutoit leur discours; & quoiqu'il en parût offensé, ils reconnurent néanmoins dans son esprit un penchant à la jalousie, dont ils espéroient se servir pour ruiner toute sa

confiance qu'il avoit en Cortez. Dans ce deſſein ils dreſſerent une intrigue avec le ſecours d'un vieillard appellé Jean Milan, qui, malgré une profonde ignorance, ſe piquoit d'être un ſavant Aſtrologue : autre ſorte de fou, atteint d'une autre eſpece de folie. Cet homme, pouſſé par les ennemis de Cortez, après avoir pris de grandes précautions pour s'aſſurer du ſecret, fit au Gouverneur un diſcours en termes myſtérieux ſur cette expédition *qui devoit*, diſoit-il, *avoir un ſuccès heureux & malheureux*, aſſurant que les aſtres s'expliquoient ainſi. Quoique Velaſquez eût aſſez d'entendement pour reconnoître la vanité de ces pronoſtics, cependant comme ils donnoient dans ſon foible, qui étoit le ſoupçon, le mépris qu'il avoit pour l'Aſtrologue n'empêcha pas qu'il ne reçût les impreſſions que les autres prétendoient lui donner.

Sur de ſi foibles fondements, Velaſquez prit la réſolution de rompre avec Cortez, en lui ôtant le commandement de la flotte. Il dépêcha auſſi-tôt deux Couriers à la ville de la Trinité, avec des lettres pour tous ſes confidents, & un ordre fort exprès à François Verdugo ſon couſin, & Juge Royal de cette Ville, tendant à déposſéder juridiquement Hernan Cortez de la Charge de Capitaine Général; ſuppoſant que ſon emploi étoit déja révoqué,

& qu'il y avoit nommé une autre perſonne. Cortez fut averti fort à propos de ce contre temps : mais ſon courage n'en fut point abbatu, par la difficulté du remede qu'il devoit y apporter. Il ſe fit voir à ſes amis & aux ſoldats, pour reconnoître l'intérêt qu'ils prenoient à l'injure faite à leur Capitaine, & pour ſavoir, par le jugement que les autres feroient de ſon bon droit, s'il pouvoit y fonder quelque aſſurance. Il les trouva tous non ſeulement dans ſes intérêts, mais encore réſolus à s'oppoſer au tort qu'on vouloit lui faire, quand ils devroient ſe porter aux dernieres extrémités. Il eſt vrai que Diego d'Ordas & Jean Velaſquez, comme créatures du Gouverneur, témoignerent moins de chaleur que les autres ; mais ils furent aiſément réduits à convenir d'une choſe qu'ils ne pouvoient empêcher. Cortez ayant ces aſſurances, alla trouver le Juge qui n'ignoroit pas les ſujets qu'il avoit de ſe plaindre. Il repréſenta à Verdugo, *le péril qu'il couroit en ſe déclarant protecteur de l'injuſtice que Velaſquez lui faiſoit. Qu'elle offenſoit tous les Cavaliers qui l'accompagnoient en ce voyage, outre ce qu'il y avoit à craindre de la fureur des ſoldats, dont il n'avoit gagné l'affection que pour être plus en état de ſervir le Gouverneur, & qui ne reconnoiſſoient encore ſes ordres que par les ſoins qu'il ſe donnoit pour les retenir dans l'obéiſſance,*

Ce discours fut fait avec une sincérité, qui, sans s'écarter des termes de la modestie, ne faisoit paroître aucune foiblesse d'esprit & de courage. Verdugo, assez persuadé qu'on faisoit une injure à Cortez, & sentant par grandeur d'ame beaucoup de répugnance à devenir l'instrument d'une pareille violence, lui offrit non seulement de suspendre l'exécution des ordres de Velasquez, mais encore de lui écrire, afin de l'obliger à changer de résolution, qui ne pouvoit s'exécuter sans causer un mouvement très dangereux, en mutinant tous les soldats de l'armée. Ordaz & les autres Officiers confidents du Gouverneur, offrirent à Cortez de lui rendre le même office, & écrivirent sur-le-champ. Cortez y joignit ses lettres dans lesquelles il faisoit des plaintes tendres & cordiales de la défiance que Velasquez lui témoignoit, sans apuyer sur le chagrin qu'elle lui donnoit, dont néanmoins il conservoit le ressentiment : mais comme il n'étoit pas encore temps de le faire éclater, il ne vouloit point paroître offensé, pour n'être point obligé d'entrer en des éclaircissements qu'il vouloit éviter.



CHAPITRE XII.

Cortez passe de la Trinité à la Havane, où il fait sa derniere recrue ; & souffre une seconde persécution de la part de Velasquez.

APRÈS qu'on eût pris ces mesures, qui paroissoient capables de remettre l'esprit du Gouverneur, Cortez voulant continuer son voyage, envoya par terre Pierre d'Alvarado avec une partie des soldats pour conduire les chevaux, & faire encore quelques levées sur la route. Ainsi la flotte partit pour aller au port de la Havane, où la côte occidentale commence à se tourner au Nord. Les vaisseaux sortirent du port de la Trinité avec un vent favorable; mais au lieu de suivre la route où Cortez étoit, ils s'en écarterent durant la nuit, & ne s'apperçurent de l'erreur des Pilotes, & de leur mauvaise manœuvre, qu'à la pointe du jour. Cependant comme ils se voyoient fort avancés, ils continuerent la navigation jusqu'à la Havane, où les soldats prirent terre. Pierre de Barba, Gouverneur de la Ville sous les ordres de Velasquez, les reçut avec joie, & leur donna des marques de sa libéralité : mais rien ne les consoloit de l'absence de leur Général. Ils témoi-

gnoient tous du regret de ne l'avoir pas attendu, & de n'être pas retournés pour le chercher : enfin ils ne ſongeoient qu'à faire enſorte que leurs excuſes fuſſent bien reçues de Cortez quand il ſeroit arrivé. Ces ſentimens ſe tournerent en inquiétudes, quand ils virent que ce retardement alloit ſi loin, qu'on avoit lieu de croire qu'il lui étoit arrivé quelque diſgrace. Les opinions étoient différentes. Les uns crioient qu'on armât promptement deux ou trois chaloupes pour aller chercher le Général dans toutes les isles qui étoient ſur la route qu'on avoit tenue. Les autres propoſoient qu'on élût un Commandant en ſon abſence. Cette propoſition étoit faite dans un fâcheux contre-temps. Cependant, comme perſonne n'étoit encore en droit de commander, tout le monde formoit des réſolutions, & on n'en exécutoit aucune. Celui qui appuyoit le plus l'opinion d'élire un Commandant, étoit Diego d'Ordaz; parce qu'ayant la confidence du Gouverneur, il avoit aſſez de mérite pour être choiſi. Il eſpéroit que ſe trouvant en place, ce lui ſeroit un droit acquis pour être Commandant en chef : mais enfin, l'arrivée de Cortez avec ſon vaiſſeau, finit toutes ces conteſtations qui durerent ſept jours.

La raiſon de ſon retardement fut, que la flotte paſſant de nuit ſur de certains

bancs qui se rencontrent entre le port de la Trinité, & le cap de Saint Antoine, assez près de l'île *Pinos*, son navire, plus grand & plus chargé qu'aucun des autres vaisseaux, toucha sur ces bancs; ensorte qu'il fut en danger de se renverser. Cet accident fort périlleux, servit à faire connoître la vigueur & l'activité de Cortez. La vue du danger ne l'étonna point : il courut d'abord au remede, & donna ses ordres avec tant de présence d'esprit, que sans apporter de la confusion par un trop grand empressement, il ne laissa pas de faire travailler avec une extrême diligence. Son premier soin fut de faire mettre à la mer l'esquif, où on embarqua tout ce qui chargeoit trop le navire, pour le porter sur une petite île de sable qui étoit en vue du naufrage. Ainsi le navire étant allégé, on le mit à flot; & lorsqu'il fut hors des bancs, l'esquif alla reprendre la charge, & on continua la route. Cette manœuvre consuma sept jours entiers : & cet accident, dont Cortez se tira si heureusement, augmenta beaucoup l'estime qu'on avoit pour lui.

Barba lui offrit son logis; & l'on a vu peu de troupes marquer plus de véritable joie pour le repos d'un Général. Le nombre des soldats croissoit tous les jours: plusieurs des habitants de la Havane s'enrôlerent; & entre les Gentilshommes on remarqua François de Montexo, qui fut

depuis Adelantado d'Iucatan, Diégo de Soto del Toro, Garci Caro, Jean Sedeño, & d'autres perſonnes de qualité & fort riches, qui donnerent une grande réputation à cette entrepriſe, & achevérent de fournir la flotte de ce qui lui manquoit. On employa quelques jours à ces apprêts : mais comme Cortez ſavoit ménager juſqu'au temps de ſon loiſir, il prit celui-ci pour faire mettre à terre toute l'artillerie, qu'il fit nettoyer, & éprouver les pieces, commandant aux Canoniers d'en reconnoître exactement la portée. Et comme il y avoit en ce pays-là une grande abondance de coton, il en fit faire des armes défenſives. C'étoit comme des couvertures de coton piquées, taillées en forme de caſaques, & qui s'appelloient *Eſcaupilles*. Cette armure, inventée par néceſſité, & faute de fer, fut depuis fort approuvée, lorſqu'on connut par expérience qu'un peu de coton, piqué mollement entre deux toiles, étoit de meilleure défenſe que le fer, contre les fleches & les dards des Indiens; parce-qu'elles perdoient leur force, par la ſeule raiſon qu'elles ne trouvoient, pour ainſi dire, qu'une molle réſiſtance; outre qu'en demeurant attachées aux caſaques, elles perdoient encore leur activité, ſans aller bleſſer les autres, comme elles font en gliſſant ſur les armes.

Cependant Cortez faiſoit tous les jours

faire à ses soldats l'exercice, tant de l'arquebuse, que de l'arbalête & de la pique. Il leur faisoit encore pratiquer toutes les différentes évolutions, en leur enseignant à former un bataillon, à défiler en ordre, à charger l'ennemi, faire une retraite, & se saisir d'un poste. Il les instruisoit lui-même, en donnant ses ordres & faisant le premier tous ces mouvements, à l'éxemple des plus fameux Capitaines de l'antiquité, qui donnoient de feintes batailles, & de faux assauts, afin d'apprendre aux nouveaux soldats le métier de la guerre dans les véritables occasions: Et cette discipline, que les Romains pratiquoient avec tant de soin durant la paix, leur étoit si recommandable, qu'ils donnerent à leurs armées, le nom d'*Exercites*, à cause de cet exercice qu'ils enseignoient aux soldats.

Il employoit la même diligence à faire les provisions dont on avoit besoin, & chacun voyoit avec plaisir approcher le terme du départ, lorsque Gaspar de Garnica domestique de Diégo Velasquez arriva à la Havane. Il portoit de nouveaux ordres à Pierre de Barba, à qui le Gouverneur commandoit absolument qu'il ôtât à Cortez le commandement de la flotte; & qu'il l'envoyât prisonnier à St. Jacques, avec une escorte sure. Il lui marquoit combien il étoit offensé du procédé de Verdugo, qui avoit laissé échap-

per

per à la Trinité, l'occaſion de poſſéder Cortez : & ſon chagrin, qu'il exprimoit en des termes très forts, faiſoient voir à Barba ce qu'il avoit à craindre en n'obéiſſant pas avec plus de fermeté. Le Gouverneur mandoit encore à Diégo d'Ordaz, & à Jean Velaſquez de Léon, d'aſſiſter Barba pour l'exécution de ce qu'il lui commandoit. Cortez fut bientôt averti de pluſieurs endroits de ce qui ſe paſſoit, & par Garnica même. On l'exhortoit à prendre ſes meſures, puiſque celui-là même qui lui avoit fait la grace de lui confier le ſoin de cette entrepriſe, l'en vouloit priver d'une maniere ſi préjudiciable à ſon honneur, & l'affranchiſſoit de la honte de paſſer pour ingrat en ruinant, par ſa violence, les droits de l'obligation qui l'engageoit à la reconnoiſſance.

CHAPITRE XIII.

Cortez prend la réſolution néceſſaire pour s'empêcher de tomber entre les mains de Velaſquez. Les juſtes motifs de cette réſolution, & ce qui ſe paſſe juſqu'au temps de ſon départ.

QUOIQUE Hernan Cortez fût un Cavalier d'un courage invincible, il ne laiſſa pas d'être ébranlé par cette nouvelle at-

teinte d'autant plus sensible qu'elle étoit moins attendue : car il s'étoit persuadé que Velasquez auroit été satisfait de ce que tous ses amis lui avoient écrit sur le premier ordre envoyé à la ville de la Trinité. Mais en voyant arriver un nouveau, armé de tout ce qui pouvoit marquer une opiniâtreté sans retour dans l'esprit du Gouverneur, il commença par raisonner avec un peu plus d'attention & moins de sang-froid sur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté il se voyoit élevé & loué par tous ceux qui le suivoient ; & de l'autre abattu, & condamné comme un criminel à une injuste prison. Il reconnoissoit que Velasquez avoit fait quelques avances de son argent pour équiper la flotte ; mais que ses amis & lui avoient fait la plus grande partie de la dépense, & attiré presque tous les soldats par leur crédit. Il rappelloit dans son imagination toutes les circonstances de l'injure qu'on lui faisoit, & s'arrêtant sur les mépris qu'il avoit soufferts jusqu'alors, il s'en vouloit du mal, & blâmoit sa patience. Ce n'étoit pas sans sujet, car cette vertu se laisse mener jusqu'à de certaines bornes qui lui sont marquées par la raison ; mais quand on la pousse plus loin, elle devient bassesse & insensibilité. Cortez étoit encore affligé de voir ruiner cette entreprise, s'il en abandonnoit la conduite. Mais ce qui le perçoit jusqu'au vif, étoit

de voir que cette affaire alloit mettre en compromis ſon honneur, dont la conſervation, auprès de ceux qui en connoiſſoient le prix, touche encore de plus près que celle de la vie.

Ce fut ſur ces réflexions, & en cette conjoncture que l'eſprit de Cortez juſtement irrité, prit la premiere réſolution de rompre avec Diego Velaſquez. Cela montre bien que Herrera ne lui a pas rendu juſtice, lorſqu'il a marqué cette premiere rupture dans la ville de Saint Jacques, & de la part de Cortez, qui venoit de recevoir une grace ſinguliere, & toute récente. Mais on s'en tient à ce qui eſt écrit par Bernard de Diaz del Caſtillo, qui n'eſt pas trop favorable à Cortez, puiſque Gonzalve Fernandez d'Oviedo aſſure que celui-ci ſe maintint dans l'obéiſſance à l'égard du Gouverneur, juſqu'à ce qu'étant avancé dans la Nouvelle Eſpagne, il eut des raiſons pour ſe déclarer indépendant, en envoyant rendre compte à l'Empereur des premiers ſuccès de cette conquête. Le ſoin que je prends d'effacer cette premiere tache, dont on a voulu noircir Cortez, ne doit point paroître une digreſſion hors du ſujet. Aucun intérêt ne m'oblige à flatter ceux dont j'entreprends la défenſe, ni à blâmer la conduite des autres : cependant quand la vérité me marque le chemin que je dois prendre pour juſtifier les premieres dé-

marches d'un homme qui a su se donner tant d'éclat par ses actions, j'ai cru que je devois la suivre, & me faire un plaisir de rencontrer la certitude en ce qui sert à établir sa réputation.

Ce n'est pas que je ne sois convaincu que le devoir d'un Historien est de marquer les actions par leur véritable caractere, sans déguiser ou passer sous silence celles qui méritent d'être blâmées; puisque les exemples qui servent à imprimer de l'horreur pour le vice ne sont pas moins utiles que ceux qui nous portent à imiter la vertu. Mais je crois que c'est une marque d'un esprit mal tourné, de prendre plaisir à chercher le mauvais sens dans les sentiments des hommes, & de débiter ses malignes conjectures comme des vérités. Ce défaut se reconnoît en plusieurs Ecrivains, qui ont pris Tacite pour leur modele. Ils ont l'ambition de l'imiter; mais comme ses agréments sont au-dessus de leurs forces, ils croient entrer dans son esprit, lorsqu'ils découvrent leur malice par de fausses interprétations, où l'art a beaucoup moins de part que leur inclination corrompue.

Pour revenir à notre Histoire, je dirai que Cortez voyant qu'il n'étoit plus temps de dissimuler les sujets de plaintes qu'il avoit, & que les ménagements n'étoient plus d'aucun usage, puisqu'ils nuisent ordinairement aux résolutions fermes & vi-

goureuſes ; il réſolut de prendre ſon parti, & de ſe ſervir des forces qu'il avoit en main, ſelon qu'il étoit néceſſaire dans la conjoncture où il ſe trouvoit. Dans ce deſſein, il prit des meſures pour éloigner Diégo d'Ordaz, avant que Barba ſe déterminât à publier les ordres qu'il avoit reçus du Gouverneur. Cortez n'ignoroit pas les efforts que d'Ordaz avoit faits pour faire nommer un Commandant en ſon abſence, & cela lui rendoit ſa fidélité fort ſuſpecte. Ainſi il lui ordonna de s'embarquer pour aller prendre des munitions qu'on avoit laiſſées à Guanicanico, qui eſt un port ſitué de l'autre côté du cap de St. Antoine, & d'attendre en ce lieu le reſte de la flotte. Il preſſa l'exécution de cet ordre avec ſon activité ordinaire, ſans néanmoins marquer trop de chaleur ; & fut ainſi débarraſſé d'un homme qui pouvoit lui être fort incommode. De là il alla voir Jean Velaſquez de Léon, qu'il mit aiſément dans ſes intérêts, parceque celui-ci n'étoit pas ſatisfait du Gouverneur, & qu'il avoit l'eſprit plus docile, & moins artificieux que d'Ordaz.

Après avoir pris ces précautions, il ſe montra à ſes ſoldats, à qui il déclara la nouvelle perſécution dont il étoit menacé. Ils vinrent tous s'offrir à lui, également réſolus de l'aſſiſter, quoique différents dans la maniere d'expliquer leur zele. Les Gentilshommes le marquoient,

comme étant une ſuite naturelle de leur reconnoiſſance pour les obligations qu'ils lui avoient; mais les ſoldats parurent ſi échauffés, que l'émotion qui paroiſſoit en leurs diſcours, & par leurs cris, donna de l'inquiétude à Cortez, quoiqu'elle ſe fît en ſa faveur: & leurs mouvements & leurs menaces juſtifierent aſſez que la raiſon perd beaucoup de ſes avantages, quand elle paſſe entre les mains de la multitude.

Pierre de Barba, connoiſſant qu'il ne falloit point différer d'appaiſer ce mouvement avant qu'il fût en ſa derniere force, chercha Hernan Cortez; & paroiſſant en public avec lui, calma toutes choſes en un moment, en diſant tout haut: *Qu'il n'avoit aucun deſſein d'exécuter l'ordre du Gouverneur; & qu'il n'auroit jamais de part à une ſi grande injuſtice.* Ainſi les menaces ſe tournerent en applaudiſſements: & Barba voulant témoigner la ſincérité de ſes intentions, dépêcha publiquement Garnica avec une lettre pour le Gouverneur, où il lui mandoit: *Qu'il n'étoit pas temps de ſonger à arrêter Cortez, ſuivi d'un trop grand nombre de ſoldats, qui ne ſouffriroient point qu'on le maltraitât, & qui n'étoient point diſpoſés à lui donner cette marque de leur obéiſſance.* Il exagéroit fort adroitement l'émotion que ſon ordre avoit cauſé entre les gens de guerre, & le péril où elle avoit jetté la ville & tout ſon peuple. Il concluoit par un avis qu'il donnoit à Velaſ-

quez, de retenir Cortez par la voie de la confiance, en ajoutant de nouvelles graces à celles qu'il lui avoit faites : & qu'à tous risques, il valoit mieux espérer de sa reconnoissance, ce qu'il ne pouvoit obtenir de la persuasion ni de la force.

Cortez, ayant fait cette diligence, ne songea plus qu'à presser son départ, qui étoit nécessaire pour appaiser entiérement les esprits des soldats qui, n'étant pas entiérement revenus de leur chagrin, témoignoient de nouvelles inquiétudes sur le bruit qui couroit que Velasquez venoit en personne pour faire un affront à leur Général. En effet, les Auteurs disent qu'il avoit pris cette résolution; sur quoi il hasardoit beaucop, & auroit fort mal réussi : car l'autorité est un argument bien foible, pour disputer contre ceux qui ont de leur côté la raison & la force.

CHAPITRE XIV.

Cortez nomme les Officiers de sa flotte. Il part de la Havane, & arrive à l'Isle de Cozumel, où il fait la revue de ses troupes, & anime ses Soldats.

UN brigantin de médiocre grandeur s'étant joint à la flotte qui étoit de dix vaisseaux, Cortez partagea tous ses gens en onze compagnies, une dans chaque vais-

ſeau. Il nomma pour Capitaine Jean Velaſquez de Léon, Alfonſe Hernandez Portocarrero, François de Montexo, Chriſtophe d'Olid, & Jean d'Eſcalante, François de Morla, Pierre d'Alvarado, François Saucedo, & Diego d'Ordaz, car le connoiſſant homme de mérite, il ne l'avoit pas éloigné pour lui faire injuſtice, & il vouloit lui donner un emploi dont il lui fût obligé. Cortez ſe réſerva le commandement de l'Amiral, & donna celui du brigantin à Gines de Nortes. Le ſoin de l'artillerie fut commis à François d'Orozco, brave ſoldat qui s'étoit ſignalé dans les guerres d'Italie; & la charge de Pilote major fut donnée à Antoine d'Alaminos, qui avoit une grande expérience ſur ces mers, pour avoir eu le même emploi dans les deux voyages de François Fernandez de Cordoue, & de Jean de Grijalva. Après cela, Cortez dreſſa des inſtructions pour ſes Officiers; prévenant par un détail fort long, mais fort exact, toutes les difficultés qui pouvoient naître dans les différentes occaſions. Le jour de l'embarquement étant arrivé, on chanta avec beaucoup de ſolemnité la Meſſe du Saint Eſprit, que tous les ſoldats entendirent fort dévotement, en offrant à Dieu le commencement d'une entrepriſe dont ils attendoient les progrès & la fin de ſon divin ſecours. Toute la flotte ne faiſant plus

qu'un ſeul corps de troupes réglées, Cortez pour le premier acte de la charge de Général, donna le mot à l'armée, qui fut, *Saint Pierre*, afin de marquer qu'il choiſiſſoit ce Saint Apôtre pour être le Patron de cette expédition, ainſi qu'il l'avoit déja pris pour celui de toutes ſes actions dès ſa plus tendre jeuneſſe. Après quoi il donna ordre à Pierre d'Alvarado de prendre le devant par le côté du Nord, pour aller chercher Ordaz à Guanicanico, & après leur jonction, d'attendre la flotte au cap Saint Antoine. Les autres vaiſſeaux devoient ſuivre l'Amiral; & en cas que le vent ou quelqu'autre accident les ſéparât, prendre la route de l'île de Cozumel, découverte par Grijalva, & peu éloignée de la terre qu'ils cherchoient. Cortez remettoit en ce lieu à prendre ſes réſolutions, & les meſures néceſſaires pour achever l'entrepriſe.

Ils partirent enfin du port de la Havane, le 10 du mois de Février de l'année 1519. Le vent fut d'abord favorable : mais ſuivant ſon inconſtance ordinaire, il ſouleva au coucher du ſoleil une furieuſe tempête, qui les mit en grand déſordre. La nuit étant venue, les vaiſſeaux furent obligés de ſe ſéparer, de crainte de ſe briſer en ſe heurtant : & ils s'abandonnerent au gré du vent qui les forçoit. Le navire où François de Morla commandoit, fut le plus maltraité, un coup de

mer ayant rompu ſon gouvernail; enſorte qu'il fut en grand danger de périr. Il tira pluſieurs coups pour avertir du péril où il ſe trouvoit; ce qui mit en grande inquiétude les autres Capitaines à qui l'attention qu'ils avoient au danger qui les menaçoit, ne faiſoit pas oublier celui de leur compagnon. Chacun fit ſes efforts pour s'en tenir le plus près qu'il pouvoit; tantôt en ſoutenant la furie du vent & des vagues, & tantôt en cédant à leur violence. Enfin la tempête ceſſa avec l'obſcurité: & lorſque la lumiere pût faire diſtinguer les objets, Cortez courut le premier au vaiſſeau qui étoit en danger, & tous les autres en firent de même; enſorte qu'avec ce ſecours on raccommoda le gouvernail, & on remit le navire en état de pourſuivre la route.

En même-temps Alvarado, que Cortez avoit envoyé joindre Diego d'Ordaz, étant chargé par la même tempête, ſe trouva au jour bien plus enfoncé dans le golfe qu'il ne penſoit; car la peur de briſer contre la côte l'avoit obligé à ſe jetter en pleine mer, ce qui étoit le parti le moins dangereux. Son Pilote connut ſur ſa bouſſole & ſur ſa carte, qu'ils étoient beaucoup déchus de la route qui leur étoit preſcrite, & ſi éloignés du cap Saint Antoine, que ce ſeroit une entrepriſe fort difficile de vouloir y retourner. Il propoſa donc qu'il étoit plus à propos de

passer en droiture à l'île de Cozumel. Alvarado laissa cela à son choix : il lui représenta néanmoins l'ordre de Cortez ; mais d'une maniere foible, & qui paroissoit l'en dispenser. Ainsi ils continuerent leur navigation, & arriverent en cette île deux jours avant l'armée. Ils mirent pied à terre, à dessein de se loger dans un bourg que le Capitaine & quelques soldats avoient remarqué au voyage de Grijalva : mais ils le trouverent sans habitants, parceque les Indiens ayant reconnu que les Espagnols prenoient terre, s'étoient retirés plus avant dans le pays, avec le peu de hardes qu'ils avoient.

Alvarado étoit jeune & plein de feu, très brave soldat, & capable d'entreprendre tous les ordres d'autrui ; mais ayant encore trop peu d'expérience pour en donner de son chef, il crut qu'en attendant l'armée il seroit honteux à un Commandant d'être sans action : & sur ce principe, il marcha avec sa troupe pour reconnoître le pays. Ils trouverent un autre village éloigné d'une lieue de celui où ils étoient logés. Les Indiens l'avoient abandonné, mais ils y avoient laissé quelques vivres & des poules que les soldats confisquerent à leur profit comme des dépouilles de l'ennemi. Ils trouverent encore des joyaux autour d'une Idole, dans une espece de Temple, & quelques instruments de sacrifices qui étoient d'or

mêlé de cuivre; & tout cela parut de bonne prise. Cependant cette expédition entreprise témérairement, ne leur apporta aucun profit, & ne servit qu'à effaroucher les Indiens, & à faire un obstacle au dessein que l'on avoit de gagner leur amitié. Alvarado s'apperçut, quoiqu'un peu trop tard, que ce mouvement n'étoit pas dans les regles; & il se retira à son premier poste, après avoir pris deux Indiens & une Indienne qui n'avoient pû se sauver à propos.

Le lendemain Cortez arriva avec toute la flotte, ayant envoyé ordre à Diego d'Ordaz de le venir joindre, jugeant comme il étoit vrai que la tempête auroit empêché Alvarado d'exécuter son commandement. Quoique ce Général eût la joie de le voir arrivé sans aucun accident, il ne la témoigna pas: au contraire, il fit mettre le Pilote en prison, & fit une sévere réprimande au Capitaine de ce qu'il n'avoit pas suivi ses ordres, & de ce qu'il avoit eu la hardiesse d'entrer dans l'île, & de permettre à ses soldats d'en saccager quelques habitations. Il lui fit cette leçon en public, & d'un ton de voix ferme & absolu; voulant qu'elle servît d'instruction pour tous les autres. Après quoi il fit venir les trois Indiens prisonniers, & par le moyen de Melchior qui lui servoit de truchement, son compagnon étant mort, il leur fit

comprendre qu'il ressentoit un extrême déplaisir du tort que les soldats leur avoient fait. Il commanda qu'on rendît l'or & toutes les hardes qu'ils voulurent choisir ; & il les mit en liberté après leur avoir fait présent de quelques bagatelles pour leurs Caciques : afin qu'à la vue de ces témoignages d'amitié, les Indiens perdissent la crainte qu'ils pouvoient avoir conçue.

L'armée campa sur le bord de la Mer, & s'y reposa durant trois jours, sans faire aucune démarche, pour ne point augmenter la frayeur des Indiens. Après quoi Cortez ayant fait des bataillons de chaque compagnie, fit une revue générale. Il s'y trouva cinq cens huit soldats, dix sept chevaux, & cent neuf, tant Maîtres de vaisseau que Pilotes & Matelots. Il avoit outre cela, deux Chapelains ou Aumôniers, qui étoient le Licencié Jean Diaz, & le Pere Barthelemy d'Olmedo, Religieux de Notre-Dame de la Mercy, qui accompagnerent le Général jusqu'à la fin de la conquête.

Après cette revue, Cortez étant retourné à son logis, accompagné de tous les Capitaines & des soldats les plus considérables, s'assit au milieu d'eux, & leur parla en ces termes : » Mes amis & mes » compagnons, quand je considere le bon- » heur qui nous a réunis tous dans cette » île, & que je fais réflexion sur les tra- » verses & les persécutions dont nous

» sommes échappés, & sur les difficultés
» qui se sont opposées à notre entreprise;
» je reconnnois avec respect la main de
» Dieu qui nous a assistés, & j'apprends
» par cette disposition de sa divine Pro-
» vidence, qu'elle nous promet un heu-
» reux succès d'un dessein dont elle a dai-
» gné favoriser le commencement. C'est
» le zele que nous avons pour lui, & pour
» le service de notre Roi, ce qui part
» d'un même principe, c'est ce zele qui
» nous pousse à entreprendre la conquête
» de ces pays inconnus; & Dieu combat-
» tra pour sa cause en combattant pour
» nous. Mon dessein n'est pas de vous dé-
» guiser les difficultés qui se présentent.
» Nous avons à soutenir des combats san-
» glants & furieux, des fatigues in-
» croyables dans les fonctions, les atta-
» ques d'un nombre infini d'ennemis,
» où vous aurez besoin d'employer toute
» votre valeur. Outre que la necessité de
» toutes choses, les injures du temps, &
» la difficulté des chemins exerceront vo-
» tre constance, que l'on peut nommer
» une seconde valeur, & qui n'est pas un
» moindre effort du courage; puisque
» vous savez que la patience acheve sou-
» vent à la guerre ce que les armes n'ont
» pû faire. C'est par cette voie qu'Her-
» cule a mérité le nom d'Invincible, c'est
» ce qui a fait donner le nom de Travaux à
» ses exploits. Vous vous êtes accoutumés

» à pâtir & à combattre dans ces îles que
» vous avez soumises ; mais notre entre-
» prise est bien d'une autre importance,
» & nous y devons apporter bien plus de
» fermeté, puisque la résolution se me-
» sure sur la grandeur des obstacles. Il est
» vrai que nous sommes en petit nom-
» bre ; mais l'union faisant la force des
» armées, semble encore les multiplier :
» & c'est ce que nous devons attendre de
» la conformité de nos sentiments. Il faut,
» mes amis, que nous n'ayons tous qu'un
» même avis quand il s'agira de prendre
» des résolutions ; une même main quand
» il faudra les exécuter ; que nos intérêts
» soient communs & notre gloire égale
» en tout ce que nous acquérrons. La
» valeur de chacun de nous en particulier
» doit établir la sureté de tous en géné-
» ral. Je suis votre Chef, & je serai le
» premier à hasarder ma vie pour le der-
» nier des soldats : vous aurez à suivre
» mon exemple encore plutôt que mes
» ordres. Je puis vous assurer que dans
» cette confiance je me sens assez de cou-
» rage pour conquérir le monde entier,
» & mon cœur se flatte de cette espérance
» par un de ces mouvements extraordi-
» naires qui surpassent tous les présages.
» Je finis, car il est temps de faire succé-
» der les effets aux paroles. Que ma con-
» fiance ne vous paroisse pas un excès de
» témérité ; elle est fondée sur ceux qui

» m'environnent maintenant : & tout ce
» que je n'ose attendre de mes propres
» forces, je l'espere de vous «.

Durant que Cortez leur inspiroit ainsi par son discours cette ardeur qu'il ressentoit en lui-même, on l'avertit que quelques Indiens se montroient assez près du camp; & encore qu'ils fussent séparés & désarmés, le Général commanda que les soldats prissent les armes, & qu'ils se missent en ordre de bataille derriere les lignes, jusqu'à ce qu'on eût reconnu si les Indiens s'approchoient, & quel étoit leur dessein.

CHAPITRE XV.

Les Habitants de Cozumel reçoivent la paix que Cortez leur offre. Il fait amitié avec le Cacique. On abat les idoles par l'ordre de Cortez, qui donne ses premiers soins à l'introduction de la doctrine de l'Evangile parmi ces Barbares, & à retirer quelques Espagnols qui étoient prisonniers à Iucatan.

Les Indiens étoient en petites troupes, & paroissoient consulter entre eux, comme des gens qui observoient les mouvements des Espagnols, dont la tranquillité leur donnoit de l'assurance. Les plus hardis s'approchoient peu à peu; & comme on ne leur faisoit point de mal, ils étoient suivis

des autres : ainſi quelques-uns vinrent inſenſiblement juſques dans le camp, où ils furent reçus par le Général, & par tous les autres ſi agréablement, qu'ils appellerent leurs compagnons. Dès le même jour il en vint un grand nombre ; & ils ſe mêlerent parmi les ſoldats avec tant de familiarité, de douceur & de confiance, qu'on avoit peine à remarquer en eux la moindre marque de ſurpriſe : & on connut bientôt qu'ils étoient accoutumés à voir des étrangers. Il y avoit en cette île une Idole fort révérée de tous les Indiens, & dont la réputation attiroit les peuples de pluſieurs provinces de la Terre ferme, qui venoient en grandes troupes à ſon Temple, avec beaucoup de reſpect. Ainſi les Inſulaires de Cozumel avoient un commerce perpétuel avec des nations différentes en langage & en habillements : & c'eſt ce qui leur fit paroître moins étrange l'arrivée des Eſpagnols, au moins ce qui les empêcha d'en témoigner leur étonnement.

La nuit étant venue, ils ſe retirerent en leurs maiſons. Le jour ſuivant, leur principal Cacique vint ſaluer le Général. Il avoit pluſieurs Indiens à ſa ſuite, mais ſans ordre & ſans propreté : & venoit lui-même faire ſon ambaſſade & ſon préſent. Cortez le reçut avec joie & fort civilement. Il lui fit entendre par ſon Interprete : *Qu'il lui ſavoit bon gré de ſa viſite ; & qu'il lui offroit ſon amitié, & celle de tous*

ses soldats. Le Cacique répondit : *Qu'il recevoit ses offres, & qu'il etoit homme à en bien user.* On entendit un Indien de la suite du Cacique qui répeta plusieurs fois en son jargon le nom de *Castille :* & Cortez, à qui tous les divertissements n'ôtoient jamais l'attention, remarqua cette parole, & commanda à l'Interprete de l'éclaircir de ce qu'elle signifioit. Cette remarque, qui parut alors faite par hasard, fut, ainsi que nous le verrons, d'une très grande importance pour faciliter la conquête de la Nouvelle Espagne.

L'Indien disoit que les Espagnols ressembloient fort à certains prisonniers qui étoient dans la province d'Iucatan, nés en un pays qui se nommoit Castille. Du moment que Cortez eut appris cette nouvelle, il se résolut de délivrer ces prisonniers, & de les attacher à son service. Il s'en informa plus particuliérement, & sut qu'ils étoient au pouvoir de quelques Indiens de grande autorité, dont la résidence étoit deux journée avant dans la Terre ferme d'Iucatan. Cortez communiqua son dessein au Cacique, pour savoir si ces Indiens étoient guerriers, & de quel nombre de soldats il auroit besoin pour retirer les prisonniers. Le Cacique lui repartit sur-le-champ en habile homme, *Que le plus sûr seroit de les racheter par quelques présents, parceque si on y alloit par la voie des armes, on les exposeroit à être mas-*

Jatrés par leurs maîtres : & quelque châtiment qu'il en fît, il les perdroit toujours sans ressource. Le Général embrassa son avis avec admiration, de voir un sens si droit & si politique en un Indien, à qui le peu de participation qu'il avoit du rang de Prince, devoit avoir enseigné quelques principes de ce qu'on appelle raison d'Etat.

Il ordonna aussi-tôt à Ordaz de passer avec son vaisseau & sa compagnie à la côte d'Iucatan, par le trajet le plus proche de l'île de Cozumel, qui étoit environ de quatre lieues. Il devoit mettre à terre des Indiens que le Cacique avoit choisis, qui portoient des lettres aux prisonniers, & quelques pieces de peu de valeur pour le prix de leur rançon. Ordaz avoit ordre de les attendre durant huit jours, qui étoient le terme dans lequel ils avoient promis de rapporter la réponse.

Cependant Cortez marchoit avec toute son armée, pour reconnoître cette île. Il avoit ordonné qu'aucun soldat ne quittât les rangs, de peur qu'ils ne fissent quelques outrages aux Insulaires s'ils se débandoient. Il leur disoit : *Que cette nation étoit pauvre & sans défense : Que la bonne foi qu'elle avoit témoignée méritoit bien d'être récompensée par un bon traitement, & que leur misere ne donnoit point de tentation à l'avarice. Qu'ils ne devoient point tirer de ce petit coin de terre, d'autres riches-*

ses qu'une bonne réputation. Ne pensez pas, ajoutoit-il, *que celle que vous acquerrez ici se renferme dans les bornes étroites d'une misérable île : le concours des pélerins qui s'y rendent en foule, comme vous le savez, portera votre nom en d'autres pays, où l'impression qu'on aura de notre douceur & de notre équité, nous sera fort utile pour faciliter nos desseins. Ainsi nous en aurons moins à combattre aux lieux où il y aura plus à gagner.* C'est par de semblables discours qu'il retenoit ses soldats dans le devoir sans les mutiner. Le Cacique l'accompagna partout, suivi de plusieurs Indiens, qui accouroient en diverses troupes, à dessein de troquer des vivres & d'autres provisions contre du verre & d'autres choses pareilles, dont ils étoient si charmés, qu'ils ne croyoient jamais les payer trop cher.

Le Temple de l'Idole si révérée des Indiens n'étoit pas éloigné de la côte. Il étoit de figure quarrée, bâti de pierre, & d'une architecture qui n'étoit point méprisable. L'Idole avoit la figure d'homme : mais d'un air si terrible & si affreux, qu'il étoit aisé d'y reconnoître les traits de son original. Toutes les Idoles adorées par ces misérables peuples, avoient le même air de visage : car bien qu'elles fussent différentes pour la matiere & la fabrique, & même pour la représentation, elles étoient toutes conformes dans leur laideur abomina-

ble; ſoit que ces Barbares ne connuſſent point d'autres modeles; ou que le démon leur apparoiſſant tel qu'il eſt, laiſſât cette idée dans leur imagination. Ainſi le plus grand effort de l'habileté de l'ouvrier conſiſtoit dans l'expreſſion de la plus hideuſe figure.

On dit que cette Idole ſe nommoit Cozumel, & qu'elle avoit donné à l'île le nom qu'elle conſerve encore aujourd'hui; mal à propos, ſi c'eſt celui que le démon s'étoit impoſé: & cette erreur s'eſt gliſſée par inadvertance, & contre la raiſon, en toutes les cartes. Quand les Eſpagnols arriverent à ce Temple, il y trouverent un grand concours d'Indiens, & au milieu d'eux un Sacrificateur, dont l'équipage étoit différent de celui des autres, par un certain ornement, ou eſpece de couverture, qui cachoit à peine la nudité. Il ſembloit qu'il prêchât, ou qu'il voulût leur perſuader quelque choſe par des tons de voix, ou des geſtes fort ridicules: car il ſe donnoit des airs de Prédicateur, avec toute la gravité & l'autorité que peut avoir un homme qui laiſſe paroître tout ce que la nature même ordonne de cacher. Cortez l'interrompit; & ſe tournant vers le Cacique, il lui dit: » Que pour maintenir l'amitié qui étoit » entre eux, il falloit qu'il renonçât au » culte de ſes Idoles, afin de perſuader la » même choſe à ſes ſujets par ſon exem- » ple «. Après quoi il le tira à part avec

ſon Interprete, & il lui fit connoître ſon erreur & la vérité de notre Religion, par des arguments ſenſibles, & accommodés à la portée de ſon entendement; mais ſi convainquants, que l'Indien en fut comme étourdi, & n'oſa jamais ſe haſarder d'y répondre, ayant aſſez de jugement pour connoître ſon ignorance. Il demanda ſeulement la permiſſion de communiquer cette affaire à ſes Sacrificateurs, auxquels il laiſſoit une autorité ſouveraine de décider en matiere de Religion. Cette conférence aboutit à faire venir en préſence du Général, ce vénérable Prédicateur accompagné d'autres perſonnes de ſa profeſſion, qui crioient tous fort haut; & ces cris, déchiffrés par l'Interprete, étoient des proteſtations de la part du Ciel, contre ceux qui ſeroient aſſez téméraires pour troubler le culte qu'on rendoit à leurs Dieux; dénonçant qu'on verroit le châtiment ſuivre immédiatement cet attentat. Leurs menaces ne firent qu'irriter Cortez; & ſes ſoldats, accoutumés à interprêter les mouvements qui paroiſſoient ſur ſon viſage, comprirent auſſi-tôt ſon intention, & ſe jetterent ſur l'Idole avec tant d'ardeur, qu'elle fut miſe en piece en un moment, auſſi-bien qu'une grande quantité de petites ſtatues placées autour d'elle en différentes niches. Ce fracas mis les Indiens en une horrible conſternation: mais quand ils virent que le ciel étoit fort tran-

quille, & que la vengeance promiſe tardoit beaucoup, le reſpect qu'ils avoient pour cette Idole ſe tourna en mépris. Ils ſe fâchoient de voir leurs Dieux ſi pacifiques; & cette paſſion fut le premier effort que la vérité fit dans leurs cœurs. Les autres Temples ou Chapelles paſſerent par le même deſtin: & le plus conſidérable, étant nettoyé de tout ce débris de l'Idolâtrie, on y éleva un Autel, ſur lequel on mit une image de la Sainte Vierge: &, vis-à-vis de l'entrée du Temple, Cortez fit dreſſer une grande Croix, qui fut taillée par les Charpentiers de la flotte, avec autant de zele que de diligence. Le lendemain on dit la Meſſe ſur cet Autel; & le Cacique y aſſiſta accompagné de ſes Indiens, mêlés avec les Eſpagnols. Ces Barbares y parurent tous dans un ſilence qu'on eût pris pour dévotion: & peut-être étoit-ce un effet naturel du reſpect qui eſt imprimé par la majeſté de nos ſaintes cérémonies, ou un effet ſurnaturel du myſtere adorable contenu dans ce Sacrifice.

Cortez occupoit ainſi ſes ſoldats, durant le terme de huit jours qu'il avoit donnés à Ordaz, pour attendre les Eſpagnols qui étoient eſclaves à Iucatan. Ordaz les attendit tout ce temps-là, & revint enfin, ſans avoir eu aucunes nouvelles ni des priſonniers, ni des Indiens qu'on avoit envoyés pour les chercher. Cortez en eut

bien du déplaisir ; mais craignant que ces Barbares ne l'eussent trompé par un faux rapport, afin de s'attribuer les présents qu'on envoyoit pour la rançon, & pour lesquels ils avoient tant de passion, il ne voulut pas retarder son voyage, ni témoigner sa défiance au Cacique. Au contraire, il prit congé de lui fort civilement, marquant beaucoup de satisfaction ; & surtout lui recommandant la Croix, cette sainte Image, qu'il lui confioit : *espérant*, disoit-il, *de son amitié, qu'il lui feroit rendre le respect qui lui étoit dû, jusqu'à ce qu'étant mieux instruit de la vérité, son esprit en reçut les lumieres.*

CHAPITRE XVI.

Cortez se remet en mer avec sa flotte, & est obligé par un accident de relâcher à la même Isle. Jérôme d'Aguilar, qui étoit prisonnier à Iucatan, arrive durant ce séjour, & rend compte au Général des aventures de sa captivité.

CORTEZ se mit en mer dans le dessein de suivre la route que Jean Grijalva avoit tracée, & de découvrir ces terres où son obéissance trop exacte l'avoit empêché de s'établir. La flotte avoit le vent en poupe, & tout le monde sentoit de la joie de cette

cette heureuſe navigation, lorſqu'un accident conſidérable vint troubler ce plaiſir. Le vaiſſeau de Jean d'Eſcalante tira un coup de canon, & tous les autres Capitaines ayant jetté les yeux ſur ce navire, remarquerent qu'il avoit beaucoup de peine à ſuivre; &, un moment après, qu'il retournoit vers l'île d'où ils étoient partis. Cortez comprit d'abord la raiſon de ce mouvement, & ſans s'amuſer à délibérer, il manda à toute la flotte de ſuivre ſon vaiſſeau. La diligence qu'Eſcalante fit à regagner l'île, étoit très néceſſaire pour ſauver le navire, qui avoit une voie d'eau ſi difficile à étancher, qu'il couloit à fond ſans reſſource, s'il eût arrivé un moment plus tard à l'île, quoique toute la flotte eût fait force de voiles pour venir à ſon ſecours.

On mit pied à terre, & le Cacique accourut ſur la côte, un peu embarraſſé de ce prompt retour: mais d'abord qu'il en eut ſu la raiſon, lui & ſes Indiens s'employerent avec beaucoup d'ardeur à décharger le vaiſſeau, & à le réparer, les canots des Indiens, qu'ils manioient avec une adreſſe admirable, étant d'un très grand ſervice en cette occaſion. Durant qu'on préparoit tout ce qui étoit néceſſaire, le Général, accompagné du Cacique & de quelques ſoldats, alla viſiter le Temple. Il trouva la Croix & l'Image de la Sainte Vierge au même état qu'il les avoit laiſſés: remarquant outre cela, avec beaucoup de joie, des témoigna-

ges de la vénération de ces peuples dans la propreté de ce Temple, les parfums qu'ils y avoient brûlés, outre les fleurs & les ornements dont ils avoient paré l'Autel. Il remercia le Cacique du soin qu'il en avoit pris; & l'Indien s'en fit honneur auprès de tous les Espagnols dont il recevoit les compliments, pour avoir souffert durant deux ou trois heures au plus, que la Croix & l'Autel demeurassent sur pied, comme si c'eût été un effet de sa bonne conduite.

Cet accident qui obligea Cortez à retarder son voyage, mérite une considération particuliere; car on voit des évenements qui, étant dans l'ordre des choses possibles & dépendantes de la fortune, ont néanmoins un caractere qui les met au-dessus de ce qu'on appelle hasard, ou cas fortuit. Ceux qui virent interrompre le cours de la navigation, & un navire prêt à couler bas, pouvoient regarder cet embarras comme une disgrace qui n'avoit rien d'extraordinaire : mais quand on considérera que le même temps qui étoit nécessaire pour raccommoder ce navire, ne l'étoit pas moins pour donner lieu à la venue d'un des prisonniers qui étoient à Iucatan; que cet homme savoit assez les différentes langues de ces peuples, pour suppléer au besoin que l'on avoit d'un Truchement; & enfin qu'il fut un des principaux instruments de cette conquête; lors donc qu'on entrera dans ces réflexions, on n'accordera

point à la fortune toute la gloire de ce succès : & l'on y reconnoîtra avec respect les dispositions de la Providence. On employa quatre jours à donner un radoub au vaisseau, & au dernier jour, comme l'armée étoit prête à s'embarquer, on découvrit de fort loin un canot qui traversoit le golfe d'Iucatan, & revenoit droit à l'île. On reconnut bientôt après qu'il portoit des Indiens armés : & tout le monde fut surpris de voir la diligence qu'ils faisoient pour gagner l'île, & le peu de crainte qu'ils témoignoient de notre flotte. Le Général fût averti de cette nouveauté ? & il donna quelques soldats à André de Tapia, avec ordre de se mettre en embuscade sur la rade où ce canot devoit aborder, & de reconnoître le dessein de ces Indiens. Tapia prit un poste à couvert ; d'où ayant vû que ces hommes descendoient à terre, armés d'arcs & de fleches, il les laissa éloigner du bord de la mer ; & leur ayant coupé le chemin du retour, il courut sur eux. Les Indiens prenoient déja la fuite, si un d'entre eux ne les eût retenus. Il les rassura, & s'avançant vers nos gens, il cria en Castillan qu'il étoit Chrétien. Tapia le reçut entre ses bras, ravi de cette heureuse aventure, & le conduisit au Général, suivi de ces Indiens que l'on reconnut être les mêmes Envoyés qu'Ordaz avoit laissés à la côte d'Iucatan. Le Chrétien étoit presque nud, n'ayant d'habits que

ce qui servoit à rendre sa nudité moins indécente. Une de ses épaules étoit chargée d'un arc & d'un carquois ; & l'autre d'une mante en maniere de cap, au bord de laquelle il avoit attaché des Heures de la Sainte Vierge, qu'il tira d'abord en les montrant à tous les Espagnols, & attribuant à cette dévotion qu'il avoit toujours conservée, le bonheur de se revoir entre des Chrétiens. Chacun s'empressoit à lui en faire des compliments, qu'il rendoit avec tant d'émotion, qu'il ne pouvoit encore se défaire des termes qu'il avoit appris parmi les Indiens, & former une période entiere, sans en mêler quelqu'un qu'on n'entendoit pas. Cortez lui fit de grandes caresses; & le couvrant lui-même du capot qu'il portoit, il s'informa en gros qui il étoit, ordonnant après cela qu'on lui donnât un habit, & qu'on le régalât. Il publioit à tous les soldats cet effet de sa bonne fortune, qui devoit se communiquer à leur entreprise, pour avoir tiré un Chrétien de ce misérable esclavage, n'ayant encore en vue d'autre motif que celui de la charité.

Cet homme se nommoit Jérôme d'Aguilara, natif d'Ecija, où il avoit reçu quelques Ordres sacrés, &, selon ce qu'il rapporta depuis de ses aventures, il avoit demeuré près de huit ans en cette captivité. Il avoit fait naufrage sur des bancs que les gens de mer appellent de *los Ala-*

cranes, dans une caravelle qui passoit de la côte de Darien à l'île Saint Domingue : & comme il s'étoit jetté dans l'esquif avec vingt de ses compagnons, la mer les poussa sur les côtes d'Iucatan, où ils furent pris, & menés en un pays des Indiens *Caribes*, c'est-à-dire, mangeurs de chair humaine. Leur Cacique fit d'abord mettre à part ceux qui étoient les mieux nourris, pour les sacrifier à ses Idoles, & faire un célebre festin des misérables restes de ce sacrifice. Un de ceux qui furent réservés pour une autre occasion à cause de leur maigreur, fut ce Jérôme d'Aguilar. Il fut lié rudement, & néanmoins bien nourri, par un motif qui n'étoit pas moins barbare, puisqu'ils ne l'engraissoient que pour servir de mets à un autre repas; brutalité surprenante, que la nature abhorre, & que l'on ne sauroit rapporter qu'avec autant d'horreur. Cependant Aguilara se tira le mieux qu'il put d'une cage de bois, où ils l'empâtoient, non pas tant pour sauver sa vie pour chercher un autre genre de mort. Il marcha durant quelques jours, s'écartant des habitations, & sans autre aliment que des herbes & des racines. Enfin il tomba entre les mains de quelques Indiens, qui le présenterent à un autre Cacique ennemi du premier. Il le trouva moins inhumain; soit qu'il voulût affecter de paroître plus honnête que son ennemi, ou qu'il eût en effet de l'aversion pour ces

coutumes barbares. Aguilara servit ce dernier Cacique l'espace de plusieurs années. Les premieres furent fort rudes, car on l'obligeoit à des travaux au-dessus de ses forces. On le traita mieux dans la suite, son maître étant apparemment gagné par le soin qu'il prenoit de lui obéir, & plus encore par sa modestie, que le Cacique éprouva en de certaines occasions qui firent éclater sa chasteté, mais dont le récit choqueroit la bienséance : car il n'y a point d'esprit si barbare, qui ne laisse paroître quelque inclination pour la vertu. Ainsi ce Cacique lui donna de l'emploi auprès de sa personne, & Aguilara acquit en peu de jours son estime & sa confiance.

Le Cacique en mourant le recommanda à son fils, qui lui conserva son emploi, & même Aguilara trouva des occasions plus favorables d'augmenter son crédit & sa faveur. Quelques Caciques voisins déclarerent la guerre à celui-ci, qui remporta sur eux plusieurs victoires, dues à la valeur & à la conduite de l'Espagnol. Il devint donc le favori de son maître, & se vit si respecté & si autorisé, que lorsqu'il reçut la lettre de Cortez, il lui fut aisé de traiter de sa liberté, qu'il demanda comme une récompense de ses services, & qu'il obtint par le moyen des présents qu'il fit comme de son chef, quoiqu'on les eût envoyés pour sa rançon.

C'est ce qu'il dit de ses aventures,

ajoutant que de tous les Espagnols qui avoient été pris avec lui, il ne restoit qu'un Matelot appellé Gonzale Guerrero, natif de Palos de Moguer : qu'il lui avoit communiqué la lettre de Hernan Cortez, & fait tous ses efforts pour l'amener avec soi, mais inutilement, parceque ce malheureux étoit marié à une Indienne fort riche, dont il avoit trois ou quatre enfants : qu'au moins c'étoit sous ce prétexte d'amour & de tendresse, qu'il avoit voulu cacher son aveuglement, qui ne lui permettoit pas de quitter un état qui lui paroissoit si heureux, bien qu'en effet il fut très déplorable, puisqu'il en préféroit les obligations à son honneur & à sa Religion. Je n'ai point trouvé en toutes les relations des conquêtes de notre nation en l'Amérique, qu'aucun autre Espagnol ait commis un crime semblable ; & celui-ci n'étoit pas digne que son nom passât à la postérité, mais je n'aurois pu l'effacer dans les écrits des autres ; & je ne dois point oublier ces exemples, qui nous instruisent de la foiblesse de la nature humaine, puisqu'ils servent à faire connoître jusqu'à quel point de misere elle peut aller, lorsque Dieu l'abandonne.



CHAPITRE XVII.

Cortez suit sa route, & vient à la riviere de Grijalva, où les Indiens s'opposent à sa descente. Il combat contre eux, & fait débarquer ses gens.

LES Espagnols partirent pour la seconde fois de cette île, le quatrieme jour de Mars de l'année mil cinq cents dix-neuf, & sans qu'il leur arrivât rien de considérable, ils doublerent la pointe de Cotoché, qui, ainsi qu'on l'a dit, est la partie la plus orientale de la province d'Iucatán. Ils suivirent la côte jusqu'à la rade de Champoton, où le Général mit en délibération si l'on mettroit pied à terre. Il le souhaitoit, afin de châtier ces Indiens de la résistance qu'ils avoient faite à Jean de Grijalva, & avant lui à François Fernandez de Cordoue. Les Soldats qui s'étoient trouvés en l'une & en l'autre occasion, poussés d'un esprit de vengeance, appuyoient son sentiment avec chaleur : mais le Pilote major & tous les autres de sa profession, s'opposerent à cette résolution, par un raisonnement qui ne souffroit point de réplique. C'est que le vent qui étoit très bon pour continuer le voyage, étoit entiérement contraire pour aller à terre. Ainsi la flotte passa outre, & alla mouiller

à sa riviere de Grijalva. On n'eut pas besoin de délibérer en ce lieu là : le bon accueil que ces peuples avoient fait aux Espagnols, & l'or qu'ils en avoient tiré, étoient des charmes violents pour attirer tous les Soldats à terre. Cortez eut de la complaisance pour l'ardeur de ses gens, trouvant d'ailleurs qu'il étoit à propos de se conserver l'amitié de ces peuples. Cependant il n'avoit pas dessein de faire un long séjour en ce pays-là ; & toutes ses vues n'alloient qu'à entrer au plutôt sur les terres qui dépendoient de l'Empire de Montezuma, dont Grijalva avoit eu la premiere connoissance en ce lieu ; car la maxime du Général étoit, qu'en ces expéditions, il falloit aller droit à la tête, plutôt qu'aux autres membres, afin d'entamer le plus difficile avec ses forces entieres.

Comme il connoissoit cette riviere, par le rapport qu'on lui en avoit fait, il n'eut pas de peine à faire son ordre pour l'entrée. Il laissa les plus grands navires à l'ancre, & fit embarquer tous les soldats bien armés sur ceux que la riviere pouvoit porter, & sur les chaloupes. Ils commençoient à forcer le courant de l'eau dans le même ordre que Grijalva avoit tenu autrefois, lorsqu'ils apperçurent un nombre infini d'Indiens qui occupoient avec leurs canots les deux bords de la riviere, sous la défense de plusieurs autres Indiens qui étoient à terre en différentes troupes. Cor-

E v

de demi-lune, dont la figure alloit en diminuant jusqu'aux chaloupes, qui étoient aux deux pointes. La largeur de la riviere en cet endroit, laissoit assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, ce qu'on fit avec une lenteur qui sembloit convier les Indiens à faire la paix. Cependant on découvrit bientôt leurs canots en la même disposition qu'ils étoient le jour précédent, & d'où ils faisoient les mêmes menaces. Le Général ordonna que personne ne bougeât, jusqu'à ce qu'ils vinssent à la charge, disant aux soldats : *Qu'en cette occasion, il falloit employer le bouclier avant que de se servir de l'épée, parceque la justice seroit du côté de ceux qui se tiendroient simplement sur la défensive.* : &, afin d'obtenir encore quelque chose par la raison, il fit avancer Aguilara une seconde fois, pour offrir la paix aux Indiens, & les assurer que cette flotte étoit de leurs amis, qui ne demandoient à traiter avec eux, que pour leur avantage, sous la foi de l'alliance qu'ils avoient contractée avec Jean de Grijalva : Qu'en les repoussant ils faussoient leurs serments, & donnoient aux Espagnols une occasion de s'ouvrir le chemin par les armes : Qu'ainsi le mal qu'ils en recevroient leur seroit imputé.

La réponse qu'ils firent à cette ambassade fut le signal de l'attaque. Ils s'avancerent à la faveur du courant jusqu'à la portée des fleches, dont ils tirerent tout à coup

une si grande quantité, des canots & des bords du fleuve, que les Espagnols furent assez embarrassés à se couvrir : mais ayant attendu, suivant leurs ordres, la premiere décharge, ils chargerent à leur tour, avec tant de promptitude & de vigueur, que les canots leurs laisserent bientôt le passage libre, la plus grande partie des Indiens épouvantés de la mort de leurs compagnons s'étant jettée dans l'eau. Nos vaisseaux s'avancerent ainsi sans obstacle jusqu'aux bords de la riviere à main gauche, où les soldats descendirent, mais sur un terrein marécageux, & couvert de buissons; en sorte qu'ils se virent obligés à rendre un second combat, car les Indiens qui s'étoient jettés dans les bois, & ceux qui étoient échappés du combat naval, se réunirent, & revinrent furieusement à la charge. Les fleches, les dards, & les pierres qu'ils lançoient de tous côtés, augmentoient l'embarras, qui n'étoit déja que trop grand en un terrein si incommode. Cependant Cortez formoit un bataillon, sans cesser de combattre : car les premiers rangs faisant tête aux ennemis, couvroient ceux qui descendoient des vaisseaux, & leur donnoient la liberté de se ranger pour les soutenir.

Le bataillon étant formé à la vue des ennemis, dont le nombre croissoit à tous moments, le Général détacha le Capitaine Alphonse d'Avila avec cent soldats, pour

aller à travers les bois attaquer la Ville de Tabasco, capitale de la province qui avoit le même nom, & qu'on savoit n'être pas éloignée, par ce qui avoit été reconnu aux voyages précédents. Après quoi Cortez marcha fort serré contre cette multitude effroyable d'Indiens, qu'il poussa avec autant de hardiesse que de peine, les soldats combattants dans l'eau jusqu'aux genoux. On rapporte du Général, qu'exposant sa personne comme le moindre soldat, il laissa un de ses souliers dans la fange, & combattit long-temps en cet état, sans s'appercevoir qu'il lui manquoit un soulier ni en ressentir l'incommodité, par un généreux transport qui lui ôtoit l'attention pour sa personne, afin de l'appliquer toute entiere à son devoir.

Après que les Espagnols eurent passé le marais, les Indiens commencerent à mollir, & disparurent un moment après entre ces buissons. Leur fuite venoit, en partie de ce qu'ils avoient perdu l'avantage du terrein, & en partie aussi de la crainte de perdre leur ville, ayant découvert la marche du Capitaine d'Avila, ainsi qu'on le reconnut depuis, par le grand nombre de ceux qui accoururent pour la défendre.

Elle étoit fortifiée d'une espece de muraille, dont ils se servoient presque dans toutes les Indes. Ce mur étoit composé de gros troncs d'arbres enfoncés en terre en façon de palissades, & joints de telle ma-

niere qu'il y avoit des ouvertures pour tirer leurs fleches. L'enceinte étoit de figure ronde, ſans redans, ni aucune autre défenſe; & l'extrémité des deux lignes qui formoient le cercle, étoit pratiquée en ſorte que l'une de ces lignes avançoit ſur l'autre. Elles laiſſoient, pour l'entrée, un chemin étroit à pluſieurs retours, où ils élevoient deux ou trois guérites, ou petits châteaux de bois, qui ſervoient à loger leurs ſentinelles, cette fortification ſuffiſant contre l'effort des armes de ce nouveau Monde, où, par une heureuſe ignorance, on ne connoiſſoit point encore ce qu'on appelle art de la guerre, ni ces machines & ces remparts, dont la malice ou la néceſſité ont enſeigné l'uſage aux hommes.

CHAPITRE XVIII.

Les Eſpagnols forcent la Ville de Tabaſco: ils vont au nombre de deux cents reconnoître le pays, & ſont repouſſés par les Indiens, qu'ils ſoutiennent avec beaucoup de valeur, & font leur retraite ſans perte.

CORTEZ arriva à la Ville plutôt qu'Alfonſe d'Avila, parceque ce Capitaine avoit été retardé par d'autres marais, & des lacs qu'ils avoit trouvé en ſon chemin. Le Général fit rejoindre ſa troupe au bataillon;

aller à travers les bois attaquer la Ville de Tabaſco, capitale de la province qui avoit le même nom, & qu'on ſavoit n'être pas éloignée, par ce qui avoit été reconnu aux voyages précédents. Après quoi Cortez marcha fort ſerré contre cette multitude effroyable d'Indiens, qu'il pouſſa avec autant de hardieſſe que de peine, les ſoldats combattants dans l'eau juſqu'aux genoux. On rapporte du Général, qu'expoſant ſa perſonne comme le moindre ſoldat, il laiſſa un de ſes ſouliers dans la fange, & combattit long-temps en cet état, ſans s'appercevoir qu'il lui manquoit un ſoulier ni en reſſentir l'incommodité, par un généreux tranſport qui lui ôtoit l'attention pour ſa perſonne, afin de l'appliquer toute entiere à ſon devoir.

Après que les Eſpagnols eurent paſſé le marais, les Indiens commencerent à mollir, & diſparurent un moment après entre ces buiſſons. Leur fuite venoit, en partie de ce qu'ils avoient perdu l'avantage du terrein, & en partie auſſi de la crainte de perdre leur ville, ayant découvert la marche du Capitaine d'Avila, ainſi qu'on le reconnut depuis, par le grand nombre de ceux qui accoururent pour la défendre.

Elle étoit fortifiée d'une eſpece de muraille, dont ils ſe ſervoient preſque dans toutes les Indes. Ce mur étoit compoſé de gros troncs d'arbres enfoncés en terre en façon de paliſſades, & joints de telle ma-

niere qu'il y avoit des ouvertures pour tirer leurs fleches. L'enceinte étoit de figure ronde, sans redans, ni aucune autre défense; & l'extrémité des deux lignes qui formoient le cercle, étoit pratiquée en sorte que l'une de ces lignes avançoit sur l'autre. Elles laissoient, pour l'entrée, un chemin étroit à plusieurs retours, où ils élevoient deux ou trois guérites, ou petits châteaux de bois, qui servoient à loger leurs sentinelles, cette fortification suffisant contre l'effort des armes de ce nouveau Monde, où, par une heureuse ignorance, on ne connoissoit point encore ce qu'on appelle art de la guerre, ni ces machines & ces remparts, dont la malice ou la nécessité ont enseigné l'usage aux hommes.

CHAPITRE XVIII.

Les Espagnols forcent la Ville de Tabasco: ils vont au nombre de deux cents reconnoître le pays, & sont repoussés par les Indiens, qu'ils soutiennent avec beaucoup de valeur, & font leur retraite sans perte.

CORTEZ arriva à la Ville plutôt qu'Alfonse d'Avila, parceque ce Capitaine avoit été retardé par d'autres marais, & des lacs qu'ils avoit trouvé en son chemin. Le Général fit rejoindre sa troupe au bataillon;

& sans donner aux ennemis le temps de se reconnoître, ni aux siens celui d'examiner le péril, il poussa tête baissée droit à la palissade, il fit seulement distribuer quelques haches, ou autres instruments propres à couper des pieux, & dit en peu de mots:
» Mes amis, la ville que vous voyez doit
» être cette nuit notre logement. Ceux que
» vous venez de vaincre à la campagne s'y
» sont retirés; & cette méchante muraille
» qui les couvre leur ôte un peu de crainte,
» mais elle ne les défend de rien. Suivons
» notre victoire, avant que ces Barbares
» oublient leur coutume de fuir devant
» nous, ou que notre retardement leur
» laisse prendre quelque assurance «.

Tous les soldats marcherent en même temps avec une égale résolution, & écartant la grêle des fleches avec leurs boucliers, & leurs épées même, ils parvinrent bientôt au pied de la palissade. Les ouvertures leur servirent d'embrâsures ou de canonieres pour tirer; en sorte qu'ayant éloigné les Indiens à coups d'arquebuse & d'arbalête, ceux qui ne tiroient point eurent moyen de mettre à bas une grande partie de cette sauvage fortification. Ils entrerent sans résistance, parceque les Indiens s'étoient retirés au fond de la ville: mais on reconnut qu'ils avoient coupé les rues par d'autres palissades de même matiere. En ces lieux ils firent tête pour quelques moments, mais sans beaucoup d'effet,

parcequ'ils étoient embarrassés par leur grand nombre ; & ceux qui se retiroient, en fuyant d'un retranchement à l'autre, mettoient en désordre les autres qui vouloient combattre.

Il y avoit au centre de la ville une grande place, où les Indiens firent encore un furieux effort ; mais nos gens l'ayant soutenu fort vaillamment, les ennemis lâcherent le pied, & s'enfuirent dans les bois en désordre, & par grosses troupes. Cortez ne voulut pas qu'on les suivît, afin de donner aux soldats le temps de se reposer, & aux Indiens celui de songer à la paix, dont la frayeur pourroit leur inspirer le desir.

Tabasco demeura ainsi aux Espagnols. Cette ville étoit grande & fort peuplée, avec toutes les marques d'une ville de guerre : car ils en avoient fait sortir leurs familles & leurs meubles, & y avoient fait provision d'une grande quantité de vivres. Ainsi l'avidité des soldats trouva peu dequoi se satisfaire, mais il y en avoit de reste pour la nécessité. Il y en eut quatorze ou quinze de blessés, & entre les autres notre Historien Bernard Diaz. Je l'ai suivi en cela même qu'il rapporte de ses exploits : car on ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un brave soldat : & le style de son Histoire fait voir qu'il s'expliquoit mieux avec l'épée qu'avec la plume. Il mourut un nombre considérables d'Indiens : mais

on ne put ſavoir au vrai ce qu'il y eût de bleſſés, parcequ'ils avoient beaucoup de ſoin de les retirer; leur plus grand point d'honneur à la guerre, étant de ne point donner à leur ennemi des ſujets de joie, en voyant la perte qu'il leur avoit cauſée.

L'armée paſſa la nuit en trois Temples qui étoient ſur la même place où l'on avoit donné le dernier combat. Cortez fit lui-même la ronde, & poſa ſes ſentinelles avec autant de ſoin & d'exactitude, que s'il avoit eu en tête un corps d'armée puiſſant, & compoſé de vieilles troupes; ſachant qu'on ne peut avoir trop de précaution à la guerre, où les plus grandes pertes naiſſent d'un excès de ſécurité, la défiance n'étant pas moins néceſſaire à un Capitaine, que la valeur.

Le retour de la lumiere fit voir par toute la campagne, autant que la vue pouvoit s'étendre, un profond ſilence, & nulles marques de l'ennemi. On envoya reconnoître les bois voiſins du quartier, où l'on trouva la même ſolitude. Cependant Cortez ne voulut point ſortir de ſes retranchements: cette grande tranquillité lui donnoit des ſoupçons qui s'augmenterent quand il eut appris que Melchior, ſon Truchement, qui étoit venu de Cuba, s'étoit enfui cette même nuit, après avoir laiſſé ſes habits de Chrétien pendus à un arbre. Les avis que ce déſerteur alloit donner aux Indiens, pouvoient avoir de très fâcheuſes ſuites: &

en effet, on vérifia depuis, que c'étoit lui qui les avoit poussés à continuer la guerre, en les instruisant du petit nombre de nos gens, qui, disoit-il, n'étoient point immortels comme les Indiens se l'imaginoient; ni leurs armes qui leur faisoient tant de peur, n'étoient point des foudres. C'étoit néanmoins cette appréhension qui leur faisoit souhaiter la paix. Mais ce perfide ne fut pas long-temps à jouir de son crime : les mêmes Barbares qu'il avoit obligés à prendre les armes se voyant encore battus, se vengerent de son conseil, en le sacrifiant à leurs Idoles.

Cortez ne pouvant rien apprendre de certain par des conjectures, se résolut d'envoyer deux partis, chacun de cent hommes, commandés par Pierre d'Alvarado, & par François de Lugo. Ils avoient ordre de suivre deux chemins que l'on découvroit du quartier, de reconnoître le pays; & s'ils rencontroient les ennemis, de se retirer sans s'engager à un combat au-dessus de leurs forces. Ils partirent aussi-tôt; & après une heure de marche, de Lugo donna dans une embuscade d'un grand nombre d'Indiens, qui l'envelopperent de tous côtés, & l'attaquerent si brusquement, que tout ce qu'il put faire, fut de mettre sa petite troupe en un bataillon quarré, faisant tête par tout. Ainsi tous combattoient à la fois : tout étoit avant-garde. Cependant le nombre des ennemis croiss-

ſant à tous moments, redoubloit la fatigue & le danger, lorſque Dieu permit qu'Alvarado, qui s'étoit jetté dans un chemin qui l'écartoit toujours de ſon compagnon, rencontra un marais, qui l'obligeant à un détour, il revint en un lieu où le bruit des coups d'arquebuſe l'avertit du combat. Alvarado courut droit à ce bruit, & découvrit les troupes des ennemis, dans le temps que les nôtres étoient dans la derniere laſſitude. Il s'approcha autant qu'il put à couvert d'un taillis, & dépêcha un Indien de Cuba, pour donner avis au Général de cette rencontre ; après quoi il fondit ſur la troupe qui étoit la plus proche, avec ſon bataillon fort ſerré. Cette attaque fut ſi déterminée, que les Indiens lui quitterent la place, en fuyant de tous côtés, ſans donner aux Eſpagnols le temps de les joindre.

Ce ſecours ayant fait reprendre haleine aux ſoldats de Lugo, les deux Capitaines unirent leurs troupes & doublerent les rangs pour charger un bataillon d'ennemis qui leur empêchoit le retour au camp, afin d'exécuter l'ordre qu'ils avoient de ſe retirer.

Ils trouverent un peu de réſiſtance ; néanmoins ils s'ouvrirent un paſſage l'épée à la main, étant toujours attaqués, & quelquefois enveloppés par les Indiens. Pendant que les uns combattoient, les autres reprenoient haleine : & du moment qu'ils

avançoient pour gagner du terrein, ils étoient chargés par le gros des ennemis, qu'ils ne pouvoient joindre quand ils tournoient la tête contr'eux, parceque les indiens se retiroient avec la même vîtesse qu'ils faisoient leurs attaques : & les mouvements que cette foule de barbares faisoit d'un côté & d'autre, paroissoient comme les flots d'une mer agitée par les vents.

Les Espagnols avoient fait ainsi trois quarts de lieu dans un continuel exercice du corps & de l'esprit, lorsque l'on découvrit le Général qui venoit à leur secours avec toute l'armée, sur l'avis qu'il avoit reçu d'Alvarado. A cette vue les Indiens firent halte, & donnerent aux deux compagnies le loisir de respirer un peu. Ils demeurerent quelque temps en vue, faisant connoître par leurs menaces qu'ils ne craignoient pas ; néanmoins ils se séparerent en plusieurs troupes, & abandonnerent aux nôtres le champ de bataille. Cortez se retira au camp, sans s'engager davantage à cause qu'il falloit nécessairement panser les blessés, qui se trouverent au nombre d'onze dans les deux compagnies. Il en mourut deux ; & c'étoit beaucoup en une occasion de cette nature : & l'on considera comme une grande perte ce que cette journée avoit couté.

CHAPITRE XIX.

Les Espagnols combattent contre une puissante armée d'Indiens de Tabasco, & de leurs Alliés. On décrit leur maniere de combattre, & la victoire de Cortez.

ON fit en cette rencontre quelques prisonniers que Cortez mit entre les mains de Jérôme d'Aguilar, pour les examiner séparément, & savoir sur quoi ces Indiens fondoient leur obstination, & de quelles forces ils prétendoient la soutenir. Quoique le rapport de ces prisonniers ne s'accordât pas en quelques circonstances, néanmoins ils convenoient que tous les Caciques de cette contrée étoient assemblés pour secourir celui de Tabasco : que le jour suivant ils devoient venir avec une armée très forte, afin d'exterminer tout d'un coup les Espagnols ; & que les troupes qui avoient attaqué les deux compagnies, n'étoient qu'un petit détachement de cette effroyable armée. Ces avis inquiéterent un peu le Général : cependant il jugea qu'il devoit les communiquer aux Officiers, & agir par leur conseil, puisqu'ils avoient part à l'exécution. Il leur exposa *le péril où ils étoient, le peu de monde qu'ils avoient, & les grands préparatifs que les Indiens avoient faits pour les accabler*, sans leur cacher aucune circonstance du rapport des prison-

niers. Il leur fit confidérer d'autre part *la gloire de leurs premiers exploits, en oppofant à leur vigueur & à leur courage la foibleffe & la lâcheté des Indiens, & la facilité qu'ils avoient trouvée à les battre, tant dans la ville de Tabafco qu'au débarquement.* Sur-tout il appuya ces confidérations, *de la honte & du péril qui fuivroient la réfolution de tourner le dos pour les menaces de ces Barbares, dont le bruit fe répandroit bientôt à la confufion des Efpagnols, par tous ces pays dont ils entreprenoient la conquête. Que cette perte de leur réputation les mettroit à fon avis, hors d'efpérance de réuffir en cette entreprife; qu'ainfi il falloit l'abandonner ou fe réfoudre à ne quitter point ce pays qu'ils ne l'euffent, ou pacifié, ou foumis. Cependant qu'il ne propofoit cette réfolution que comme fon avis particulier, n'ayant deffein de faire que ce qu'ils jugeroient le plus avantageux.*

Ils étoient tous bien informés que cette déférence de leur Général n'étoit point une mauvaife affectation; car il prenoit plaifir à recevoir confeil, & à rendre à la vérité la foumiffion qui lui eft due, lors même qu'un autre la découvre. C'eft le caractere d'une ame grande & noble; car il faut moins d'élévation d'efprit pour produire la raifon, que pour la reconnoître dans les autres. Ainfi tout le monde dit fon avis avec liberté; & ils convinrent qu'on ne devoit pas abandonner ce pays avant que d'avoir foumis & châtié les Indiens. Après cette réfolution, Cortez prit

toutes les mesures propres à faire réussir son entreprise : il fit porter les blessés dans les vaisseaux, d'où on tira les chevaux & l'artillerie. Enfin il ordonna que tout le monde se tînt prêt à marcher le lendemain à la pointe jour, qui étoit celui de l'Annonciation, jour dont la mémoire dure encore en ce pays, à cause du succès de la bataille qui s'y donna.

Aussi-tôt que le jour parut, les Espagnols assisterent dévotement à la Messe : après quoi le Général donnant le commandement de l'infanterie à Diego d'Ordaz, monta à cheval avec tous les autres Capitaines, & commença sa marche en suivant l'artillerie, qui n'avançoit pas beaucoup, à cause que le terrein étoit mol & gras. Ils arriverent en cet ordre à l'endroit où, selon le rapport des prisonniers, les ennemis devoient s'assembler. Cependant ils n'y trouverent personne dont ils pussent tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'étant proche d'un lieu appellé *Cinthla*, environ à une lieue de leur camp, ils découvrirent de loin une armée d'Indiens si nombreuse & si étendue, que de quelque côté qu'on jettât la vue, on ne voyoit que des ennemis.

Il est à propos de décrire en quel ordre ils marchoient, & quelle est leur maniere de combattre, afin de donner une idée générale des autres actions qui se passerent en cette conquête, puisque toutes les Nations

tions de la Nouvelle Eſpagne ont la même maniere de faire la guerre. Leurs armes les plus ordinaires ſont l'arc & la fleche. La corde de leurs arcs eſt faite de nerfs de quelques animaux, ou de poil de cerf filé. Les fleches, faute de fer, ſont armées d'os pointus, ou d'arrêtes de poiſſon. Ils avoient outre cela une eſpece de dard qu'ils lançoient dans l'occaſion, & quelquefois auſſi ils s'en ſervoient comme d'une demi pique. Quelques uns avoient encore des épées ou des ſabres fort larges dont ils eſcrimoient à deux mains, à-peu près comme nos eſpadons : mais ces épées ſont de bois, & ils enchaſſent & collent des pierres à fuſil aux deux côtés pour en faire le tranchant. Les plus robuſtes avoient encore des maſſues fort peſantes, armées au bout de pointes de cailloux. Enfin il y avoit des Indiens qui tiroient des pierres avec la fronde, avec autant de force que d'adreſſe. Leurs armes défenſives qui n'étoient en uſage que pour les Caciques & les Capitaines, étoient des jupons de coton mal taillés, & des boucliers ou rondaches de bois ou d'écailles de tortue garnies du premier métal qu'ils pouvoient trouver : l'or même étoit employé en quelques uns par-tout où nous mettons du fer. Les autres Indiens combattoient tout nuds ayant le viſage & le corps peints de diverſes couleurs dont ils ſe ſervoient par galanterie, ou afin de paroître plus affreux à leurs ennemis ; croyant

que cette laideur les rendoit plus redoutables : & c'est sur cette coutume de certains peuples semblables aux Indiens, que Tacite a dit, que dans les combats on doit commencer à vaincre les yeux. La plus grande partie de ces Indiens avoit autour de la tête une espece de couronne de diverses plumes élevées : croyant que cet ornement les faisoit paroître plus grands, & donnoit plus de relief à leurs troupes. Ils ne manquoient pas d'instruments propres à les rallier & à les animer dans les occasions. Ces instruments étoient des flutes faites de roseaux, de coquilles de mer, & une espece de tambours faits d'un tronc d'arbre creusé & ratissé jusqu'à ce qu'ils pussent en tirer quelque son avec la baguette ; ce qui formoit une musique proportionnée au déréglement de leur esprit & de leurs oreilles.

Ils formoient leurs bataillons d'une troupe de soldats en confusion, & sans garder aucun ordre de rangs, ni de files ; & ils lassoient quelques troupes de réserve, afin de soutenir ceux qui étoient rompus. Leur premiere attaque se faisoit avec beaucoup de férocité. Ce qui paroissoit le plus terrible, étoit le bruit de leurs cris & de leurs menaces dont ils étonnoient leurs ennemis. Quelques Auteurs ont attribué cette maniere à la brutalité des Indiens, sans prendre garde qu'elle étoit anciennement en usage parmi plusieurs nations, & que

les Romains même ne l'ont pas méprisée; car César, dans ses Commentaires, approuve les cris de ses soldats & blâme le silence de ceux de Pompée. Et Caton le Censeur disoit qu'il avoit remporté plus de victoires par les cris que par les coups; l'un & l'autre croyant que ces cris procédoient d'un cœur ferme & assuré. Je ne prétends pas néanmoins justifier cette coutume: je dis seulement qu'elle n'étoit pas si barbare qu'elle n'eût quelques exemples. Leurs armées étoient composées des naturels du pays assistés des troupes auxiliaires qui venoient des provinces voisines au secours de leurs confédérés, conduites par leurs Caciques ou par quelque Indien le plus autorisé. Elles étoient partagées en diverses compagnies, mais leurs Capitaines ne servoient que de guides, sans donner aucuns ordres, que ces barbares ne prenoient que de leur passion. Ainsi c'étoit la fureur qui leur commandoit aux occasions, & souvent aussi la crainte: & dans leurs batailles, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'un grand corps de troupes combat sans ordre, ils fuyoient tous ensemble avec autant de lâcheté qu'ils avoient témoigné de furie en attaquant.

Telle étoit la milice des Indiens; & ce fut en cet ordre & cet appareil, que les Espagnols virent approcher peu à-peu cette nombreuse armée qui paroissoit inonder toute la campagne. Cortez connut bien le

péril où il étoit engagé; cependant il ne perdit point l'espérance de s'en tirer avec honneur. Il anima ses soldats d'un air gai, & prit son poste à l'abri d'une petite éminence qui l'empêchoit d'être enveloppé par derriere, & d'où l'artillerie découvroit à plaisir les ennemis. Pour lui, il monta à cheval suivi de quinze autres, & se jetta assez avant dans un taillis à dessein de charger les Indiens en flanc quand il en seroit temps. Les ennemis étant à la portée des fleches, firent leur premiere décharge; après quoi ils fondirent sur le bataillon des Espagnols avec tant de furie & en si grand nombre, que les arquebuses & les arbalêtes ne pouvant les arrêter, on en vint aux coups de main. Cependant l'artillerie faisoit un horrible fracas dans leurs bataillons. Comme ils étoient fort serrés, elle en abbattoit des pelotons entiers à chaque coup : mais ils étoient si obstinés, que du moment que la bale avoit fait son effet, ils se rejoignoient pour cacher à leur maniere le dommage qu'elle avoit causé; criant avec un bruit horrible, & jettant en l'air des poignées de terre afin que les ennemis n'apperçussent point ceux qui tomboient, & qu'on n'entendît point leurs plaintes.

Ordaz couroit de tous côtés, s'acquittant fort bien des devoirs d'un sage Capitaine, sans oublier ceux d'un brave soldat : mais le nombre des ennemis étoit si

effroyable, que les Espagnols n'avoient pas peu de peine à soutenir leurs efforts. Déja il paroissoit que la partie n'étoit pas égale, lorsque Cortez sortit hors du bois, & donna à toute bride dans les bataillons les plus épais. Il n'avoit pû venir plutôt au secours des siens à cause de quelques fossés qu'il avoit rencontrés. L'effort des chevaux & des Cavaliers ouvrit bientôt le passage. Les Indiens se voyant renversés & blessés dangereusement, ne songerent plus qu'à fuir, jettant les armes qu'ils ne considéroient plus que comme un embarras qui les rendoit moins légers.

Ordaz reconnut l'arrivée du secours, en voyant molir la furie de l'avant garde qui l'avoit attaqué, & qui commençoit à reculer à cause du désordre des dernieres troupes. Il s'avança avec son bataillon, & chargea ceux qui le pressoient, avec tant de vigueur, qu'il les poussa en combattant toujours jusqu'au lieu d'où Cortez & les autres Capitaines avoient déja chassé les ennemis. Ils se joignirent ensemble pour faire un dernier effort; & il fut nécessaire de doubler le pas, car les Indiens se retiroient fort vîte, faisant néanmoins toujours tête, & lançant leurs dards. Cette forme de combat dura quelques temps; & ils continuerent à faire la retraite en ordre, jusqu'à ce qu'étant poussés en un lieu plus étroit, & chargés brusquement, ils se mirent en désordre, & prirent ouvertement la fuite.

Cortez commanda qu'on fît halte, se contentant de sa victoire, sans répandre encore le sang de ces misérables. Il ordonna seulement qu'on fît quelques prisonniers, ayant dessein de s'en servir à faire un traité de paix : car il n'avoit point d'autre but en cette expédition, qu'il ne regardoit que comme un moyen pour parvenir au capital de son entreprise. Il demeura plus de huit cents Indiens morts sur la place, & le nombre de leurs blessés fut beaucoup plus grand. Les nôtres ne perdirent que deux soldats, mais il y en eut soixante & dix de blessés.

Les Auteurs qui ont parlé de cette bataille rapportent que l'armée des ennemis étoit de quarante mille hommes : & ces gens, quoique barbares & nuds, suivant les réflexions de quelques Auteurs étrangers, avoient néanmoins des mains & des armes ; & quand ils n'auroient pas eu cette valeur pure qui est propre aux hommes civilisés, ils ne manquoient pas de férocité qui est le partage des bêtes.

Ainsi, quoi que l'envie en ait publié, cette action de Tabasco est vraiement digne de la mémoire qui s'en est conservée, en bâtissant une Eglise sous le nom de Notre-Dame de la Victoire : ce qui marque encore le jour auquel on avoit combattu : & ce même nom fut donné pour le même sujet à la premiere ville que les Espagnols fonderent en cette Province. Cet heureux succès se

doit attribuer principalement à la vigueur des soldats qui suppléérent par leur fermeté & par leur courage à l'inégalité de leur nombre, comparé à celui des Indiens. Il est vrai qu'ils avoient l'avantage d'être postés & conduits avec beaucoup d'ordre, contre des ennemis sans aucune discipline militaire. Cortez ouvrit le chemin à la victoire, en rompant, avec les chevaux, ce grand corps d'Indiens ; action dans laquelle il ne témoigna pas moins de conduite que de valeur, puisqu'on ne peut nier qu'un Général n'acquiert pas moins de gloire à former un grand dessein, qu'à l'exécuter. Il faut avouer que les chevaux même eurent part à l'action, les Indiens ayant conçu une frayeur horrible de voir ces animaux qu'ils ne connoissoient pas, & qui dans la premiere surprise furent pris par eux pour des monstres composés d'un homme & d'une bête ; de la même maniere que l'antiquité se figura des Centaures, sur quoi elle étoit beaucoup moins excusable.

On a écrit que l'Apôtre Saint Jacques combattit ce jour là en faveur des Espagnols, monté sur un cheval blanc : & on ajoute que Cortez, poussé par la dévotion particuliere qu'il avoit, attribuoit ce secours à un autre Apôtre, c'est-à-dire à Saint Pierre. Cependant Bernard Diaz rejetta ce miracle, en assurant que ni lui, ni aucun autre de ses compagnons ne l'avoient re-

marqué, & qu'il ne s'en étoit rien dit alors. C'est l'excès d'un zele pieux, d'attribuer au Ciel ces événements qui succedent contre l'apparence, & contre ce qu'on en espéroit: & j'avoue que je n'ai pas beaucoup de penchant à donner dans cet excès. Je laisse volontiers aux causes naturelles ce qui peut leur appartenir dans les événements extraordinaires; néanmoins il est certain que ceux qui liront l'histoire des Indiens, y trouveront plusieurs vérités qui leur paroîtront des exagérations, & plusieurs actions qui ne peuvent attirer la créance, que sous le titre de miracle.

CHAPIRE XX.

On fait la paix avec le Cacique de Tabasco; & les Espagnols, après avoir célébré en cette Province la fête du Dimanche des Rameaux, se rembarquent & continuent leur voyage.

LE lendemain Cortez fit amener en sa présence tous les prisonniers, entre lesquels il y avoit deux ou trois Capitaines. Ils marquoient sur leur visage une extrême frayeur, croyant que le vainqueur les traiteroit avec les mêmes cruautés que celles dont ils usoient contre leurs captifs. Cependant le Général les reçut avec beau-

coup de douceur, & après les avoir rassurés par ses discours & par des caresses, il les mit en liberté. Il leur fit même quelques présents peu considérables, en leur disant : *Que comme il savoit vaincre, il savoit encore pardonner.* Ce témoignage d'humanité fit un si bon effet, que peu d'heures après quelques Indiens vinrent au camp, chargés de maïs, de poules, & d'autres provisions, afin de faciliter par ce régal les ouvertures de la paix, qu'ils venoient proposer de la part du Cacique de Tabasco, qui étoit supérieur aux autres. Ceux qui portoient cette parole étoient du dernier ordre du peuple, & mal propres; ce qui fut remarqué par Aguilara: l'ordre de ce pays étant de ne donner de semblables commissions qu'à des Indiens du premier rang, qui venoient avec toutes leurs parures. Ainsi encore que Cortez souhaitât la paix, il ne voulut pas recevoir la proposition, qu'elle ne fût dans les formes. Il ordonna donc qu'on renvoyât les Indiens, sans qu'ils l'eussent vu: & le Truchement les avertit de dire à leur Cacique, *Que s'il souhaitoit la paix, & l'amitié du Général, il falloit qu'il l'envoyât demander par des hommes plus raisonnables & plus qualifiés.* Cortez savoit bien qu'on ne doit pas se dispenser de ces formalités extérieures qui soutiennent l'autorité, ni souffrir que des personnes qui viennent en état de suppliants, fissent des fautes d'in-

advertance contre le respect auquel ils sont obligés ; parcequ'en cette sorte d'affaires, les manieres sont presque aussi considérables que le fonds.

Le Cacique reconnut sa faute, & pour la réparer, il envoya le lendemain trente Indiens plus qualifiés, parés de plumes & de colliers, & de ces autres choses à quoi toute leur magnificence se réduit. Ils étoient accompagnés d'autres Indiens qui portoient un régal semblable au premier, mais bien plus abondant.

Le Général leur donna audience, environné de tous ses Capitaines, affectant un air grave & sévere, parcequ'il crut que sa douceur & son agrément naturel n'étoient pas à propos en cette action. Ils se présenterent avec de grandes soumissions ; & après avoir fait la cérémonie qui leur étoit ordinaire lorsqu'ils vouloient témoigner la derniere vénération, ils exposerent le sujet de leur ambassade. Cette cérémonie étoit d'encenser avec de petits brâsiers où ils faisoient brûler du copalanime, & d'autres parfums. Leur discours commença par des excuses frivoles de la guerre qu'ils avoient faite, & ils le conclurent en demandant la paix. Le Général leur représenta gravement les justes sujets qu'il avoit d'être offensé de leur procédé, afin que la vue de leurs fautes donnât un plus grand lustre au pardon qu'il en accordoit, avec la paix que ces Ambassadeurs reçu-

rent. Ainſi ils ſe retirerent très ſatisfaits, & même enrichis à bon marché, par des préſents de peu de valeur, & qu'ils eſtimoient beaucoup.

Peu de temps après, le Cacique ſuivi de tous ſes Capitaines & de ſes alliés, vint ſaluer le Général, faiſant porter un préſent de mantes de coton, de plumes de diverſes couleurs, & d'autres bijoux d'un or bas, & dont le travail ſurpaſſoit de beaucoup la matiere. Il commença par offrir ſon préſent, comme s'il eût voulu s'en faire un mérite, afin d'être mieux reçu. Cortez le careſſa fort ; & toute la viſite ſe paſſa en compliments, & en des proteſtations réciproques d'une ſincere amitié, qu'ils ſe firent par le moyen de l'Interprete. Les Capitaines Eſpagnols firent le même traitement aux Indiens qui accompagnoient le Cacique : on ne voyoit que des marques de paix, & des démonſtrations de joie & de franchiſe, qui s'expliquoient par des geſtes, au défaut de la langue.

Le Cacique prit congé du Général, après avoir marqué un jour pour une autre entrevue : & afin de ſignaler ſa confiance & ſa bonne foi, il commanda à ſes ſujets de retourner inceſſamment à Tabaſco avec toutes leurs familles, pour rendre ſervice aux Eſpagnols.

Le jour ſuivant il revint au camp, ſuivi des mêmes Indiens, outre vingt Indiennes

fort parées à la maniere du pays. Il dit au Général qu'il lui en faiſoit un préſent, afin qu'elles euſſent ſoin, durant ſon voyage, d'apprêter à manger pour lui & pour ſes compagnons : qu'elles étoient des plus habiles à aſſaiſonner délicatement tous les divers mets dont leur table étoit couverte, & particuliérement à faire le pain de maïs ; ce qui étoit un emploi deſtiné de tout temps aux femmes.

Elles faiſoient moudre ce grain entre deux pierres ſemblables à celles dont l'uſage du chocolat nous a donné la connoiſſance, & lorſqu'il étoit réduit en farine, elles en faiſoient de la pâte, ſans avoir beſoin de levûre ou de levain. Elles étendoient cette pâte ſur des eſpeces de tourtieres d'argille ou terre cuite, dont elles ſe ſervoient pour le mettre au feu, & lui donner la cuiſſon. C'eſt ce qui tenoit lieu de pain dans toute cette partie du nouveau Monde, où le maïs croiſſoit en abondance, par la providence de Dieu, qui réparoit par ce moyen le défaut du froment dont ils n'avoient aucune connoiſſance. Ce pain de maïs eſt un aliment agréable au goût, & qui ne charge point l'eſtomac. Il y avoit entre ces femmes une Indienne d'une condition relevée, fort bien faite, & d'une beauté qui pouvoit paſſer pour rare. Elle fut baptiſée quelques temps après ſous le nom de Marina : & nous verrons dans la ſuite ce qu'elle contribua

à la conquête de la nouvelle Espagne.

Cortez tira à part le Cacique & les principaux Indiens de sa suite, & il leur fit un discours par le moyen de son Truchement. Il leur apprit, *Qu'il étoit Sujet & Ministre d'un Monarque très puissant: Que son dessein étoit de leur procurer toute sorte de bonheur en leur proposant d'obéir à ce grand Prince, de reconnoître la véritable Religion, & de renoncer aux erreurs de leur Idolâtrie.* Il appuya ces deux propositions de toute son éloquence naturelle & de son autorité: ensorte que si les Indiens ne furent pas entiérement persuadés, au moins sentirent-ils du penchant à se rendre à la raison. Ils répondirent: *Qu'ils s'estimeroient fort heureux d'obéir à un Monarque dont le pouvoir & la grandeur se faisoient connoître par des Sujets d'une valeur si extraordinaire.* Ils s'expliquerent avec plus de retenue sur le sujet de la Religion.

La défaite de leur armée par un si petit nombre d'Espagnols, leur étoit un motif très pressant de douter si nos gens n'étoient point assistés par quelque Dieu supérieur à ceux qu'ils adoroient. Cependant ils ne pouvoient se résoudre à le confesser; & quoiqu'ils sentissent ce doute, ils ne se mirent pas beaucoup en peine de rechercher la vérité.

Les Pilotes pressoient le départ de la flote, disant que le retardement la mettroit en danger de se perdre suivant leurs ob-

ſervations. Ainſi quoique le Général eût du chagrin de quitter cette nation ſans l'avoir mieux inſtruite des vérités de notre Religion, il ſe vit obligé d'avancer ſon voyage. Comme on étoit proche du Dimanche des Rameaux, il marqua ce jour-là pour l'embarquement, diſpoſant avant cela toutes choſes afin de célébrer cette Fête ſuivant l'uſage de l'Egliſe : car il donnoit toujours ſes premiers ſoins aux devoirs de la Religion. On éleva donc au milieu du camp un Autel couvert de ramée en forme de Chapelle ; & ce Temple ruſtique, mais fort propre, eut le bonheur d'être la ſeconde Egliſe de la Nouvelle Eſpagne. Cependant on embarquoit les vivres & les munitions néceſſaires pour le voyage. Les Indiens étoient d'un grand ſecours, & le Cacique accompagnoit toujours le Général avec ſes Capitaines, marquant toujours la même vénération pour lui, par une obéiſſance très ſoumiſe. Frere Barthelmy d'Olmédo, & le Licencié Jean Diaz, prirent pluſieurs fois cette occaſion pour eſſayer de leur faire goûter les ouvertures que le Général leur avoit faites par ſon diſcours. Ils ſe ſervoient adroitement de ces deſirs qu'ils marquoient, d'aller à la vérité. Ils trouvoient en eux une docilité de gens convaincus, & beaucoup d'inclination à recevoir un autre Dieu, mais ſans vouloir laiſſer aucun de ceux qu'ils reconnoiſſoient. Ils écoutoient avec plaiſir ; il

paroiſſoit même qu'ils ſouhaitoient ſe rendre capables de comprendre ce qu'on leur diſoit : cependant à peine leur volonté avoit elle donné entrée à la raiſon, que leur entendement la rejettoit. Tout ce que les deux Prêtres purent obtenir fut de les laiſſer en d'aſſez bonnes diſpoſitions, & de reconnoître que cet ouvrage demandoit plus de temps pour préparer ces eſprits rudes à reconnoître leur aveuglement.

Le Dimanche au matin une foule incroyable d'Indiens accourut de tous côtés pour voir la Fête des Chrétiens. La bénédiction des Rameaux étant faite avec les ſolemnités accoutumées, on les diſtribua entre les ſoldats, & l'on commença la Proceſſion où ils aſſiſterent tous avec autant de modeſtie que de dévotion : ſpectacle digne de paroître aux yeux d'un peuple Chrétien, quoiqu'on puiſſe dire que la vue de ces Infidelles en relevoit l'éclat, ainſi que la lumiere tire ſon luſtre de l'oppoſition des ombres. Cependant il ne laiſſa pas d'édifier en quelque maniere ces Indiens : car Aguilara les entendit s'écrier pluſieurs fois : *Ce Dieu à qui des hommes ſi braves rendent tant de reſpect, doit être un grand Dieu.* La vérité faiſoit quelque impreſſion dans leurs eſprits, mais leurs conſéquences étoient mal tirées.

Après la Meſſe, le Général prit congé du Cacique & de ſes Capitaines, renouvellant la paix & l'amitié par des offres

obligeantes ; après quoi il alla s'embarquer, laiſſant ces peuples plus obéiſſants que ſujets à l'égard du Roi, & à l'égard de la Religion en cette diſpoſition qui conſiſte à deſirer les remedes, ou plutôt à ne reſſentir point de répugnance pour ceux que l'on propoſe.

CHAPITRE XXI.

La flotte arrive à Saint Jean d'Ulua. Les ſoldats deſcendent à terre ; & Cortez reçoit une Ambaſſade de la part des Officiers de Motezuma. Qui étoit Donna Marina.

LES Eſpagnols mirent à la voile le jour ſuivant, qui étoit le Lundi après le Dimanche des Rameaux. Leur route étoit au couchant, ſuivant toujours la côte. Ils reconnurent, ſans s'arrêter, la Province de Guazacoalco, la riviere des Bannieres, ou *Rio de Banderas*, l'île des Sacrifices, & les autres lieux que Grijalva avoit découverts, & abandonnés en même temps. Les ſoldats qui avoient ſuivi ce Capitaine, ſe faiſoient un plaiſir de pouvoir apprendre aux autres les diverſes aventures de cette expédition, & le Général les écoutoit lui-même avec d'autant plus d'attention, qu'il s'inſtruiſoit encore par le récit du malheu-

reux ſuccès que cette entrepriſe avoit eu, de ce qu'il devoit ſuivre ou éviter dans la ſienne; par cette regle de la prudence, qui nous apprend à tourner à notre avantage les fautes mêmes des autres. Enfin ils aborderent à S Jean d'Ulua, le Jeudi Saint à midi. A peine avoient-ils jetté l'ancre entre l'île & la terre ferme du côté du Nord, que l'on vit venir de la côte voiſine deux de ces gros canots que les Indiens appellent piraguas. Ils en portoient quelques-uns qui s'avançoient vers la flotte ſans marquer aucune défiance. Ce procédé, avec certains ſignes qu'ils firent en s'approchant, fit connoître qu'ils venoient comme amis, & qu'ils demandoient audience.

Lorſqu'ils furent aſſez près du vaiſſeau du Général, pour s'en faire entendre, ils commencerent un diſcours en une langue inconnue à Jérôme d'Aguilara. Cortez ſe trouva fort embarraſſé de voir que ſon Trucheman lui manquoit, lorſqu'il lui étoit le plus néceſſaire. Ce défaut lui parut un obſtacle conſidérable à ſes deſſeins; mais Dieu qui fait éclater les effets de ſa providence ſous ce que les hommes aveuglés attribuent mal-à-propos au haſard, ne lui refuſa point ſon ſecours en cette néceſſité. Cette Indienne que nous appellerons déſormais *Donna Marina*, n'étoit pas éloignée de Cortez & d'Aguilara; & elle reconnut l'embarras où ils étoient par la ſurpriſe qui paroiſſoit ſur leurs viſages. Elle dit à Agui-

lara en la langue d'Iucatan, que ces Indiens parloient celle de Mexique, & qu'ils demandoient audience au Général. Cortez ayant appris cela d'Aguilara, commanda qu'on les fît monter sur son vaisseau; & revenant de sa surprise, il rendit graces à Dieu; reconnoissant qu'il étoit redevable à sa bonté infinie, du bonheur de rencontrer, contre son espérance, un sujet si propre à se faire entendre dans un pays où il avoit souhaité d'arriver avec tant de passion.

Donna Marina étoit fille du Cacique de Guazacoalco, Province sujette à l'Empereur de Mexique, & voisine de celle de Tabasco. Certains incidents rapportés diversement par les Auteurs, l'avoient fait enlever dès ses premieres années, à Xicalango, place forte sur la frontiere d'Iucatan, où il y avoit alors une garnison de Mexicains. Elle y étoit élevée dans un état qui ne convenoit pas à sa naissance, lorsque par une nouvelle injure de la fortune, elle devint, par vente ou par conquête, esclave du Cacique de Tabasco, qui en fit un présent à Cortez. On parloit à Guazacoalco & à Xicalango la langue générale de Mexique, & à Tabasco celle d'Iucatan qu'Aguilara savoit. Donna Marina parloit l'une & l'autre de ces langues: ainsi elle expliquoit aux Indiens en celle de Mexique, ce qu'Aguilara lui faisoit entendre en celle d'Iucatan, Cortez étant obligé d'at-

tendre que ces paroles eussent fait ce tour, jusqu'à ce que Donna Marina eût appris le Castillan ; ce qu'elle fit en peu de jours. Elle avoit l'esprit vif, la mémoire heureuse, & d'autres bonnes qualités qui marquoient une illustre naissance. Herrera dit qu'elle étoit née à Xalisco, l'amenant ainsi de fort loin à Tabasco, puisque Xalisco est sur la mer du Sud au fond de la Nouvelle Galice. Il pouvoit avoir pris cette vision dans Gomara : sur quoi je ne comprends pas pourquoi, en cela & en d'autres circonstances plus essentielles, il s'écarte de la Relation de Bernard Diaz del Castillo ; car Herrera avoit en main le manuscrit de cet Auteur, qu'il suit & qu'il cite en plusieurs endroits de son Histoire. Ce fut en cette occasion que Donna Marina commença d'entrer dans la confidence du Général, à quoi elle appliqua toute l'adresse de son esprit en lui servant de Trucheman avec une fidélité très rare. Il est vrai que Cortez l'y engagea par des manieres que la pureté ne permet pas, ayant eu d'elle un fils nommé Dom Martin Cortez, qui ne laissa pas d'obtenir l'habit de Chevalier de Saint Jacques, en considération de la noblesse de sa mere. Les Politiques ont beau chercher des prétextes pour déguiser le vice de Cortez, en disant que c'étoit pour s'assurer d'autant plus de la fidélité d'une personne dont il dépendoit nécessairement. Bien loin de recevoir ces excuses,

on reconnoît en cette action l'emportement d'une passion déréglée; quoiqu'on soit accoutumé dans le monde à voir donner le titre spécieux de raison d'Etat à ce qui n'est en effet qu'une foiblesse de raison.

Les Indiens étant en présence du Général, lui dirent : » Que Pilpatoé & Teutilé, » le premier, Gouverneur de cette Province, & l'autre, Capitaine Général pour le » grand Empereur Motezuma, les avoient » envoyés au Commandant de la flotte, » pour savoir à quel dessein il étoit venu » mouiller l'ancre en ce rivage, & afin de » lui offrir leur secours en tout ce qui » lui seroit nécessaire pour continuer son » voyage «. Cortez caressa fort ces Envoyés : il leur fit un présent de bijoux. On les régala par son ordre, de confitures & de vin d'Espagne; & après avoir ainsi disposé leur esprit en sa faveur, il leur répondit : » Qu'il venoit comme ami traiter d'affaires très importantes à leur Prince & à » tout son Empire : Qu'il verroit sur ce sujet le Gouverneur & le Général; & qu'il » espéroit de leur honnêteté, un accueil » aussi favorable que celui qu'on avoit fait » l'année précédente à quelques personnes » de sa nation «. Ainsi, après avoir tiré de ces Indiens quelque connoissance générale de la puissance de Motezuma, de ses richesses, & de la maniere dont il gouvernoit son Etat, Cortez les renvoya satisfaits & pleins de confiance.

Le jour ſuivant, qui étoit celui du Vendredi Saint au matin, tous les ſoldats deſcendirent ſur le rivage le plus proche de la flotte. Le Général donna ordre que l'on tirât promptement hors des vaiſſeaux les chevaux & l'artillerie, & que les ſoldats, par brigades, allaſſent faire des faſcines pour ſe retrancher, ſans oublier de mettre de bons corps de garde ſur les avenues. Il fit dreſſer des barraques en nombre ſuffiſant pour défendre les ſoldats des ardeurs du ſoleil, qui étoient inſupportables. On mit l'artillerie en un poſte qui commandoit ſur toute la campagne; & chacun fut bientôt logé, parceque pluſieurs Indiens envoyés par Teutilé, vinrent aider aux Eſpagnols, & leur apporterent beaucoup de vivres par l'ordre exprès du Général. Ces Indiens furent d'un grand ſecours à nos gens avec leurs haches & leurs autres inſtruments garnis de pierres à fuſil. Ils en coupoient des arbres propres à faire des paliſſades, & après les avoir enfoncés fort avant dans la terre, ils entrelaçoient des branches & des feuilles de palmier, & élevoient ainſi en peu de temps les murailles & le toit même d'un logis, avec une adreſſe & une diligence ſurprenante; car ils étoient grands maîtres en cet art, n'ayant point en pluſieurs endroits d'autre architecture pour leurs bâtiments, dont ils régloient la ſtructure & la capacité ſur leurs beſoins; peut-être moins barbares en cela que ceux qui

élevent de vastes Palais, où néanmoins leur vanité se trouve encore trop à l'étroit. Les Indiens apporterent aussi des mantes de coton dont ils couvrirent les barraques des Officiers, afin qu'elles fussent encore moins pénétrables aux ardeurs du soleil. Cortez choisit celle qui étoit la mieux bâtie & la plus grande, pour y faire élever un Autel fort paré, sur lequel il mit un Image de la très Sainte Vierge, & il fit planter une grande Croix devant la porte de cette Chapelle. C'est ainsi qu'il se préparoit à célébrer la Fête de Pâques, & ses soins pour le Service Divin, ne le cédoient en rien à ceux des Ecclésiastiques. Bernard Diaz assure que le jour même du débarquement, on dit la Messe sur cet Autel; mais je ne crois pas que le Pere Barthelemy & le Licencié Diaz fussent si mal instruits de l'Office de l'Eglise, qu'ils ignorassent qu'on ne dit point de Messe le jour du Vendredi Saint. Cet Auteur avance quelquefois les choses fort témérairement, parcequ'il se fie trop à sa mémoire: mais cela ne surprend pas tant, que de voir que cet article ait été copié mot à mot par Herrera; & c'est en tous les deux une méprise que je ne rapporte pas tant à dessein de censurer, que pour m'en faire une leçon sur ce qu'on doit appréhender des libertés que l'on se donne dans la chaleur de la composition.

Cortez apprit cependant par ces Indiens, que Teutilé étoit en cette Province, en qua-

lité de Général d'une armée très forte, afin d'achever de ſoumettre par les armes à l'Empire de Motezuma quelques places conquiſes depuis peu dans ce Gouvernement, dont Pilpatoé avoit la conduite pour ce qui regardoit le civil. Les offices qu'ils firent d'envoyer des vivres & des hommes pour travailler, n'étoient point volontaires, ainſi qu'on en put juger par la ſuite; mais de gens étonnés, & pour ainſi dire étourdis par les nouvelles qui s'étoient répandues de l'action de Tabaſco. Ces deux Mexicains conſidéroient prudemment qu'ils ſe trouvoient avec des forces bien moindres que celles des Caciques qui s'étoient aſſemblés contre nous : c'eſt pourquoi ils eurent recours aux préſents & aux honnêtetés, afin de ſe créer quelque obligation ſur des gens qu'ils ne pouvoient chaſſer par la force; & c'eſt ainſi que la crainte fait prendre ſes précautions, & qu'elle inſpire la libéralité à ceux qui n'ont pas la hardieſſe de déclarer leur haine.





HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Teutilé Général des troupes de Motezuma, & Pilpatoé Gouverneur de la Province, viennent visiter Cortez de la part de Motezuma. Ce qui se passe entre eux, & avec les Peintres qui tirent le portrait des Espagnols, & dessinent leur armée.

CETTE nuit, & le jour suivant, se passa dans une grande tranquillité, qui n'empêcha pas qu'on ne se tînt fort sur ses gardes.

Les

Les Indiens venoient toujours au camp, les uns pour travailler, les autres pour troquer des vivres contre des merceries, sans qu'il arrivât rien de nouveau, jusqu'au jour de Pâques, que Teutilé & Pilpatoé arriverent, suivis d'un grand cortege, pour saluer le Général. Il les reçut au milieu de tous ses Capitaines, & des autres Officiers qui étoient autour de lui dans un grand respect, parcequ'ayant à traiter avec les Ministres d'un Prince bien au-dessus des simples Caciques, il étoit de la bienséance de marquer plus d'autorité. Après les premiers compliments, dont les Indiens furent prodigues, & Cortez plus réservé, il les conduisit à cette baraque qui servoit de Chapelle, parcequ'il étoit temps de célébrer le service divin. Aguilara & Marina dirent aux Mexicains, *Qu'avant que de traiter du sujet de son voyage, le Général vouloit s'acquitter des devoirs de sa Religion, & recommander à son Dieu, Seigneur de tous leurs Dieux, le bon succès de sa proposition.*

La Messe fut dite avec toute la solemnité que le temps & le lieu purent permettre. Le Pere Olmédo officia, assisté du Licencié Diaz, & de Jérôme d'Aguilara. Quelques soldats, instruits dans le chant de l'Eglise, tinrent le chœur; & les Indiens assisterent à toutes ces cérémonies avec une attention qui, n'étant qu'un effet de la nouveauté, avoit néamoins l'air de

dévotion. On revint de l'Eglise au logis du Général, qui traita superbement les deux Officiers de Motezuma, croyant qu'il falloit donner quelque chose à l'ostentation.

Après le repas, Cortez prenant un air grave & fier, dit aux Mexicains, par l'organe de ses Truchemans : » Qu'il venoit » de la part de Dom Charles d'Autriche, » Monarque de l'Orient, traiter avec l'Em- » pereur Motezuma de matiere de grande » importance, non seulement à la personne » de l'Empereur & à son Etat, mais en- » core à tous ses sujets en particulier : que » cette affaire ne pouvoit être proposée » qu'en présence de l'Empereur même ; » qu'ainsi il falloit nécessairement qu'il le » vît, & qu'il espéroit en être reçu avec » toute la civilité & la considération qui » étoient dues à la grandeur du Prince qui » l'envoyoit «. La proposition de Cortez donna à ces deux Officiers un chagrin qui parut jusques sur leur visage : mais avant que d'y répondre, Teutilé commanda qu'on apportât un régal qu'il avoit préparé ; & aussi-tôt on vit entrer trente Indiens, ou environ, chargés de vivres, de robes de coton très fin, de plumes de différentes couleurs, & d'une grande caisse ou corbeille pleine de divers bijoux d'or, travaillés avec la derniere délicatesse. Teutilé présenta ces choses au Général de fort bonne grace ; & voyant que Cortez les

recevoit agréablement, & qu'il les estimoit, il se tourna vers lui, & lui dit, par les mêmes voies des Interprêtes : » Qu'il
» le prioit d'agréér ces témoignages de
» l'affection de deux esclaves de Motezu-
» ma, qui avoient ordre de régaler ainsi
» les étrangers qui abordoient sur les ter-
» res de son Empire, pourvu qu'ils fussent
» dans la résolution de continuer leur
» voyage le plutôt qu'ils le pourroient faire:
» que le dessein de voir l'Empereur souf-
» froit trop de difficultés, & qu'ils ne
» croyoient pas lui rendre un médiocre
» service de lui ôter cette pensée avant
» qu'il en eût éprouvé tous les inconvé-
» nients «.

Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua : » Que les Rois ne refusoient ja-
» mais audience aux Ambassadeurs des au-
» tres Souverains ; & que leurs Ministres
» ne devoient point se charger du succès
» d'un refus si dangereux, sans en avoir
» des ordres bien précis. Que leur devoir
» en cette occasion étoit d'avertir Motezu-
» ma de son arrivée : qu'il leur accordoit
» du temps pour faire cette diligence,
» pourvu qu'ils assurassent en même temps
» leur Empereur, que le Général des étran-
» gers avoit résolu fortement de le voir,
» & de ne point sortir de son pays avant
» cela, ne devant pas endurer qu'on fît
» cet affront à la personne du Roi qu'il
» représentoit «. Les deux Indiens furent

ſi étonnés de la maniere dont Cortez leur expliqua ſes intentions, qu'ils n'oſerent lui contredire. Ils le prierent ſeulement, avec beaucoup de ſoumiſſion, de ne faire aucun mouvement avant qu'ils euſſent reçu la réponſe de Motezuma, offrant cependant de l'aſſiſter des choſes dont il auroit beſoin.

Ces Officiers de Motezuma avoient amené avec eux des Peintres Mexicains, qui travailloient durant cet entretien avec une diligence admirable à repréſenter les vaiſſeaux, les ſoldats, les chevaux, l'artillerie, & généralement tout ce qui étoit dans le camp. Pour cet effet, ils avoient apporté des toiles de coton préparées & imprimées, où ils traçoient des figures, des payſages & d'autres ſujets, d'un deſſein & d'un coloris qui pouvoient mériter quelque approbation des connoiſſeurs.

Bernard Diaz s'eſt diverti à exagérer l'habileté de ces Peintres, lorſqu'il dit qu'ils tirerent les portraits au naturel de tous les Capitaines Eſpagnols. Cela s'appelle outrer la vérité; car quand les Indiens auroient poſſédé à fond l'art de la peinture, ils n'eurent pas aſſez de temps pour prendre toute la diverſité des traits, qui eſt néanmoins néceſſaire à donner une parfaite reſſemblance.

Les peintures ſe faiſoient par l'ordre de Teutilé, qui vouloit donner à Motezuma une connoiſſance entiere de tout ce qui

regardoit les Eſpagnols. Les Peintres y ajoutoient, en certains endroits, quelques caracteres, à deſſein, comme il ſembloit, d'expliquer ce qui pouvoit manquer aux figures. C'étoit leur maniere d'écrire; car ils n'avoient point encore l'uſage des lettres, ni cet art qui, par des ſignes ou des éléments que les autres nations ont inventés, peint la voix & rend viſibles les ſons.

Ils ne laiſſoient pas néanmoins de ſe faire entendre avec le pinceau, en repréſentant les objets matériels par leurs propres images, & le reſte par des nombres, ou par d'autres ſignes, avec une diſpoſition ſi juſte, que le nombre, le caractere & la figure s'entre aidoient réciproquement à exprimer la penſée, & formoient un raiſonnement entier. On peut juger du génie de ces peuples, par la ſubtilité de cette invention, ſemblable aux hiéroglyphes des Egyptiens; mais avec cette différence, que ces derniers peuples ne s'en ſervoient que par oſtentation, & pour faire parade de leur eſprit; au lieu que les Mexicains en faiſoient un uſage ordinaire, & qu'ils pratiquoient cette maniere d'écrire avec tant d'habileté, qu'ils avoient des livres entiers de ce ſtyle, où ils conſervoient la mémoire de leurs antiquités, & donnoient à la poſtérité les annales de leurs Rois.

On avertit Cortez du travail de ces Peintres. Il ſortit pour les voir, & fut ſurpris de la facilité avec laquelle ils exécutoient

leurs deſſeins. On lui dit qu'ils exprimoient ſur ces toiles, non ſeulement les figures, mais encore la converſation qu'il avoit eue avec Teutilé, afin que Motezuma fût inſtruit de tout, & ſût en même temps le deſſein & les forces de l'armée eſpagnole. Sur quoi Cortez, qui vouloit ſoutenir la fierté qu'il avoit témoignée, & qui avoit l'eſprit vif & préſent, comprit d'abord que ces images, ſans action & ſans mouvement, donneroient une idée qui ne ſeroit pas avantageuſe à ſes deſſeins. Il réſolut d'animer la repréſentation, en faiſant faire l'exercice à ſes ſoldats, pour faire paroître leur adreſſe & leur valeur, & donner en même temps une grande vivacité à la peinture.

Il ordonna donc de prendre les armes, & ayant formé un bataillon, & mis toute ſon artillerie en batterie, il dit aux Mexicains : *Qu'il vouloit leur faire les mêmes honneurs que l'on faiſoit en ſon pays aux perſonnes de diſtinction.* Après quoi étant monté à cheval avec tous les Capitaines, il commença par des courſes de bagues ; & puis ayant partagé ſa troupe en deux eſcadrons, ils firent entre eux une eſpece de combat, en caracolant, & faiſant tous les différents mouvements de la cavalerie. Les Indiens, ſurpris, & comme enlevés hors d'eux-même, regarderent d'abord avec frayeur la fierté de ces animaux, qui leur paroiſſoient ſi terribles ; & voyant en même

temps leur docilité, & ces effets de leur obéïſſance, qu'ils ne comprenoient pas, ils conclurent, que des hommes qui les rendoient ſi ſoumis à leurs volontés avoient quelque choſe de ſurnaturel. Mais quand Cortez ayant donné le ſignal, les Arquebuſiers firent deux ou trois décharges, ſuivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit une ſi forte impreſſion ſur leurs eſprits, que quelques-uns de ces Indiens ſe jetterent par terre; les autres s'enfuirent ſans ſavoir où ils alloient, & les plus aſſurés cacherent autant qu'ils purent leur frayeur, ſous le maſque de l'admiration.

Cortez les raſſura bientôt. Il s'approcha d'eux d'un air galant & agréable; & leur dit en riant: *Que c'étoit ainſi que les Eſpagnols faiſoient des fêtes militaires, pour honorer leurs amis.* Cependant il ne viſoit qu'à leur faire comprendre, à quel point ſes armes étoient redoutables dans une véritable action, puiſqu'un divertiſſement, qui n'en étoit que l'image, cauſoit tant de frayeur. On vit alors les Peintres Mexicains inventer de nouvelles figures & de nouveaux caracteres, pour donner de nouvelles expreſſions de ce qu'ils venoient de voir. Les uns deſſinoient les ſoldats armés & rangés en bataille; les autres peignoient les chevaux dans le mouvement du combat. Ils figuroient un coup de canon par du feu & de la fumée; & même le bruit par quelque choſe qui repréſentoit un éclair,

ſans oublier aucune de ces terribles circonſtances qui pouvoient exciter les ſoins, ou ſatisfaire la curioſité de leur Empereur.

Après l'exercice, Cortez ramena à ſon logis les deux Officiers Mexicains, qu'il régala d'un préſent de ces bijoux qui ſe font en Caſtille, pendant qu'on en préparoit un bien plus conſidérable pour être offert de ſa part à Motezuma. Ce préſent conſiſtoit en diverſes pieces curieuſes de verre ou de cryſtal, un chemiſe de toile de Hollande, un bonnet de velours cramoiſi, enrichi d'une médaille d'or qui repréſentoit Saint George, & une chaiſe de tapiſſerie, d'un ouvrage dont les Indiens firent tant d'eſtime, qu'elle fut miſe entre les meubles les plus précieux de l'Empereur. Par ce témoignage de libéralité, quoique peu conſidérable, & néanmoins magnifique aux yeux des Mexicains, Cortez voulut adoucir en quelque maniere le chagrin que ſa réſolution leur donnoit; & il les renvoya auſſi ſatisfaits de ſon honnêteté, que ſurpris & embarraſſés du deſſein qu'il témoignoit.



CHAPITRE II.

La réponse de Motezuma arrive avec un très riche présent ; mais il refuse la permission que Cortez lui demandoit d'aller à Mexique.

Les Mexicains s'arrêterent assez près du camp des Espagnols ; & sur ce qui arriva depuis, on jugea que c'étoit pour délibérer de la maniere dont ils devoient se conduire en cette rencontre : car après la conférence, Pilpatoé s'arrêta en ce lieu, sans doute afin d'observer de plus près les démarches des Espagnols. Le champ fut partagé en un instant. Aussi-tôt on vit s'élever un grand nombres de baraques ; & en peu d'heures cette campagne déserte devint un gros bourg fort peuplé. Pilpatoé prit des mesures afin de prévenir la jalousie que cette nouveauté pouvoit causer à Cortez, en lui mandant qu'il ne prenoit ce poste, que pour être plus en état de lui fournir des régals pour sa personne, & des provisions pour son armée. Quoiqu'on eût pénétré facilement l'artifice de cet Indien, on lui laissa tout le plaisir de croire qu'il nous l'avoit fort bien caché, puisqu'on en tiroit tout le profit ; car ils nous apportoient des vivres en abondance : & la crainte qu'ils avoient que leur défiance & leurs

ſoupçons ne fuſſent découverts, redoubloit encore les ſoins qu'ils prennoient de ne laiſſer manquer d'aucune choſe.

Teutilé alla juſqu'à ſon camp, d'où il envoya en diligence à Motezuma, les avis de tout ce qui ſe paſſoit en cet endroit là, avec les tableaux faits par ſon ordre, & le préſent de Cortez.

Les Rois de Mexique tenoient pour cet effet un grand nombre de couriers diſpoſés ſur tous les grands chemins de leur Empire. On choiſiſſoit pour cet emploi les plus légers entre les Indiens, & on les exerçoit avec beauconp de ſoins dès leur premiere jeuneſſe. Il y avoit des prix tirés du tréſor public, pour celui qui arriveroit le plutôt à un lieu déſigné. Le Pere Joſeph d'Acoſta, qui a obſervé & rapporté très exactement les coutumes des Mexicains, dit que la principale école où on dreſſoit ces couriers, étoit le premier Temple de la ville de Mexique, où étoit un Idole au haut d'un eſcalier de ſix-vingt degrés de pierre, & que celui qui arrivoit le premier aux pieds de l'Idole, emportoit le prix. Cet exercice pouvoit être enſeigné ailleurs que dans un Temple : néanmoins c'étoit le plus doux & le plus raiſonnable qui fût pratiqué au lieu qui ſervoit à cette carriere, je veux dire ſur ces degrés, qu'ils ſouilloient fort ſouvent du ſang des victimes humaines. Ces couriers ſe relevoient de diſtance en diſtance, à peu près comme nos chevaux

de poste : mais ils alloient encore plus vîte ; car en se succédant les uns aux autres sans aucuns retardement, avant qu'ils fussent hors d'haleine, la vîtesse de la course duroit sans interruption jusqu'à la fin de la carriere.

L'Histoire générale rapporte que Teutilé porta lui-même ses dépêches, & qu'il revint au bout de sept jours. Ce seroit une belle dilligence pour un Général, mais cela choque un peu la bienséance, outre qu'il y a soixante lieues de Mexique à Saint Jean d'Ulua par le chemin le plus court. On n'a pas moins de peine à croire que cette réponse fut apportée par un Ambassadeur exprès que Bernard Diaz nomme Quintalbor, & que le Recteur de Villahermosa qui a publié cette histoire de Diaz, fait accompagner par cent Nobles Mexicains : mais cela n'est pas important. Au fond, tous les Auteurs conviennent que la réponse vint en sept jours, & que Teutilé l'apporta au camp des Espagnols. Il la faisoit précéder par un présent de Motezuma, porté sur les épaules de cent Indiens, & avant que de prendre audience, il fit étendre contre terre des nattes qu'ils appellent *Petates* en leur langue, faites de feuilles de palmier, sur quoi on étala par son ordre, comme sur un buffet, toutes les différentes pieces qui composoient ce présent.

Ces pieces étoient des mantes de coton,

si fines & si bien travaillées, que leur différence avec la soie ne se reconnoissoit qu'en les maniant ; plusieurs garnitures de plumes, & d'autres curiosités de même matiere, dont les diverses couleurs produites par la nature, & recherchées avec beaucoup de choix sur des oiseaux que ce pays nourrit, étoient alliées ensemble avec tant d'adresse & de science, qu'en ménageant tous les différents jours, & mêlant les clairs & les bruns, ces Indiens osoient en former des tableaux, & représenter les objets au naturel, sans avoir besoin du pinceau ni des couleurs artificielles. Après cela on produisit diverses sortes d'armes, commes des arcs, des fleches & des rondaches, tout cela d'un bois précieux & rare, & suivi de deux grandes plaques rondes d'un travail singulier. La premiere, représentant le soleil en bosse, étoit d'or : & l'autre d'argent, représentoit la Lune. Après quoi on vit paroître quantité de joyaux d'or, & quelques-uns enrichis de pierreries. Ces pieces étoient des colliers, des bagues & des pendans d'oreilles à leur maniere : mais il y en avoit encore d'un plus grand poids, & toutes d'or travaillées en figures d'oiseaux & d'autres animaux, si délicatement, que le mérite de l'ouvrage surpassoit de beaucoup le prix du métal.

Après que Teutilé eut exposé ces richesses aux yeux de tous les Espagnols, il se tourna vers leur Général, & lui dit : » Que

» ſe grand Empereur Motezuma lui en-
» voyoit ces curioſités pour lui témoigner
» ſa reconnoiſſance du préſent qu'il lui
» avoit envoyé, & l'eſtime qu'il faiſoit de
» l'amitié de ſon Roi : mais qu'il ne jugeoit
» pas à propos d'accorder la permiſſion
» qu'il demandoit d'aller à ſa Cour, par-
» ceque l'état de ſes affaires ne le permet-
» toit pas «. Teutilé fit tout ce qu'il put pour donner des prétextes honnêtes à ce refus, diſant que les chemins étoient très difficiles ; qu'on rencontroit ſur la route des Nations barbares & indomptables, qui ne manqueroient pas de prendre les armes afin de s'oppoſer au paſſage des Eſpagnols, alléguant encore d'autres raiſons tirées de ſi loin, qu'il étoit aiſé de comprendre qu'il y avoit du myſtere, & quelque motif bien preſſant qui empêchoit Motezuma de ſe laiſſer voir aux Eſpagnols.

Cortez reçut le préſent avec des marques d'un profond reſpect ; après quoi il répondit au Général Mexicain : » Qu'il n'avoit
» pas deſſein de déplaire à Motezuma en
» négligeant ſes commandements ; mais
» qu'il lui étoit impoſſible de retourner en
» arriere ſans bleſſer l'honneur de ſon Roi ;
» & qu'il devoit pourſuivre l'exécution des
» ordres qu'il lui avoit donnés, avec tout
» l'empreſſement qu'il étoit obligé d'avoir
» pour la gloire d'une Couronne révérée
» par les plus grands Princes du Monde «.
Il s'étendit un peu ſur cet article avec tant

de vivacité & de résolution, que les Mexicains n'oserent lui repliquer. Ils offrirent seulement de redoubler leurs instances auprès de l'Empereur; & le Général, en leur donnant congé, les chargea d'un autre présent de même valeur que le premier qu'il avoit fait. Il les assura qu'il attendroit encore en ce lieu la réponse de leur Maître; mais qu'il auroit beaucoup de chagrin si elle tardoit à venir, & s'il se voyoit obligé à la solliciter de plus près.

Tous les Espagnols admirerent également la richesse du présent de Motezuma; mais les jugements qu'ils en firent furent bien différents; & cette contrariété s'augmentoit tous les jours dans la chaleur de la dispute. Les uns concevoient de hautes espérances d'une fortune avantageuse, & d'un heureux succès, fondé sur de si beaux commencements. Les autres mesuroient la puissance de Motezuma sur la valeur de son présent; d'où ils passoient aux raisonnements sur la difficulté de cette entreprise, condamnant de témérité le dessein de la pousser plus avant avec si peu de forces. On opposoit à ces raisons la valeur & la fermeté du Général qui les assuroit du succès. Enfin, chacun parloit suivant le mouvement de ses passions, avec des exagérations ordinaires aux gens de guerre, entre lesquels on connoît mieux qu'ailleurs, ce que peut la vigueur de l'esprit lorsqu'elle est soutenue par celle du cœur. Cortez les

laiſſa diſcourir ſans déclarer ſon ſentiment juſqu'à ce que le temps eût calmé ces premiers mouvements ; après quoi, afin d'occuper les ſoldats, ce qui eſt la meilleure voie pour faire ceſſer leurs raiſonnements, il commanda deux vaiſſeaux pour aller reconnoître la côte & chercher un port ou un ancrage plus ſûr ; car la rade où il ſe trouvoient étoit battue du vent du Nord. Ils avoient encore ordre de choiſir un lieu plus fertile que celui où ils étoient poſtés, afin d'y tranſporter le camp, en attendant la réponſe de Motezuma. Il diſoit que les ſoldats ſouffriroient trop ſur ces ſables brûlants, où la réverbération du ſoleil rendoit la chaleur inſupportable, & où leur repos étoit troublé durant la nuit par une infinité de moſquites, ou couſins, qui les perſécutoient horriblement. Cortez nomma pour Commandant de ces deux vaiſſeaux, François de Montexo ; & il choiſit lui-même les ſoldats qui devoient l'accompagner, mêlant adroitement entre les autres, ceux qui avoient paru les plus grands raiſonneurs ſur les difficultés de cette expédition. Il ordonna à Montexo d'aller le plus loin qu'il ſe pourroit ſur la route qu'il avoit déja tenue avec Jean de Grijalva ; qu'il marquât les lieux peuplés qu'il découvriroit au long de cette côte, ſans les reconnoître de près ; & qu'il revînt au bout de dix jours. Ainſi le Général pourvut à ce qui étoit néceſſaire : il donna de l'occupation aux eſprits

inquiets, & entretint les autres dans l'espérance de se voir bientôt soulagés. Cependant il n'étoit pas lui même sans inquiétude, lorsqu'il considéroit la grandeur de cette entreprise, & la foiblesse des moyens qu'il se trouvoit entre les mains pour la pousser à bout, sans néanmoins que rien pût ébranler la résolution qu'il avoit prise d'aller jusqu'au fond, malgré tous les périls qui se présentoient ; sachant d'ailleurs si bien se posséder, que les différents mouvements qui agitoient son esprit ne troubloient point cet air tranquille & gracieux qui paroissoit sur son visage.

CHAPITRE III.

La proposition de Cortez est très mal reçue à Mexique. Qui étoit Motezuma, la grandeur de son Empire, & l'état où il se trouvoit lorsque les Espagnols arriverent en ce pays-là.

La seconde nouvelle de la résolution de Cortez allarma terriblement la Cour de Mexique. Motezuma, dans les premiers transports de sa colère, se proposoit d'exterminer ces Etrangers qui avoient l'insolence de s'opposer à ses volontés : mais après avoir examiné de sang froid un dessein si violent, ce Prince tomba dans un accablement horrible, & la tristesse & l'ir-

résolution succéderent à sa colere. Il assembla tous ses Ministres & ses parents, & tint avec eux des conseils dont on cachoit les délibérations avec beaucoup de mystere. On fit des sacrifices publics dans tous les Temples; & le peuple, à son ordinaire, prit l'effroi de cette désolation dans l'esprit du Roi & de ceux qui avoient part au gouvernement. De-là il passa à des murmures, & enfin à des discours trop libres sur la ruine dont l'Empire étoit menacé par des présages qui l'annonçoient suivant leurs anciennes traditions. Mais il est temps de faire voir quel étoit Motezuma; en quel état son Empire se trouvoit alors; & encore le sujet de ce trouble que la venue des Espagnols jetta dans son esprit, & dans celui de ses Peuples.

L'Empire de Mexique étoit alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les Provinces qui avoient été découvertes jusqu'à ce temps-là dans l'Amérique Septentrionale, étoient gouvernées par ses Ministres ou par des Caciques qui lui payoient tribut. Sa grandeur, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cents lieues; & sa largeur, du Midi au Septentrion, s'étendoit jusqu'à deux cents lieues en quelques endroits. Le pays étoit fort peuplé par-tout, riche, & abondant en toute sorte de commodités. Ses bonnes étoient, du côté du Septentrion, la mer Atlantique, que l'on appelle maintenant

mer du Nord, qui lave ce long eſpace de côtes qui s'étend depuis Panuco juſqu'à Iucatan. L'Océan que l'on nomme Aſiatique, ou Golfe d'Anian, bornoit cet Empire du côté du couchant, depuis le cap Mindorin, juſqu'aux extrémités de la nouvelle Galice. Le côté du Sud, ou midi, occupoit cette vaſte côte qui court au long de la mer du Sud, depuis Acapulco juſqu'à Guatimala, & revient auprès de Nicaragua, vers ces iſthme ou détroit de terre qui diviſe l'Amérique en deux parties attachées enſemble par cet iſthme. Celui du Nord, ou Septentrion, s'étendoit juſqu'à Panuco, comprenant cette province entiere : mais ſes limites étoient reſſerrées conſidérablement en quelques endroits, par les montagnes dont les Chichimeques & les Otomies s'étoient emparés. Ces peuples farouches & barbares, ſans avoir entre eux aucune forme de Gouvernement, habitoient ou dans quelques trous ſous terre, ou dans les cavernes des rochers, vivant de ce que la chaſſe leur fourniſſoit, & des fruits que leurs arbres produiſoient ſans culture. Cependant ils ſe ſervoient de leurs fleches avec tant d'adreſſe & de force, & ils ſavoient ſi bien ſe prévaloir de l'avantage qu'ils tiroient de la ſituation & des défilés de leurs montagnes, qu'ils avoient ſoutenu & repouſſé plus d'une fois toutes les forces des Empereurs de Mexique : mais ils n'aſpiroient à vaincre que pour ne

devenir pas ſujets, & pour conſerver leur liberté entre les bêtes ſauvages.

L'Empire de Mexique avoit commencé, ainſi que pluſieurs autres, ſur des fondemens peu conſiderables, & étoit néanmoins parvenu à cette grandeur en l'eſpace de cent trente années; parce que les Mexicains, adonnés aux armes, & portés à faire la guerre par leur inclination, avoient aſſujetti par force les autres Nations qui peuploient cette partie du nouveau Monde. Le premier de leurs Capitaines fut un homme très habile & très brave, qui en fit de bons ſoldats, en leur inſpirant la connoiſſance & l'amour de cette gloire qui s'acquiert par les armes. Depuis ils élurent un Roi, donnant l'autorité ſouveraine à celui qui étoit eſtimé le plus vaillant; parcequ'ils ne connoiſſoient point d'autre vertu que la valeur; ou s'ils en connoiſſoint quelque autre, ils ne lui accordoient que le ſecond rang. Ils obſerverent toujours inviolablement cette coutume, de prendre le plus brave pour leur Roi, ſans avoir égard au droit de ſucceſſion acquis par la naiſſance: néanmoins lorſque le mérite étoit égal, ils adjugeoient la préférence à celui qui étoit du ſang Royal. C'eſt ainſi que la guerre, qui faiſoit leurs Rois, élevoit auſſi peu à peu & augmentoit leur Empire. D'abord l'emploi de leurs armes fut ſoutenu par la juſtice d'une légitime défenſe contre les attaques de leurs voiſins, qui vouloient les oppri-

mer; & le Ciel les favoriſa par des ſuccès avantageux; mais à meſure que leur puiſſance s'accrut, ils renoncerent à la juſtice, & s'érigerent en tyrans.

Nous verrons les progrès & les conquêtes de cette Nation, quand nous parlerons de la ſuite de leurs Rois, & que celle de notre Hiſtoire en ſera moins interrompue. Motezuma, ſelon les peintures de leurs Annales, fut l'onzieme entre ces Rois, & le ſecond de ce nom: & même avant qu'il fût élu, ſes grandes qualités lui avoient acquis l'eſtime & la vénération de tous les Mexicains.

Il étoit du ſang Royal, & dès ſa plus tendre jeuneſſe il avoit fait la guerre, où par de grandes actions il s'étoit élevé juſqu'aux premiers emplois, avec l'approbation générale. Comme ſa vanité trouvoit ſon compte en cette haute réputation, il revint à la Cour, où ſe voyant applaudi, & conſidéré comme le plus grand Capitaine de l'Etat, il crut qu'on ne pouvoit lui refuſer le Sceptre à la premiere élection; & il commença de ſe regarder comme un homme digne de la Couronne, parcequ'il avoit oſé y porter ſes penſées & ſes deſſeins.

Dès ce moment il employa tout ce qu'il avoit d'adreſſe à ſe faire des amis, qu'il conſideroit alors comme le plus grand bonheur de la vie; ſuivant en cela les maximes de la plus fine politique, qui, toute ſcience

qu'elle eſt, ne dédaigne pas quelquefois de ſe mêler entre les Barbares, ou plutôt qui en fait elle-même, lorſque ce qu'ils appellent Raiſon d'Etat prend le deſſus ſur la droite raiſon. Il affectoit en toute ſorte de rencontres, de marquer une grande obéiſſance, & beaucoup de vénération pour ſon Roi. Sa conduite étoit ſage & modeſte; toutes ſes actions & ſes paroles étoient compoſées; ſes manieres graves & ſon procédé toujours égal; en ſorte que les Indiens diſoient, que le nom de Motezuma lui convenoit fort bien, parce qu'en leur langue il ſignifie *le Prince ſévere*; mais il ſavoit fort bien tempérer cette ſévérité, en gagnant les cœurs par ſes libéralités.

Cette conduite lui attiroit une grande conſidération, qui étoit encore beaucoup relevée par le zele qu'il témoignoit pour ſa Religion, le plus ſûr & le plus puiſſant des moyens dont on ſe ſert pour ſe rendre le maître des eſprits, qui ne s'attachent qu'aux apparences. Pour cet effet Motezuma choiſit le Temple le plus fréquenté, où il fit conſtruire un appartement en maniere de tribune, expoſé à la vue de tout le peuple, lorſqu'il employoit pluſieurs heures à recevoir les applaudiſſements qu'on donnoit à ſa fauſſe piété, & à conſacrer entre ſes Dieux l'Idole de ſon ambition.

Des manieres ſi concertées lui attirerent l'eſtime & la vénération de tout le monde; en ſorte qu'après la mort du Roi, il fut

choisi tout d'une voix par les Electeurs, & le peuple confirma leur choix par des démonstrations d'une excessive joie. Toutes les grimaces de l'hypocrisie ne lui manquerent pas, pour colorer une feinte résistance : il se fit chercher long-temps, en mourant de peur qu'on ne le trouvât pas, & il ne donna son consentement à l'élection, qu'après toute la répugnance qui pouvoit le faire valoir. Mais à peine se vit-il sur le Trône, que l'artifice cessant tout à coup, il sortit d'un état qui faisoit tant de violence à son naturel, & il laissa paroître tous les vices qui s'étoient revêtus jusqu'alors des apparences de la vertu.

La premiere action où son orgueil se déclara, fut en renvoyant tous les Officiers qui composoient la maison du Roi, & qui étoient tirés des familles populaires, ou d'une médiocre condition. Motezuma ne voulut plus que des Nobles pour entrer dans toutes les charges de son palais, même pour les plus vils emplois, sous le prétexte de la bienséance. Il ne se laissoit voir par ses sujets que très rarement, & par ses Ministres & ses domestiques, qu'autant qu'il étoit nécessaire de se communiquer ; faisant entrer ainsi le chagrin de la solitude dans la composition de la Majesté. Il inventa de nouvelles révérences, & des cérémonies inusitées, pour ceux qui approchoient de sa personne, en poussant insolemment le respect jusqu'aux bornes de l'a-

doration; & se figurant que la vie & la liberté de ses sujets dépendoient souverainement de son caprice, il exerça contre quelques-uns des cruautés horribles, afin que personne ne pût douter de son pouvoir.

Il créa de nouveaux impôts, sans que la nécessité des affaires de l'Etat l'y obligeât. Ces impôts se levoient par tête, sur cette prodigieuse multitude de peuple, & avec tant de rigueur, qu'on forçoit jusqu'aux pauvres mendiants à reconnoître leur dépendance, par le misérable tribut de quelques baillons, ou d'autres choses de cette nature, qu'ils venoient jetter à ses pieds, & que l'on portoit à son trésor.

Ces violences avoient jetté une grande frayeur dans l'esprit de tous les sujets de Motezuma : mais comme la crainte & la haine ne se séparent guere, quelques provinces se révolterent, & Motezuma voulut aller en personne châtier leur rebellion; car la jalousie qu'il avoit de son autorité, ne lui permettoit pas de mettre quelque autre que soi à la tête des armées; & l'on ne peut douter qu'il n'eût tous les talents nécessaires pour les commander. Les seules provinces de Mechoacan, de Tlascala & de Tepeaca se maintinrent dans la révolte : & Motezuma disoit qu'il avoit différé de les soumettre, parcequ'il avoit besoin d'ennemis pour se fournir d'esclaves, dont il faisoit les misérables victimes de ses cruels sacri-

fices ; l'inhumanité de ce Prince paroiſſant juſques dans ſa tolérance, & lors même qu'il épargnoit les châtiments.

Il y avoit quatorze années qu'il regnoit ſuivant ces maximes, lorſque Hernan Cortez aborda ſur les côtes de ſon Empire. La derniere de ces années fut toute remplie de préſages & de prodiges affreux que le ciel envoya ou permit, pour amollir la férocité de ces barbares, & pour rendre moins difficile aux Eſpagnols ce grand ouvrage, auquel la Providence les conduiſoit par des voies ſi cachées, & avec des moyens ſi diſproportionnés à la grandeur de l'entrepriſe.

CHAPITRE IV.

On rapporte les divers prodiges, & autres ſignes qui parurent à Mexique avant l'arrivée de Cortez, & qui firent connoître aux Indiens que la ruine de cet Empire étoit proche.

APRÈS avoir donné cette connoiſſance de la perſonne & de l'Empire de Motezuma, il faut encore apprendre les raiſons de la réſiſtance opiniâtre que ce Prince & ſes Miniſtres témoignerent à rejetter les propoſitions de Cortez ; cette premiere difficulté, qui traverſa ſon entrepriſe, étant un

un des premiers efforts que le démon fit pour s'y oppoſer. Lorſque Jean de Grijalva aborda les côtes de Mexique, & que l'on reçut dans la ville capitale la premiere connoiſſance de cette nouveauté, tant de différents prodiges parurent en même temps par-tout l'Empire, que Motezuma en prévoyant la ruine prochaine & comme aſſurée, tomba dans un terrible abattement, qui ſe communiqua bientôt à tous ſes ſujets.

Une effroyable comete parut durant pluſieurs nuits comme une piramide de feu, commençant à minuit, & s'avançant juſqu'au plus haut du ciel, où la venue du ſoleil la faiſoit diſparoître. Elle fut ſuivie d'une autre commete, ou nuée claire, en figure d'un ſerpent de feu à trois têtes, qui ſe levant en plein jour du lieu où le ſoleil ſe couche, couroit avec une extrême rapidité juſqu'à l'autre horiſon, où elle diſparoiſſoit, après avoir marqué la trace de ſon chemin dans toute cette étendue par une infinité d'étincelles, qui s'évanouiſſoient en l'air.

Le grand lac de Mexique rompit ſes digues, & inonda les terres qui ſont ſur ſes bords, avec une impétuoſité que l'on n'avoit point encore remarquée. Quelques maiſons furent emportées par ce torrent, d'où l'on voyoit ſortir comme des bouillons à pluſieurs repriſes, ſans qu'il fût arrivé aucune tempête de vent, ou d'autre

mauvais temps, à quoi l'on pût attribuer un mouvement si extraordinaire. Un temple de la ville s'embrâsa, sans qu'on pût découvrir la cause de cet incendie, ni trouver des moyens pour en appaiser la fureur, qui consuma jusqu'aux pierres; & le réduisit tout entier en cendres. On entendit dans l'air en différents endroits, des voix plaintives qui annonçoient la fin de cette Monarchie, & toutes les réponses des Idoles répétoient ce funeste pronostic; le démon prononçant par leurs organes ce que la science qu'il a des causes naturelles, qui étoient alors en grand mouvement, lui peut découvrir par conjectures dans l'avenir, ou peut-être ce qu'il avoit appris par l'Auteur même de la nature, qui lui donne quelquefois pour supplice, d'être l'instrument de la vérité. On apporta à Motezuma plusieurs monstres de différentes especes, & tous horribles à voir, qu'il regarda comme de malheureux présages. En effet, si ces signes ont été nommés monstres par les Anciens, à cause qu'ils montrent ou désignent quelque chose, on ne doit pas s'étonner qu'ils passassent pour présages entre des barbares, dont l'ignorance n'étoit pas moindre que la superstition.

Deux prodiges fort remarquables entre les autres, rapportés par les Historiens de Mexique, acheverent d'accabler l'esprit de Motezuma, & l'on ne doit pas les oublier, puisque le Pere Joseph d'Acosta, Jean Bo-

tero, & d'autres Auteurs graves & judicieux, ne les ont pas jugés indignes d'être remarqués. Quelques Pêcheurs rencontrerent au bord du lac de Mexique, un oiſeau d'une grandeur extraordinaire, & d'une figure monſtrueuſe : ils s'en ſaiſirent, & crurent qu'ils devoient le préſenter à l'Empereur, à cauſe de la rareté du fait. L'oiſeau étoit hideux à voir, & il avoit ſur la tête comme une lame luiſante en façon de miroir, où la réverbération des rayons du ſoleil produiſoit une lumiere triſte & affreuſe. Motezuma attacha d'abord ſes yeux ſur cette lame ; & en s'approchant pour l'examiner de plus près, il apperçut au dedans la repréſentation d'une nuit, & des étoiles qui brilloient en quelques endroits, d'eſpace en eſpace, à travers l'obſcurité ; le tout ſi naturellement, qu'il ſe retourna vers le ſoleil, comme s'il eût douté qu'il fût jour en ce moment : mais quand il revint au miroir, il y trouva d'autres objets bien plus effroyables. Au lieu de la nuit, il vit des gens inconnus & armés, qui venoient du côté de l'Orient, & qui faiſoient un horrible carnage de ſes ſujets. Il fit appeller ſes Prêtres & ſes Devins pour les conſulter ſur ce prodige ; & l'oiſeau demeura immobile, juſqu'à ce que pluſieurs d'entre eux euſſent fait la même expérience, & puis il s'échappa en un moment d'entre leurs mains, leur laiſſant un nouveau

ſujet de frayeur, par une fuite ſi prompte & ſi bruſque.

Peu de jours après, un Laboureur, homme ſimple & groſſier, vint au palais, demanda d'être introduit à l'audience de l'Empereur, avec tant d'inſtance & d'empreſſement qu'il parut qu'il y avoit du myſtere : on tint conſeil ſur ce ſujet, & on conclut qu'il falloit l'écouter. Après qu'il eut fait ſes révérences, cet homme, ſans paroître ni étonné, ni embarraſſé, fit un diſcours en ſon langage ruſtique ; mais avec une liberté & une éloquence qui parurent être l'effet d'un tranſport ſurnaturel, comme ſi quelque autre eût parlé par ſa bouche : » Seigneur, *dit-il au Roi*, j'étois » hier au ſoir occupé à cultiver mon héri» tage, lorſque je vis fondre ſur moi avec » impétuoſité, un aigle d'une groſſeur ex» traordinaire. Il me prit entre ſes ſerres, » & m'enlevant durant un aſſez long eſ» pace, il me mit enfin à l'entrée d'une » grotte, où un homme étoit en habit » royal, dormant entre des fleurs & d'au» tres parfums, & tenant en ſa main une » paſtille allumée. Je pris la hardieſſe de » m'approcher, & je vis ou votre figure, » ou votre propre perſonne ; ſur quoi je » n'oſerois rien aſſurer, ſinon qu'il me pa» roît encore que j'étois alors d'un ſens » raſſis & fort libre. La crainte & le reſpect » me pouſſoient à me retirer promptement,

» lorſque je fus arrêté par le commande-
» ment d'une voix qui, me parlant avec
» beaucoup d'autorité, ne me cauſa pas
» moins de frayeur, en m'ordonnant de
» prendre la paſtille de votre main, &
» de l'appliquer en un endroit de votre
» cuiſſe qui étoit à découvert. Je me dé-
» fendis autant que je le pus de com-
» mettre une action qui me paroiſſoit ſi
» inſolente; mais la même voix, d'un ton
» effroyable, me força d'obéir. Moi-même,
» Seigneur, ſans pouvoir réſiſter à cet or-
» dre, la frayeur me rendant hardi, j'ap-
» pliquai la paſtille brûlante à votre cuiſſe,
» & vous ſouffrîtes la brûlure ſans vous
» éveiller, ni faire aucun mouvement.
» J'aurois cru que vous étiez mort, ſi au
» milieu de la tranquillité de votre ſom-
» meil qui vous ôtoit le ſentiment, le mou-
» vement de la reſpiration ne m'eût aſſuré
» de votre vie. Alors la voix, qui paroiſ-
» ſoit ſe former dans le vent, me dit: C'eſt
» ainſi que ton Roi s'endort, en s'aban-
» donnant aux délices & aux vanités, lorſ-
» que le courroux des dieux gronde ſur ſa
» tête, & que tant d'ennemis viennent
» d'un autre monde, pour détruire ſon Em-
» pire & ſa Religion: dis-lui qu'il s'éveille,
» pour apporter, s'il ſe peut, du remede
» aux malheurs qui le menacent. A peine
» la voix eut-elle fini ce diſcours, qui a
» fait une ſi forte impreſſion dans mon eſ-
» prit, que l'aigle me reprit dans ſes ſerres,

» & me rapporta dans mon champ, sans
» me faire aucun mal. C'est l'avertissement
» que je vous donne, suivant l'ordre des
» dieux. Réveillez-vous, Seigneur, votre
» orgueil & votre cruauté les irritent. Ré-
» veillez-vous, encore une fois, & regar-
» dez combien votre assoupissement est
» dangereux, puisque ce feu, que votre
» conscience y applique en maniere de
» cautere, n'a pas la force de vous en faire
» revenir. Cependant, vous ne pouvez
» plus ignorer que les cris de vos peuples
» ne soient parvenus jusqu'au ciel, avant
» que d'arriver à vos oreilles «.

Après ces paroles, ou d'autres semblables prononcées par ce paysan, ou par l'esprit qui l'inspiroit, il tourna le dos, & sortit si brusquement, qu'aucun des Officiers de Motezuma n'eut la hardiesse de l'arrêter. Le Prince néanmoins, suivant le premier mouvement de sa férocité naturelle, alloit ordonner qu'on taillât en pieces cet insolent, s'il n'eût été empêché par le mouvement d'une douleur extraordinaire qu'il sentit à sa cuisse. Il y fit regarder, & tous ceux qui étoient présents apperçurent les marques d'une brûlure récente, dont la vue effraya Motezuma, & lui fit faire plusieurs réflexions sans quitter le dessein de châtier le paysan, en le faisant servir de victime pour appaiser la colere de ses Dieux : d'où l'on voit ces avertissements qui venoient du démon, marqués du vice

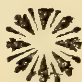
de leur origine, puiſqu'ils portoient plutôt à la colere & à l'obſtination, qu'à la correction, & à la connoiſſance de ſa faute.

Deux événements ſi extraordinaires peuvent avoir été exagérés par la crédulité de ces Barbares, qui les ont rapportés aux Eſpagnols. La foi, en ces occaſions, a toujours ſon recours à la vérité, qui ne nous défend pas de croire que le Démon ne mît toute ſorte d'artifices en uſage, pour irriter Motezuma contre les Eſpagnols, & pour ſuſciter des obſtacles à la prédication de l'Evangile : car ſuppoſant que Dieu lui donne le pouvoir de ſe ſervir de toute l'étendue de ſa connoiſſance, il eſt certain qu'il a pu feindre ou former ces fantômes, ou apparences de monſtres, ſoit en leur donnant des corps viſibles d'un air épaiſſi & mêlé avec les autres éléments, ſoit en corrompant les ſens & en trompant l'imagination ; ce qui lui eſt plus ordinaire, & dont nous avons dans la ſainte Ecriture des exemples, qui autoriſent ce qui ſe trouve de même nature dans les Hiſtoires profanes.

Ces ſignes, ou plutôt ces prodiges qui parurent, tant dans la ville de Mexique, qu'en pluſieurs autres lieux de cet Empire, avoient tellement abattu l'eſprit de Motezuma, & ſi fort étonné les plus ſages de ſon Conſeil quand la ſeconde nouvelle de la réſolution de Cortez arriva, qu'ils crurent voir fondre en ce moment ſur leurs têtes

tous les malheurs dont ils étoient menacés. Ils tinrent plusieurs assemblées extraordinaires, où les avis furent différents. Les uns vouloient que l'on traitât comme ennemis, ces Etrangers qui entroient armés sur les terres de l'Empire, en un temps où tant de prodiges éclatoient de tous côtés; parce-qu'en les recevant, & en leur témoignant de la confiance, c'étoit s'opposer à la volonté des Dieux, qui n'avoient envoyé ces avertissements avant de les frapper, qu'afin de leur marquer ce qu'ils devoient faire pour éviter le châtiment. Les autres, plus prudents ou plus timides, voulant prévenir les malheurs qui pouvoient naître de la guerre, exagéroient la valeur de ces Etrangers, la violence de leurs armes, & la fierté de leurs chevaux. Ils représentoient le furieux carnage qu'ils avoient fait à Tabasco, dont l'Empereur avoit eu des avis bien assurés : & quoiqu'ils n'accordassent point une foi entiere à ce que les vaincus publioient, que les Espagnols étoient immortels, néanmoins ils n'osoient encore les considérer comme des hommes ordinaires. Ils trouvoient même en eux quelque ressemblance avec leurs Dieux, fondée sur ces foudres qui partoient de leurs mains, pour aller terrasser leurs ennemis; outre l'empire qu'ils avoient sur ces bêtes si féroces, qui entendoient leurs commandements, & qui combattoient en leur faveur.

Après avoir écouté ces differentes opinions, Motezuma prenant le milieu entre l'une & l'autre, conclut, qu'il falloit refuser absolument à Cortez la permission de venir à la Cour, & lui mander qu'il eût à se retirer au plutôt de dessus les terres de l'Empire; & pour l'obliger à obéir de meilleure grace, il résolut de lui envoyer un présent de même valeur que le premier, ajoutant que si les voies douces ne réussissoient pas, on auroit recours aux violentes, en levant une armée si forte, & de si bons soldats, qu'on n'eût pas sujet d'appréhender la même disgrace que celle qui étoit arrivée au Cacique de Tabasco. Qu'il ne falloit pas que la vue du petit nombre de ces étrangers fît naître du mépris pour eux, ou une vaine confiance, puisque leur valeur extraordinaire & leurs armes épouvantables, étoient des avantages très considérables, sur-tout après leur arrivée en ce pays, en un temps funeste & malheureux par l'apparition de ces divers prodiges qui devoient redoubler l'attention que l'on faisoit sur les forces de ces étrangers, redoutables jusqu'à ce point, que les Dieux employoient leurs soins à en prévenir les effets, en les annonçant.



CHAPITRE V.

François de Montexo revient après avoir reconnu la Ville de Quiabislan. Les Ambassadeurs de Motezuma arrivent, & s'en retournent avec peu de satisfaction. Les Soldats Espagnols se mutinent, & Cortez les appaise par son adresse.

DURANT que la Cour de Motezuma étoit occupée à ces tristes réflexions, Hernan Cortez s'employoit à acquérir tous les jours des connoissances plus particulieres de ce pays là, à gagner l'affection des Indiens qui venoient à son camp, & à élever le cœur de ses soldats par l'espérance de cette haute fortune que le sien lui promettoit. François de Montexo revint alors de son voyage après avoir suivi la côte durant quelques lieues, & découvert un bourg d'Indiens situé en un endroit où la terre étoit fertile & cultivée, & où la mer formoit une espece d'anse ou de port, que les Pilotes jugerent être propre pour mettre les vaisseaux en sureté, à l'abri de quelques rochers fort élevés qui rompoient la force du vent. Ce lieu étoit éloigné de Saint Jean d'Ulua d'environ douze lieues, & Cortez le regardoit déja comme un poste où son armée seroit campée plus commo-

dément ; mais avant qu'il eût pris la résolution d'y aller, il reçut la réponse de Motezuma.

Teutilé arriva suivi de deux Officiers Généraux de l'armée qu'il commandoit. Ils portoient des brasiers où ils faisoient brûler un baume aromatique appellé Copal. Après que leurs cérémonies se furent exhalées pour ainsi dire en fumée, Teutilé fit produire le présent un peu moindre que celui qui fut fait à la premiere Ambassade, mais composé de pieces de même espece & valeur, excepté quatre pierres vertes en façon d'émeraudes qu'ils appelloient *chalcuites*. Le Mexicain appuyant sur cet article du présent, dit à Cortez avec beaucoup de gravité : » Que Motezuma envoyoit ces » pieces expressément pour le Roi des Espagnols, & qu'elles étoient d'un prix » inestimable «. Mais on devoit faire peu de cas de ces exagérations en un pays où le verre passoit pour quelque chose de fort rare.

La harangue des Ambassadeurs fut courte & désagréable ; & la conclusion de renvoyer leurs hôtes sans replique. Il étoit déja tard : & comme Cortez alloit leur répondre, on sonna l'*Ave Maria* à la barraque qui servoit d'Eglise. Aussi-tôt le Général se mit à genoux, & tous les autres Espagnols firent la même chose à son imitation. Leur silence & cette marque de dévotion surprirent Teutilé, & il pria Marina

de lui apprendre ce que c'étoit que cette cérémonie. Cortez comprit ce qu'il demandoit, & crut qu'en satisfaisant à la curiosité de l Indien, il seroit fort à propos de lui dire quelque chose de notre Religion. Le Pere Barthelemy-d'Olmédo embrassa cette occasion avec beaucoup de joie ; & tâchant de s'accomoder à la foiblesse des yeux de ces Infideles, il leur découvrit quelques lumieres des mysteres de notre Foi. Il employa son éloquence à leur faire concevoir : *Qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui étoit le principe & la fin de toutes choses ; & qu'en adorant leurs Idoles, ils rendoient ce culte au Démon, mortel ennemi du genre humain.* Il appuya sa proposition de quelques-unes de ces raisons que l'on comprend aisément, & que les Indiens écouterent avec cette espece d'attention qui marque que la force de la vérité se fait sentir à l'esprit. Ce fut sur ce principe que Cortez répondit à Teutilé : » Qu'un des sujets de son Ambassade, & le principal motif qui obligeoit son Roi d'offrir son amitié à Motezuma, étoit l'obligation que les Princes Chrétiens ont de s'opposer aux erreurs de l'Idolâtrie. Qu'un de ses plus ardents désirs étoit de lui faire recevoir ces instructions qui conduisent à la connoissance de la vérité, & de lui aider à sortir hors de la servitude du Démon, invisible tyran de son Empire, qui exerçoit une tyrannie réelle sur l'Empereur même, dont

» il faisoit son esclave, quoiqu'à l'exté-» rieur il fût un si puissant Monarque. Que » comme il venoit d'un pays si éloigné » pour des affaires de telle importance, de » la part d'un Roi plus puissant encore que » Motezuma, il ne pouvoit se défendre de » faire de nouveaux efforts & de poursui-» vre fortement les instances qu'il avoit » faites jusqu'à ce qu'il eût obtenu une au-» dience favorable, puisqu'il n'apportoit » que la paix, ainsi qu'il étoit aisé de le ju-» ger par ceux qui l'accompagnoient, dont » le petit nombre ne pouvoit donner au-» cun ombrage, ni faire croire qu'il eût » d'autres desseins «.

Teutilé eut peine à attendre la fin de ce discours : il se leva brusquement & marquant sur son visage de l'impatience mêlée de chagrin & de colere, il dit : » Que » jusqu'alors le grand Motezuma avoit mis » la douceur en usage en le traitant com-» me son hôte; mais que s'il s'opiniâtroit » à faire toujours la même réponse, ce se-» roit sa faute s'il se trouvoit traité comme » un ennemi «. Alors, sans attendre d'autre replique ni prendre congé, il sortit à grands pas suivi de Pilpatoé & des autres Indiens de son cortége. Un procédé si cavalier embarassa un peu Cortez; mais il revint en un moment; & en s'adressant à ses Officiers, il leur dit en riant : » Nous ver-» rons comment ils soutiendront la gageure. » En tout cas, nous savons la maniere dont

» ils se battent, & les menaces ne sont
» souvent que des marques d'une prudente
» crainte «. Et pendant qu'on serroit les
diverses pieces du présent, il railloit encore, en disant : » Que des Barbares n'a-
» chetoient pas à si juste prix la retraite
» d'une Armée Espagnole, & que ces ri-
» chesses offertes à contre temps, étoient
» des gages de foiblesse, bien plus que de
» libéralité «. C'est ainsi qu'il savoit saisir jusqu'aux moindres occasions d'animer les soldats, & cette même nuit il doubla partout ses corps-de-gardes, quoiqu'il ne fût pas vraisemblable que les Mexicains eussent une Armée toute prête pour attaquer son camp; mais il regardoit comme possible tout ce qui pouvoit arriver. Et en effet, jamais un Capitaine n'eut trop de ces soins que la vigilance inspire; & souvent les heures qu'on croit qu'il donne au repos dans son cabinet, sont celles qui paroissent le mieux employées quand il en sort.

Le retour du soleil découvrit une nouveauté considérable qui fit naître quelque altération dans notre camp. Les Indiens qui peuploient les barraques construites auprès des Espagnols, sous l'ordre de Pilpatoé, s'étoient retirés plus avant dans les terres, & il ne paroissoit pas un seul homme en toute cette campagne. Ceux des villages ou des bourgs voisins qui apportoient des vivres tous les jours, cesserent aussi tout d'un coup d'en apporter; & ces

commencements d'une nécessité que la crainte fit sentir plutôt que l'effet, furent néanmoins suffisants pour dégoûter quelques soldats, qui commencerent à regarder comme une témérité mal concertée, le dessein de peupler un pays si stérile. Ces murmures hausserent le ton à quelques partisans de Diego Velasquez : ils ne se cachoient plus pour dire dans les conversations; *Que Cortez jouoit à les perdre, & que son ambition prenoit un vol que ses forces ne pouvoient soutenir. Qu'on ne pouvoit sauver du blâme de témérité, le dessein de se maintenir avec si peu de monde, sur les terres d'un si puissant Monarque. Qu'il falloit que tout le monde s'unît pour crier que le retour étoit nécessaire en l'île de Cuba, afin de fortifier la flotte & l'armée, & donner un fondement plus assuré à cette entreprise.*

Cortez bien averti de ces bruits, employa tous ses amis & ses confidents pour pénétrer les sentiments des soldats en général, & il trouva que le plus grand nombre & les plus braves étoient de son parti. Sur cette confiance, il permit aux malcontents de venir le trouver, pour lui représenter leurs raisons. Diego d'Ordaz porta la parole pour tous les autres, & d'un air assez déconcerté & chagrin, il dit au Général : » Que les soldats étoient désespé-
» rés, & en terme de franchir les bornes
» de l'obéissance & de la discipline, parce-
» qu'ils avoient entendu dire, qu'on par-

» loit de ſuivre cette entrepriſe où ils ſe » voyoient engagés : & qu'il falloit avouer » que leur chagrin n'étoit pas tout à fait dé» raiſonnable, puiſque ni le nombre des ſol» dats, ni l'appareil des vaiſſeaux, ni le » fond des vivres & des munitions n'a» voient aucune proportion avec le deſſein » de conquérir un Empire ſi puiſſant, & » d'une ſi vaſte étendue. Que perſonne » n'étoit aſſez ennemi de ſoi même, pour « vouloir ſe ſacrifier au caprice d'autrui ; & » qu'il étoit néceſſaire que l'on ſongeât à ſe » retirer à Cuba, afin que Diego Velaſquez » pourvût la flotte d'un renfort conſidéra» ble, & reprît le deſſein de cette con» quête avec plus d'ordre & de forces ».

Cortez écouta la harangue, ſans paroître choqué, ni de la dureté de cette propoſition, ni de celle du ſtyle dont on lui parloit ; & répondit à Ordaz, d'un ſang froid admirable : » Qu'il lui étoit obligé de ſon » avis, parcequ'il n'avoit point encore ap» pris le dégoût de ſes ſoldats ; qu'au con» traire il croyoit qu'ils devoient être con» tents, & pleins de confiance, puiſqu'en » cette expédition, ils n'avoient point en» core eu de ſujet de ſe plaindre de la for» tune, ſi ce n'étoit qu'ils fuſſent fatigués » de l'excès de ſes careſſes. Qu'un voyage » ſans traverſes, favoriſé de la mer & des » vents, des ſuccès tels que leurs deſirs » même ne pouvoient s'en figurer de plus » heureux, l'aſſiſtance du ciel qui s'étoit

» déclaré pour eux à Cozumel, une grande » victoire à Tabaſco, le bon accueil & les » régals qu'on leur avoit fait en ce pays-» là, n'étoient pas des principes dont on » dût attendre une concluſion ſi déſagréa-» ble : attendu même que l'éloignement » fait paroître les obſtacles plus grands » qu'ils ne ſont, & que ces monſtres de » l'imagination ſe diſſipent ſouvent, quand » on y porte la main. Néanmoins, que ſi « les ſoldats avoient ſi peu de confiance & » de courage, comme on lui diſoit, ce ſe-» roit une grande folie de compter ſur leur » ſecours, dans une entrepriſe de cette » nature. Qu'il falloit donc prendre ſes » meſures pour retourner à l'iſle de Cuba, » ainſi qu'ils lui propoſoient : mais qu'il » vouloit bien leur avouer, qu'il ſe trou-» voit forcé à cette réſolution par le con-» ſeil de ſes amis, bien plus que par l'in-» clination des ſoldats & du menu peuple ». Il ajouta encore d'autres paroles, par leſquelles il déſarma la malice de cette faction de mutinés, ſans leur laiſſer aucun ſujet de la faire éclater, juſqu'à ce qu'il prît ſon temps pour les déſabuſer; & cet art de diſſimuler, dont on permet quelquefois le bon uſage à la prudence, fit voir qu'il ſçavoit ſe relâcher quand il étoit néceſſaire, pour revenir avec de plus grandes forces à l'exécution de ſes deſſeins.



CHAPITRE VI.

On publie le retour en l'Isle de Cuba. Les Soldats que Cortez avoit mis dans ses intérêts font des protestations contre ce retour. Le Cacique de Zempoala recherche l'amitié des Espagnols ; & on fonde la Ville de Vera-Cruz.

QUELQUES heures après qu'Ordaz & ceux de sa cabale eurent présenté leurs requêtes à Cortez, il fit publier par le camp, que tout le monde se tint prêt à s'embarquer le lendemain au matin, pour retourner à Cuba; & il donna pour cet effet des ordres aux Capitaines, de remonter avec leurs compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient déja commandés. Cette résolution ne fut pas plutôt divulguée parmi les soldats, que ceux qui étoient prévenus & gagnés en faveur du Général, s'émurent en criant : » Que Cortez les avoit trompés, » en leur faisant croire qu'ils alloient s'établir en ce pays-là, & le peupler. Qu'ils » ne vouloient ni le quitter, ni retourner » à Cuba : ajoutant, que s'il avoit dessein » de se retirer, il pouvoit l'exécuter, avec » ceux qui avoient pris leurs mesures pour » le suivre. Que pour eux, ils ne man- » queroient point de Commandant ; &

» qu'il ſe trouveroit encore quelque brave « Cavalier qui voudroit bien en prendre la » charge ». Le bruit de ces diſcours s'augmenta juſqu'à ce point, que pluſieurs de ceux que la faction contraire avoit entraînés ſans ces ſentiments, revinrent au parti du Général. Ces gens crierent plus haut que les autres; & les amis de Cortez, qui avoient ſoulevé ce premier mouvement, ſe trouverent embarraſſés à appaiſer le dernier. Ils approuverent leur réſolution, & offrirent d'en parler à Cortez, afin de l'obliger à ſuſpendre celle qu'il avoit priſe pour le retour. En effet, ils partirent auſſitôt pour aller le chercher, afin de ne laiſſer point refroidir cette nouvelle ardeur. Ils y allerent, accompagnés de la plus grande partie des ſoldats; & lorſqu'ils furent en ſa préſence, ils lui dirent : » Que toute l'armée étoit prête à ſe ſoulever, à cauſe » d'une nouveauté ſi ſurprenante. *Ils ſe » plaignirent (où feignirent qu'on ſe plai» gnoit)* : Qu'une réſolution de cette con» ſéquence eût été priſe ſans demander l'a» vis des Capitaines. *Ils appúyoient* ſur la » honte & l'injure que le nom des Eſpa» gnols ſouffriroit, en abandonnant une » entrepriſe, au ſeul bruit des difficultés » qui pouvoient s'y rencontrer, & en tour» nant le dos ſans tirer l'épée. *Ils repré» ſentoient à Cortez ce qui étoit arrivé à » Grijalva* : Que le chagrin de Velaſquez » avoit été fondé ſur ce que Grijalva n'a-

« voit pas fait d'établissement dans le pays » qu'il avoit découvert : que c'étoit le sujet que Velasquez avoit pris pour traiter » ce Commandant de lâche, & pour lui » ôter la conduite de la flotte ». Enfin, ils n'oublierent rien de tout ce qu'il leur avoit lui-même dicté ; & il les écouta comme des gens qui le surprenoient, en lui apprenant un incident tout nouveau. Cependant Cortez fit toutes les façons qui étoient nécessaires. Il se fit beaucoup prier d'accorder une chose qu'il souhaitoit passionément : à la fin, témoignant qu'il se rendoit, il dit : » Qu'il avoit été mal informé, par quelques personnes engagées bien avant dans » l'intrigue d'une certaine faction (*Il ne » nomma personne, afin de paroître discret*). » Ces gens lui avoient assuré que les soldats étoient désolés, & crioient qu'il » falloit absolument abandonner ce pays, & » retourner à Cuba. Que comme il avoit donné dans cette résolution contre son goût, » & par pure complaisance pour les soldats, il demeureroit en ce pays avec une » satisfaction d'autant plus grande, qu'il » les voyoit en des sentiments qui s'accordoient parfaitement avec le service du » Roi, & l'obligation que de véritables » Espagnols se font, d'aimer l'honneur » plus que la vie : mais qu'ils devoient » comprendre qu'il ne vouloit que des soldats de bon gré, & que la guerre n'étoit » pas un emploi de forçats. Qu'ainsi, quicon-

» que trouveroit bon de ſe retirer à Cuba, » le pouvoit faire ſans aucun obſtacle; & » que dès ce moment il donneroit ordre » qu'il y eût une embarcation ſure, & des » vivres préparés pour tous ceux qui ne ſe » ſentiroient pas diſpoſés à ſuivre volontai» rement ſa fortune ». Cette réſolution fut reçue avec de grands applaudiſſements. Le nom de Cortez retentit par-tout; & on vit des chapeaux voler en l'air de tous côtés, qui eſt une maniere dont les ſoldats expliquent leur joie. Les uns la produiſoient comme ils la ſentoient : les autres la montroient, pour ne ſe pas marquer par une mauvaiſe diſtinction; & perſonne n'oſa contredire la propoſition d'un établiſſement. Ceux mêmes qui avoient appuyé les plaintes des mécontents, n'eurent plus la hardieſſe de ſe déclarer. Ils firent des excuſes à Cortez, qui reçut leurs raiſons ſans les approfondir, réſervant à s'en plaindre à une meilleure occaſion.

Il arriva en ce même temps, que Bernard Diaz étant en ſentinelle ſur les avenues du camp, avec un autre ſoldat, ils virent cinq Indiens qui deſcendoient d'une colline du côté du rivage de la mer, & qui s'avançoient vers le camp. Comme ils parurent à ces deux ſoldats en trop petit nombre pour donner l'alarme, ils les laiſſerent approcher. Les Indiens s'arrêterent à quelque diſtance, & firent les ſignaux ordinaires

pour marquer qu'ils venoient comme amis, & comme Ambassadeurs vers le Général de l'armée. Diaz les prit sous sa conduite, laissant son compagnon au même poste, à dessein d'observer si ces Indiens n'étoient point suivis de quelques troupes. Cortez les reçut agréablement, & donna ordre qu'on les régalât, avant que de leur donner audience. Il remarqua qu'ils paroissoient être d'une nation différente des Mexicains, à l'air & aux habits, quoi qu'ils eussent comme ces derniers les oreilles & la levre percées, où ils faisoient passer de gros anneaux & des pendants, qui pour être d'or, ne laissoient pas de les enlaidir. Leur accent étoit encore différent; en sorte que Marina & Aguilara étant arrivés, on reconnut qu'ils parloient une autre langue que que celle de Mexique : & ce fut un grand bonheur qu'un d'entre ces Indiens entendît & parlât cette derniere, avec quelque difficulté. Ce fut par son organe qu'on apprit, qu'ils étoient envoyés par le Seigneur de Zempoala, province qui n'étoit pas fort éloignée, pour visiter de sa part le chef de ces braves hommes, dont ils avoient sçu les exploits si admirables dans la province de Tabasco. Que leur Cacique étant Prince guerrier, & aimant les hommes de cœur, lui demandoit son amitié, insistant fort sur cette estime que son maître faisoit des soldats valeureux, comme s'il eût ap-

préhendé que l'on n'eût attribué à la peur, des avances qui n'étoient que l'effet d'une inclination généreuſe.

Cortez reçut avec des démonſtrations d'eſtime & de joie, les offres d'amitié & de bonne correſpondance qu'ils lui faiſoient de la part de leur Cacique. Il regardoit comme une grace ſinguliere du ciel l'arrivée de ces Ambaſſadeurs, en un temps où il y avoit ſujet de ſe défier des Mexicains; & elle lui parut d'autant plus ſignalée, qu'il apprit que la province de Zempoala étoit ſur le chemin qu'il falloit prendre pour aller en ce lieu que François de Montexo avoit découvert au long de la côte, & où il avoit deſſein de porter ſon camp & de s'établir. Il fit quelques queſtions à ces Indiens, pour s'informer plus particuliérement du deſſein & des forces de leur Cacique : & entre autres choſes, il leur demanda : *Pourquoi étant ſi voiſins, ils avoient tardé ſi long-temps à lui envoyer cette Ambaſſade?* A quoi ils répondirent : *Que ceux de Zempoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne ſouffroient les cruautés qu'avec horreur.*

Cette nouvelle plut fort à Cortez; & en pouſſant plus avant la recherche, il apprit que Motezuma étoit un Prince violent, & extrêmement haï à cauſe de ſon orgueil inſuportable, & de ſa tyrannie, qui tenoit ſes peuples ſoumis par la crainte, bien plus que par le devoir, & qu'en cette partie de

ſon Empire, il y avoit quelques provinces qui ne cherchoient qu'à ſecouer le joug. Dès ce moment, cet Empereur parut moins formidable au Général : tous les artifices, & les voies par leſquelles il pourroit accroître ſes forces par le nombre des alliés, ſe préſenterent confuſément à ſon imagination, & l'animerent extrêmement. Le premier moyen qui s'offrit, fut de ſe mettre du côté de ces peuples affligés ; jugeant qu'il ne ſeroit ni difficile, ni déraiſonnable, de former un parti contre un tyran, entre des révoltés contre ſes injuſtices. C'eſt ce qu'il ſe propoſoit alors, & qu'il exécuta enſuite ; confirmant par cet exemple cette importante vérité : que les plus grandes forces des Monarques ſont fondées ſur l'amour de leurs ſujets. Cortez dépêcha donc promptement ces Indiens, à qui il fit des préſents, pour marque de ſon amitié, en leur promettant qu'il iroit bientôt lui-même rendre viſite à leur maître, afin d'établir entre eux une confiance réciproque, & combattre à ſon côté, autant de fois qu'il auroit beſoin de ſon aſſiſtance.

Le Général avoit deſſein de paſſer par cette province, pour aller reconnoître celle de Quiabiſlan, où il vouloit fonder ſon premier établiſſement, ſuivant le rapport qu'on lui avoit fait de la fertilité de ce pays-là. Mais il avoit encore un autre but, où il conduiſoit inſenſiblement les eſprits ; ſur quoi il étoit important d'avancer

vancer la résolution qu'il avoit prise, de donner une forme au gouvernement de la colonie, sur le lieu même où ils étoient campés. Il communiqua cette pensée aux Capitaines qui étoient attachés à ses intérêts; & ayant réglé avec eux tout ce qui pouvoit adoucir cette proposition, on assembla les Espagnols, afin de nommer les Officiers qui devoient leur rendre la justice. La conférence fut courte; & ceux qui savoient le secret du Général, emporterent les voix. On nomma pour Alcaldes, ou chefs du conseil souverain, Alonse Hernandez Portocarrero, & François de Montexo; pour Conseillers (1) Alonse d'Avila, Pierre & Alonse d'Avarado, & Gonzale de Sandoval. Jean d'Escalante fut Alguazil Major, ou Lieutenant Criminel; & on fit Procureur général François Alvarez Chico. On nomma aussi un Greffier pour tenir les registres du Conseil, & d'autres petits Officiers. Sur quoi, après qu'ils eurent tous fait le serment ordinaire de garder la raison & la justice, suivant qu'ils y étoient obligés, par le service qu'ils devoient à Dieu & au Roi, ils prirent possession de leurs charges avec les solemnités accoutumées; & ils commencerent à les exercer, en donnant à la nouvelle colonie le nom de la *Villa Rica de Vera-Cruz*, qu'elle a toujours conservé, au lieu où l'on fonda la

(1) *Regidores.*

ville. Ils l'appellerent Ville riche, à cauſe de l'or qu'ils avoient vu en ce pays-là; & le nom de la Vraie Croix lui fut donné, parcequ'ils étoient deſcendus en terre le jour du vendredi ſaint, auquel on adore la Croix.

Cortez aſſiſta à ces fonctions comme un particulier, entre les autres habitants ou bourgeois de la colonie : & quoiqu'il lui fût difficile de ſéparer de ſa perſonne cette eſpece de ſupériorité, qui conſiſte en la vénération que le mérite attire, il vouloit autoriſer les nouveaux Officiers, par le reſpect qu'il leur rendoit, afin de donner à tout le peuple un exemple de l'obéiſſance qu'on leur devoit. Sa déférence étoit encore fondée ſur une raiſon de politique. Il avoit beſoin de l'autorité de ce conſeil, & de la dépendance des ſujets, afin que le bras de la juſtice, & la voix du peuple puſſent remplir les vuides de la juriſdiction militaire, qui réſidoit en ſa perſonne, en vertu de la délégation de Diego Velaſquez : mais comme ce Gouverneur l'avoit révoquée, il trouvoit ſon pouvoir appuyé ſur de trop foibles fondements, pour en uſer comme il le ſouhaitoit dans une entrepriſe de cettte conſéquence. Ce défaut donnoit lieu à pluſieurs réflexions, parcequ'il étoit obligé de diſſimuler ſouvent avec ceux qui étoient ſous ſon commandement; & il avoit un double embarras, de ſonger à ce qu'il devoit commander, & aux moyens de ſe faire obéir.

CHAPITRE VII.

Cortez, dans la premiere assemblée qui se tient à Vera-Cruz, renonce à la Charge de Capitaine Général que Diego Velasquez lui avoit donnée. La Ville & les Habitants font une nouvelle élection de sa personne pour commander l'armée.

Au matin du jour suivant, on assembla le conseil, sous prétexte de traiter des moyens de conserver & d'augmenter la nouvelle colonie. Quelques moments après, Cortez demanda la permission d'y entrer, disant qu'il vouloit proposer une affaire qui regardoit le bien public. Les Juges se leverent tous pour le recevoir; & lui, après avoir fait une profonde révérence à ces seigneurs, qui représentoient le Corps de ville, alla prendre sa place après le premier conseiller, & fit un discours à peu près en ces termes :

» SEIGNEURS, ce conseil, que Dieu par » sa bonté nous a permis d'établir, repré- » sente la personne de notre Roi, à qui » nous devons découvrir nos cœurs & nos » pensées, & dire sans déguisement la vé- » rité, qui est de tous les hommages celui » que les gens qui aiment l'honneur & la » vertu, lui rendent le plus volontiers. Je » parois donc devant vous comme si j'étois

» en sa présence, sans avoir d'autre vue
» que celle de son service, sur quoi vous
» me souffrirez l'ambition que j'ai de ne le
» céder à personne. Vous êtes assemblés
» pour délibérer des moyens d'établir cette
» nouvelle colonie, trop heureuse de dé-
» pendre de votre conduite; & j'ai cru que
» je ne vous importunerois pas, en vous
» proposant ce que j'ai médité sur ce sujet,
» afin que vous ne vous arrêtiez pas à des
» suppositions mal fondées, dont le défaut
» vous obligeroit à prendre de nouvelles
» conclusions. Cette ville, qui commence
» aujourd'hui à s'élever sous votre gouver-
» nement, est fondé en un pays peu connu
» & fort peuplé, où nous avons trouvé des
» marques de résistance, qui suffisent pour
» nous persuader que nous sommes enga-
» gés en une entreprise périlleuse, où nous
» aurons également besoin de la tête & des
» mains, & où souvent il faudra que la for-
» ce acheve ce que la prudence aura com-
» mencé. Il n'est pas temps d'employer
» la seule politique & les conseils désar-
» més: votre premier soin doit être de con-
» server l'armée, qui nous sert de rempart;
» & mon premier devoir est de vous aver-
» tir, qu'elle n'a pas tout ce qui lui est né-
» cessaire pour établir notre sureté, & sou-
» tenir nos espérances. Vous savez que je
» l'ai commandée, sans autre titre que la
» nomination de Velasquez, qui n'a pas
» été plutôt expédiée en ma faveur, qu'il

» l'a révoquée. Je n'examine point ici l'in-
» justice de ses soupçons & de sa défiance ;
» il ne s'agit pas de cela : mais on ne
» peut nier que la jurisdiction militaire,
» dont nous avons tant de besoin, ne sub-
» siste plus en ma personne, que contre la
» volonté de celui qui pouvoit en disposer ;
» ainsi elle n'est plus fondée que sur un ti-
» tre forcé, qui porte avec soi la foiblesse
» du principe dont il vient. Les soldats
» n'ignorent pas ce défaut. Je n'ai point le
» cœur assez bas, pour exercer en comman-
» dant, une autorité sans vigueur & pleine
» de scrupules ; & l'entreprise que nous
» avons faite, ne doit point s'entamer avec
» une armée qui ne se maintient dans l'o-
» béissance que par habitude, plutôt que
» par raison. C'est à vous, Seigneurs, qu'il
» appartient d'apporter le remede néces-
» saire à cet inconvénient. Votre assem-
» blée, qui représente la personne du Roi,
» peut, en son nom, pourvoir au com-
» mandement de ses troupes, en choisis-
» sant un sujet qui n'ait point contre soi
» ces défauts de pouvoir. Il y en a plusieurs
» en cette armée dignes d'un si bel emploi ;
» & il sera plus légitime, en quelque per-
» sonne que ce soit qui tiendra son auto-
» rité par une autre voie, ou qui le rece-
» vra de votre main. Pour moi, dès ce
» moment, je me dépouille de tout le
» droit qui a pu m'en investir ; je renonce
» entre vos mains au titre qui me l'a ac-

» quise, afin de vous laisser toute la liberté
» du choix que vous devez faire, & de vous
» assurer que toute mon ambition se borne
» au bon succès de cette entreprise, & que
» sans me faire aucune violence, cette
» main, qui a porté le bâton de Général,
» saura fort bien se servir de la pique ou
» de la lance ; puisque si on apprend à
» commander en obéissant à la guerre, il
» y a aussi des occasions où le commande-
» ment est l'école de l'obéissance «. Il finit
en jettant sur la table les provisions qu'il
avoit de Diego Velasquez ; & après avoir
baisé le bâton de Général qu'il mit entre
les mains d'un des chefs du Conseil, il se
retira à sa baraque.

L'incertitude de l'événement ne devoit pas lui causer beaucoup d'inquiétude en cette action ; car il avoit pris ses mesures d'une maniere qui laissoit peu de prise au hasard, néanmoins, il faut avouer qu'il y a quelque chose de noble & de fier en cette adresse dont il se servit pour rejetter une autorité qui n'avoit plus ni force ni bienséance. Le choix d'un Général ne balança pas long-temps dans le Conseil : quelques-uns y étoient entrés fort bien préparés sur ce sujet, & les autres n'avoient rien à opposer. Toutes les voix allerent donc à recevoir la démission de Cortez ; mais à condition de l'obliger à reprendre le commandement général de l'armée ; que le Conseil souverain de la Ville lui en don-

neroit les Patentes au nom du Roi, jusqu'à ce que Sa Majesté eût déclaré sa volonté, & qu'on feroit part au peuple de cette élection, pour voir comment il la recevroit; ou plutôt, parcequ'on ne doutoit pas que ce ne fût avec agrément. Le peuple, assemblé par la voix du Crieur public, apprit la renonçiation de Cortez au titre de Général, & l'arrêté du Conseil sur ce sujet. Ce dernier article fut reçu avec tout l'applaudissement que l'on avoit ou espéré, ou pratiqué. Quoi qu'il en soit, la joie éclata par de grandes acclamations: les uns félicitoient les Seigneurs du Conseil de leur bon choix, les autres demandoient Cortez pour Général, comme si on le leur eût refusé; & s'il y en eut quelques-uns qui ne prissent point de part à la joie publique, leurs cris ne laissoient pas d'en donner des marques, quoique feintes, ou du moins ils cherchoient quelque prétexte à leur silence. Après cette diligence, les Chefs du Conseil & les Conseillers, accompagnés de la plus grande partie des soldats, qui représentoient le peuple, allerent à la baraque de Hernan Cortez, où ils lui signifierent: » Que la Ville de Vera Cruz, » au nom du Roi Dom Charles, l'avoit élu » & nommé pour Gouverneur & Général » de l'armée qui étoit en la nouvelle Espagne, en pleine assemblée de son Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous ses habitants; & en tant

» que besoin seroit, elle requéroit, & lui
» ordonnoit de se charger de cet emploi,
» puisque cela importoit au bien public de
» la Ville, & au service de Sa Majesté «.

Cortez reçut cette nouvelle charge avec beaucoup de civilité, & même de respect. Il l'appella toujours nouvelle, afin de marquer, par le nom même, la différence qu'il faisoit de celle ci à l'autre, à laquelle il avoit renoncé. Dès ce moment il commença à donner les ordres, avec un certain caractere de grandeur & de confiance, qui fit bientôt impression sur l'esprit des soldats, pour les porter à l'obéissance.

Les partisans de Velasquez témoignerent peu de prudence dans cette occasion : ils ne prirent aucunes mesures pour couvrir leurs passions, & ils ne surent pas céder au torrent qu'ils ne pouvoient retenir. Ils tâchoient de ruiner l'autorité du Conseil, & en même temps le crédit du Général, en blâmant son ambition, & parlant avec mépris de ces misérables abusés, qui n'en pénétroient pas le fond. Comme le murmure a un venin caché, & je ne sais quel droit d'autorité sur l'esprit de ceux qui l'écoutent, celui-ci faisoit un progrès fort dangereux dans les conversations, où il ne manquoit pas de gens qui le recevoient, & le poussoient en avant. Cortez fit ce qu'il put afin d'arrêter ce mal dès sa naissance, appréhendant qu'il n'entraînât les esprits qui étoient en mouvement, ou qu'il n'y

mît ceux qui étoient aisés à ébranler. Il avoit éprouvé que sa patience n'étoit d'aucun usage en ces occasions, & que les voies de la douceur produisoient un effet tout contraire, & rendoient le mal plus dangereux : ainsi il se résolut à suivre celles de la rigueur, qui sont toujours les plus puissantes contre les insolents. Il fit donc arrêter & mettre aux fers dans les vaisseaux, où ils furent conduits, Diego d'Ordaz, Petro Escudero & Jean Velasquez de Léon. Ce châtiment porta la terreur dans l'esprit de tous les soldats ; & Cortez trouva bon de l'augmenter, en disant avec une fermeté intrépide : » Qu'il les avoit fait prendre » comme des séditieux & perturbateurs » du repos public, & qu'il leur feroit » faire leur procès, jusqu'à ce que leur tête » eût répondu de leur opiniâtreté «. Il se maintint durant quelques jours dans cette sévérité feinte ou véritable, sans les pousser en justice, parcequ'il souhaitoit de les corriger, plutôt que de les punir. D'abord on leur retrancha toute sorte de communication, qu'on leur permit au bout de quelques jours, par la permission du Général, qui ne passoit néanmoins que pour une simple tolérance. Il se servit adroitement de cette voie, pour leur détacher quelques-uns de ses confidents, qui les ramenerent insensiblement à la raison ; en sorte que les chagrins étant dissipés de toutes parts, il devinrent les plus fideles amis de Cor-

tez, & des plus ardents à combattre auprès de sa personne, en toutes les occasions qui se présenterent.

CHAPITRE VIII.

L'Armée marche pour aller à Quiabislan, & passe par Zempoala, où le Cacique reçoit les Espagnols avec beaucoup d'honneur. On a de nouvelles connoissances de la tyrannie de Motezuma.

Aussi-tôt que le Général eut fait arrêter ces prisonniers, il commanda Pierre d'Alvarado avec cent hommes pour aller reconnoître le pays & chercher des vivres, parcequ'on commençoit à sentir le besoin qu'on avoit de ceux que les Indiens apportoient à l'armée. Ce Capitaine avoit ordre de ne faire aucune hostilité, & de n'en venir point aux armes à moins que de s'y voir forcé par la nécessité de se défendre. Il eut le bonheur d'exécuter ces ordres sans beaucoup de peine, parcequ'il n'alla pas loin sans trouver quelques villages ou hameaux, dont les habitants avoient laissé l'entrée libre en se retirant dans les bois. Les maisons abandonnées de leurs maîtres étoient fort bien garnies de maïs, de poules & d'autres provisions : & les soldats, sans faire tort aux édi-

fices ni aux meubles, prirent ſeulement les vivres dont ils avoient beſoin comme choſe acquiſe par le droit de la néceſſité; & ils revinrent au camp chargés & contens.

Cortez, ſans perdre de temps, donna ſes ordres pour faire marcher l'armée ſuivant le deſſein qu'on avoit pris. Les vaiſſeaux mirent à la voile, pour aller à Quiabislan; & l'armée ſuivit par terre le chemin de Zempoala. Elle avoit à droite la côte de la mer; & l'on fit quelques détachements pour reconnoître la campagne, afin de prévenir tous les accidents qui pouvoient arriver en un pays où la confiance étoit une négligence condamnable.

Ils ſe trouverent en peu d'heures ſur les bords de la riviere de Zempoala, proche de laquelle on bâtit depuis la ville de Vera-Cruz. Comme cette riviere étoit profonde, il fallut raſſembler quelques canots ou bateaux de pêcheurs que l'on trouva ſur la rive, où l'armée paſſa en laiſſant nager les chevaux. Cette premiere difficulté étant ſurmontée, les Eſpagnols arriverent à un bourg qu'ils reconnurent dans la ſuite être de la Province de Zempoala. Ils prirent à mauvais augure de voir que les maiſons étoient vuides, non ſeulement d'habitans, mais encore de vivres & de meubles; ce qui marquoit une retraite préméditée, & faite avec ordre. Ils avoient ſeulement laiſſé dans leurs Temples quel-

ques Idoles avec des instruments ou couteaux de bois garnis de pierres à fusil; & en quelques endroits de misérables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avoient sacrifiées & qui causoient en même-temps de la pitié & de l'horreur.

Ce fut en ce lieu que l'on vit pour la premiere fois, non sans admiration, les livres des Mexicains dont nous avons déja parlé. Il y en avoit trois ou quatre dans ces Temples qui contenoient sans doute les céremonies de leur Religion. Ces livres étoient de toile enduite d'une espece de gomme ou de vernis. Leur figure étoit comme celle des anciens titres, composées de plusieurs peaux de parchemin fort larges & collées ensemble. Ils plioient cette toile ensorte que chaque double faisoit une feuille, & tous ensemble composoient le volume. Ils paroissoient, autant qu'on en pût juger à la vue, écrits de tous côtés, ou plutôt grifonnés de cette espece d'images & de chiffres dont les Peintres de Teutilé avoient donné une connoissance bien plus parfaite.

L'armée logea dans les maisons les mieux bâties. On passa la nuit avec quelque incommodité, ayant les armes prêtes, & sur toutes les avenues de bonnes sentinelles qui pussent assurer le repos des autres par leur vigilance. Le lendemain on reprit le même ordre de marche par le chemin le plus frayé qui descendoit vers le couchant,

en s'écartant un peu de la côte de la mer. On ne trouva en toute la matinée personne dont on pût prendre langue, & rien qu'une solitude suspecte dont le silence donnoit beaucoup à penser. Enfin, à l'entrée d'une très belle prairie, on découvrit douze Indiens qui venoient chercher le Général, chargés d'un régal de poules & de pain de maïs que le Cacique de Zempoala lui envoyoit avec de très humbles prieres de ne laisser pas de venir dans son bourg, où il avoit fait préparer des logements pour toute l'armée, & où il espéroit le traiter avec plus d'abondance & d'honneur. On apprit de ces Indiens que le lieu de la résidence du Cacique étoit éloigné de celui où ils étoient d'un soleil, c'est-à-dire, dans leur langue, d'une journée de marche : car ils ne connoissoient point la division de l'espace en lieues; & ils mesuroient les distances par le mouvement du soleil, en comptant le temps, & non les pas du chemin. Cortez témoigna qu'il estimoit extrêmement le régal du Cacique; & il lui renvoya six Indiens, retenant les autres pour lui servir de guides, & pour tirer d'eux quelques lumieres de ce qu'il desiroit savoir, ne se fiant pas encore à ces démonstrations d'honnêteté qui paroissoient d'autant moins assurées qu'elles étoient imprévues.

L'armée passa la nuit dans un village de peu de maisons, dont les habitants pa-

rurent fort empressés à bien traiter les Espagnols. Leur confiance & leur tranquillité firent juger que cette Nation souhaitoit la paix, & les conjectures ne se trouverent pas fausses, quoique l'espérance se flatte quelquefois en de pareilles occasions. L'armée partit le matin, marchant vers Zempoala, sous la conduite de ses guides, qu'on ne suivoit pourtant qu'avec toutes les précautions nécessaires. Sur le soir, à la vue du bourg, vingt Indiens équippés fort galamment à leur maniere, sortirent pour recevoir le Général; & après avoir fait toutes leurs cérémonies, ils lui dirent: » Que » leur Cacique n'avoit pû venir avec eux, » parcequ'il étoit incommodé; qu'il les » avoit envoyés pour lui en faire ses com» pliments, & qu'il l'attendoit avec beau» coup d'impatience de connoître des hô» tes, dont la valeur faisoit tant de bruit, » & de les recevoir dans son amitié, com» me ils étoient déja dans son inclination «.

Le bourg étoit grand & peuplé, en une très belle situation, entre deux ruisseaux qui arrosoient une campagne très fertile. Ces ruisseaux venoient d'une montagne peu éloignée, d'une descente aisée & couverte d'arbres. Les maisons étoient de pierres, couvertes & crépies d'une maniere de chaux blanche, luisante & polie, dont l'éclat faisoit un spectacle fort brillant aux yeux: ensorte qu'un des soldats détachés revint avec précipitation au gros, criant;

Que les murailles étoient d'argent. Cette vision réjouit beaucoup toute l'armée ; & tel donna dedans de tout son cœur, qui fût après cela le premier à se railler de la bévue de cet homme.

Toutes les rues & les places publiques étoient remplies d'Indiens accourus pour voir l'entrée, en très grand nombre, sans aucunes armes qui pussent donner du soupçon, & sans faire d'autre bruit que celui qui naît ordinairement d'une grande multitude de peuple assemblé. Le Cacique sortit à la porte de son Palais. Son incommodité étoit une grosseur prodigieuse qui ne l'embarrassoit pas moins qu'elle le défiguroit. Il s'approcha avec peine, appuyé sur les bras de quelques Indiens des plus nobles, du secours desquels il paroissoit tirer tout son mouvement. Sa parure étoit une mante de coton sur ce gros corps tout nud : la mante enrichie de plusieurs joyaux & pierres fines qui pendoient en plusieurs endroits, ainsi que de ses oreilles & de ses levres ; Prince d'une très curieuse figure, dont le poids s'accordoit fort bien avec la gravité. Cortez eut besoin de toute la sienne pour empêcher les Espagnols d'éclater de rire ; & comme il avoit aussi à travailler sur soi, il ajouta une sévérité forcée en donnant cet ordre. Mais à peine eut on entendu le raisonnement du Cacique, lorsqu'il embrassa le Général, & qu'il salua les autres Capitaines, qu'on reconnut son bon

esprit, & qu'il gagna par les oreilles ce que les yeux lui refusoient. Son discours étoit juste & concerté. Il trancha ses compliments en peu de paroles, qui marquoient beaucoup d'honnêteté & de discrétion, & conclut en disant au Général : » Qu'il se retirât en son quartier pour » prendre du repos, & faire les logements » de son armée : Qu'il iroit lui rendre vi» site, afin de conférer ensemble plus com» modément de leurs intérêts communs «.

Ces logements étoient préparés sous des portiques ou vestibules de plusieurs maisons, qui occupoient un assez grand espace, ou tous les Espagnols trouverent moyen de se loger sans embarras, & où on leur fournit abondamment les choses dont ils avoient besoin. Le Cacique envoya annoncer sa visite par un présent de bijoux d'or, & d'autres curiosités, qui valoient bien deux mille marcs d'or. Il suivit de près son présent, accompagné d'un superbe cortége, sur une espece de lit de repos que ses principaux Officiers portoient sur leurs épaules ; & sans doute les plus robustes étoient alors les plus dignes de cette marque d'honneur. Cortez accompagné de tous ses Capitaines, alla le recevoir hors la porte de son logis ; & lui donnant par tout le pas & la main, il le conduisit en son appartement, où il ne retint que ses Truchemens, parce qu'il vouloit lui parler en secret. Après le discours ac-

coûtumé ſur les motifs de ſon arrivée en ce pays, la grandeur de ſon Roi, & les erreurs de l'Idolâtrie, il ajouta : » Qu'un des » principaux emplois de la valeur des ſol» dats qu'il conduiſoit, étoit de détruire » l'injuſtice, de châtier la violence, & de » ſe ranger du parti de la juſtice & de la » raiſon «. Il toucha cet article, de propos délibéré, parcequ'il prétendoit mettre le Cacique ſur la plainte contre Motezuma, & voir ce qu'il pouvoit attendre de ſon mécontentement, ſuivant ce qu'il en avoit appris. D'abord le changement qui parut ſur le viſage de l'Indien, fit connoître au Général qu'il avoit mis le doigt dans la plaie : mais avant que de répondre, il fit paroître par ſes ſoupirs qu'il avoit de la peine à déclarer ſes maux. Enfin la douleur l'emporta ; &, en déplorant ſa miſere, il dit : » Que tous les Caciques de cette con» trée ſe trouvoient dans un eſclavage hon» teux & miſérable, gémiſſant ſous le poids » des cruautés & de la tyrannie de Mote» zuma, ſans avoir ni aſſez de force pour » s'en tirer, ni aſſez de raiſon pour imagi» ner le remede qu'il y falloit apporter. » Qu'il ſe faiſoit adorer & ſervir par ſes » vaſſaux comme un de leurs dieux ; & » qu'il vouloit qu'on révérât ſes injuſtices » & ſes violences comme des arrêts du » Ciel. Qu'il n'oſoit pourtant pas lui pro» poſer une entrepriſe auſſi dangereuſe » qu'étoit celle de ſecourir ces pauvres af-

» fligés ; parceque Motezuma avoit trop » de forces, & que Cortez avoit trop peu » de ſujet de leur être obligé, pour ſe dé- » clarer ennemi d'un Prince ſi puiſſant ; & » que ce ſeroit ignorer les loix de l'honnê- » teté, que de prétendre acquérir ſon ami- » tié, en lui vendant à un ſi haut prix le » petit ſervice qu'il lui avoit rendu «.

Cortez entreprit de le conſoler, en lui diſant : » Qu'il craignoit peu les forces de » Motezuma, parceque les ſiennes étoient » favoriſées du ſecours du Ciel, & avoient » un avantage naturel ſur les tyrans : mais » que comme il étoit obligé d'aller à Quia- » biſlan, ceux qui ſe ſentoient opprimés par » quelque violence le trouveroient en cet » endroit, en cas qu'ils euſſent la raiſon » de leur côté, & qu'ils vouluſſent l'ap- » puyer du ſecours de ſes armes. Qu'il » pourroit cependant communiquer cette » propoſition à ſes amis & à ſes confédérés, » en les aſſurant que Motezuma ceſſeroit » de les inſulter, ou ne le pourroit faire, » lorſque lui & ſes ſoldats auroient entre- » pris de les protéger «. Ils ſe ſéparerent ſur cette aſſurance, & Cortez donna auſſi-tôt les ordres pour ſuivre ſa marche, ayant gagné le cœur & l'eſprit du Cacique, & ſentant en lui-même une extrême joie de voir cet heureux acheminement à ſes deſſeins, qui, ſortant alors, pour ainſi dire, des eſpaces imaginaires, commençoient à paroître poſſibles.

CHAPITRE IX.

Les Espagnols vont de Zempoala à Quiabistan. Ce qui se passe à leur entrée dans cette Ville, où l'on est encore informé du mecontentement de ces peuples. Cortez fait arrêter six Officiers de Motezuma.

Les Espagnols étoient sous les armes, prêts à partir, lorsque quatre cents Indiens se présenterent pour porter leurs valises & leur bagage, & pour aider à conduire l'artillerie. Ce secours fut d'un grand soulagement aux soldats ; & ils le regarderent comme une grace particuliere du Cacique, jusqu'à ce que l'on apprit de Marina, que c'étoit un usage reglé, que les seigneurs assistassent les armées de leurs Alliés de cette espece de sommiers, qu'ils appelloient *Tamenes*, qui étoient accoutumés à marcher cinq ou six lieues avec leur charge. Le pays que l'on découvrit en marchant, étoit fort agréable & riant, couvert en quelques endroits d'arbres, dont l'extrême hauteur faisoit un spectacle admirable ; & en d'autres, de toutes sortes de grains, semés & cultivés avec soin. Cette vue réjouit les Espagnols, qui s'estimoient trop heureux de voyager en un si beau pays. Au coucher du soleil ils trouverent un hameau

abandonné, où ils ſe logerent, afin d'éviter l'inconvénient d'entrer de nuit dans Quiabiſlan, où ils arriverent le lendemain à dix heures du matin.

On découvroit de loin les maiſons de ce bourg, aſſez étendu, ſur une hauteur de rochers qui ſembloient lui ſervir de murailles, dans une ſituation très-forte par ſa nature, dont toutes les avenues étoient étroites & en pente fort roide; & quoi qu'elles ne fuſſent défendues de perſonne, on ne laiſſa pas d'y monter avec aſſez de peine. Le Cacique & les habitans s'étoient retirés, pour s'éclaircir de loin de l'intention de nos gens, & l'armée s'empara de tous les poſtes, ſans trouver perſonne dont on pût tirer quelque connoiſſance, juſqu'à ce qu'une compagnie arrivant à la place où les temples étoient bâtis, il en ſortit quatorze ou quinze Indiens, en équipage de grands ſeigneurs à leur maniere. Ces gens, après un long prélude de révérences & de parfums, s'approcherent, affectant de paroître en même tems civils & aſſurés, & de déguiſer leur crainte en reſpect, mouvements aiſés à confondre par leur reſſemblance. Cortez les raſſura entierement par ſes careſſes. Il leur fit préſent de quelques bagatelles de verre peint de bleu ou de verd, dont ceux qui en connoiſſoient la juſte valeur, ne laiſſoient pas alors d'en eſtimer beaucoup l'uſage. Après que ce régal leur eût ôté toute la frayeur qu'ils diſ-

ſimuloient, ils dirent : « Que leur Cacique
» s'étoit retiré par un deſſein prémédité,
» de crainte d'attirer la guerre en défen-
» dant l'entrée de ſa ville, ou de haſarder
» ſa perſonne, en la confiant à une nation
» qu'il ne connoiſſoit pas, & qui venoit le
» trouver les armes à la main. Qu'il n'avoit
» pu retenir ſes ſujets épouvantés par cet
» exemple, & moins obligés que lui d'at-
» tendre le péril. Que pour eux, qui étoient
» bien au deſſus du vulgaire, & qui de-
» voient avoir plus de cœur, ils avoient
» offert de s'y expoſer, mais qu'au moment
» que le Cacique & ſes ſujets appren-
» droient la douceur & l'honnêteté de leurs
» hôtes, qu'ils honoroient déja beaucoup,
» ils reviendroient dans leurs maiſons, &
» ſe feroient un honneur & un plaiſir de
» ſervir de ſi braves gens, & de leur obéir
» en tout ». Le Général leur donna toute
ſorte d'aſſurance ; & d'abord qu'ils furent
partis, il commanda à tous les ſoldats de
laiſſer paſſer librement les Indiens, dont
la confiance parut bien-tôt, en ce que quel-
ques familles revinrent dès la même nuit,
& peu de temps après la ville fut repeuplée
de tous ſes habitans.

Le Cacique arriva le dernier. Il amenoit
celui de Zempoala pour être ſon protec-
teur ; & ils étoient tous deux portés par
leurs courtiſans, ſur une eſpece de lit de
repos. Zempoala fit des excuſes fort adroi-
tes pour ſon voiſin ; après quoi ils tom-

berent d'eux-mêmes sur les plaintes contre Motezuma, représentant vivement, & quelquefois avec des larmes, *les tyrannies & les cruautés de ce Prince, l'oppression de ses peuples, & le désespoir de sa noblesse.* A quoi Zempoala ajouta cette conclusion : « Ce » monstre est si superbe & si fier, qu'après » nous avoir appauvris & épuisés par ses » impôts, s'enrichissant de notre misere, il » veut encore entreprendre sur l'honneur » de ses Vassaux, en nous ôtant par force » nos filles & nos femmes, afin de souiller » de notre sang les autels de ses Dieux » après avoir sacrifié ces infortunées victi- » mes à d'autres usages plus cruels & moins » honnêtes.

Cortez tâcha de les consoler, & de les dispôser à faire une étroite alliance avec lui. Comme il s'informoit de leurs forces, & du nombre de ceux qui prendroient les armes pour maintenir la liberté, il vit entrer deux ou trois Indiens fort effrayés, qui parlerent à l'oreille aux Caciques; ce qui les jetta dans un trouble si violent, qu'ils se leverent aussi-tôt, pâles & éperdus, & sortirent sans prendre congé, ni achever leurs discours. La cause de leur émotion parut bien-tôt, lorsqu'on vit passer par le quartier même des Espagnols, six Ministres de Motezuma, de cette espece de Commissaires ou Intendants qu'il envoyoit par tout son Royaume pour recueillir les tributs. Ils étoient richement parés de plu-

mes, & de joyaux d'or en pendant ſur des mantes de coton très-propres & très-fines, ſuivis d'un grand cortége de ſerviteurs, dont quelques-uns tenoient au deſſus d'eux des paraſols de plumes, qu'ils remuoient ſuivant qu'il étoit néceſſaire, pour donner à leurs Maîtres, par ce mouvement officieux, l'air & l'ombre en même tems. Cortez, accompagné de ſes Capitaines, ſortit pour les voir, à la porte de ſon logis; & ces Indiens paſſerent ſans lui faire aucune civilité, d'un air mêlé de colere & de mépris. Cette fierté émut la bile des ſoldats; & ils l'auroient châtiée ſur le champ, ſi le Général ne les avoit retenus, ſe contentant alors d'envoyer Marina, avec une eſcorte ſuffiſante, afin qu'elle s'informât des intentions de ces Miniſtres.

On apprit par cette voie, que les Mexicains avoient établi le ſiége de leur audience en une des maiſons de la Ville, où ils avoient fait citer les Caciques. Qu'ils leur avoient fait en public des réprimandes très-aigres de leur inſolence, pour avoir reçu dans leurs villes une nation étrangere, ennemie de leur Roi. Qu'afin d'expier cette faute énorme, il leur commandoit de fournir, outre le tribut ordinaire, vingt Indiens propres à être ſacrifiés aux Dieux.

Sur cet avis, Cortez envoya querir les deux Caciques par quelques ſoldats, qui avoient ordre de les amener ſans bruit. Lorſqu'ils furent arrivés, il leur fit croire

qu'il avoit pénétré le fond de leurs pensées, afin d'autoriser par ce mystére, la proposition qu'il vouloit leur faire en ces termes : » Qu'il savoit déja la violence de ces Intendans, qui prétendoient leur imposer » un nouveau tribut sur le sang humain, » sans qu'ils eussent commis aucun crime, » mais seulement reçu & logé son armée. » Qu'il n'étoit plus tems d'endurer de semblables abominations, & que pour lui, » il ne souffriroit pas qu'on exécutât devant » ses yeux, des commandements qui donnoient tant d'horreur ; au contraire, qu'il » leur ordonnoit absolument, d'assembler leurs troupes, & d'aller prendre ces » infames Ministres. Qu'il prenoit sur son » compte, & sur la valeur de ses soldats, » la défense d'une action qu'ils entreprenoient par son ordre ».

Les Caciques furent embarassés. Ils refusoient de prendre part à cette exécution, ayant le cœur & l'esprit abbatus par l'habitude des souffrances, prêts à baiser les verges dont on les fouettoit. Néanmoins Cortez redoubla son commandement, avec tant d'autorité, qu'ils n'oserent désobéir ; & ils allerent se saisir des Ministres de Motezuma, avec une extrême joie de tous les Indiens, qui applaudissoient à cette action.

On leur donna une espece d'entraves ou de fers, dont ils se servoient dans leurs prisons, & qui étoient fort incommodes ; car ils serroient la gorge du prisonnier, & l'obligeoient

l'obligeoient à ſoulever à tous moments les épaules, contre la peſanteur du fardeau, afin de ſe donner la liberté de reſpirer. Les Caciques vinrent étaler à Cortez leur zele & leur vigueur en cette action, d'une maniere qui avoit quelque choſe de fort plaiſant. Ils proteſtoient de leur faire ſouffrir ce jour-là même, le ſupplice qui étoit ordonné contre les traîtres; & voyant qu'on ne vouloit pas le leur permettre, ils demanderent au moins, qu'ils puſſent les ſacrifier à leurs Dieux, comme s'ils leur euſſent fait une grande grace.

Cortez s'aſſura des priſonniers, par un bon corps de garde de ſoldats Eſpagnols, & revint à ſon logis. Il fit de longues réflexions ſur les moyens qu'il devoit choiſir, pour ſe tirer de l'embarras dans lequel il étoit entré, en promettant aux deux Caciques de les protéger contre le péril qui les menaçoit pour avoir obei à ſes ordres, car il ne vouloit pas rompre abſolument avec Motezuma, ni perdre entiérement ſa confiance, mais ſeulement lui donner de la crainte & de la jalouſie. Ce n'étoit pas une bonne voie pour arriver à ce but, que d'appuyer de ſes armes la délicateſſe de quelques vaſſaux mécontents de leur prince, ſans être provoqué par un nouvel outrage, & de fermer toutes les ouvertures au raccommodement ſans aucun prétexte. D'ailleurs, il regardoit comme un point de la derniere importance, la néceſſité de main-

tenir un parti formé contre l'Empereur, afin d'en être assisté en cas de besoin. Il jugea enfin que le parti le plus sûr étoit de se ménager avec Motezuma, en se faisant un mérite auprès de lui, & de suspendre les effets de cette rébellion, en lui faisant connoître qu'au moins il lui rendroit le bon office, de n'appuyer point les révoltés, & de ne point profiter de leur désobéissance, jusqu'à ce qu'il s'y vît forcé. La conclusion de ses réflexions, qui lui déroberent quelques heures de sommeil, fut donc, d'ordonner sur le minuit, qu'on lui amenât deux des ministres prisonniers, sans les maltraiter. Il les reçut fort bien; & comme il ne vouloit pas qu'ils pussent lui attribuer le mauvais traitement qu'on leur avoit fait, il leur dit : » Qu'il avoit dessein de les mettre en liberté; & pour leur témoigner qu'ils la recevoient uniquement de sa main, qu'ils pouvoient assurer leur Prince, qu'il travailleroit au plutôt qu'il lui seroit possible, à lui envoyer leurs compagnons qui étoient entre les mains des Caciques; & qu'il feroit tout ce qui seroit le plus avantageux à son service, afin de les obliger à reconnoître leur faute, & les réduire à son obéissance, parcequ'il souhaitoit la paix, & qu'il vouloit mériter par son respect & par ses actions, toute la civilité qui lui étoit due, comme Ambassadeur & Ministre d'un très grand Prince ». Les Mexicains n'osoient se mettre en chemin, de

crainte que les Caciques ne les fiſſent tuer, ou remettre en priſon : & Cortez fut obligé de leur donner une eſcorte de ſoldats, qui les conduiſirent à la rade, où étoient ſes vaiſſeaux, avec ordre au Commandant, de les faire mener dans un eſquif hors des limites de la province de Zempoala.

Les Caciques vinrent au point du jour voir le Général, fort allarmés & affligés, de ce que deux de leurs priſonniers s'étoient échappés. A cette nouvelle, Cortez témoigna de la ſurpriſe & du chagrin. Il blâma la négligence des Indiens, & prit cette occaſion pour commander en préſence des Caciques, que les autres Miniſtres de Motezuma fuſſent menés à la flotte. Il dit qu'il ſe chargeoit de les garder, & ordonna aux Capitaines des vaiſſeaux de les bien traiter, & de les divertir autant qu'ils pourroient. C'eſt ainſi qu'il ſe conſerva la confiance des Caciques, ſans perdre celle de Motezuma, dont le pouvoir ſi reveré & ſi redoutable entre les Indiens, lui paroiſſoit très conſidérable. Il voulut donc, afin de prendre des meſures ſur tout, ſoutenir le parti des révoltés, ſans s'y engager trop avant, & auſſi ſans perdre de vue les occaſions qui pouvoient l'obliger à s'y jetter, ſachant fort bien ajuſter les deſſeins qu'il ſe propoſoit, avec le ſecret qui leur étoit néceſſaire, & qu'un habile Général doit aller au devant de tous les accidents, &

leur ôter par la prévoyance, la force qu'ils peuvent tirer de la surprise & de la nouveauté.

CHAPITRE X.

Les Caciques de la montagne viennent assurer Cortez de leur obéissance, & lui offrir leurs troupes. On fortifie la Ville de Vera-Cruz, où l'on reçoit une nouvelle Ambassade de la part de Motezuma.

Le bruit de la douceur des Espagnols, & du bon traitement qu'ils faisoient à leurs alliés, se répandit bientôt par toute cette contrée. Les Caciques de Zempoala & de Quiabislan, donnerent des avis certains à leurs confédérés, du bonheur dont ils jouissoient, publiant qu'ils se trouvoient affranchis de toute sorte de tributs, & en possession d'une entiere liberté, sous la protection d'une nation invincible, qui pénétroit jusqu'aux plus secretes pensées des hommes, & dont l'espece paroissoit fort élevée au dessus d'eux. Ces discours coururent par tout, & furent encore augmentés par la renommée, dont le langage sert toujours de commentaire à la vérité, qu'elle mêle souvent avec l'exagération. Déja on disoit publiquement dans

toutes les bourgades de ces Indiens, que leurs dieux étoient arrivés à Quiabiſlan, d'où ils lançoient des foudres contre Motezuma; & cette imagination ſe conſerva long-temps entre ces peuples, dont la vénération, fondée ſur ce faux principe, contribua beaucoup à la facilité de cette conquête. Cependant ils ne s'éloignoient pas entiérement de la vérité, en regardant comme envoyés du Ciel, des hommes qui, par un décret admirable de ſa providence, venoient pour être les inſtruments de leur ſalut éternel : & il y a beaucoup d'apparence que leur imagination, toute rude & toute groſſiere qu'elle étoit ſur ce ſujet, fut néanmoins éclairée alors de quelques lumiere que le ciel leur envoya, en faveur de leur bonne foi.

Cette opinion qu'on avoit des Eſpagnols, fit un ſi grand bruit, & le nom de liberté eſt ſi doux à ceux qui ſe croient opprimés, qu'en peu de jours on vit à Quiabiſlan plus de trente Caciques. Ils commandoient aux peuples qui habitent les montagnes à la vue de Quiabiſlan. Ces Indiens, appellés *totonagues*, avoient pluſieurs Bourgades fort peuplées. Leur langage & leurs coutumes étoient bien différentes de celles des autres peuples de cet empire. Ceux-ci étoient extrêmement robuſtes, endurcis à la fatigue, & propres à faire de bons ſoldats. Les Caciques venoient offrir leurs troupes & leur obéiſſance, & firent le ferment de fidélité

& d'hommage au Seigneur des Espagnols, en la forme qu'on le leur proposa, dont on dressa un acte autentique reçu par le Greffier du Conseil. Herrera soutient que le nombre des soldats qu'ils offrirent alloit au delà de cent mille; mais Bernard Diaz n'en dit rien, & on n'eut point d'occasion d'assembler ni de compter leurs forces. On ne doute point que le nombre n'en fût grand, ce pays étant extrêmement peuplé d'hommes aisés à soulever contre Motezuma, sur tout ceux des montagnes, portés naturellement à la guerre, & qui n'étoient assujettis à son Empire que depuis peu de temps.

Après cette espece de confedération, les Caciques se retirerent en leurs provinces, prêts à suivre les ordres de Cortez. Alors ce Général se résolut de donner une assiette fixe à la ville de Vera-Cruz, qui jusqu'à ce temps là avoit été, pour ainsi dire, errante avec l'armée qui la composoit, quoi qu'elle en fût distinguée par les fonctions qu'elle faisoit à part. L'assiette de la ville fut choisie en une plaine, entre la mer & Quiabislan, à demi-lieue de ce bourg. La qualité de la terre sembloit convier à faire ce choix, par sa fertilité, l'abondance de ses eaux, & la beauté des arbres qu'elle portoit, propres à fournir commodément le bois nécessaire aux bâtiments. On creusa les fondements de l'enceinte, en commençant par l'église. Les Officiers de la

ville se partagerent, assisté de tout ce qu'il y avoit de Charpentiers & de Massons, qui avoient néanmoins place de soldats : & avec le secours des Indiens de Zempoala & de Quiabislan, qui travailloient avec autant d'adresse & d'ardeur que les Espagnols, on éleva les maisons de basse architecture, qui avoit plus d'égard au couvert qu'à la commodité. L'enceinte de la muraille fut bientôt achevée, & faite de mortier, rempart suffisant contre les armes des Indiens, & qui soutient fort bien en ce pays-là, le nom de fortification, qu'on lui donna. Tous les Commandants travaillerent à l'ouvrage, de la main, & des épaules même. Le Général ne s'en exempta pas, croyant que le succès de cette fondation rouloit sur son compte; & n'étant point satisfait de quelques légeres marques de diligence, que plusieurs Commandants croyent suffire pour donner exemple.

Cependant on reçevoit à Mexique les premiers avis de l'entrée des Espagnols à Zempoala. On assuroit qu'ils avoient été accueillis favorablement par le Cacique, dont on tenoit la fidélité fort suspecte, & les peuples peu obéissants. Cette nouvelle émut Motezuma jusqu'à ce point, qu'il proposa d'assembler ses forces, & de marcher en personne, pour châtier cette insolence des Zempoales, soumettre toutes les autres nations des montagnes, & prendre

vifs les Espagnols, que son imagination destinoit déja à servir de rares victimes au sacrifice solemnel dont il vouloit remercier ses dieux.

On commençoit à préparer ce qui étoit nécessaire pour cette expédition, lorsqu'on vit arriver à la Cour les deux Intendants que Cortez avoit renvoyés de Quiabislan, qui firent leur rapport des aventures de leur prison, publiant qu'ils étoient redevables de leur liberté au Général des étrangers, qui les avoit fait escorter jusqu'en un endroit, d'où ils pussent se rendre en sureté à la Cour, afin de témoigner l'inclination qu'il avoit à la paix, & à rendre service à l'Empereur; célébrant d'ailleurs la douceur & l'honnêteté de leur libérateur, par de si grands éloges, qu'il étoit aisé de juger qu'ils avoient conçû autant de respect pour Cortez, que de crainte pour les Caciques qui les avoient pris.

Cette nouvelle fit prendre d'autres mesures. La colere de Motezuma s'appaisa; on cessa les préparatifs de la guerre, & on en revint à la voie de la négociation, tentant par une nouvelle Ambassade & un nouveau présent, de détourner Cortez de sa résolution. Le Prince prit ce tempérament d'autant plus aisément que son orgueil & sa colere n'effaçoient point le souvenir des marques du couroux du ciel, ni des réponses de ses Idoles, qu'il regardoit comme des présages funestes à son entre-

priſe, ou du moins qui l'obligeoient à différer la rupture ; gouvernant ſa crainte de maniere qu'elle parut aux hommes un effet de ſa prudence, & aux Dieux un témoignage de ſon reſpect.

Les Ambaſſadeurs de Mexique arriverent au camp des Eſpagnols, juſtement comme on achevoit de fortifier la nouvelle ville de Vera-Cruz. Ils amenoient avec eux deux enfants couſins de Motezuma, gouvernés par quatre anciens Caciques qui les aſſiſtoient de leur conſeil, & les honoroient par leur reſpect. Leur cortége étoit magnifique ; & ils apportoient un régal de diverſes pieces d'or, de plumes, de coton, qui valoit bien deux mille piſtoles. Le diſcours des Ambaſſadeurs fut : » Que le grand Empereur Motezuma ayant » appris la déſobéiſſance de ces Caciques, » & leur inſolence pouſſée juſqu'à pren- » dre & maltraiter ſes Miniſtres, avoit mis » ſur pied une armée formidable pour ve- » nir en perſonne châtier ces criminels ; » mais qu'il avoit ſuſpendu l'effet de cette » réſolution, pour ne ſe voir pas obligé de » rompre avec les Eſpagnols, dont il ſou- » haitoit l'amitié, & dont il avoit ſujet » d'eſtimer le Commandant, & de lui » témoigner ſa reconnoiſſance des ſoins » qu'il avoit pris de lui renvoyer ſes deux » Serviteurs en les tirant d'une ſi rude pri- » ſon. Que l'offre qu'il lui avoit faite d'en » uſer avec la même généroſité à l'égard

» des autres, avoit été reçue de sa part
» avec une extrême confiance. Néanmoins
» qu'il ne pouvoit s'empêcher de se plain-
» dre amiablement de ce qu'un homme si
» brave & si raisonnable pouvoit s'accom-
» moder à vivre entre des révoltés, dont
» l'insolence croissoit à l'ombre de ses ar-
» mes. Qu'appuyer la hardiesse des traî-
» tres, étoit à peu près la même chose
» qu'approuver la trahison. C'est pourquoi
» l'Empereur lui demandoit qu'il s'éloignât
» du pays, afin qu'il y pût faire tomber le
» châtiment que des rébelles méritent.
» Que l'amitié qu'il lui portoit l'obligeoit
» encore à lui donner un avis; Qu'il ne
» songeât pas à venir à sa Cour à cause de
» la grandeur des obstacles & des périls qui
» traversoient cette entreprise «. Ils s'étendirent sur cette derniere considération, avec une abondance de raisons qui avoient toujours l'air mystérieux : & l'on voyoit bien que c'étoit-là le principal article de leur instruction.

Cortez fit de grands honneurs à ces Ambassadeurs, & témoigna qu'il estimoit beaucoup la richesse du présent. Avant que de faire réponse, il commanda qu'on amenât les quatre Intendants prisonniers, qu'il avoit eu la précaution de faire venir. Ils le remercierent du bon traitement qu'on leur avoit fait sur les vaisseaux; & le Général les remit entre les mains des Ambassadeurs, afin de les disposer par cette

action, à lui donner une audience favorable. Après quoi il leur dit : » Que par la » liberté qu'il donnoit aux Ministres de » Motezuma, la faute des Caciques de » Zempoala & de Quiabislan devoit être » expiée, & lui fort heureux de trouver » cette occasion de signaler son zele pour » l'Empereur, & lui donner ce premier » témoignage de son obéissance. Qu'il » avouoit de bonne foi que la prise des Intendants avoit été une action trop hardie, quoiqu'elle se pût excuser par la » violence de ces Ministres, qui, non contents des tributs ordinaires dus à sa Couronne, demandoient de leur propre autorité vingt Indiens destinés à mourir misérablement dans leurs sacrifices. Qu'une » si cruelle proposition étoit un abus qui » ne pouvoit être toléré par les Espagnols, enfants d'une autre Religion, plus » amie de la piété & de la nature. Qu'il se » sentoit extrêmement obligé à ces Caciques, qui lui avoient accordé de fort » bonne grace une retraite sur leurs terres, » lorsque Teutilé & Pilpatoé qui gouvernoient ces Provinces, l'avoient abandonné si incivilement, en péchant contre le devoir de l'hospitalité & le droit » des gens, sans ordre de leur Prince qui » n'approuveroit pas leur procédé. Qu'il » lui en donnoit seulement avis, parce » que n'ayant en vue que la paix, il ne

» cherchoit point à aigrir les choses par ses
» plaintes. Que le pays & les montagnes
» des Totonagues ne feroient aucun mou-
» vement contraire au service de Motezu-
» ma, & que lui-même ne le permettroit
» pas, parceque ces Caciques étoient ses
» amis, & ne mépriseroient point ses or-
» dres. C'est pourquoi il se trouvoit obligé
» d'intercéder pour eux, afin que l'Empe-
» reur leur pardonnât ce qu'ils avoient
» fait contre ses Ministres : n'ayant d'ail-
» leurs point de tort d'avoir reçu & logé
» son armée. Qu'il n'avoit rien à répondre
» au reste de leur harangue : mais lorsqu'il
» auroit le bonheur de se trouver aux pieds
» de l'Empereur, on connoîtroit les mo-
» tifs & l'importance de son Ambassade.
» Que les obstacles & les périls qu'ils lui
» représentoient, n'auroient pas le pouvoir
» de le détourner de ce dessein; parceque
» les Espagnols, bien loin de connoître la
» peur, sentoient redoubler leur courage &
» leur ardeur à la vue des dangers, ayant
» appris dès leur enfance à les affronter &
» à chercher la gloire au milieu de ceux
» qui sont les plus redoutables «.

C'est ainsi que Cortez répondit aux Envoyés de Mexique, en des termes qui découvroient assez sa fermeté, & l'adresse qu'il avoit de soutenir & d'accroître toujours l'estime & la réputation. Il renvoya les Ambassadeurs fort riches de toutes ces

bagatelles que l'on fait en Castille, avec un présent plus magnifique, mais de même espece, pour leur Prince.

On remarqua aisément le chagrin qu'ils avoient, de n'avoir pû obtenir que l'armée se retirât de dessus les terres de l'Empire; ce qui étoit l'unique but de leur négociation. Cependant leur envoi donna une très haute estime à Cortez & aux Espagnols, entre ces Peuples. Ils crurent que ce Général devoit être quelqu'un de leurs Dieux, & même des plus puissants, puisque Motezuma, dont l'orgueil dédaignoit de plier le genouil dans les Temples même, le recherchoit avec tant de soumission, & sollicitoit son amitié par des présents, qui dans leur imagination n'étoient gueres moins que des sacrifices. Il résulta de cette idée, qu'ils perdirent une grande partie de la crainte qu'ils avoient de leur Prince, & qu'ils se donnerent aux Espagnols avec plus de soumission; & jusqu'à cette haute extravagance, tout fut nécessaire, pour rendre possible un ouvrage si admirable, entrepris sur de si foibles fondements: Dieu permettant ces choses, afin que ce dessein ne parût pas n'attendre son succès que d'un miracle, ou qu'il ne vînt à se décrier par la témérité.



CHAPITRE XI.

Le Zempoales trompent Cortez en lui faisant prendre les armes contre les Habitants de Zimpazingo, qui étoient leurs ennemis. Cortez les oblige à faire la paix, & soumet cette Province.

QUELQUE tems après le Cacique de Zempoala vint à Vera-Cruz, accompagné de quelques Indiens des plus considérables, qu'il amenoit comme pour être témoins de la proposition qu'il vouloit faire. Il dit à Cortez : « Que l'occasion se présentoit de » protéger & de défendre le pays qui lui » appartenoit, parce que des troupes de » l'armée de Mexique s'étoient emparées » de Zimpazingo, place forte, éloignée de » deux soleils, d'où ils faisoient des cour- » ses sur ses sujets, pour ruiner les mois- » sons, & faire d'autres hostilités, par où » ils sembloient vouloir commencer à se » venger ». Le Général se trouvoit engagé à soutenir les Zempoales, afin de conserver son crédit & son honneur. Il crut donc, qu'il lui seroit honteux de laisser impunie cette hardiesse des Mexicains; & qu'en cas que ce fût un détachement de leur armée, il seroit bon de leur imprimer de la terreur, qui feroit perdre le courage aux autres soldats de leur nation. Sur quoi il ré-

ſolut de marcher en perſonne à cette faction, où il s'embarqua un peu légérement, parce qu'il ne connoiſſoit pas encore & les déguiſements & les menteries de ces peuples, qui ont un penchant naturel & invincible à ce vice. Cortez s'arrêta donc au vrai-ſemblable, ſans chercher à pénétrer le vrai ; & il offrit au Cacique de marcher avec ſon armée, pour châtier ces ennemis qui troubloient le repos de ſes alliés. Il ordonna qu'on lui tînt prêts des portes-faix Indiens, afin de porter le bagage, & conduire l'artillerie. Ainſi après avoir réglé l'ordre de ſa marche, le Général prit la route de Zimpazingo, ſuivi de quatre cents ſoldats Eſpagnols. Le reſte fut laiſſé pour défendre la ville de Vera-Cruz.

En paſſant à Zempoala, les Eſpagnols trouverent deux mille Indiens de guerre, que le Cacique avoit mis ſur pied pour ſervir ſous le Général en cette expédition. Cette troupe étoit partagée en quatre eſcadres ou compagnies, avec leurs chefs, leurs enſeignes, & leurs armes, ſuivant leur diſcipline militaire. Cortez lui ſut fort bon gré de ſa prévoyance & de ſon ſecours ; & quoiqu'il eût fait comprendre au Cacique qu'il n'avoit pas beſoin de ſes ſoldats, pour une entrepriſe de ſi peu de conſéquence, il les laiſſa venir à tout haſard ; faiſant valoir cette permiſſion, comme s'il ne l'eût accordée que pour leur faire partager l'honneur de la victoire.

L'armée passa la nuit en des maisons à trois lieues de Zimpazingo; & le lendemain, à trois heures après midi, on découvrit la ville, sur le haut d'une colline détachée de ces montagnes entre des rochers qui cachoient une partie des bâtiments, & qui menaçoient de loin d'un accès très-difficile. Les Espagnols commencerent néanmoins à surmonter la fierté de ces rochers, avec beaucoup de fatigue, parce qu'ils craignoient de tomber en quelque embuscade; ce qui les obligeoit à doubler les rangs, ou a défiler, suivant que le terrein le permettoit, pendant que les Zempoales, ou plus légers, ou moins embarrassés dans ces sentiers, s'avancerent avec une impétuosité qui auroit pu passer pour valeur, quoiqu'elle ne fût en effet qu'un desir de se venger, & de voler. Les troupes de l'avant-garde étoient déja dans la ville, lorsque Cortez leur manda qu'ils fissent alte, afin d'attendre ses gens.

Il s'avança sans résistance jusqu'aux portes où il délibéroit d'attaquer la place en même-temps par plusieurs endroits, lorsqu'il en sortit huit Sacrificateurs fort âgés, qui dirent qu'ils cherchoient le Général de cette armée. On les mena en sa présence, où ils firent de profondes soumissions; on n'entendoit sortir de leur bouche que des sons pitoyables, qui, sans avoir besoin d'interprètes, ne marquoient que des protestations d'obéissance. Leur habit, ou leur

ornement, étoit une mante noire, dont le bord traînoit à terre, repliée en haut à l'entour du col, ensorte qu'il en sortoit par derriere une piece en forme de capuchon, dont ils se couvroient la tête. Les cheveux qui leur descendoient jusques sur les épaules, étoient horriblement mêlés, & endurcis par le sang des hommes qu'ils immoloient dans leurs sacrifices, & dont par une étrange & abominable superstition, ils conservoient les taches sur leur visage & leurs mains, qu'il ne leur étoit pas permis de laver; vrais Ministres de ces sales & impures Divinités, dont l'ordure se découvroit par cette affreuse difformité.

Ils commencerent leur harangue, en demandant à Cortez : « Par quelle résistance » ou par quel crime les pauvres habitans » de cette innocente ville avoient mérité » le châtiment & l'indignation de ces bra» ves gens, si fameux par toutes ces pro» vinces, par la réputation de leur clémence » & de leur douceur. *Le Général répondit :* » Qu'il n'avoit pas dessein de faire tort aux » habitans de cette ville, mais qu'il pré» tendoit châtier les Mexicains qui s'en » étoient emparés, & qui en faisoient des » sorties pour ravager les terres de ses » amis. *Les Indiens repliquerent :* Que les » troupes de Mexique qui étoient en gar» nison à Zimpazingo, s'étoient retirées » par une espece de fuite, lorsqu'on publia » la nouvelle de la prise des Ministres de

» Motezuma à Quiabislan : Que s'il avoit
» été poussé à leur faire la guerre par la
» persuasion des Indiens qui l'accompa-
» gnoient, il devoit savoir que les Zem-
» poales étoient leurs ennemis : Qu'ils
» l'avoient surpris, en feignant ces irru-
» ptions des Mexicains, afin de le rendre
» l'instrument de leur vengeance, par la
» ruine de Zimpazingo «.

Le discours de ces Sacrificateurs avoit un air de vérité, que le trouble & les méchantes excuses de ceux qui commandoient les Zempoales, découvrirent aisément, & Cortez ressentit leur imposture, comme un affront fait à ses armes. Il ne se chagrinoit pas moins de sa simplicité, que de la malice des Indiens ; cependant sa raison se portant à ce qui étoit le plus nécessaire en cette occasion, il commanda d'abord à Christophe d'Olid & à Pierre d'Alvarado, d'aller avec leurs compagnies ramasser tous les Indiens qui s'étoient avancés dans la Ville, & qui étant gorgés de pillage, avoient presque tous faits quelque butin considérable en or ou en meubles, & enchaîné plusieurs prisoniers. Les deux Capitaines amenerent tous ces pillards à l'armée, chargés honteusement de ce qu'ils avoient dérobé. Les misérables qu'ils avoient dépouillés les suivoient, chacun reclamant son bien par de hauts cris ; ensorte que le Général, pour les satisfaire & les consoler, fit détacher sur-le-champ tous les prisonniers,

& donner le butin aux Sacrificateurs, afin qu'ils priſſent le ſoin de le rendre à ceux à qui il appartenoit. Après quoi il fit venir les chefs des Zempoales, qu'il reprit publiquement de leur inſolence, en des termes rudes & fâcheux; en leur déclarant: *Qu'ils avoient mérité la mort pour l'avoir obligé par un crime puniſſable, à conduire ſon armée afin d'exercer leur vengeance.* Sur quoi les Capitaines Eſpagnols qui étoient avertis, vinrent tous lui demander la grace de ces coupables; ce qu'il leur accorda pour cette fois, après avoir fait aſſez de réſiſtance, afin d'enchérir la faveur ſinguliere qu'ils tenoient de ſa bonté: quoiqu'en effet il n'oſât pas les châtier alors par la rigueur comme ils le méritoient, jugeant qu'on retient bien plus ſurement les nouveaux amis par les voies de la douceur, que par celles de la juſtice.

Cette action augmenta beaucoup l'eſtime & le crédit de Cortez entre les Peuples de l'un & de l'autre Cacique. Il commanda aux Zempoales de s'éloigner de Zimpazingo où il entra avec les Eſpagnols au bruit des acclamations de tous les habitants qui publioient qu'ils devoient la vie & la liberté au Général des Etrangers. Le Cacique, ſuivi de pluſieurs autres de cette Contrée, le viſita dans ſon quartier avec un grand appareil; & ils lui jurerent tous une amitié inviolable; offrant de lui obéir, & de reconnoître pour leur Prince le Roi

d'Eſpagne, dont le nom, aimé & révéré entre les Indiens, leur donnoit une extrême paſſion de devenir ſes Sujets : & l'horreur qu'ils avoient alors pour la tyrannie de Motezuma, fut un puiſſant motif pour leur inſpirer ces ſentiments.

Avant que de partir, Cortez voulut accommoder les différents que ces Indiens avoient avec ceux de Zempoala. La jalouſie des Caciques ſur les bornes de leurs Provinces, & ſur la juriſdiction, avoit fait naître ces différents qui avoient paſſé juſques dans le cœur de leurs Sujets, & les entretenoit dans une haine qui donnoit lieu à des hoſtilités réciproques. Cortez dreſſa une eſpece de traité de paix, qu'il propoſa au Cacique de Zimpazingo ; & prenant ſur ſoi l'agrément de celui de Zempoala, il termina toutes leurs querelles, & les rendit amis ; après quoi il reprit la route de Vera-Cruz ; ayant fortifié ſon parti par l'alliance de ces nouveaux Caciques, & appaiſé entre ſes alliés, une diviſion qui pouvoit être préjudiciable au ſervice qu'il en attendoit. Ainſi il ne laiſſa pas de tirer un grand avantage de cette entrepriſe, qu'il n'avoit pas concertée d'abord avec la prudence; & c'eſt le fruit que cette vertu fait recueillir de l'erreur même où elle tombe quelquefois, & qui ſert au moins à lui faire connoître ſa foibleſſe ; puiſqu'il arrive ſouvent que toutes les meſures qu'elle ajuſte avec tant de ſoin, demeurent dans

la premiere région des êtres. C'eſt ainſi que l'Eſpagnol s'explique, & ce qu'on appelle en François la ſimple ſpéculation.

CHAPITRE XII.

Les Eſpagnols retournent à Zempoala où ils viennent à bout d'abattre les Idoles, après quelques réſiſtance de la part des Indiens : Et le principal Temple de la Ville eſt changé en une Egliſe de la très Sainte Vierge.

Le Cacique de Zempoala attendoit le Général à quelques maiſons qui n'étoient pas éloignées de ſon bourg, & ces maiſons étoient fournies, par l'ordre du Cacique, de toutes ſortes de vivres & de rafraichiſſements pour l'armée. Il avoit cependant beaucoup d'inquiétude & de honte, de ce que la fourbe avoit éclaté à ſa confuſion. D'abord il voulut s'excuſer; mais Cortez ne le permit pas &, lui dit : *Que tout ſon chagrin ſur ce ſujet étoit diſſipé, & qu'il ne ſouhaitoit que l'amendement, l'unique ſatisfaction qui ſoit due aux péchés pardonnés.* De là ils allerent au bourg, où le Cacique avoit préparé un autre préſent, de huit filles parées fort galamment, entre leſquelles étoit ſa couſine, qu'il deſtinoit au Général, afin qu'il lui fit l'honneur de l'épouſer. Les autres étoient pour

les Capitaines, à qui le Général devoit les distribuer comme il lui eût plû, *afin*, disoit l'Indien, *que les liens de l'amitié qu'ils avoient contractée entre eux, fussent encore plus étroitement serrés par ceux du sang.* Cortez lui témoigna; *Que les marques de son affection & de sa bonne volonté leur étoient très agréables? mais qu'il n'étoit pas permis aux Espagnols d'épouser des femmes qui n'étoient pas de leur religion : qu'ainsi il différoit de les recevoir, jusqu'à ce qu'elles fussent Chrétiennes.* Il prit encore cette occasion pour le presser d'abandonner le culte des idoles, parcequ'un homme ne pouvoit être parfaitement son ami, lorsqu'il lui étoit contraire sur un point si essentiel. Comme le Général avoit trouvé beaucoup de raison en cet Indien, il avoit entamé ce discours, avec quelque confiance de le convaincre & de le réduire : mais le Cacique étoit si mal disposé à recevoir la lumiere de l'Evangile, & à sentir la force de la vérité, qu'il osa bien prendre la défense de ses fausses divinités, sur la vaine présomption qu'il tiroit de la force prétendue de son raisonnement, qui chagrina bientôt Cortez; en sorte que se laissant emporter au zele de la Religion, il lui tourna le dos avec quelque sorte de mépris.

Une de leurs plus grandes fêtes arriva justement en ce tems là; & les Zempoales s'assemblerent dans le plus célébre de leurs Temples, le plus secretement qu'ils purent,

à cauſe des Eſpagnols. En ce lieu ils firent un ſacrifice d'hommes, qu'ils immolerent par les mains de leurs Prêtres, qui faiſoient cete horrible fonction, avec les cérémonies que l'on rapportera en un autre endroit. On vendoit ces miſérables victimes par piéces, que les Indiens achetoient & recherchoient comme une viande ſacrée; le ragout n'étant pas moins beſtial & moins abominable que la dévotion. Quelques Eſpagnols, qui virent par haſard cette exécrable boucherie, en eurent tant d'horreur, qu'ils en donnerent avis à leur Général. Sa colere éclata d'abord, par l'émotion qui parut ſur ſon viſage. Les raiſons qu'il croyoit avoir de conſerver ſes alliés, céderent à la conſidération d'un devoir plus juſte & plus preſſant; & comme la colere eſt une paſſion toujours impétueuſe, quand même elle eſt conduite par la raiſon, il ne put retenir les menaces qui lui échaperent dans le premier emportement. Cependant il fit prendre les armes à tous les Eſpagnols; & ayant commandé qu'on amenât le Cacique & les principaux Indiens qui l'accompagnoient, il marcha avec eux & toute ſa troupe en ordre de combat, vers cet abominable lieu, qu'ils appelloient leur Temple.

Les Miniſtres des ſacrifices parurent à la porte; & comme ils avoient des ſoupçons de ce qui leur devoit arriver, ils pouſſerent des cris effroyables, à deſſein d'appeller le

Peuple au secours de leurs Dieux. Au même-tems on vit quelques troupes d'Indiens armés, que ces Sacrificateurs avoient apostés à tout événement, ainsi qu'on l'apprit depuis ; car ils savoient que les Espagnols avoient pénétré le mystere de leur sacrifice, ce qui leur donnoit de la crainte. Le nombre des Indiens, qui s'étoient saisis de toutes les avenues, s'augmentoit considérablement ; Mais le Général, qui n'avoit jamais l'esprit plus présent qu'en ces occasions, fit crier par Marina : *Qu'à la premiere flèche qui seroit tirée, il feroit égorger le Cacique & & tous ses courtisans, qu'il tenoit en son pouvoir; & puis, qu'il lâcheroit la main à ses soldats pour chatier cette insolence par le fer & par le feu.* Cette menace fit trembler tous les Indiens ; & le Cacique tremblant encore plus que les autres, cria de toute sa force : *Que l'on mit bas les armes, & qu'on se retirât.* Cet ordre fut exécuté avec tant d'empressement, qu'il fut aisé de connoître que les Indiens étoient trop heureux de faire passer pour obéissance ce qui n'étoit qu'une véritable crainte.

Cortez demeura avec ce Cacique & les Indiens de sa suite, qui par son ordre amenerent les Sacrificateurs. Il leur fit un discours contre l'Idolatrie, avec une éloquence au dessus de la militaire. D'abord il leur ôta la crainte dont il les voyoit saisis, en les rassurant par des termes qui ne marquoient que de la douceur & de l'humanité, voulant

lant les perſuader par la raiſon, ſans employer la violence. Il leur témoigna : *Combien les erreurs où il les voyoit plongés, lui donnoient de compaſſion. Il ſe plaignit de ce qu'étant ſes amis, ils refuſoient de ſuivre ſon conſeil en une affaire de cette importance. Il leur fit connoître qu'il ne cherchoit en cela que leur bien & leur avantage :* Et après leur avoit touché le cœur par ſes careſſes, il paſſa aux raiſons qui pouvoient convaincre l'entendement. Il leur rendit ſenſibles les abus énormes de leur fauſſe religion ; & après avoir expoſé la vérité preſque en forme viſible, il leur dit enfin : *Qu'il avoit réſolu de ruiner tous ces ſimulacres du Démon ; & que s'ils vouloient exécuter par leurs propres mains un ſi ſaint ouvrage, il leur en ſeroit éternellement obligé.* Il voulut alors leur perſuader de monter les degrés du Temple pour aller abattre les Idoles ; mais ils ne répondirent à cette propoſition, que par des cris & par des larmes ; juſques-là, que s'étant tous jettés à terre, ils proteſterent : *Qu'ils ſe laiſſeroient plutôt hacher en mille piéces, que de mettre la main ſur leurs Dieux.* Cortez ne voulut pas inſiſter davantage ſur un point qui leur faiſoit tant de peine ; il commanda des ſoldats pour en faire l'exécution, & ils y travaillerent de ſi bon courage, qu'en un moment on vit ſauter en pieces, du haut en bas des degrés, la principale Idole & toute ſa ſuite, accompagnée des autels mêmes, & de tous les déteſtables

inſtruments de ce culte impie. Les Indiens virent ce débris avec beaucoup d'émotion & d'étonnement. Ils ſe regardoient, comme s'ils euſſent attendu à tous moments le châtiment que le ciel devoit faire de cette action; mais comme ils virent le ciel fort tranquille, ils tomberent bien-tôt dans les mêmes penſées des Indiens de Cozumel; car voyant leurs Divinités en pieces, ſans qu'elles euſſent ni la force ni le pouvoir de ſe venger, ils ceſſerent de les redouter, & mépriſerent leur foibleſſe, comme le monde reconnoît par la ruine de ſes Puiſſances, combien il étoit abuſé lorſqu'il en faiſoit les objets de ſon adoration.

Cette expérience rendit les Zempoales plus dociles, & plus ſoumis aux ordres du Général; parceque s'ils avoient juſqu'alors conſidéré les Eſpagnols comme des hommes d'une eſpece fort au deſſus de la leur, ils ſe trouvoient maintenant obligés d'avouer qu'ils étoient encore au deſſus de leurs dieux. Cortez ſachant ce qu'il avoit acquis d'autorité ſur leurs eſprits par cette exécution, leur commanda ne nettoyer le temple; ce qu'ils firent avec tant de joie & de zele, qu'ils jetterent au feu toutes les pieces de leurs idoles, afin de faire voir qu'ils en étoient entiérement déſabuſés. Le Cacique ordonna à ſes architectes de laver les murailles du temple, afin d'en effacer toutes ces funeſtes taches du ſang des hommes ſacri-

fiés, qui en faisoit le plus bel ornement. On leur donna ensuite une couche de ce gez si blanc & si brillant, dont ils se servoient pour embellir leurs maisons; & on y bâtit un autel, où l'image de la très sainte Vierge fut placée, parée d'une grande quantité de fleurs, & de quelques lumieres. Le jour suivant on y célébra le saint sacrifice de la messe, avec toute la solemnité que le temps & le lieu purent permettre. Plusieurs Indiens assisterent à nos cérémonies; mais avec plus d'admiration que d'attention, encore que quelques-uns se missent à genoux, voulant imiter autant qu'ils pouvoient la dévotion des Espagnols.

On ne put les instruire à fond des principes de notre religion, parcequ'il falloit plus de temps pour combattre leur ignorance & leur grossiereté, & que Cortez vouloit aussi commencer par la Cour de Motezuma, à soumettre cet Empire à la Foi. Cependant on les laissa dans des sentiments de mépris pour leurs idoles, & de respect pour l'image de la très sainte Vierge; offrant de la prendre pour leur patrone, afin d'obtenir par son intercession l'assistance du Dieu des Chrétiens, dont ils reconnoissoient déja le pouvoir par les effets, ou par quelques rayons de cette lumiere naturelle qui suffit pour connoître le mieux, & pour sentir la force de

ces secours dont Dieu assiste toutes les créatures raisonnables.

On ne doit pas oublier ici la pieuse résolution d'un soldat Espagnol, qui se voyant fort âgé, voulut demeurer seul entre ces Indiens mal réduits, afin d'avoir soin de la sainte Image, couronnant la fin de sa vie par ce saint emploi. Il se nommoit Jean de Torres ; Cordouë étoit sa patrie : & l'action de ce soldat, où la valeur avoit encore sa part, mérite de passer avec son nom à la postérité.

CHAPITRE XIII.

L'armée retourne à Vera-Cruz. On dépêche des Envoyés à l'Empereur Charles V. pour l'informer de tout ce qu'on avoit fait. Cortez appaise une autre sédition par le châtiment de quelques mutins, & prend la résolution de faire échouer ses vaisseaux contre la côte.

Les Espagnols partirent de Zempoala, qui fut appellé quelque temps après la Nouvelle Seville : & comme ils arrivoient à Vera Cruz un petit vaisseau vint mouiller à la rade où la flotte étoit sur les ancres. Il venoit de l'île de Cuba sous le commandemant du Capitaine François de Saucedo, né à Medina de Rioseco. Louis

Marin, qui fut depuis Capitaine pendant la conquête de Mexique, accompagnoit Saucedo, & ils amenoient dix soldats, un cheval & une jument : ce qui passa pour un secours considérable en cette conjoncture. Aucun de nos Auteurs n'a rapporté le sujet de leur voyage; & il est vraisemblable qu'ils étoient partis de Cuba dans de dessein de chercher Cortez, & de s'attacher à sa fortune; ce qu'on juge sur la facilité dont ils se joignirent à son armée. On apprit par cette voie, que le Gouverneur Diego Velasquez continuoit à menacer Cortez, avec une chaleur d'autant plus violente, qu'il étoit nouvellement enflé par le titre d'Adelantado de cette île, ayant reçu des lettres qui lui donnoient un plein pouvoir de découvrir & de peupler. Il avoit obtenu ces avantages par l'intrigue d'un de ses Chapelains qu'il avoit envoyé à la Cour faire valoir ses services & ses prétentions; & sa nouvelle dignité le rendoit fier & inexorable, étant persuadé que l'accroissement de son autorité étoit un titre de la justice de ses plaintes.

Cortez apprit cette nouvelle avec assez d'indifférence, au moins à l'extérieur; n'ayant d'ailleurs l'esprit occupé que de la grandeur & de l'importance du dessein qu'il se proposoit; néanmoins il jugea qu'il étoit à propos de se hâter de rendre compte au Roi de ce qu'il avoit fait pour y parvenir. Il prit sur ce sujet des mesures

avec les Officiers de Vera-Cruz, afin d'écrire à sa Majesté au nom de la ville, & rendre à ses pieds les hommages de ce nouvel établissement. Ils lui faisoient un détail fort exact, des succès de cette entreprise, & des provinces qui étoient déja soumises à son obéissance; de la richesse, de la fertilité & de l'abondance de ce nouveau monde, & de ce qu'on y avoit avancé en faveur de la Religion. Ils ajouterent un projet de l'ordre qu'ils s'étoient proposé de suivre, pour reconnoître le fond de l'Empire de Motezuma. Le Général pria instamment les Officiers du Conseil Souverain, d'appuyer principalement sur la valeur & la constance des soldats Espagnols qui l'accompagnoient, sans oublier l'injustice & la violence du procédé de Velasquez, laissant d'ailleurs le champ libre à chacun, de parler de sa personne suivant ce qu'ils en pensoient. Ce n'étoit pas tant un effet de sa modestie, que de la confiance qu'il avoit en son mérite, plus qu'en ses paroles mêmes; outre qu'il savoit bien que ses louanges ne perdroient rien du prix qui leur étoit dû, en passant par leurs mains; quoi qu'on ne choque point la bienséance en parlant de ses propres actions, lorsqu'on ne sort point des termes de la vérité, sur-tout en la profession des armes, où l'on pratique des vertus plus sinceres, & qui se trouvent assez bien récompensées, lorsqu'on ne leur dérobe pas la gloire de leur nom.

La lettre fut dreſſée dans toutes les formes : & la concluſion étoit une très humble ſupplication de la ville & de l'armée, à ſa Majeſté de nommer Hernan Cortez Capitaine général de cette expédition, ſans aucune dépendance de Diego Velaſquez, & d'autoriſer par ſes lettres le titre que la ville & l'armée lui en avoient accordé, ſous le bon plaiſir de ſa Majeſté. Cortez écrivit à part des lettres, qui contenoient à peu près les mêmes choſes, hors qu'il s'expliquoit plus fortement ſur l'eſpérance qu'il avoit de réduire cet Empire à l'obéiſſance de ſa Majeſté, ſur les moyens qu'il ſe propoſoit de combattre la puiſſance de Motezuma par ſes ſujets mêmes révoltés contre ſa tyrannie.

On choiſit pour porter ces dépêches à la Cour, les Capitaines Alonſe Hernandez Portocarrero, & François de Montexo. Il fut réſolu au Conſeil, qu'ils porteroient tout l'or & les joyaux rares ou précieux qu'ils avoient entre leurs mains, tant des préſents de Motezuma que des dons ou rançons des autres Caciques. Tous les Officiers, & les ſoldats même, céderent de bon cœur chacun ſa part, afin d'augmenter le régal : & quelques Indiens s'offrirent volontairement à faire le voyage, pour être préſentés au Roi, comme des prémices de ces nouveaux ſujets qu'on lui acquéroit. Le Général envoya un préſent à part pour ſon pere, par un ſoin très

digne de se trouver entre ceux qui occupoient alors son esprit. On équipa en diligence le meilleur vaisseau de l'armée, dont on donna la conduite à Antoine d'Alaminos Pilote major. Le jour de l'embarquement fut marqué au seizieme de Juillet 1519, & ils mirent à la voile, après avoit invoqué l'assistance Divine dans leur voyage, par une messe solemnelle du saint Esprit. Ils avoient un ordre précis de prendre leur route droit en Espagne, par le canal de Bahama, sans toucher en aucune maniere à l'île de Cuba, où les bizarreries de Velasquez étoient pour eux un écueil redoutable.

Au même temps, qu'on préparoit ce qui étoit nécessaire pour ce voyage, quelques soldats & quelques matelots, gens qui ne connoissent gueres les loix de la reconnoissance, firent une nouvelle brigue pour s'enfuir par mer, & aller avertir Velasquez des lettres & du présent que l'on envoyoit au Roi, au nom de Cortez. Leur intention étoit de prévenir le départ des envoyés; afin que Velasquez eût le temps de croiser sur leur passage, & de prendre le vaisseau qui les portoit. Pour cet effet, ils avoient gagné les matelots d'un autre navire, & fait provisions de vivres & de munitions : mais il arriva que la nuit même qu'ils devoient exécuter leur dessein, un des conjurés s'en repentit. Cet homme se nommoit Bernardin de Coria. Com-

me il alloit avec les autres pour s'embarquer, l'horreur du crime le frappa si vivement, qu'il se déroba d'eux, & vint en donner avis au Général. D'abord il courut au remede, & disposa toutes choses avec tant de diligence & de secret, que tous les complices furent saisis dans le vaisseau même, sans qu'ils pussent désavouer leur crime. Il parut à Cortez digne d'une punition exemplaire, puisqu'il ne trouvoit plus de sureté en sa clémence. Le procès dura peu ; & on jugea à mort deux soldats, qui furent exécutés comme principaux auteurs de cette conspiration. Deux autres furent condamnés au fouet ; & on pardonna à tout le reste, comme à des gens qui avoient été surpris & trompés : ce fut le prétexte dont Cortez se servit, afin de n'être pas obligé de se défaire de tous les coupables. Néanmoins il fit encore couper un pied au principal matelot du navire destiné à la fuite des conjurés ; supplice extraordinaire, qui parut conforme à la nécessité où il se trouvoit, de faire en sorte que le temps ne pût effacer le souvenir du crime, qui avoit mérité une si rude punition ; la mémoire en ces occasions, ayant besoin du secours des yeux, parcequ'elle retient à regret les especes qui blessent l'imagination.

Bernard Diaz del Castillo, suivi par Herrera, dit qu'un Ecclésiastique, nommé Jean Diaz, se trouva embarrassé en cette

conjuration, & que le respect de son caractere lui sauva la peine qu'il méritoit. Le même respect pouvoit l'exempter de cette note injurieuse; d'autant qu'il est certain que dans la lettre que Cortez écrivit à l'Empereur, datée du trentieme Octobre 1520, & dont nous devons la connoissance à Jean-Baptiste Ramusio, ce Général ne dit pas un mot du prêtre Diaz, quoiqu'il nomme tous les complices de cette mutinerie: ainsi, ou le crime qu'on lui impute n'est pas véritable, ou la même raison qui obligeoit Cortez à le cacher, nous doit engager à ne le pas croire.

Le jour que la sentence fut exécutée contre les coupables, Cortez accompagné de quelques-uns de ses amis, alla à Zempoala, ayant l'esprit fort agité par les différentes réflexions qu'il faisoit sur l'état présent de ses affaires. La hardiesse de ces mutins lui donnoit de terribles inquiétudes: il la considéroit comme un retour des émotions qu'il croyoit avoir dissipées, & comme l'étincelle d'un feu mal éteint. Il se voyoit pressé d'avancer vers Mexique avec son armée; ce qui pouvoit le jetter dans la nécessité de mesurer ses forces avec celles de Motezuma: entreprise trop forte pour être tentée avec des troupes pleines de soupçons & de division. Il songeoit à subsister encore quelques jours avec ces Caciques, qui lui étoient affectionnés; à faire quelques expéditions de peu d'importance, pour don-

ner de l'occupation à ſon armée ; & à jetter plus avant dans le pays de nouvelles colonies, qui puſſent ſe donner la main avec celles de Vera-Cruz : cependant il trouvoit par-tout de grandes difficultés. Enfin ces différentes agitations déterminerent ſon eſprit à une action, qui fit particuliérement éclater la grandeur de ſon ame, & la vigueur de ſon courage. Il prit la réſolution de ſe défaire de ſa flotte, en mettant ſes vaiſſeaux en pieces, afin de s'aſſurer par cette voie de tous ſes ſoldats, & de les obliger à vaincre ou à mourir avec lui, outre l'avantage qui lui en revenoit d'augmenter ſes troupes de plus de cent hommes, qui faiſoient les fonctions de Pilotes & de Matelots. Il communiqua ce deſſein à ſes confidents ; & par leur moyen, & celui de quelques préſents qu'il répandit à propos, il diſpoſa les choſes en ſorte que les Matelots mêmes publierent tous d'une voix, que les vaiſſeaux couloient à fond ſans remede, étant entrouverts par le ſéjour qu'ils avoient fait dans ce port, & par la mauvaiſe qualité de l'eau. Leur rapport fut ſuivi d'un ordre que le Général donna, & qui parut l'effet d'un ſoin très néceſſaire, de mettre promptement à terre les voiles, les cordages, les planches, & tous les ferrements qui pouvoient encore ſervir ; après quoi il leur commanda de faire échouer ſur la côte tous les gros vaiſſeaux, ſans réſerver que les eſquifs pour l'uſage de la pêche. La conduite & l'e-

xécution d'un dessein si hardi, a été mise avec justice au rang des plus grands exploits de cette conquête ; & on aura peine à en trouver une de cette force dans toute la vaste étendue de l'histoire ancienne & moderne.

Justin rapporte qu'Agatocles, Roi ou Tyran de Sicile, ayant débarqué ses troupes sur les côtes d'Afrique, fit brûler les vaisseaux qui les avoient portées, afin d'ôter à ses soldats la ressource qu'ils croyoient trouver dans une retraite. Polyene a célébré la mémoire de Timarque, Capitaine des Etoliens, par un trait d'une pareille résolution ; & Fabius Maximus nous a laissé encore un pareil exemple entre les autres stratagêmes qui l'ont fait passer pour le plus habile Capitaine de son siecle : au moins si nous devons ajouter plus de foi au rapport de Frontin, qu'au silence de Plutarque, qui ne dit rien de cette action. Quoique l'exemple en ces occasions n'ôte rien à la gloire de l'exploit, si nous considérons Cortez suivi d'une poignée de gens, en comparaison des nombreuses armées que les autres conduisoient en un pays beaucoup plus éloigné & moins connu, sans espérance de secours ; entre des nations barbares, redoutables par la férocité de leurs mœurs & de leurs coutumes, & ayant en tête un Tyran si fier & si puissant, nous trouverons que son action fut soutenue d'une résolution encore plus ferme & plus héroïque ; & en laissant à

ces grands Capitaines la gloire d'être les originaux, parcequ'ils l'ont précédé, nous accorderons à Cortez celle de les avoir surpassés en marchant sur leurs traces.

On a peine à souffrir que Bernard Diaz, avec sa maniere ordinaire, où l'on doute s'il n'entre point autant de malice que de sincérité, se produise comme un des principaux Conseillers de cette grande action, usurpant sur Cortez la gloire de l'avoir imaginée. *Nous autres*, dit-il, *qui étions de ses amis, lui conseillâmes de ne laisser aucun vaisseau dans le port, mais de les faire échouer sur la côte.* Cet Auteur n'avoit pas bien concerté sa plume avec sa vanité, puisqu'il ajoute après quelques lignes: *Il avoit déja pris la résolution de faire échouer les navires; mais il vouloit qu'elle parût venir de nous.* Ainsi Diaz ne peut s'applaudir que d'un conseil qui arriva après une résolution formée. La maniere dont Herrera note cette exécution, est encore moins supportable, puisqu'il assure; *que les soldats demanderent qu'on se défît de la flotte; & qu'ils y furent animés & poussés par la finesse de Cortez*, (il se sert de ce terme) *afin de n'être pas tout seul obligé à payer les navires, & que toute l'armée entrât en cette obligation.* Il n'y a guere d'apparence que Cortez se trouvât alors en état ni en lieu de craindre que Velasquez lui fît un procès sur ce sujet; & cette pensée n'a aucune liaison avec les hauts desseins dont son esprit étoit en-

tiérement rempli. Si Herrera a pris cette imagination de Bernard Diaz, qui peut l'avoir forgée dans la crainte de payer sa part des navires brisés, il pouvoit la mépriser comme une suite de ses murmures, qui ordinairement ont une tache d'intérêt. Que si c'est une conjecture de cet Historien, qui a cru signaler son habileté à pénétrer le fond des actions qu'il rapporte, il devoit considérer qu'il les dépouille de toute leur autorité par la bassesse des motifs qu'il leur attribue, & qu'il péche contre les regles de la proportion, en faisant produire de grands effets par de petites causes.

CHAPITRE XIV.

Cortez étant prêt à partir, est averti qu'il paroissoit des navires à la côte. Il va à Vera-Cruz, & fait prendre sept soldats de la flotte de François de Garay. On se met en marche; & l'armée, après avoir beaucoup souffert en passant les montagnes, entre dans la Province de Zocothlan.

Le débris de la flotte affligea quelques soldats, qui se rendirent néanmoins à la raison, tant par l'exemple des mutins que l'on avoit châtiés, que par les discours de ceux qui avoient des sentiments plus justes. On ne parla donc plus que du voyage

de Mexique; & Cortez assembla son armée à Zempoala. Elle étoit composée de cinq cents Fantassins, de quinze Cavaliers & de six pieces d'artillerie. Il laissa cent cinquante hommes & deux chevaux en garnison à Vera-Cruz, & pour Gouverneur Jean d'Escalante, brave soldat, vigilant & des plus attachés à ses intérêts. Il ordonna fort précisément aux Caciques ses alliés d'obéir en son absence au Gouverneur, & de le respecter comme une personne à qui il laissoit toute son autorité; d'avoir soin de fournir des vivres & des hommes pour travailler au bâtiment de l'Eglise, & aux fortifications de la ville, dont il prenoit un soin extrême, non pas tant par la crainte de quelque mouvement de la part des Indiens du voisinage, que sur le soupçon de quelque insulte de celle de Diego Velasquez.

Le Cacique de Zempoala tenoit deux cents Tamenes prêts à porter le bagage, & quelques troupes pour joindre à l'armée. Le Général en choisit seulement quatre cents hommes, entre lesquels il y avoit quarante ou ciquante Nobles Indiens des plus considérés en ce pays-là; & quoiqu'il les traitât dès ce moment comme des soldats, il les conduisoit en effet comme des ôtages, qui lui répondoient de la fureté de l'Eglise qu'il laissoit à Zempoala, des Espagnols qui demeuroient à Vera-Cruz, & d'un jeune Page qu'il avoit laissé auprès du

Cacique, afin de lui faire apprendre la langue du Mexique, & servir de Trucheman en cas de besoin. En quoi on peut remarquer comment sa prévoyance s'étendoit sur tout ce qui étoit possible, quoique fort éloigné.

Tout étoit disposé pour commencer la marche, lorsqu'il arriva un Courier dépêché par Escalante, qui donnoit avis au Général qu'il y avoit des vaisseaux à la côte, qui ne vouloient point se déclarer, quoiqu'on leur eût fait des signaux de paix, & toutes les diligences ordinaires en ces occasions. Un incident de cette conséquence n'étoit pas à négliger : aussi Cortez partit à l'heure-même avec quelques-uns de ses Officiers pour aller à Vera-Cruz ; laissant la conduite de l'armée à Pierre d'Avarado, & à Gonzale de Sandoval. Lorsqu'il arriva à la ville, un de ces vaisseaux paroissoit à l'ancre, à une distance considérable de la terre, & peu de temps après on découvrit sur la côte de la mer quatre Espagnols, qui s'approcherent sans aucun soupçon, faisant connoître qu'ils cherchoient Hernan Cortez.

Un de ces hommes étoit l'Ecrivain du vaisseau ; & les autres venoient pour être témoins d'une signification qu'ils prétendoient faire à Cortez, au nom de leur Capitaine Ils l'avoient par écrit, & elle contenoit : » Que François de Garay, Gouver-» neur de l'île de la Jamaïque, ayant or-

» dre du Roy de découvrir & de peupler, » avoit équippé trois navires, montés par » deux cents ſoixante Eſpagnols, ſous le » Capitaine Alonſo de Pineda, & pris poſ- » ſeſſion de ces pays du côté de Panuco: & » que comme il étoit prêt d'établir une » Colonie auprès de Naothlan, à douze » ou quatorze lieues du côté du Ponent, » ils le lui intimoient, & lui demandoient » qu'il n'étendît point ſes Colonies de ce » côté-là «.

Le Général répondit à cet écrivain : » Qu'il ne ſavoit ce que c'étoit, que requê- » tes & ſignifications, & que cette matiere » ne devoit point ſe traiter par des procé- » dures. Que ſon Capitaine vînt le trou- » ver, & qu'ils ajuſteroient enſemble toutes » leurs prétentions, puiſqu'ils étoient tous » ſujets d'un même Prince, & qu'ils de- » voient s'aſſiſter réciproquement, lorſ- » qu'il y alloit de ſon ſervice «. Il leur dit de s'en retourner avec cette réponſe; mais comme ils n'en vouloient rien faire, & qu'au contraire l'Ecrivain s'emportoit avec peu de reſpect, diſant; *Qu'il répondît en forme à ſa ſignification*, le Général le fit arrêter, & ſe cacha avec ſes gens, derriere quelques dunes ou petites montagnes de ſable, dont toute cette côte eſt couverte. Il y paſſa toute la nuit, & une partie du jour ſuivant, ſans que le vaiſſeau fît aucune ma- nœuvre, ne paroiſſant avoir d'autre deſſein que celui d'attendre le retour de ſes en-

voyés ; ce qui obligea Cortez à tenter par quelque ſtratagême, s'il ne pourroit point attirer à terre ceux qui étoient ſur ce navire. Pour cet effet il commanda qu'on dépouillât les priſonniers, & que quatre ſoldats revêtus de leurs habits, s'avançaſſent au bord de la mer, à deſſein d'appeller les gens du vaiſſeau, en faiſant ſigne de leurs capes. L'effet de ce ſtratagême fut que quatorze ou quinze hommes armés d'arquebuſes & d'arbalêtes, vinrent dans un eſquif ; mais comme les Soldats traveſtis ſe retiroient de peur d'être connus, & qu'ils ſe cachoient le viſage en répondant à la voix de ceux qui les appelloient, ces hommes n'oſerent pas débarquer, & on ne put en prendre que trois, qui étant plus hardis ou moins ſages que les autres, avoient deſcendu à terre. Les autres ſe retirerent au navire, que cet accident obligea à lever les ancres, & à ſuivre ſa route. Cortez avoit appréhendé d'abord, que ces vaiſſeaux ne fuſſent envoyés par Velaſquez ; ce qui l'auroit contraint de retarder ſon voyage ; mais il ne s'embarraſſa pas des prétentions de Garay, qui pouvoient s'ajuſter plus aiſément avec le temps. Ainſi il revint à Zempoala, avec beaucoup moins d'inquiétude, & quelque profit, puiſqu'il amenoit ſept ſoldats à ſon armée ; un Eſpagnol étant d'un ſi grand prix en cette conjoncture, que ces ſept furent reçus avec une extrême joye, & conſidérés comme une grande recrue.

Tout le monde ſe mit en état de partir; & le Général fit ſon ordre pour la marche. Il donna l'avant-garde aux Eſpagnols; & les Indiens eurent l'arriere-garde, ſous le commandement de Mamegi, Teuçhe & Temelli Caciques de la montagne. Les plus robuſtes entre les Tamenes furent chargés de la conduite de l'artillerie; les autres portoient le bagage. Le Général détacha des coureurs ou batteurs d'eſtrade, pour reconnoître devant ſoi, & l'armée marcha ſuivant cet ordre, le ſeiziéme août de l'année 1519, elle fut reçue avec joye à Jalapa, Socochima & Techucla, où elle prit ſes premiers logements, & dont les Peuples étoient dans notre alliance. On jettoit parmi ces Indiens pacifiques quelques ſemences de notre religion, non pas tant pour les inſtruire de la vérité que pour leur donner des ſoupçons des erreurs dont ils étoient abuſés. Le Général les voyant ſi dociles & ſi bien diſpoſés, étoit d'avis qu'on plantât une croix dans chaque bourg qui ſe trouveroit ſur le paſſage de l'armée, afin de les acoutumer au moins à révérer ce ſigne de notre ſalut; mais le pere Olmédo & le Licencié Diaz s'y oppoſerent, en lui remontrant : » Que » ce ſeroit une témérité, de confier la Croix » à des barbares mal inſtruits, qui pour» roient la traiter avec indignité, ou peut» être la mettre au rang de leurs Idoles, » s'ils avoient pour elle une vénération ſu-

» perstitieuse, sans savoir le mystere qu'elle
» représentoit «. La proposition de Cortez étoit une marque de piété; & c'en fut une de bon sens, de se rendre à la raison sans aucune résistance.

On passa de ces bourgs dans les chemins très-rudes de la montagne, qui fut une des premieres fatigues de ce voyage. Les soldats y souffrirent beaucoup, étant obligés à traverser durant trois jours des montagnes désertes, par des sentiers étroits, & bordés de précipices. Il fallut passer l'artillerie avec des machines, & à force de bras; mais ce qui fatiguoit le plus, étoit un temps désespéré, par un froid cuisant, & des pluies continuelles. Les pauvres soldats, sans pouvoir élever une seule baraque, passoient les nuits couverts seulement de leurs armes, marchant toujours pour s'échauffer, & obligés à chercher du soulagement dans le travail. Pour comble de misére les vivres manquoient, & leur courage s'abbatoit avec leurs forces. Lorsqu'on arriva au haut de la montagne, ils trouverent un Temple & quantité de bois; mais ils ne s'y arrêterent pas, parcequ'ils découvrirent des habitations de l'autre côté, où les soldats coururent avec empressement, comme au reméde de leurs maux. Ils y trouverent en effet assez de commodités pour leur faire oublier ce qu'ils avoient enduré de misere.

La Province de Zocothlan commençoit de cet endroit; elle étoit fort peuplée &

d'une grande étendue; & le Cacique demeuroit dans la ville, qui donnoit ſon nom à tout ce Pays, aſſiſe dans une vallée qui bornoit la montagne de ce côté-là. Cortez l'informa de ſon arrivée & de ſes deſſeins, par deux Indiens qu'il lui envoya, & qui revinrent auſſi-tôt avec une réponſe favorable. Peu de temps après on découvrit la ville, d'une vue magnifique, & qui occupoit une grande étendue de plaine. Ses tours & ſes maiſons brilloient de loin par leur blancheur éclatante; & parcequ'un ſoldat Portugais la compara à Caſtilblanco en Portugal, ce nom lui demeura pour quelque tems. Le Cacique, fort bien accompagné, vint au devant du Général, & lui fit beaucoup de civilités, mais qui parurent forcées, & où l'artifice avoit plus de part que la volonté. L'accueil qu'il fit à l'armée fut déſagréable, le logement incommode, les vivres fort médiocres; & on reconnut à tout, le peu de gout qu'ils prenoient à leurs nouveaux hôtes. Néanmoins Cortez diſſimula le ſujet qu'il avoit de ſe plaindre, & retint le reſſentiment de ſes ſoldats, de peur d'alarmer ces Indiens pacifiques, & de ruiner la confiance qu'il vouloit leur donner; puiſqu'il n'avoit deſſein que de paſſer plus avant, en conſervant la réputation de ſon armée, qu'il ne vouloit pas augmenter par des exploits ſi peu conſidérables.

CHAPITRE XV.

Le Cacique de Zocothlan rend une seconde visite à Cortez, & exagere la grandeur & la puissance de Motezuma. On prend la résolution d'aller à Tlascala, & on est instruit à Xacazingo, des Peuples de cette Province, & de la forme de leur Gouvernement.

LE jour suivant, le Cacique accompagné d'un grand cortége de ses parents & de ses domestiques, fit une seconde visite à Cortez. Cet Indien, appellé Olinleth, étoit un homme d'un très bon sens, Seigneur d'une Province fort peuplée, & tenant le premier rang entre tous les autres Caciques qui étoient ses voisins, & qui avoient pour lui une grande vénération. Le Général le reçut avec tout l'éclat dont il soutenoit ordinairement ses actions de cérémonie; & la visite eut quelque chose de singulier. Après cette sorte de compliments que la civilité demande, sans faire tort à la gravité, le Général croyant trouver en ce Cacique, comme en tous les autres, un esprit aigri & disposé à la plainte, lui demanda s'il étoit sujet du Roi de Mexique; à quoi l'Indien répartit brusquement: » Y » a-t-il quelqu'un sur la terre qui ne soit » vassal ou esclave de Motezuma «? La brusquerie de cette réponse faite en maniere

d'interrogation, pouvoit émouvoir Cortez; mais il ſut ſi bien ſe poſſéder, qu'il répliqua » en ſouriant : Qu'on connoiſſoit fort peu » le monde à Zocothlan, puiſque lui & ſes » compagnons étoient ſujets d'un Empe- » reur ſi puiſſant, qu'il avoit pluſieurs Prin- » ces pour vaſſaux, plus grands que Mote- » zuma «. Le Cacique ne parut point dé- concerté par cette propoſition, & ſans en- trer en diſpute ſur la comparaiſon, il crut qu'il ſuffiſoit de faire connoître la grandeur de ſon Prince, ſans attendre qu'on lui fît des queſtions ſur ce ſujet. Il dit donc d'un ton grave : » Que Motezuma étoit le plus » puiſſant Prince dont on eut la connoiſ- » ſance dans le monde qu'ils habitoient. » Que l'on ne pouvoit ni conſerver, ni re- » tenir dans ſa mémoire le nombre des » provinces ſoumiſes à ſon Empire. Qu'il » tenoit ſa Cour dans une ville inacceſſible, » fondée dans l'eau, entourée de lacs, & » dont les entrées n'étoient ouvertes que » par des digues ou chauſſées, coupées en » pluſieurs endroits par des ponts-levis » ſur des ouvertures par où les eaux de » ces lacs ſe communiquoient. *Il exagéra* » les immenſes richeſſes de ſon Prince, la » force de ſes armes, & ſur tout le malheur » de ceux qui ne lui obéiſſoient pas, puiſ- » qu'ils ne ſervoient qu'à augmenter le » nombre des victimes deſtinées à ſes ſa- » crifices ; étant certain que plus de vingt » mille hommes de ſes ennemis, ou de ſes

» rébelles, étoient immolés tous les ans
» ſur les autels de ſes Dieux «. Il n'ajoutoit rien à la vérité, que la maniere paſſionnée dont il la produiſoit. L'on reconnoiſſoit au ton de ſa voix même, les influences de Motezuma ; & que cet étalage de grandeur & de puiſſance viſoit plus à donner de l'épouvante, que de l'admiration.

Cortez n'eut pas de peine à pénétrer le fond de la penſée de l'Indien ; il crut qu'un peu de vivacité étoit néceſſaire pour renverſer tout l'appareil de ce pompeux raiſonnement. Il répondit donc au Cacique :
» Qu'il étoit déja informé de l'Empire &
» des grandeurs de Motezuma ; & que ſi cet
» Empereur n'eût été qu'un Prince médio-
» cre, lui qui parloit, ne ſeroit pas venu
» d'un pays ſi éloigné, lui offrir l'amitié
» d'un autre Prince encore plus grand que
» lui. Que ſon Ambaſſade étoit pacifique ;
» & que les armes qui étoient entre les
» mains de ceux qui l'accompagnoient, ne
» ſervoient qu'à donner plus d'autorité à ſa
» légation, & non pas à faire aucune vio-
» lence : Mais qu'il vouloit bien que Mo-
» tezuma & tous les Caciques de ſon Em-
» pire ſuſſent qu'il deſiroit la paix ſans
» craindre la guerre, parceque le moindre
» de ſes ſoldats ſeroit capable de défaire
» une armée de leur Empereur. Qu'il ne
» tireroit jamais l'épée, ſi on ne l'attaquoit ;
» mais du moment qu'elle ſeroit hors du
» fourreau, je mettrai, *dit-il*, à feu & à
» ſang

» ſang tout ce qui ſe préſentera devant moi.
» La nature produira des monſtres en ma
» faveur, & le Ciel lancera ſes foudres,
» puiſque je viens pour ſoutenir ſa cauſe en
» corrigeant vos vices & les erreurs de vo-
» tre Religion, & ces mêmes ſacrifices du
» ſang humain que vous rapportez com-
» me une des grandeurs de votre Roi «. Il
ſe leva en ce moment pour rompre la viſi-
te; & ſe tournant vers ſes ſoldats : » Mes
» amis, *dit il*, voilà ce que nous cher-
» chons; de grands périls, & de grandes
» richeſſes : Celles-ci établiſſent la for-
» tune, & les autres la réputation «. Ce
petit diſcours rabatit l'orgueil des Indiens,
& releva le courage des Eſpagnols; puiſ-
qu'il ne diſoit aux uns & aux autres que
ſes véritables ſentiments, ſans aucune fa-
çon : car du moment qu'il eût entrepris
cette conquête, Dieu remplit ſon cœur
d'une fermeté ſi grande, que ſans mépri-
ſer ou ne pas connoître les plus dange-
reuſes occaſions, il y entroit avec la mê-
me confiance, que s'il eût été le maître des
événements.

Les Eſpagnols demeurerent cinq jours à
Zocothlan; & l'on vit bien que le Ca-
cique avoit pour eux une autre conſidéra-
tion : les vivres arriverent en plus grande
abondance, & les régals ne manquoient
point à ſes hôtes. La réponſe de Cortez
lui tenoit au cœur, & l'avoit jetté ſur
des réflexions chagrines & inquietes

qu'il tiroit de son propre fond, & qu'il communiqua depuis au Pere Olmedo. Il considéroit que ceux qui osoient s'attaquer au grand Motezuma, ne paroissoient pas des hommes bien raisonnables : mais il jugeoit d'ailleurs, qu'ils devoient être plus que des hommes pour parler de ses dieux avec tant de mépris. Il joignit à cette considération, la différence de leurs visages, la nouvelle façon de leurs armes & de leurs vêtements, & l'obéissance que les chevaux leur rendoient. Il lui sembloit encore, que les Espagnols avoient une certaine supériorité de raison, en ce qu'ils proposoient contre l'inhumanité de leurs sacrifices, l'injustice de leurs loix, & cette brutale licence qu'ils donnoient à la sensualité, si déréglée entre ces Barbares, qu'ils la poussoient jusqu'aux derniers outrages, contre la Nature même. Sa raison tiroit de tous ces principes, des conséquences qui le portoient à croire qu'ils étoient conduits par quelque divinité : car il n'y a point d'esprit si borné, qu'il ne connoisse la laideur du vice, soit que la volonté l'embrasse, ou que la coutume le déguise. Néanmoins la crainte de la puissance de Motezuma possédoit ce Cacique jusqu'à ce point, qu'encore qu'il reconnût & qu'il avouât le pouvoir que ces considérations avoient sur son esprit, il n'osoit encore se donner aucune liberté. Il se contenta donc de fournir les choses nécessaires à la subsistance

des troupes ; & comme il craignoit de faire connoître sa richesse, il parut fort réservé à faire des présens : & sa plus grande libéralité fut de quatre filles esclaves qu'il donna au Général pour faire du pain, & de vingt Indiens nobles qu'il offrit pour servir de guides à l'armée.

On disputa sur le chemin que l'on devoit choisir pour la marche. Le Cacique proposoit la province de Cholula, abondante & peuplée, dont les habitants, plus portés au trafic qu'à la guerre, livreroient un passage sûr & commode aux Espagnols. Il conseilloit au Général, avec beaucoup d'ardeur, d'éviter de prendre la route de Tlascala, disant : » Que ces peu» ples avoient des inclinations si farouches » & si sanguinaires, qu'ils faisoient consister » tout leur bonheur à se défaire des enne» mis. *Néanmoins les Indiens qui comman» doient les troupes de Zempoala, dirent en » secret à Cortez :* Qu'il se défiât de ce con» seil, parceque Cholula étoit une ville fort » peuplée de gens traîtres & de peu de foi ; » & que les armées de Motezuma logeoient » ordinairement en cette ville, & dans les » bourgs qui en dépendoient. Qu'il y avoit » de l'apparence que le Cacique vouloit les » engager en quelque péril, & que son in» tention n'étoit pas droite ; puisqu'encore » que la province de Tlascala fût grande & » remplie de peuples guerriers, ils étoient » alliés & amis des Totonagues & des Zem-

» poales, qui servoient dans ses troupes, & » toujours en guerre contre Motezuma. Que » ces deux raisons devoient lui persuader » que le passage seroit plus assuré par cette » province, & que les Espagnols ne paroî- » troient pas étrangers à ces peuples, étant » en la compagnie de leurs alliés ». Le Général approuva leur raisonnement; & trouvant qu'il étoit plus juste de se fier à des Indiens qui étoient ses amis, qu'à un Cacique si attaché à Motezuma, il ordonna qu'on prît le chemin de Tlascala. On découvrit en peu de temps les frontieres de cette province, qui bornoit celle de Zocothlan, & on n'eut aucune rencontre considérable aux premiers logements. Il courut ensuite quelque bruit de guerre, & l'on apprit enfin que toute la province étoit en armes, & qu'on faisoit un mystere de la cause de ce mouvement : ce qui obligea Cortez à faire alte en un lieu médiocrement peuplé, appellé *Xacazingo*, afin de s'informer à loisir des motifs de cet armement.

Tlascala étoit alors une province extrêmement peuplée, & de plus de cinquante lieues de circuit. Son terrein inégal, s'éleve presque par-tout en plusieurs collines, qui semblent naître de cette chaîne de montagnes qu'on appelle maintenant la grande Cordeliere. Les bourgs, dont les maisons étoient plus solides que belles, occupoient le haut de ces collines, où ces peu-

ples s'étoient logés, tant afin de tirer avantage de la nature de cette ſituation contre leurs ennemis, qu'afin de laiſſer les plaines libres pour la culture. Au commencement ils avoient été gouvernés par des Rois, juſqu'à ce qu'une guerre civile leur fit perdre l'inclination qu'ils avoient à l'obéiſſance, & ſecouer le joug. Mais comme tous les peuples, incapables de ſe gouverner par eux mêmes, ſont ennemis de la ſoumiſſion, juſqu'à ce qu'ils aient éprouvé les inconvénients de la liberté; ceux-ci réduiſirent enfin leur Etat à une forme de République, & choiſirent ainſi pluſieurs Princes, pour ſe défaire d'un ſeul. Ils partagerent donc leurs bourgades en une eſpece de cantons. Chacun nommoit quelque perſonne des plus conſidérables, qui alloient réſider à Tlaſcala, & de tous ces députés on formoit le corps d'un Sénat dont ils ſuivoient les déciſions. Exemple remarquable du Gouvernement Ariſtocratique entre des barbares, qui doit rabattre quelque choſe de la fierté des maximes de notre politique. En cet état ils s'étoient maintenus contre la puiſſance des Empereurs de Mexique, & ils ſe trouvoient alors au plus haut point de leur gloire, parceque les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs alliés, & jetté dans leur parti les Otomies, peuple barbare entre les barbares mêmes; mais extrêmement recherché

pour la guerre, où ils confondoient la valeur & la férocité.

Cortez pleinement informé de ces circonstances, & ne voulant rien négliger, résolut d'envoyer quelqu'un vers cette République, afin de faciliter le passage à son armée. Il donna cette commission à quatre Indiens Zempoales, des plus habiles & des plus nobles ; il les instruisit presque mot à mot, par l'organe de Marina & d'Aguilara, du discours qu'ils devoient faire dans le Sénat, en sorte qu'ils l'apprirent par cœur. Il les choisit entre ceux qui lui avoient proposé la marche par Tlascala, afin qu'ils eussent toujours leur conseil en vue, & qu'ils s'intéressassent dans le succès de la négociation.

CHAPITRE XVI.

Les Envoyés de Cortez vont à Tlascala. La maniere dont on y recevoit les Ambassadeurs ; & ce qui se passe dans le Sénat sur le sujet de la paix qu'on leur offre de la part des Espagnols.

Les Indiens envoyés de Cortez partirent aussi-tôt, revêtus de toutes les marques de leur dignité. Ces marques étoient une mante ou cape de coton, bordée d'une frange tressée avec des nœuds. Ils portoient à la main droite une fleche

fort large, les plumes en haut; & au bras gauche une grande coquille en maniere de bouclier. On jugeoit du ſujet de l'Ambaſſade, par les plumes de la fleche. Les rouges annonçoient la guerre, les blanches marquoient la paix; comme les Romains diſtinguoient par différents ſymboles, leurs Féciales & leurs hérauts, qui portoient le caducée. Les Ambaſſadeurs Indiens étoient connus & reſpectés ſur les paſſages, à la vue des marques que l'on a dites; mais ils ne pouvoient s'écarter des chemins royaux de la province par où ils paſſoient, à peine de perdre leur droit de juriſdiction & de franchiſe, privileges ſacrés entre ces peuples, qui obſervoient religieuſement cette eſpece de foi publique que la néceſſité a inventée, & dont le droit des gens a fait une de ſes loix.

Les Zempoales entrerent dans Tlaſcala avec cet équipage, qui marquoit leur caractere. Du moment qu'il fut reconnu, on les conduiſit à la *Calpiſca*; lieu deſtiné pour le logement des Ambaſſadeurs. Le lendemain le Sénat s'aſſembla dans une grande ſalle, où ils tenoient le conſeil; les Sénateurs étoient aſſis ſuivant le rang de leur ancienneté, ſur des tabourets aſſez bas, faits d'un bois extraordinaire; & d'une ſeule piece. Ils les nommoient *Yopales*. D'abord que les Ambaſſadeurs parurent, tous les Sénateurs ſe leverent à demi de leurs ſieges, & les reçurent en affectant une certaine modération

dans leurs civilités. Les Zempoales tenoient leurs fleches élevées, & avoient la tête couverte de leurs capes; ce qui marque une grande soumission selon leurs cérémonies. Après avoir fait la révérence au Sénat, ils s'avancerent gravement jusqu'au milieu la salle, ou ils se jetterent à genoux, attendant, sans lever les yeux, qu'on leur donnât la permission de parler. Alors le plus ancien des Sénateurs leur ayant ordonné d'expliquer le sujet de leur Ambassade, ils s'assirent sur leurs jambes, & celui qui portoit la parole, comme le plus éloquent, fit ce discours :

» Noble République, braves & puissants » Tlascalteques; le Seigneur de Zempoala, » & les Caciques de la montagne, vos amis » & vos alliés, vous saluent : & après vous » avoir souhaité une récolte abondante & » la mort de vos ennemis, il vous font sa» voir, qu'ils ont vu arriver en leur pays, » du côté de l'Orient, des hommes invin» cibles qui semblent être des dieux qui » ont passé la mer sur de grands palais, » & qui portent dans leurs mains le ton» nere & la foudre, armes dont le ciel s'est » réservé l'usage. Ils sont les ministres d'un » Dieu supérieur aux nôtres, qui ne peut » souffrir ni la tyrannie, ni les sacrifices du » sang des hommes. Leur Capitaine est » Ambassadeur d'un Prince très puissant, » qui étant poussé par le devoir de sa Reli-

» gion, desire de remédier aux abus qui
» regnent en notre pays, & aux violences
» de Motezuma. Cet homme, après avoir
» délivré nos provinces de l'oppression qui
» les accabloit, se trouve obligé à suivre
» le chemin de Mexique par les terres de
» votre République, & souhaite de savoir
» en quoi ce tyran vous a offensés, afin de
» prendre la défense de votre droit comme
» du sien propre, & de la mettre entre les
» autres sujets qui justifient ses prétentions.
» La connoissance que nous avons de ses
» bons desseins, & l'expérience que nous
» avons faite de sa bonté, nous ont obligés
» à le prévenir, pour vous demander, &
» vous exhorter de la part de nos Caciques
» & de toute leur ligue, que vous receviez
» ces étrangers comme les bienfaiteurs &
» les alliés de vos alliés; & de la part de
» leur Capitaine, nous vous déclarons qu'il
» vient avec un esprit pacifique, qui ne de-
» mande que la liberté du passage sur vos
» terres, après que vous serez persuadés
» qu'il ne désire que votre avantage, & que
» ses armes sont les instruments de la jus-
» tice & de la raison; qu'elles soutiennent
» la cause du Ciel: que ceux qui les por-
» tent recherchent la paix & la douceur
» naturellement & par inclination, &
» n'usent de rigueur que contre ceux qui
» les offensent par leurs crimes, ou qui les
» provoquent «. Alors les quatre Zempoa-
les se leverent sur leurs genoux; & après

avoir fait une profonde inclination, ils se rassirent comme ils l'étoient durant la harangue.

Les Sénateurs conférerent entre eux durant quelques moments, après quoi un de l'assemblée dit aux Ambassadeurs, au nom du Sénat : » Qu'il recevoit avec toute sorte » de gratitude la proposition des Zempoa» les & des Totonaques, dont on estimoit » l'alliance ; mais que pour faire une ré» ponse juste au Capitaine de ces Etran» gers, cela demandoit une plus mûre dé» libération «. Sur quoi les Ambassadeurs se retirerent à leur logis, & on ferma les portes de la salle, afin d'examiner à loisir les inconvénients & les avantages de la proposition que les Ambassadeurs avoient faite de la part des Espagnols. Tous les Sénateurs tomberent d'accord de l'importance de cette affaire, qui demandoit toute leur attention ; ensuite les avis furent partagés, & ce partage fit naître de grandes contestations. Les uns soutenoient que l'on devoit accorder le passage aux Etrangers ; les autres vouloient qu'on leur fît la guerre, *afin*, disoient-ils, *de s'en défaire une bonne fois*. Il y eut encore un troisieme avis, qui étoit de leur défendre le passage sur leurs terres, en leur faisant savoir qu'on ne s'y opposeroit pas hors des limites de la province. Cette diversité d'opinions dura quelque temps ; chacun crioit sans rien conclure, jusqu'à ce que Magis-



Vaisseaux de Cortez desagrées et échouer par Ses Ordres.

catzin, le plus ancien & le plus vénérable du Sénat, prit la parole; & ayant obtenu audience, la tradition rapporte qu'il s'expliqua en ces termes :

» Nobles & vaillants Tlaſcalteques, vous
» ſavez bien qu'aux premiers ſiecles de no-
» tre établiſſement, nos Sacrificateurs con-
» nurent par révélation, qui paſſe encore
» maintenant pour un des points de notre
» Religion, qu'une Nation invincible vien-
» droit quelque jour des régions orientales
» du monde que nous habitons. Que cette
» Nation auroit un empire ſi abſolu ſur
» les éléments, qu'elle fonderoit des vil-
» les mouvantes ſur les eaux, & qu'elle ſe
» ſerviroit du feu & de l'air pour ſoumet-
» tre la terre : & quoique les perſonnes
» de bon ſens n'aient jamais cru qu'ils
» duſſent être des Dieux ainſi que le vul-
» gaire ignorant ſe le perſuade, néanmoins
» la même tradition nous apprend que ces
» hommes paroîtroient deſcendus du ciel;
» & qu'ils ſeroient ſi vaillants, qu'un ſeul
» en vaudroit mille des nôtres, & ſi géné-
» reux, qu'ils n'auroient point d'autre vue
» que celle de nous faire vivre ſelon la juſ-
» tice & la raiſon. Je ne puis vous diſſi-
» muler que mon eſprit n'ait été agité par
» la conformité que je trouve en ces ca-
» racteres avec ce qu'on nous débite ſur
» le ſujet des Etrangers qui ſont mainte-
» nant à nos portes. Ils viennent des pays
» orientaux; leurs armes ſont de feu, &

» leurs embarcations ſont des villes ſur la » mer. Pour ce qui eſt de leur valeur, la » renommée vous a appris ce qui s'eſt paſſé » à Tabaſco, leur généroſité vous eſt con- » nue par les obligations dont nos Con- » fédérés publient qu'ils leur ſont redeva- » bles. D'ailleurs, ſi nous tournons les » yeux vers ces cometes & ces ſignes que » le Ciel envoie coup ſur coup ſur nos tê- » tes, ne ſemble-t-il pas qu'ils nous par- » lent intérieurement, & qu'ils viennent » comme les avant-coureurs de cette » grande nouveauté? Que ſi c'eſt-là cette » nation prédite par nos prophéties, quel- » qu'un ſe trouvera-t-il aſſez inſolent & » aſſez téméraire pour vouloir éprouver » ſes forces contre le Ciel, & pour traiter » d'ennemis des hommes dont les armes » ſont appuyées de ſes décrets? Pour moi, » je redouterois au moins la colere des » Dieux, qui châtient rigoureuſement » ceux qui ſe révoltent contre eux, & qui » ne ſemblent envoyer leur foudre que » pour nous apprendre l'obéiſſance; puiſ- » que la voix effroyable du tonnerre parle » à tout le monde, mais qu'il ne fait du » fracas que là où il trouve de la réſiſtan- » ce. Je conſens néanmoins qu'on appelle » effets du haſard des ſignes ſi évidents, » & que les Etrangers ſoient des hommes » comme nous; quel mal nous ont-ils fait » pour nous exciter à la vengeance? Sur » quelle injure pouvons-nous fonder cette

» violence? Tlaſcala, qui maintient ſa li-
» berté par les victoires qu'elle doit à la
» juſtice & à la raiſon qui accompagnent
» ſes armes, entreprendra-t-elle de gaieté
» de cœur une guerre capable de ruiner
» cette haute eſtime qu'on a de ſon gou-
» vernement & de ſa valeur? Ces gens
» apportent la paix; ils ne demandent que
» le paſſage ſur les terres de notre Répu-
» blique, ils ne prétendent point le tenter
» ſans notre permiſſion; où eſt leur cri-
» me, en quoi nous ont-ils offenſés? ils
» recourent à notre protection par la con-
» fiance qu'ils ont en celle de nos Alliés:
» perdrons-nous nos amis, pour en offen-
» ſer d'autres qui ſouhaitent notre ami-
» tié? Qu'eſt-ce que nos autres Alliés di-
» ront de cette action, ſi cinq cents hom-
» mes nous obligent à prendre les armes?
» & pouvons-nous gagner autant de gloire
» à les vaincre, que nous perdrons de ré-
» putation pour les avoir appréhendés?
» Mon avis eſt, qu'on les reçoive avec
» toute ſorte d'honnêteté, & qu'on leur
» accorde la permiſſion qu'ils demandent
» de paſſer ſur nos terres: puiſque s'ils ſont
» des hommes, ils ont la raiſon pour eux;
» & s'ils ſont quelque choſe de plus, ils
» ont la volonté des Dieux plus puiſſante
» que la raiſon «.

L'avis de Magiſcatzin fut reçu avec applaudiſſement. Il alloit emporter toutes les voix, lorſqu'un des Sénateurs demanda

permiſſion de parler. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'eſprit & de cœur, appellé Xicotencal. Son mérite, & pluſieurs bonnes actions à la guerre, l'avoient élevé à la charge de Capitaine Général. Lorſqu'on fut diſpoſé à l'écouter: » Ce n'eſt » pas, *dit-il*, en toutes les affaires indifféremment qu'on peut fonder une réſolution ſur l'avis d'une tête à cheveux gris, » où l'on voit beaucoup de réflexions & » peu d'entrepriſes, & qui conſeillera toujours la patience préférablement à la » hardieſſe. Je révere autant qu'aucun autre l'autorité & les ſentiments de Magiſcatzin; mais il ne vous paroîtra pas » extraordinaire, qu'un homme de mon » âge & de ma profeſſion ait d'autres vues » moins raffinées & peut-être plus certaines. Quand on parle de faire la guerre, » on ſe trompe ſouvent ſur ce qu'on appelle prudence; puiſque tout ce qui reſſemble à la crainte n'eſt point une vertu, mais une paſſion. Il eſt vrai qu'on » attend parmi nous ces Réformateurs » orientaux; l'eſpérance de leur arrivée » dure encore dans les prédictions de nos » Prophetes: mais ceux qui ſouhaiteroient » d'être détrompés ſur ce ſujet, trouvent » qu'elle tarde beaucoup. Cependant je » n'ai pas deſſein de tourner en ridicule » un bruit à qui la tolérance de pluſieurs » ſiecles a acquis de la vénération; mais » vous trouverez bon que je vous deman-

» de quelle ſureté nous avons pour croire
» que ces Etrangers ſoient ceux qu'on
» nous a promis ? Comptez-vous pour la
» même choſe, de venir du côté de l'O-
» rient, & de deſcendre de ces régions
» du Ciel d'où nous voyons naître le ſo-
» leil ? Les armes de feu, & les embar-
» cations que vous appellez des palais ſur
» la mer, ne peuvent-elles pas être des ou-
» vrages de l'induſtrie des hommes, que
» l'on admire parcequ'on n'a rien vu
» de pareil ? Ou peut-être n'eſt-ce rien
» qu'une illuſion de ces preſtiges qui im-
» poſent à la vue, ſemblables à ceux que
» nous appellons ſcience en nos Enchan-
» teurs. Ce que ces Etrangers ont fait à
» Tabaſco, eſt une action de valeur qui
» leur a fait battre une armée beaucoup
» plus forte qu'eux ; mais cela paſſe-t-il
» pour ſurnaturel à Tlaſcala, où l'on fait
» tous les jours de plus grands exploits
» avec les ſeules forces de la République ?
» Quant à la générosité dont ils ont uſé
» avec les Zempoales, elle peut être un
» artifice pour gagner à peu de frais l'af-
» fection des peuples ; au moins je la croi-
» rois une douceur ſuſpecte, de la nature
» de celles qui flattent le goût pour faire
» avaler le poiſon, puiſqu'elle n'a point
» de rapport avec ce que nous avons ap-
» pris d'ailleurs de leur avarice, de leur
» orgueil & de leur ambition. Ces hom-
» mes (ſi peut-être ils ne ſont point des

» monstres que la mer a vomis sur nos
» bords) ces hommes, dis-je, vivent suivant les mouvements de leur caprice,
» affamés d'or & d'argent, abandonnés à
» tous les plaisirs de la terre. Ils attentent
» des nouveautés dangereuses à la justice
» & à la Religion; ils détruisent nos temples, & mettent en pieces nos autels;
» ils blasphement contre nos Dieux, & on
» les croit des hommes descendus du Ciel?
» on doute si nous devons nous opposer
» à leur violence? On entend parler de
» paix sans se scandaliser? Si les Zempoales & les Totonaques les ont reçus en
» leur alliance, ils l'ont fait sans nous consulter; c'est une faute d'attention dont
» ceux qui prétendent se prévaloir doivent
» être châtiés. Pour ce qui est de ces impressions & de ces signes funestes en
» l'air, que Magiscatzin a si fort exagérés,
» ils doivent nous persuader de les traiter
» comme nos ennemis, d'autant plus que
» ces signes annoncent toujours des malheurs & des afflictions. Le Ciel ne fait
» point de prodiges pour nous avertir de
» ce que nous pouvons espérer, mais seulement de ce que nous devons craindre; car le bonheur qu'il nous envoie
» n'est point accompagné d'horreur; & il
» n'allume point des cometes pour endormir nos soins, & nourrir notre négligence. Mon avis est donc d'assembler
» nos troupes, & d'exterminer une bonne
» fois ces Etrangers, puisqu'ils tombent

» entre nos mains, portant le caractere
» que les étoiles nous ont marqué, de Ty-
» rans de notre patrie & de nos Dieux ;
» & qu'ayant égard à leur châtiment, au-
» tant qu'à la réputation de nos armes,
» nous faſſions connoître que ce n'eſt pas
» la même choſe d'être immortels à Ta-
» baſco, & invincibles à Tlaſcala «.

Ces raiſons firent plus d'impreſſion ſur l'eſprit des Sénateurs, que celles de Magiſcatzin, parcequ'elles avoient plus de rapport à l'inclination de ces gens, nés entre les armes, & qui ne reſpiroient que la guerre. Néanmoins, lorſqu'on remit l'affaire en délibération, on réſolut, par forme de tempérament, que Xicotencal aſſembleroit les troupes de la République, & marcheroit afin de s'éprouver contre les Eſpagnols ; ſuppoſant que s'il les défaiſoit, c'étoit autant de crédit gagné pour la Nation ; qu'au contraire, s'il étoit battu, la République auroit toujours une voie ouverte pour traiter de la paix en rejettant la faute de cette inſulte ſur les Otomies, & faiſant croire que c'étoit un déſordre & un contre-temps de la férocité de cette Nation. Pour cet effet, ils firent retenir les Zempoales, ſans qu'il parût néanmoins qu'ils fuſſent en priſon, ayant égard à conſerver leurs Alliés, parcequ'ils ne laiſſoient pas de connoître le péril de cette entrepriſe, qu'ils faiſoient aſſez bruſquement : braves en ce qu'ils en remettoient le ſuc-

cès sur leur valeur, & sages en ce qu'ils ne perdoient point de vue les accidents de la fortune qui pouvoit leur être contraire.

CHAPITRE XVII.

Les Espagnols prennent la résolution de s'approcher de Tlascala, à cause de la détention de leurs Envoyés. Ils combattent contre un gros de cinq mille Indiens, qui leur avoient dressé une embuscade; après quoi ils sont attaqués par toutes les troupes de la République.

Les Espagnols demeurerent huit jours à Xacozingo, attendant leurs Envoyés, dont le retardement faisoit déja soupçonner quelque chose de fâcheux; ensorte que Cortez, par le conseil de ses Capitaines & des chefs des Indiens, qu'il consultoit aussi afin de les entretenir dans la confiance, résolut de continuer sa marche, & de se camper plus près de Tlascala, afin d'observer les démarches de ces Indiens. Il considéroit que s'ils vouloient la guerre, comme il le jugeoit par plusieurs indices, confirmés par la détention de ses Ambassadeurs, il étoit à propos de leur ôter le temps de faire de plus grands préparatifs, & de les attaquer dans leur Ville même, avant qu'ils eussent l'avantage d'assembler toutes

leurs forces, & de lui présenter la bataille à la campagne. Il fit aussi-tôt marcher l'armée en bon ordre, sans oublier aucune des précautions que l'on doit prendre en un pays ennemi. Sa marche étoit entre deux montagnes séparées par une vallée fort agréable. Il n'avoit pas encore fait deux lieues, lorsqu'il se vit arrêté par une muraille fort haute, qui prenant d'une montagne à l'autre, barroit entiérement le chemin. Cet ouvrage étoit également fort & magnifique, & marquoit le pouvoir & la grandeur de son entrepreneur. Elle étoit de pierre taillée en dehors, & liée avec de la terre glaise forte comme un ciment. Son épaisseur étoit de trente pieds, sa hauteur d'une toise & demie, finissant en parapet, ainsi qu'il se pratique en notre maniere de fortifier les places. L'entrée étoit oblique & fort étroite, la muraille faisant en cet endroit deux avances qui entroient l'une sur l'autre l'espace de dix pas. On apprit des Indiens de Zocothlan, que cette espece de fortification marquoit la séparation des bornes de la Province de Tlascala, dont les Gouverneurs l'avoient élevée autrefois, à dessein de se garantir des invasions de leurs ennemis. Ce fut un grand bonheur qu'ils ne s'aviserent point de la défendre contre les Espagnols; soit qu'ils n'eussent pas eu le temps de sortir, pour aller combattre à ce rempart; soit qu'ils eussent résolu de les attendre en

pleine campagne, afin d'employer toutes leurs troupes, & d'ôter au plus petit nombre l'avantage de combattre dans un lieu étroit.

L'armée passa de l'autre côté sans désordre & sans empêchement; & après qu'elle eut reformé ses bataillons, on continua de s'avancer peu-à-peu, jusqu'à ce qu'on trouvât un terrein plus étendu, où les gens détachés découvrirent de loin vingt ou trente Indiens, dont les pennaches, qui faisoient entr'eux la plus grande parure des soldats, firent connoître qu'il y avoit des gens de guerre en campagne. On en avertit le Général, qui commanda qu'on essayât de les faire approcher, par des signes de paix, sans marquer d'empressement à les suivre; parceque le pays où l'armée se trouvoit étoit inégal, & qu'on y voyoit des hauteurs, & certains rideaux propres à cacher une embuscade. Il suivit ces gens détachés avec huit cavaliers, donnant ordre aux Capitaines de faire avancer l'Infanterie, sans la presser; puisqu'on ne trouve jamais d'avantage à mettre le soldat hors d'haleine par une trop grande diligence, & à entrer en une occasion avec des troupes fatiguées.

Les Indiens attendirent dans leur poste les six cavaliers qui composoient le détachement à la tête de l'armée; & lorsqu'ils furent assez proche, ils tournerent le dos, sans s'arrêter ni à leurs cris, ni aux

ſignes qu'ils faiſoient pour leur perſuader qu'on ne demandoit que la paix. En ce moment on découvrit une autre troupe plus éloignée, où les premiers ſe jetterent, & tous enſemble firent tête aux cavaliers, & ſe mirent en défenſe. Les quatorze cavaliers ſe joignirent, & chargerent cette troupe, plus pour découvrir ce qui étoit derriere eux, que pour aucune raiſon qu'on eût de craindre un ſi petit nombre d'Indiens. Cependant ils ſoutinrent vigoureuſement le choc des chevaux, & ſe ſervirent ſi bien de leurs armes, que ſans prendre garde à ceux qui tomboient, percés ou écraſés, ils bleſſerent deux cavaliers & cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes qui étoit en embuſcade, ſe découvrit alors, & vint au ſecours des Indiens. Comme l'Infanterie des Eſpagnols arrivoit de l'autre côté, elle ſe mit en bataille pour ſoutenir l'effort des ennemis, qui venoit à la charge avec une grande furie; mais à la premiere décharge de l'artillerie, qui fit un grand carnage dans leur gros, ils tournerent le dos, & les Eſpagnols profitant de leur déſordre, les ſuivirent en bon ordre, & avec tant de vigueur, qu'ils abandonnerent le champ de bataille, laiſſant ſoixante Indiens tués ſur la place, & quelques priſonniers. Le Général ne voulut pas ſuivre la victoire, parceque le jour baiſſoit, & qu'il avoit deſſein de les épouvanter plutôt que de les détruire. On ſe

ſaiſit de quelques maiſons qui étoient proche du champ de bataille, où les ſoldats trouverent des rafraîchiſſements, & où ils paſſerent la nuit avec beaucoup de joie, ſans oublier les ſoins néceſſaires en ces occaſions, où l'on fait veiller quelques ſoldats pour aſſurer le repos des autres.

Le jour ſuivant, on ſe remit en marche avec le même ordre, & on découvrit les ennemis, qui s'avançoient avec plus de précipitation que d'ordre, en un gros plus fort que celui qui avoit été battu. Leurs troupes s'approcherent de notre armée avec beaucoup de fierté & de grands cris; & ſans meſurer la diſtance néceſſaire à la portée de leurs fléches, ils firent une décharge inutile, & en même temps ils ſe mirent ſur la retraite, combattant toujours de loin; particulierement les frondeurs, qui paroiſſoient d'autant plus courageux, qu'ils étoient les plus éloignés. Cortez connut d'abord, que cette retraite tenoit plus du ſtratagême, que de la crainte; & s'attendant à un plus rude combat, il les ſuivit avec toutes ſes troupes unies, juſqu'à ce qu'ayant paſſé une hauteur qui étoit en ſon chemin, il vit dans la plaine une armée, dont le nombre, à ce qu'on publie, paſſoit celui de quarante mille hommes. Ces troupes étoient composées de diverſes nations, diſtinguées par les couleurs de leurs deviſes & de leurs plumes. Les nobles de Tlaſcala étoient à la tête, ſuivis de tous

leurs alliés. Xicotencal avoit le commandement général, étant comme on l'a dit, le chef des armées de la République. Ceux qui obéissoient à ses ordres, envoyoient des troupes auxiliaires, commandées par leurs Caciques, ou par les plus vaillants d'entre eux.

Il y avoit de l'apparence que les Espagnols seroient étonnés, de se voir en tête une armée qui surpassoit de si loin leurs forces ; mais l'expérience qu'ils avoient faite à Tabasco servit beaucoup à les animer en cette occasion. Cortez qui reconnut sur leurs visages une ardeur qui les poussoit à combattre, ne s'arrêta pas à les haranguer. Ils descendirent l'éminence, d'un air ferme & gai ; & comme le terrein étoit rude & inégal, où il étoit difficile de manier les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à repousser les ennemis. On fit tirer de haut en bas une volée de toutes les pieces d'artillerie, pour faire retirer les troupes qu'ils avoient détachées à dessein de disputer la descente aux Espagnols : mais du moment que les cavaliers trouverent un terrein favorable, & qu'une partie de l'infanterie se fût avancée dans la plaine, ils gagnerent assez de champ pour placer leur artillerie. Le gros des ennemis étoit éloigné un peu plus que de la portée du mousquet ; ils ne combattoient encore que par des cris & par des menaces ; & lors que notre armée fit un mouvement pour

les charger, ils se retirerent tout à coup, par une espece de fuite, qui n'étoit en effet qu'un autre stratagême de Xicotencal, qui cherchoit à faire avancer les Espagnols, afin de parvenir au dessein qu'il avoit de les enveloper, & de les attaquer de tous côtés. On le reconnut bien-tôt; car à peine notre armée eut-elle abandonné la hauteur qu'elle avoit à dos, & qui la couvroit de ce côté-là, qu'une partie de celle des ennemis s'ouvrit en deux aîles, qui s'étendant par la campagne, occuperent tout le terrein, & formerent comme un grand cercle autour des Espagnols. L'autre partie des Indiens accourut aussi-tôt, avec une diligence incroyable, doubler les rangs de la premiere enceinte, qu'ils resserroient toujours, étant eux-mêmes si pressés & si animés, qu'on fut obligé, afin de faire tête par tout, de donner quatre faces au bataillon, & de songer à se défendre avant que d'attaquer, suppléant par l'union & par le bon ordre, l'inégalité du nombre.

L'air frappé du son d'une infinité de cris, qui faisoient un bruit effroyable, parut en un moment obscurci par la quantité des fléches que les Indiens tiroient sur les Espagnols. Les dards & les pierres tomboient sur eux comme la grêle; mais les ennemis remarquant que tous leurs traits faisoient peu d'effet, en vinrent bien-tôt aux mains avec leurs massues & leurs épées, quoiqu'on en fît un grand carnage, qui ne dimi-
nuoit

nuoit rien de leur obstination. Cortez à la tête des cavaliers, couroit aux endroits où le péril étoit le plus pressant, rompant à coups de lance, & dissipant ceux qui s'approchoient le plus près. Les arquebusiers ne faisoient pas moins de mal aux Indiens, qu'ils leur causoient de frayeur; & l'artillerie, qui ne perdoit pas un seul coup, abattoit par son bruit ceux que les balles avoient épargnés. Comme le plus grand point d'honneur entre les Indiens, étoit de dérober aux ennemis la connoissance du nombre de leurs blessés & de retirer les morts, ce soin occupoit tant de gens, que leurs troupes en diminuoient considérablement; en sorte qu'ils éclaircissoient leurs rangs, & qu'ils commençoient à se retirer, & à témoigner moins de hardiesse. Sur quoi Cortez ne voulant pas leur donner le loisir de se reconnoître & de se rallier, afin de serrer encore sa petite troupe, se résolut de les charger avec cette partie du bataillon qui étoit la moins fatiguée, à dessein de s'ouvrir le passage jusqu'à un poste, où il pût opposer aux ennemis toutes ses troupes de front. Il communiqua son dessein aux Capitaines, & ayant mis ses cavaliers sur les ailes du bataillon, il le fit marcher à grands pas contre les Indiens, en invoquant Saint Pierre à haute voix. Les ennemis soutinrent vigoureusement le premier effort, en se servant de leurs armes avec beaucoup d'adresse; mais la furie des chevaux, qui

leur paroissoit quelque chose de surnaturel, les jetta dans une si grande frayeur & un si grand désordre, qu'en fuyant de tous côtés, ils se heurtoient & se blessoient les uns les autres, en se faisant eux-mêmes tout le mal qu'ils vouloient éviter.

Pierre de Moron, monté sur une cavale très vite, mais un peu forte en bouche, s'engagea si avant en la mêlée, que plusieurs nobles Tlascalteques, qui s'étoient ralliés ensemble pour ce sujet, l'attaquerent en le voyant séparé des autres cavaliers; & après lui avoir saisi sa lance & le bras de la bride, ils donnerent tant de coups à la cavale, qu'elle tomba morte sous lui. Aussitôt ils couperent la tête à cet animal; quelques Auteurs ajoutent que ce fut d'un seul coup d'épée; mais ces exagérations ne rendent point l'action plus considérable. Moron reçut quelques légéres blessures, & fut fait prisonnier : néanmoins il fut secouru par les autres cavaliers, qui le mirent en liberté, après avoit tué les Indiens qui l'emmenoient. Cet accident nuisit beaucoup au dessein du Général, parcequ'il donna aux ennemis le temps de reprendre leurs rangs, dont ils vinrent serrer une autre fois les Espagnols, qui étant extrêmement fatigués du premier combat, qui avoit duré plus d'une heure, commencerent à douter du succès de celui-ci. Cependant la nécessité redoublant leur courage, ils se disposoient à une nouvelle charge, lorsque

les cris des ennemis cesserent tout à coup; & un subit & profond silence tombant sur cette multitude de gens armés, on n'entendit plus que le bruit de leurs petites timbales & de leurs cors, qui sonnoient la retraite à leur maniere. On connut en effet qu'ils la faisoient, par le mouvement de leurs troupes vers le chemin de Tlascala, jusqu'à ce qu'une colline les déroba à la vue des Espagnols, à qui ils abandonnerent le champ de bataille.

Une avanture si extraordinaire leur donna le moyen de respirer. D'abord elle leur parut une espece de miracle, parcequ'ils ne pouvoient l'attribuer à une cause naturelle; néanmoins on apprit depuis, par quelques prisonniers, que Xicotencal avoit commandé la retraite, à cause qu'il avoit perdu en cette occasion la plus grande partie de ses meilleurs Officiers, & qu'il ne se trouvoit plus en état de faire agir ce grand nombre de troupes, privées de leurs commandans. Plusieurs nobles Indiens périrent aussi dans ce combat, qui leur coûta beaucoup de sang: néanmoins, malgré cette perte, & leur retraite précipitée, & quoique les Espagnols fussent demeurés les maîtres du champ de bataille, les Tlascalteques firent une entrée triomphante en leurs logements. Ils croyoient que de n'être pas vaincus, c'étoit avoir remporté la victoire; mais la tête de la cavale faisoit le principal sujet de leur joie, & tout l'appareil du

triomphe. Xicotencal la portoit devant soi, sur la pointe d'une lance. Il l'envoya bientôt après à Tlascala, où il fit présent au Sénat de cette redoutable dépouille, qui fut regardée avec beaucoup d'étonnement, & depuis sacrifiée solemnellement dans un de leurs Temples : victime fort convenable à ces autels, & plus pure que les Dieux mêmes qu'ils prétendoient honorer par ce sacrifice.

Dix ou douze de nos soldats furent blessés, & quelques Zempoales, dont le service fut d'un grand secours, l'exemple des Espagnols n'excitant pas moins leur valeur naturelle, que le dépit de voir qu'on avoit rompu & méprisé leur alliance. On découvroit à quelque distance du lieu où on avoit combattu, un petit bourg sur une hauteur qui commandoit sur toute cette plaine. Cortez voyant que ses troupes, extrêmement fatigués, avoient besoin de repos, se résolut d'occuper ce poste ; ce qu'il fit sans difficulté, parceque les habitants s'en étoient retirés aussi-tôt qu'ils eurent vu la retraite de leurs troupes. Ils y avoient laissé toute sorte de rafraichissements, qui servirent à renouveller les provisions de l'armée, & à réparer les forces des soldats. Ils n'y trouverent point assez de couvert pour toutes les troupes ; mais les Zempoales remédierent à cette incommodité, par les baraques qu'ils construisirent en fort peu de temps, où on ajouta tout ce

que l'art pouvoit fournir de nouvelles fortifications à la nature du lieu, déja fort par sa situation, en faisant des remparts de terre & de fascines; & tous les soldats s'occuperent le reste du jour à cet ouvrage, avec tant d'ardeur & de joie, qu'ils sembloient se délasser par cette preuve de leur diligence. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien le péril où ils étoient engagés; & ils voyoient assez que la guerre n'étoit pas encore terminée; mais ils attendoient, du secours du Ciel, tout ce qu'ils n'osoient se promettre de leurs propres forces : & comme ils sentoient par les effets, qu'il s'étoit déclaré en leur faveur, tout ce qu'ils croyoient avant cela avoir besoin d'un miracle pour réussir, commençoit à leur paroître possible.

CHAPITRE XVIII.

L'armée de Tlascala se rassemble, & donne une seconde bataille, où elle est défaite par la valeur des Espagnols, & par un nouvel accident qui la met en désordre.

On parloit fort diversement à Tlascala du succès de cette bataille. On pleuroit en public la mort de tant de Capitaines & de tant de Caciques; & ce sentiment de douleur en avoit fait naître d'autres biens différents entre eux. Les uns de-

mandoient la paix, en disant que les Espagnols étoient immortels ; les autres les chargeoient d'injures & de menaces, en se consolant sur la mort de la cavale, qui étoit l'unique avantage qu'ils eussent remporté. Magiscatzin se glorifioit d'avoir prévu cet accident ; il répétoit à ses amis ce qu'il avoit remontré au Sénat, & parloit sur ce sujet comme un homme, qui repaissoit sa vanité du mauvais succès d'un avis contraire au sien. Xicotencal envoyoit demander de nouvelles recrues pour fortifier ses troupes, en diminuant la perte qu'il avoit faite, & ne s'en servant que pour exciter le peuple à la venger. Un des Caciques confédérés arriva fort à propos, avec dix mille Indiens de guerre qui étoient ses sujets ; & ce secours parut être un effet de la providence des Dieux. Le courage s'augmenta avec les forces ; en sorte que le Sénat résolut que l'on feroit de nouvelles levées, & que l'on continueroit la guerre.

Le jour qui suivit la bataille fut employé seulement par Cortez, à fortifier son quartier par de nouveaux ouvrages qui pussent soutenir l'avantage qu'il tiroit de sa situation. Il auroit bien voulu remettre sur pied le traité de paix : mais il ne trouvoit point de voie pour reprendre cette négociation ; parceque les quatre Zempoales qu'il avoit envoyés à Tlascala, & qui étoient revenus à l'armée par des chemins

détournés, y avoient rapporté une extrême frayeur, qui épouvantoit tous les autres. Ils avoient rompu, fort heureusement pour eux, une étroite prison, où on les avoit jettés le jour même que Xicotencal se mit en campagne. Ils y étoient destinés à appaiser par leur sang les dieux de la guerre ; & sur le rapport qu'ils faisoient de cette cruauté, il n'étoit ni honnête, ni aisé, d'obliger les autres à s'exposer au même péril.

Le repos même des ennemis donnoit de l'inquiétude à notre Général. Aucun de leurs partis ne paroissoit, & Xicotencal avoit fait sa retraite d'une maniere qui témoignoit que la question n'étoit pas encore décidée. Cortez, suivant les regles de la guerre, devoit conserver son poste, afin d'y trouver une retraite en cas qu'il en eût besoin : néanmoins cette résolution n'étoit pas sans inconvénients. Ce soin de fortifier le quartier auroit été attribué par les Indiens à un défaut de courage ; & cette réflexion étoit très importante, en une guerre où l'on ne combattoit pas moins par la réputation, que par la force des armes.

Pour satisfaire à tout en même temps, le Général résolut de sortir le lendemain au matin, à dessein de prendre langue, de reconnoître le pays, & de tenir l'ennemi en respect. Il fit lui-même cette faction, à la tête de ses Cavaliers, suivi de deux cents

fantassins, moitié Espagnols & moitié indiens Zempoales.

Il faut demeurer d'accord que ce mouvement n'étoit pas sans un extrême péril, devant un ennemi très puissant, & dans un pays où il étoit difficile d'éviter les embuscades. Cortez pouvoit s'exposer moins, puisqu'il hasardoit en même temps le succès de l'entreprise, & la vie de ceux qui se sacrifioient pour lui; & selon notre sentiment, cette action, quelque hardie qu'elle soit, n'est pas un bon modele pour ceux qui commandent des armées. Le salut du public est attaché à leur conservation, & tout l'emploi de leur valeur doit être d'en inspirer dans le cœur de leurs soldats. On pourroit l'excuser par plusieurs exemples de Capitaines très fameux, que l'on voyoit affronter les premiers dangers à la tête de leurs armées, exécutant avec l'épée ce que leur bouche ordonnoit; mais quelque excuse qu'on apporte en leur faveur, ils sont toujours plus obligés à la fortune. Ainsi nous laisserons Cortez chargé de ce reproche, qui ne le deshonore point, & qui est en effet le meilleur défaut d'un Capitaine.

Il s'avança avec sa troupe jusqu'à des villages qui étoient sur le chemin de Tlascala où les soldats trouverent beaucoup de provisions de bouche, & où ils firent quelques prisonniers, dont il apprit que Xicotencal étoit campé à deux lieues de

là, aſſez près de la ville, & qu'il aſſembloit de nouvelles troupes contre les Eſpagnols. Cette connoiſſance obligea le Général à retourner en ſon quartier, laiſſant ces villages détruits par les Zempoales, qui étant extrêmement irrités du procédé des Tlaſcalteques, mirent le feu par tout. Cortez n'approuvoit point cet excès de vengeance; mais il les en reprit aſſez foiblement, parcequ'il n'étoit pas fâché que les ennemis ſuſſent qu'il ne craignoit point la guerre dont ils le menaçoient, puiſqu'il les y provoquoit par de nouvelles hoſtilités.

Le Général fit mettre en liberté tous les priſonniers qu'on avoit faits à cette ſortie, & il les careſſa d'une maniere obligeante, & propre à leur faire perdre la crainte qu'ils avoient des Eſpagnols, & à leur donner de bonnes impreſſions de ſa douceur. Il choiſit entre ces priſonniers ceux qui lui parurent les plus habiles; & il en chargea deux ou trois de porter une lettre à Xicotencal, qui contenoit: » Que le Général des Eſpa-» gnols étoit affligé de la perte que le peu-» ple de Tlaſcala avoit faite dans ces der-» niers combats: mais que ce mal ne devoit » s'imputer qu'à ceux qui en avoient été la » cauſe, en recevant à main armée des gens » qui venoient leur propoſer la paix. Qu'il » la demandoit encore, oubliant tous les » outrages qu'on lui avoit faits Que s'il » ne recevoit cette grace à l'heure même,

« & s'il ne quittoit les armes, il l'obligeroit à détruire la ville de Tlascala, pour en faire un exemple qui feroit trembler tous les peuples voisins en entendant prononcer le nom de cette malheureuse ville ». Les Indiens partirent avec cette lettre, fort satisfaits, & fort bien instruits. Ils promirent de revenir bientôt avec la réponse ; & en effet, ils ne tarderent pas long-temps à s'acquiter de leur parole, en retournant dans un état pitoyable, pleins de sang & couverts de blessures, par la cruauté de Xicotencal, qui avoit cru devoir punir ainsi la hardiesse qu'ils avoient eue, de lui faire une proposition de cette nature. Il n'avoit pas voulu les faire mourir, afin qu'ils parussent en ce misérable état devant les yeux de Cortez, & que cette circonstance expliquât encore mieux sa résolution, qu'ils exposerent en ces termes : « Que demain au lever du soleil, ils le verroient en pleine campagne. Que son dessein étoit de le prendre en vie, avec tous ceux qui le suivoient, & de les porter sur les autels de ses dieux, pour leur faire un sacrifice agréable de leur sang, & de leurs cœurs. Qu'il l'en avertissoit de bonne heure, afin qu'il eût le temps de s'y préparer ». C'est ainsi que cet Indien faisoit connoître qu'il n'étoit pas accoutumé à diminuer la gloire de ses victoires en surprenant ses ennemis.

Cortez fut plus irrité qu'étonné de l'inso-

lence de ce barbare, ſans néanmoins négliger ſon avis, ni mépriſer ſon conſeil. Il ſortit donc à la pointe du jour, avec toute ſon armée, laiſſant ſeulement quelques ſoldats dans le fort, pour le défendre. Il s'avança environ demi-lieue, juſqu'à un poſte avantageux pour recevoir l'ennemi, où il forma ſes bataillons ſuivant la nature du terrein & ce que l'expérience lui avoit appris de la maniere de combattre contre ces Barbares. L'artillerie fut placée ſur les aîles, en une juſte diſtance pour faire une grande exécution. En cet ordre, Cortez ayant détaché quelques cavaliers pour battre la campagne, demeura à la tête des autres, afin de porter du ſecours où il ſeroit néceſſaire, & attendit le ſuccès de cette journée, avec une intrépidité qui paroiſſoit ſur ſon viſage. Il n'eut pas beſoin de ſon éloquence pour animer ſes ſoldats, parcequ'il les voyoit marcher avec joie & confiance; l'habitude de vaincre faiſant naître dans leurs cœurs un ardent déſir d'en venir aux mains.

Les batteurs d'eſtrade revinrent bientôt donner avis que l'ennemi s'avançoit avec une puiſſante armée; & un moment après on découvrit ſon avant-garde. La campagne étoit comme inondée d'Indiens armés, autant que la vue pouvoit s'étendre, & même au-delà des bornes de l'horiſon. Leur armée paſſoit le nombre de cinquante mille hommes, ainſi qu'ils l'a-

vouerent depuis, & c'étoit là le dernier effort de la République & de tous ses alliés, à dessein de prendre les Espagnols en vie, & de les conduire chargés de fers sur les Autels, pour en faire des sacrifices, & ensuite de célebres repas. On voyoit au milieu de leurs troupes un aigle d'or élevé fort haut, & qui n'avoit point encore paru dans les autres combats. C'étoit l'enseigne des Tlascalteques, qu'ils ne portoient que dans les occasions de la derniere importance. Ils s'avançoient avec une diligence incroyable, lors qu'étant à la portée du canon, on leur en fit une décharge, qui modéra beaucoup leur ardeur. Ils s'arrêterent quelque temps, suspendus entre la colere & la crainte : enfin la colere prenant le dessus, ils se rallierent, & marcherent jusqu'à ce qu'ils pussent faire agir leurs frondes & leurs arcs, où ils se virent arrêtés une seconde fois, par la frayeur des coups d'arquebuses, & par l'adresse des arbalétriers.

Le combat dura long-temps de cette maniere, fort sanglant pour les Indiens, mais peu dommageable aux Espagnols, favorisés par la différence des armes, & par le bon ordre & l'union dont ils combattoient. Les Indiens s'apperçurent enfin, que cette façon de combattre leur coutoit beaucoup de sang, & ruinoit insensiblement leurs troupes; ils jetterent donc tout d'un coup sur les Espagnols un gros fort

ſerré, & pouſſé comme il ſembloit, par ceux qui venoient derriere; & cette épaiſſe multitude tomba ſur nos gens & ſur leurs alliés, avec tant d'impétuoſité & de fureur qu'elle rompit les rangs, & mit leurs bataillons en déſordre. On eut beſoin en cette extrémité, de toute la valeur des ſoldats, de toute la préſence d'eſprit & diligence des Capitaines, de la furie des chevaux, & de l'ignorance des Indiens dans l'art militaire, afin de pouvoir réformer les bataillons; comme on le fit enfin avec beaucoup de peine, & un furieux carnage des ennemis qui s'étoient mêlés dans nos rangs

Un accident ſemblable à celui qui étoit arrivé à l'autre bataille, fit voir pour la ſeconde fois, que la providence Divine n'abandonnoit pas ſa propre cauſe. On vit une grande confuſion parmi les troupes ennemies; elles faiſoient divers mouvements oppoſés les uns aux autres, en ſe partageant, & ſe préſentant leurs armes. Tout cela aboutit à une retraite en déſordre, qui ſe tourna en une fuite pour ceux qui combattoient à l'avant-garde Cortez les fit charger & pourſuivre, ſans néanmoins s'engager trop avant, parcequ'il ne vouloit pas s'expoſer à être enveloppé, & à combattre trop loin de ſon fort.

On apprit que la cauſe d'une ſi étrange révolution étoit que Xicotencal, homme fier & emporté, qui uſurpoit d'autant

plus d'autorité, qu'on lui témoignoit de soumission, avoit fait des réprimandes outrageantes à un des principaux Caciques qui servoit sous son commandement, avec dix mille hommes de guerre. Cet insolent Général avoit traité le Cacique de poltron & de lâche, parcequ'il étoit demeuré un peu en arriere lorsque les autres Indiens avoient chargé les Espagnols. L'Indien offensé de ces injures, s'en ressentit avec tant de vigueur, qu'il fut près d'en venir aux mains avec Xicotencal, qu'il avoit défié au combat singulier. Tous les soldats qu'il commandoit prirent part au ressentiment de l'affront fait à leur Cacique, & se mirent en état de le venger; & les autres Caciques amis de l'offensé, se souleverent en même temps. Ils résolurent brusquement, de retirer leurs troupes d'une armée où on faisoit si peu de cas de leur zele & de leur valeur; & ils exécuterent ce dessein avec tant de précipitation & de chaleur, qu'ils mirent les autres troupes en désordre; ensorte que Xicotencal connoissant sa foiblesse, ne songea qu'à sauver ce qui lui restoit de gens de guerre, & abandonna aux Espagnols la victoire & le champ de bataille.

On n'a pas dessein de faire un miracle d'un événement si extraordinaire, & si favorable aux Espagnols : au contraire, on avoue de bonne foi que la désobéissance de ces Caciques fut un incident, qui peut

arriver fort naturellement en une armée commandée par un Général superbe, emporté, & peu absolu sur des Peuples qui ne font pas leurs propres intérêts de ceux d'une République, dont ils ne sont qu'alliés. Néanmoins lorsqu'on fait réflexion sur la maniere dont ces puissantes troupes de Barbares furent rompues & défaites par deux fois, ce qui paroissoit alors impossible à toutes les forces humaines, on reconnoîtra dans ces accidents le bras du Seigneur, dont la sagesse éternelle sait appliquer à ses fins, ce que les hommes appellent les effets du hasard, en se servant de ce qu'elle permet, pour exécuter ce qui est ordonné par les décrets de sa divine Providence.

Les Indiens perdirent en cette occasion un grand nombre de soldats ; & celui des blessés fut encore plus grand, ainsi qu'ils l'avouerent depuis. Les nôtres n'eurent qu'un homme tué sur le champ, & environ vingt blessés, si légérement, que la nuit même ils monterent la garde, & firent les autres factions. Cependant, quoique cette victoire fût grande, & encore plus complette & plus admirable que la précédente, puisque les ennemis avoient plus de troupes, & qu'ils s'étoient retirés en fuyant, la nouveauté de cette insulte par laquelle les Espagnols s'étoient vus rompus & mis en désordre, fit une telle impression sur les esprits des soldats, qu'ils retournerent au

quartier triſtes & abattus, en un mot, comme des troupes vaincues. Pluſieurs diſoient, avec peu de reſpect : » Qu'ils ne prétendoient point courir à une perte évi-» dente, pour ſatisfaire la vanité de Cor-» tez. Qu'il devoit ſe réſoudre à reprendre » le chemin de Vera-Cruz, puiſqu'il étoit » impoſſible d'aller plus avant ; autrement » qu'ils exécuteroient eux-mêmes ce deſ-» ſein en le laiſſant ſans autre compagnie, » que celle de ſon ambition & de ſa témé-» rité « Le Général entendit ce murmure, & ſe retira à ſa baraque, ſans chercher à ramener les eſprits chagrins & mutinés, juſqu'à ce qu'ils fuſſent revenus de la frayeur qui les troubloit, & qu'ils euſſent reconnu l'abſurdité de leurs propoſitions : car les remedes précipités ſont moins propres à guérir les maux de cette nature, qu'à les irriter ; parceque la peur eſt une paſſion qui agit ſur l'eſprit des hommes, avec une violence qui fait ſes premiers efforts contre la raiſon.



CHAPITRE XIX.

Cortez appaiſe une nouvelle mutinerie de ſes Soldats. Les Habitants de Tlaſcala prennent les Eſpagnols pour des Enchanteurs. Ils conſultent leurs Devins; & par leur conſeil ils attaquent durant la nuit le quartier des Eſpagnols.

Les chagrins inquiets des mécontents devenoient contagieux, & n'étoient plus retenus, ni par l'autorité des Capitaines, ni par les remontrances des gens bien intentionnés & affectionnés au Général; en ſorte qu'il jugea que ſa préſence étoit néceſſaire pour les réduire aux termes de la raiſon. Pour cet effet il commanda que tous les Eſpagnols s'aſſemblaſſent en la place d'armes, ſous prétexte de délibérer ſur l'état préſent de leurs affaires; & ayant donné ordre adroitement que les plus mutins fuſſent placés le plus près de ſa perſonne, afin que cette eſpece de faveur leur donnât plus d'attention pour ce qu'il diroit: » Il n'eſt » pas beſoin, *dit-il*, de s'étendre beaucoup » ſur ce que nous avons à faire maintenant, après avoir gagné en peu de temps » deux batailles, où votre valeur n'a pas » moins paru que la foibleſſe de nos ennemis. Il eſt vrai que les travaux de la » guerre ne ſont pas toujours terminés par

» la victoire. La maniere d'en profiter a
» aussi ses difficultés ; & on doit au moins
» se précautionner contre les périls qui
» accompagnent souvent les bons succès,
» comme une espece de tribut imposé à la
» félicité des hommes. J'avoue néanmoins,
» mes amis, que ce n'est pas là le motif
» de mon inquiétude, un besoin plus fort
» & plus pressant me rend votre conseil
» nécessaire. On m'a dit que l'envie de re-
» tourner en arriere revient dans l'esprit
» de quelques-uns de nos soldats ; qu'ils
» s'animent les uns les autres à faire cette
» proposition. Je veux croire qu'elle est
» fondée sur quelque apparence de raison;
» mais il n'est pas honnête qu'une affaire
» de cette importance se traite sourde-
» ment en maniere de cabale. Il faut que
» chacun dise librement ce qu'il pense sur
» ce sujet, afin que son zele pour le bien
» public soit autorisé, lorsqu'il n'emprun-
» tera point la figure & les apparences
» d'un crime. Mais afin que chacun rai-
» sonne plus nettement sur ce qui convient
» à tout le monde, il faut avant toutes
» choses considérer l'état auquel nous som-
» mes, & prendre pour une bonne fois
» une résolution qui ne souffre plus de
» contradictions. Cette expédition a été
» approuvée, pour ne pas dire applaudie,
» par vous autres d'un consentement uni-
» versel. Nous avons entrepris d'aller jus-
» qu'à la Cour de Motezuma : nous nous

» ſommes en quelque maniere ſacrifiés à
» ce deſſein en faveur de notre Religion
» & de notre Roi ; après quoi il y va de
» notre honneur & de nos eſpérances. Les
» Indiens de Tlaſcala, qui ont voulu s'y
» oppoſer avec tout le pouvoir de leur Ré-
» publique & de leurs Alliés, ont été vain-
» cus & diſſipés ; &, ſelon toutes les re-
» gles de la prudence humaine, il n'eſt
» pas poſſible qu'ils demeurent encore
» long-temps ſans nous demander la paix,
» ou ſans nous accorder le paſſage libre
» ſur leurs terres. Si nous obtenons cet
» avantage, à quel point doit-il élever
» notre réputation ? & quelle place pou-
» vons-nous prétendre dans l'eſtime de
» ces barbares, qui nous en donnent déja
» une entre leurs Dieux ? Motezuma, qui
» nous attend avec tant de crainte, com-
» me il eſt aiſé de le reconnoître par l'ar-
» tifice de ces Ambaſſades qu'il nous a
» envoyées pluſieurs fois, nous regardera
» avec bien plus de reſpect, après la dé-
» faite des Tlaſcalteques, qui ſont les bra-
» ves de ſon Empire, dont ils ont ſecoué
» le joug par la force de leurs armes. Il y a
» beaucoup d'apparence qu'il nous offrira
» des partis avantageux dans la crainte
» que nous ne nous joignions à ces peu-
» ples révoltés contre lui ; & il ſe peut
» faire aiſément que les traverſes que nous
» avons endurées de leur part ſeront l'inſ-
» trument dont Dieu veut ſe ſervir pour

» avancer notre entreprise en éprouvant
» notre constance ; puisqu'il n'est point
» obligé à faire des miracles en notre fa-
» veur, sans que nous y contribuions no-
» tre cœur & nos mains. Que si nous tour-
» nons maintenant le dos, outre que nous
» serons les premiers à qui les victoires
» auront fait perdre le courage, nous per-
» drons tout à la fois nos travaux & le
» fruit qui les devoit suivre. Après cela,
» que pouvons-nous espérer, ou que ne
» devons-nous pas craindre ? Ces mêmes
» peuples que nous avons vaincus, & qui
» sont encore tremblants & fugitifs, s'a-
» nimeront par notre relâchement ; &
» étant les maîtres des défilés d'un pays
» difficile, ils nous suivront & nous défe-
» ront pendant notre marche. Les Indiens
» amis qui servent auprès de nous avec
» beaucoup de courage & de satisfaction,
» se sépareront de nos troupes, & tâche-
» ront de s'échapper, afin d'aller dans leur
» pays publier notre honte ; & les Zem-
» poales & les Totonaques, qui sont nos
» alliés & l'unique ressource de notre re-
» traite, vont conspirer contre nous après
» qu'ils auront perdu cette haute opinion
» qu'ils avoient de nos forces. Je reviens
» donc à dire qu'il faut considérer tout
» avec beaucoup d'attention, en mesurant
» les espérances que nous abandonnons,
» avec les périls auxquels nous nous ex-
» posons. Proposez & délibérez ce qui

» ſera le plus expédient : je laiſſe toute » ſorte de liberté à vos ſentiments, & j'ai » touché tous ces inconvénients, plutôt » pour diſculper le mien que pour le dé» fendre«. Le Général eut à peine achevé ſon diſcours, qu'un des mutins connoiſſant la raiſon, éleva la voix, & dit à ſes partiſans : *Mes amis, notre Général demande ce qu'il faut faire ; mais il nous l'enſeigne en le demandant. Il eſt maintenant impoſſible de nous retirer ſans nous perdre.*

Tous les autres témoignerent qu'ils étoient convaincus de cette vérité, & confeſſerent leur faute. Le reſte de l'armée applaudit à leur retour ; & on réſolut par la voie d'acclamation, que l'on pourſuivroit l'entrepriſe. C'eſt ainſi que l'on vit ceſſer pour un temps l'inquiétude de ces ſoldats, qui ſouhaitoient de ſe voir en repos dans l'île de Cuba ; & un deſir ſi mal fondé fut une des plus grandes difficultés qui travaillerent l'eſprit & exercerent la conſtance de Cortez en toute cette expédition.

La ſeconde déroute des Indiens affligea extraordinairement le peuple de Tlaſcala. Cette nouveauté y cauſoit également de l'admiration & de la honte. Le peuple crioit que l'on fît la paix, & les Sénateurs ne trouvoient plus de moyen pour continuer la guerre. Les uns propoſoient de ſe retirer aux montagnes avec leurs familles ; les autres diſoient que les Eſpagnols étoient des Divinités qu'il falloit appaiſer par une

prompte obéissance, & même par l'adoration. Les Sénateurs s'assemblerent, afin de chercher quelque remede à tant de malheurs ; mais en raisonnant sur ce sujet, ils se trouverent si étourdis, qu'ils avouerent tous que les forces de ces Etrangers paroissoient au-dessus de la nature. Néanmoins ils ne pouvoient se persuader qu'ils fussent des Dieux, jugeant qu'il étoit contre le bon sens de s'accommoder en cela à la crédulité du peuple : mais ils retomberent dans la pensée, que les exploits surprenants qu'ils faisoient étoient l'effet de quelques enchantements. Sur quoi ils conclurent d'avoir recours à la même science, afin de les vaincre, & de désarmer un charme par un autre. Pour ce sujet ils firent appeller leurs Magiciens & leurs Sorciers, dont le Démon avoit introduit l'abus & les impostures en ce pays là, où ils étoient fort respectés. Le Sénat leur communiqua sa délibération, qu'ils approuverent, en l'appuyant par des réflexions mystérieuses, déclarant qu'ils étoient déja informés de l'embarras qu'on venoit de leur expliquer, & qu'ils avoient prévu & étudié cette matiere. Ils ajouterent que, par le moyen de leurs figures magiques & l'art de la dévination, ils avoient déja découvert & pénétré le secret de ce mystere, qui consistoit en ce que les Espagnols étoient fils du Soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des Régions orientales.

Qu'ainſi leur plus grand enchantement étoit la préſence de leur pere, dont la puiſſante ardeur leur communiquoit une eſpece de force au-deſſus de la nature humaine, qui les faiſoit approcher de celle des Immortels ; mais que l'influence ceſſoit lorſque le Soleil déclinoit vers le Couchant ; qu'ils devenoient alors foibles & flétris comme les herbes des prairies, & rentroient dans les termes de la mortalité comme les autres hommes : que par ces raiſons il falloit les attaquer durant la nuit, & les exterminer avant que le retour du Soleil les rendît invincibles. Les Sénateurs donnerent pluſieurs éloges au grand ſavoir des Magiciens, avec une extrême joie de ce qu'ils avoient trouvé le nœud de la difficulté, & frayé le chemin pour obtenir la victoire. Cette maniere de combattre durant la nuit étoit tout à fait oppoſée à l'uſage de ces peuples ; néanmoins comme les accidents extraordinaires ont peu d'égard pour la coutume, cette importante réſolution fut communiquée à Xicotencal, à qui on ordonna d'attaquer le camp des Eſpagnols après le Soleil couché, & de les exterminer avant qu'il ſe levât. Le Général Indien commença à préparer toutes choſes pour cette action, ajoutant foi à l'impoſture des Magiciens, d'autant plus qu'elle alloit à ſa décharge, & qu'il ſavoit qu'elle étoit autoriſée par l'avis du Sénat.

Cependant les Eſpagnols eurent diverſes

rencontres de peu de conséquence. Quelques troupes des ennemis parurent auprès du camp ; mais elles se mirent en fuite avant que de combattre, & on les poussa avec assez de perte pour les Indiens. On fit des sorties à dessein de faire contribuer les villages voisins, dont les habitants reçurent un traitement favorable, qui gagna aux Espagnols le cœur de ces peuples, & une grande abondance de vivres. Le Général donnoit ainsi tous ses soins à empêcher que l'oisiveté d'un campement ne fît relâcher quelque chose de la vigilance des Officiers, & de la discipline militaire. Il posoit plusieurs sentinelles au loin, & faisoit faire la garde à toute rigueur ; les chevaux étoient sellés toutes les nuits, avec la bride à l'arçon ; & le soldat qui quittoit ses armes, étoit condamné à dormir armé, ou à ne dormir point. Ces regles d'exactitude, qui ne paroissent superflues qu'aux négligents, furent alors fort nécessaires à Cortez ; car la nuit destinée à l'assaut étant arrivée, les sentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui marchoit vers le camp, au petit pas, observant un grand silence, contre la coutume de cette nation. Ils en avertirent sans faire aucun bruit ; & comme cet incident tomba en un temps où nos soldats étoient sur leurs gardes dans toutes les formes accoutumées, on garnit promptement le rempart, & on prépara à loisir tout ce qui étoit nécessaire pour la défense.

Xicotencal

Xicotencal étoit lui-même tellement enivré de la créance qu'il donnoit au discours des Magiciens, qu'il pensoit trouver les Espagnols languissants & sans aucune force, & les tailler en pieces, avant que le Soleil en eût la moindre connoissance : néanmoins il n'oublia pas de se faire suivre de dix mille Indiens armés, pour aider à tuer les Etrangers, en cas qu'ils ne fussent pas encore entiérement flétris par l'absence de leur pere. Nos soldats les laisserent approcher des remparts, sans faire aucun bruit ; & le Général Indien ordonna trois attaques en divers endroits du quartier. Cet ordre fut exécuté par les Indiens avec beaucoup de diligence & de hardiesse ; mais ils trouverent par-tout une résistance à quoi ils ne s'attendoient pas. On les reçut si vigoureusement que plusieurs y perdirent la vie ; & le reste prit d'autant plus d'épouvante qu'ils avoient eu de confiance d'attaquer des murailles qu'ils croyoient trouver sans défense. Xicotencal reconnut un peu trop tard l'imposture de ses Sorciers & la difficulté de cette entreprise : mais il ne consulta là dessus que sa colere & son courage. Il ordonna donc qu'on revînt de tous côtés à l'assaut en poussant tout le gros de son armée contre les remparts. On ne peut nier que ces Indiens ne témoignassent une valeur extraordinaire en ce combat, qui se faisoit contre l'usage ordinaire durant la nuit contre une place forte par l'art

& par la nature. Ils s'aidoient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart où ils recevoient sans s'étonner les blessures qu'ils rendoient plus profondes en se poussant dans les armes des Espagnols; ainsi les premiers tomboient sans que ceux qui les suivoient parussent rebutés par leur disgrace. Le combat dura longtemps de cette maniere, où le désordre des ennemis ne nous étoit pas moins favorable que la différence des armes, jusqu'à ce que Xicotencal voyant qu'il lui étoit impossible de venir à bout de son dessein fit sonner la retraite. Alors Cortez, qui avoit l'œil à tout, connoissant la foiblesse des Indiens qui se retiroient par troupes sans aucun ordre, sortit avec une partie de ses gens de pied & tous ses cavaliers, qui se tenoient prêts, ayant garni de sonnettes le portrail de leurs chevaux, afin que la nouveauté de ce bruit donnât encore plus de terreur aux Indiens. Cette charge imprévue jetta parmi eux une si terrible frayeur, qu'ils ne songerent qu'à fuir de tous côtés sans faire aucune résistance. La campagne fut couverte de morts, & de blessés qui ne purent suivre les autres; & il n'y eut de notre côté qu'un Zempoale tué & deux ou trois Espagnols blessés; ce qui parut un miracle à tous ceux qui virent l'effroyable quantité de fleches, de dards & de pierres qui étoient tombées dans l'enceinte du camp. Les soldats célébrerent

une victoire, qui leur avoit si peu couté, par des démonstrations singulieres de joie & de satisfaction, quoiqu'ils ne sussent pas encore de quelle importance il leur étoit, d'avoir donné une épreuve de leur valeur durant la nuit, ni l'obligation qu'ils avoient aux magiciens de Tlascala, dont la sottise leur servit beaucoup en cette rencontre, puisqu'elle éleva la réputation des Espagnols jusqu'au dernier point de gloire, & leur fit obtenir la paix, qui est le meilleur fruit de la guerre.

CHAPIRE XX.

Le Sénat ordonne à son Général de faire cesser les hostilités. Il n'obéit point, & prend la résolution d'insulter le quartier des Espagnols. On découvre & on châtie ses Espions; & l'on commence à parler d'un traité de paix.

Après que les Tlascalteques eurent vu disparoître ces grandes espérances, qui n'étoient fondées que sur le succès d'une attaque qu'ils s'imaginoient devoir être favorisée du secours de la nuit, le peuple commença à crier qu'il falloit faire la paix : & les Nobles, qui n'étoient pas moins étonnés que le vulgaire, se trouvoient alors dans les mêmes sentiments, quoiqu'ils fissent moins de bruit. Les

Sénateurs voyoient tous leurs raisonnements vains, & tous leurs expédients malheureux; ce qui leur causoit un chagrin, dont le premier effet fut de punir leur sotte crédulité sur ces sorciers, qui en avoient abusé. Ce n'étoit pas pour eux une nouveauté, d'être trompés par ces imposteurs; mais cette fourbe étoit d'une trop grande conséquence, pour ne pas exciter la colere de ceux qui en avoient été surpris. Ils en sacrifierent donc deux ou trois des plus anciens, sur les autels de leurs dieux; ce qui servit de réprimande aux autres, qui apprirent ainsi, aux dépens de leurs supérieurs, qu'il falloit mentir en présence du Sénat, avec plus de précaution, & moins d'effronterie.

Après cette exécution, les Sénateurs s'assemblerent, à dessein d'examiner sérieusement une affaire de cette conséquence; & tous conclurent à la paix. Ils donnerent alors aux lumieres de Magiscatzin, l'avantage d'avoir connu la vérité : & les plus incrédules avouerent, que ces étrangers étoient sans difficulté, les hommes célestes prédits par leurs prophéties. On ordonna donc, qu'on enverroit à Xicotencal un ordre exprès de faire cesser toute sorte d'hostilités, & de se tenir seulement sur ses gardes; en lui déclarant que le Sénat vouloit faire un traité de paix, qui avoit été résolu dans l'assemblée, & qu'on alloit nommer des Ambassadeurs, afin de la pro-

poſer, & de l'arrêter aux meilleures conditions, qu'ils pourroient obtenir en faveur de la République.

Xicotencal étoit ſi obſtiné contre les Eſpagnols, & ſi aveuglé par l'eſtime qu'il faiſoit de la force de ſes armes, qu'il refuſa d'obéïr à cet ordre, & répondit inſolemment : *Que lui & ſes ſoldats étoient le véritable Sénat, & qu'ils auroient ſoin de ſoutenir la gloire de leur Nation, puiſqu'elle étoit abandonnée par les peres de la patrie.* Il ſe préparoit à donner un ſecond aſſaut durant la nuit au camp des Eſpagnols : ce n'étoit pas qu'il fît encore aucun fondemens ſur les impoſtures des ſorciers ; mais il croyoit qu'il lui étoit commode de tenir nos gens enfermés, afin de les prendre tous en vie plus aiſément. Comme il vouloit marcher à cette action avec plus de troupes & de connoiſſance, & qu'il ſavoit que l'ardeur du gain attiroit de tous côtés au camp des Eſpagnols, les payſans des villages voiſins, pour y porter des vivres, il fit choiſir quarante ſoldats Indiens, des plus hardis & des plus attachés à ſes intérêts ; il fit déguiſer ces ſoldats en payſans, & il les envoya au camp chargés de fruits, de poules & de mayz, afin qu'ils puſſent entrer dans la place, en obſerver les défauts & les fortifications, & remarquer par quel endroit on pourroit l'attaquer avec plus de facilité. Quelques Auteurs diſent que ces Indiens s'in-

troduiſirent en qualité d'Ambaſſadeurs de Xicotencal, qui feignit de rechercher un accommodement; ce qui rendoit plus excuſable l'inadvertence des Eſpagnols en cette occaſion. Quoi qu'il en ſoit, les Indiens traveſtis entrerent dans le camp, & trafiquèrent familierement avec nos ſoldats une bonne partie de la matinée, ſans qu'on fît aucune attention ſur ce qui les arrêtoit en ce lieu là, juſqu'à ce qu'un Zempoale reconnut qu'ils obſervoient curieuſement la hauteur de la muraille, dont ils s'approchoient avec une affectation qui marquoit quelque deſſein : il en donna auſſi-tot avis au Général; & comme les ſoupçons de cette nature ne ſont jamais légers, puiſqu'il n'y a point d'ombre qui n'ait un corps, il ordonna qu'on s'en ſaiſit; ce qui fut exécuté au même temps. On examina ſéparément ces Indiens, qui avouerent la vérité ſans beaucoup de réſiſtance; quelques-uns, preſſés par la douleur des tourments, & les autres par la ſeule crainte. Ils convenoient tous, que cette même nuit les ennemis devoient donner un ſecond aſſaut au camp des Eſpagnols, & que Xicotencal s'y trouveroit en perſonne avec vingt mille hommes : qu'il avoit donné rendez-vous aux eſpions, à une lieue du quartier, afin de diſpoſer ſes attaques ſur le rapport qu'ils lui feroient des défauts de la muraille & des endroits les plus foibles.

Cette entrepriſe fit d'autant plus de peine à Cortez, qu'il ſe trouvoit alors peu de ſanté, & qu'il coûte beaucoup moins à ſouffrir un mal, qu'à le cacher. Il ne gardoit jamais le lit dans ſes maladies; & il ne ſongeoit à ſe guérir que lorſqu'il n'avoit plus autre choſe à faire. Les Auteurs rapportent ſur ce ſujet, que durant cette guerre de Tlaſcala, les ennemis l'attaquerent une fois, lorſqu'il venoit de prendre une médecine, & qu'il monta à cheval, & ſe trouva en toutes les occaſions les plus dangereuſes de cette bataille, ſans ſe ſouvenir du remede qu'il avoit pris, & qui ne fit ſon opération que le jour ſuivant, lorſque le repos du ſujet lui rendit toute ſa vertu, qui étoit comme ſuſpendue. On n'auroit pas touché cette circonſtance, ſi Frere Prudence de Sandoval, dans ſon Hiſtoire de l'Empereur, ne l'avoit débitée comme un miracle, que Dieu, dit cet Auteur, fit en faveur de Cortez. Les Philoſophes ne ſont pas de cette opinion; & c'eſt à eux qu'il appartient de prouver par des raiſons, comment en ces rencontres la faculté naturelle peut oublier ſes autres fonctions, étant alors uniquement occupée à ſuivre les mouvements de l'imagination, remplie d'autres objets qui l'émeuvent bien plus puiſſamment; ou comment les eſprits ſe recueillant à la tête & au cœur, emportent avec eux toute la chaleur néceſſaire pour donner de l'activité au remede. L'on voit

d'ailleurs, que le récit sincere du moindre incident peut être permis à un Historien, lorsqu'il sert, comme ici, à faire connoître combien ce Général étoit appliqué dans le combat aux fonctions de son emploi, qui véritablement demande un homme tout entier, quelque grandeur d'ame qu'il ait; & ces considérations ne sont pas indignes de l'Histoire, lorsqu'elles proposent des exemples qui animent à les imiter.

Lorsque le Général eut pénétré les desseins de Xicotencal, par l'aveu de ses espions, il donna ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour la défense de son camp : après quoi il mit en délibération, quel châtiment il devoit imposer à ces misérables, qui méritoient la mort suivant les loix de la guerre. Néanmoins il jugea que leur supplice ignoré des ennemis, étoit une juste punition, mais qu'il n'imprimoit aucune terreur : & comme il étoit alors bien plus utile de se rendre redoutable, que de se satisfaire, il ordonna que l'on coupât les mains à ceux qui avoient été les plus obstinés à céler la vérité, au nombre de quatorze ou quinze; les autres eurent seulement les pouces coupés. C'est ainsi que Cortez renvoya ces espions à Xicotencal, avec ordre de lui dire de sa part : » Qu'on » s'ennuyoit de l'attendre, & que le Géné- » ral des Etrangers leur avoit laissé la vie, » afin que les observations qu'ils avoient

» faites ſur les fortifications, ne fuſſent pas » perdues pour lui ». Ce ſpectacle ſanglant cauſa tant d'horreur dans l'armée des Indiens, qui marchoient déja pour l'attaque, qu'ils demeurerent également frappés de la nouveauté & de la rigueur du châtiment; ſur-tout Xicotencal fut extrêmement ſurpris de voir ſes deſſeins éventés, & ce fut là le premier coup qui l'atteignit au vif, & qui ébranla ſa réſolution. Il ſe mit en tête que les étrangers n'auroient pû connoître ſes eſpions, ſans avoir quelque choſe de divin. Cette viſion commença à le chagriner, & à le faire balancer ſur le parti qu'il avoit à prendre. Déja il penchoit du côté de la retraite, lorſqu'elle devint une néceſſité pour lui par un autre incident, qui le força contre ſa volonté, de faire ce que ſon obſtination refuſoit d'accorder à la raiſon. Divers Miniſtres envoyés de la part du Sénat, arriverent en même temps; & ces gens, autoriſés par leur caractere, lui ordonnerent de quitter le bâton de Général, parceque ſa déſobéiſſance & l'inſolence de ſa réponſe, avoient obligé l'aſſemblée à révoquer la nomination en vertu de laquelle il commandoit les troupes de la République. Ils défendirent encore aux Capitaines de lui obéir, ſous peine d'être déclarés traîtres à la Patrie. Comme ces ordres arriverent au moment que les eſprits étoient effrayés par l'horrible ſpectacle de leurs compagnons eſtropiés, & Xicotencal éton-

né de voir son secret pénétré, personne n'osa répliquer, & tout le monde se soumit aux décrets du Sénat ; en sorte que tout l'appareil de la guerre se dissipa en un moment. Les Caciques prirent le chemin de leurs provinces, & les Tlascalteques celui de leur ville, sans attendre d'autre commandement ; & Xicotencal, qui n'étoit plus si fier, se trouva trop heureux, qu'on lui ôtât les armes des mains, & se retira à Tlascala, accompagné seulement de ses parents & de ses amis, qui le présenterent au Sénat, cachant son dépit sous cette démonstration d'obéissance.

Les Espagnols passerent cette nuit sous les armes, avec beaucoup d'inquiétude ; & le jour suivant ils se reposerent, sans négliger leur sureté, parcequ'ils n'étoient pas encore bien informés de tous ces mouvements, quoique les Indiens qui apportoient des vivres les assurassent que l'armée des Tlascalteques étoit rompue, & qu'ils demandoient la paix. Cette incertitude dura jusqu'au lendemain, que les sentinelles découvrirent au point du jour, sur le chemin de Tlascala, une troupe d'Indiens qui venoient au camp, & qui paroissoient chargés de quelques fardeaux. Cortez ordonna aux sentinelles de se retirer au fort, afin de laisser aux Indiens la liberté de s'approcher. Leur troupe étoit conduite par quatre personnages vénérables, fort

parés à leur maniere, & dont l'habit & les plumes blanches marquoient qu'ils venoient demander la paix. Ils étoient ſuivis par leurs ſerviteurs; après leſquels vingt ou trente Tamenes marchoient, chargés de toutes ſortes de vivres. Ils s'arrêtoient de temps en temps, comme des gens qui ont de la crainte; & ils faiſoient de grandes inclinations de corps vers le camp des Eſpagnols, tâchant de ſe remettre de leur frayeur durant ces cérémonies. Ils ſe baiſſoient juſqu'à mettte leurs mains à terre, qu'ils portoient à leurs levres en ſe relevant; ce qui étoit la révérence dont ils uſoient ſeulement en préſence de leurs Princes. Lorſqu'ils furent contre la muraille, ils rendirent leurs derniers hommages, en encenſant le fort. En ce moment Marina parut ſur la muraille, & leur demanda, en leur langue, *de quelle part ils venoient, & pour quelles affaires!* Ils répondirent: *Qu'ils étoient envoyés par le Sénat & par la République de Tlaſcala, afin de traiter de la paix;* ſur quoi on les laiſſa entrer.

Cortez les reçut avec tout l'apparat & la ſévérité qu'il jugea néceſſaires à leur imprimer du reſpect & de la crainte; & les Indiens, après avoir réitéré leurs révérences & leurs encenſements, expoſerent le ſujet de leur Ambaſſade, qui ſe réduiſit à diverſes excuſes de ce qui s'étoit paſſé; & quoiqu'elles fuſſent frivoles, elles ſervirent né-

anmoins à faire connoître leur repentir. Ils dirent : » Que les Otomies & les Chontales, Peuples Barbares qui leur étoient » alliés, s'étoient assemblés, & avoient fait » la guerre contre la volonté du Sénat, » dont l'autorité n'avoit pas été assez » puissante pour réprimer les premiers » mouvements de la férocité de ces bru» taux. Qu'on leur avoit enfin fait mettre » bas les armes, & que la République sou» haitoit ardemment la paix : Qu'ils ne la » demandoinet pas seulement au nom du » Sénat, mais encore en celui de la noblesse » & du Peuple. Que le Général pouvoit » dès ce moment entrer dans leur ville, » avec tous ses soldats, qui y demeure» roient autant qu'il leur plairoit, avec » cette assurance, qu'ils y seroient traités » & révérés comme les enfants du Soleil, » & les freres de leurs Dieux «. Ils conclurent ainsi leur discours, dont tout l'artifice ne put déguiser le tort qu'ils avoient sur le sujet de la guerre passée, & qui ne laissa pas de témoigner la sincérité de leur proposition à l'égard de la paix.

Le Général conservant toujours un air grave & sévere, & dissimulant la satisfaction qu'il recevoit de leur soumission, répondit : » Qu'ils devoient être persuadés » de ce qu'il leur ordonnoit de rapporter » de sa part au Sénat, qui étoit, que la » grace qu'on leur faisoit n'étoit pas une » petite marque de sa bonté, qui vouloit

» bien les recevoir & leur donner audien-
» ce, lorſqu'ils avoient ſujet de redouter ſa
» colere en qualité de criminels, & de re-
» cevoir ſes loix en qualité de vaincus.
» Que la paix qu'ils propoſoient étoit con-
» forme à ſon inclination; mais qu'ils la
» recherchoint après une guere trop injuſte
» & trop inſolente, pour l'obtenir ſi aiſé-
» ment, & pour ne la pas acheter. Qu'on
» verroit comment ils perſévereroient à la
» deſirer, & comment ils agiroient pour la
» mériter. Qu'il tâcheroit cependant de re-
» tenir la juſte colere de ſes Capitaines, en
» diſſimulant les raiſons qu'ils avoient de
» prendre les armes, & retardant le châti-
» ment ſans baiſſer le bras, afin qu'une
» prompte ſatisfaction de leur faute les pût
» faire profiter du temps qu'il y a entre la
» menace & le coup «.

Cortez leur fit cette réponſe, afin de prendre le temps de ſe guerir, & d'examiner la ſincérité de la propoſition qu'ils lui faiſoient pour ce ſujet. Il jugea à propos de renvoyer ces Ambaſſadeurs en doute du ſuccès de leur négociation, craignant encore que les Senateurs de Tlaſcala ne ſe rendiſſent plus fiers & plus roides, s'ils le trouvoient facile & relâché ſur le ſujet de l'accommodement: puiſqu'aux affaires de cette nature, ce qui paroit être un détour, eſt ſouvent une voie abrégée, & que les difficultés adroites font plus que les empreſſements.

CHAPITRE XXI.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma viennent au quartier pour essayer de rompre le traité avec les Tlascalteques. Le Sénat demeure dans la résolution de rechercher la paix ; & Xicotencal se charge lui-même de la négociation.

LA réputation des Espagnols s'accrut extrêmement par ces victoires ; & Motezuma informé exactement de tout ce qui se passoit à Tlascala, par les avis de ses Ministres, & par la diligence de ses Couriers, entra en de plus vives appréhensions du péril qui le menaçoit, quand il vit soumise & vaincue par un petit nombre d'hommes, cette belliqueuse Nation qui avoit résisté tant de fois à toutes ses forces. Il écoutoit avec admiration le récit des exploits de ces étrangers, & il craignoit qu'après avoir réduit les Tlascalteques à leur obéir, ils n'employassent les armes de ces rébelles à de plus grandes entreprises, contre les intérêts de son Etat. Ce qui mérite en cet endroit de grandes réflexions, est qu'au milieu de tant d'inquiétudes & de soupçons, ce Prince ne se souvint point de ses forces, & qu'il n'assembla point d'Armée pour sa défense, & la sureté de sa personne. Au contraire, sans faire aucuns efforts, ni oser dé-

clarer la guerre, comme s'il eût été retenu par quelque génie ſupérieur à ſon eſprit, il s'attachoit entierement aux artifices de la politique, ne balançant que ſur le choix des moyens les plus doux. Toute ſon application en cette conjoncture, alloit à rompre l'union qui ſe formoit entre les Eſpagnols & les Tlaſcalteques, & cela n'étoit pas mal imaginé; car lorſque la réſolution manque, la prudence en eſt plus fine & plus éveillée. Pour cet effet, il réſolut d'envoyer une nouvelle Ambaſſade, & un régal à Cortez, ſous prétexte de ſe réjouir de l'heureux ſuccès de ſes armes, & de le prier de lui aider à châtier l'inſolence des Tlaſcalteques révoltés. Cependant le motif le plus eſſentiel de cette Ambaſſade étoit de faire de nouvelles inſtances au Général des Eſpagnols, afin qu'il abandonnât le deſſein de venir à la Cour de Motezuma, en preſſant extrêmement ſur les raiſons qui obligeoient l'Empereur à ne point accorder cette permiſſion. Ils avoient outre cela une inſtruction ſecrete, de reconnoître en quel état la guerre de Tlaſcala ſe trouvoit; & en cas qu'on traitât de paix, & que les Eſpagnols y euſſent de l'inclination, d'eſſayer de faire naître tant d'obſtacles à la concluſion du traité, qu'ils la puſſent empêcher; ſans néanmoins faire paroître les ombrages que l'Empereur en prenoit, & ſans abandonner la négociation, juſqu'à ce qu'ils lui en euſſent rendu compte, & qu'ils euſſent reçu de nouveaux ordres ſur ce ſujet.

Cinq Mexicains des plus considérables entre les nobles, étoient les chefs de cette Ambassade; & après avoir passé avec quelques précautions sur les terres de Tlascala, ils arriverent au camp des Espagnols, un peu après que les Ministres de la république en furent partis. Cortez les reçut avec beaucoup de joie & de civilité, parceque le silence de Motezuma commençoit à lui donner de l'inquiétude. Il leur donna une audience favorable, & témoigna qu'il étoit fort obligé à l'Empereur, de son présent dont la valeur alloit à deux mille marcs, en plusieurs pieces d'orfevrerie d'un or fort léger, & en d'autre curiosités, de plumes, & de mantes de coton; néanmoins il ne leur fit point encore de réponse, parcequ'il vouloit qu'avant que de partir ils vissent avec quelle soumission les Tlascalteques lui demandoient la paix. Aussi les Ambassadeurs ne se presserent point de solliciter leur dépêche, parcequ'ils avoient ordre de demeurer; mais ils ne furent pas longtemps sans découvrir tout le secret de leur instruction, en publiant ce qu'ils devoient taire, par les questions qu'ils faisoient à contre-temps, si indiscretement, qu'on reconnut facilement toutes les frayeurs de Motezuma, & de quelle importance étoit la paix avec les Tlascalteques, pour amener cet Empereur à la raison.

Cependant la République de Tlascala, qui desiroit persuader les Espagnols de sa

bonne foi, envoya un ordre à tous les bourgs & villages circonvoiſins, de porter au camp toute ſorte de vivres, ſans en prendre aucun paiement, même ſous prétexte d'échange. L'ordre fut exécuté ponctuellement; & l'abondance parut dans le quartier, ſans que les Payſans oſaſſent recevoir la moindre récompenſe. Deux jours après on découvrit ſur le chemin de la ville une troupe conſidérable d'Indiens qui s'approchoient, avec toutes les marques de Paix. Le Général, qui en fut averti, ordonna qu'on leur laiſſât l'entrée libre; & pour les recevoir, il ſe fit accompagner par les Ambaſſadeurs de Mexique, en leur faiſant entendre qu'il confioit à leur diſcretion, une choſe qu'il appréhendoit qu'ils ignoraſſent. Le chef des Tlaſcalteques envoyés, étoit Xicotencal même, qui avoit brigué cette commiſſion; ſoit pour ſatisfaire le Sénat, en amendant ſa felonnie par cette action; ſoit qu'étant convaincu que la paix étoit néceſſaire, comme il étoit ambitieux, & qu'il aimoit la gloire, il ne voulut pas que la République fût redevable à quelque autre de cet avantage. Il étoit accompagné de cinquante Cavaliers de ſa faction, ou de ſes parents, tous extrêmement parés à leur maniere. Sa taille étoit au deſſus de la médiocre, aſſez dégagée, mais forte & robuſte. Sa parure étoit une mante blanche, qu'il portoit d'une maniere bizarre & cavaliere, avec quantité de plu-

mes, & quelques pierres rares aux endroits accoutumés. Les traits de ſon viſage étoient mal proportionnés, cependant ils ne laiſſoient pas d'imprimer du reſpect; & un certain air libre & guerrier en rendoit la laideur majeſtueuſe. C'eſt ainſi qu'il parut en préſence du Général, où après avoir fait les révérences ordinaires, il s'aſſit, & commença ſon diſcours, en avouant » qu'il » étoit le ſeul coupable de toutes les hoſti» lités qui s'étoient commiſes; parcequ'il » s'étoit imaginé que les Eſpagnols étoient » du parti de Motezuma, dont le nom » même lui donnoit de l'horreur; mais » qu'à préſent il ſe faiſoit un grand plaiſir, » de venir ſe rendre entre les mains de » ſon vainqueur, comme ayant été le pre» mier témoin de ſes merveilleux exploits. » Qu'il ſouhaitoit avec paſſion mériter par » cette ſoumiſſion & par cette reconnoiſ» ſance, le pardon de ſa République, au » nom & par l'autorité de laquelle il ſe » préſentoit, non pour propoſer, mais pour » demander humblement la paix, & pour » la recevoir en la maniere qu'il plairoit » aux Eſpagnols de l'accorder. Qu'il la de» mandoit une, deux & trois fois, au nom » du Sénat, de la nobleſſe & du peuple de » Tlaſcala; ſuppliant inſtamment le Géné» ral qu'il lui plût honorer leur ville de » ſa préſence : Qu'il y trouveroit des loge» ments préparés pour ſon armée, & toute » la vénération & tout le ſervice qu'il pou-

» voit se promettre d'un peuple qui étant » naturellement fier & vaillant, ne croyoit » pas se faire tort de le prier, & de lui » obéir. Qu'il demandoit seulement, non » comme une condition de la paix, mais » comme une grace que le Général leur » accorderoit par pitié, qu'on traîtât hu» mainement les habitants, & que la li» cence des soldats épargnât leurs Dieux & » leurs femmes «.

Le discours & la liberté de Xicotencal agréerent tellement à Cortez, qu'il ne put s'empêcher de le témoigner à ceux qui assistoient à l'audience. L'estime qu'il avoit naturellement pour les braves hommes, lui donnoient ces sentiments ; & il voulut que Marina le dît ainsi au Général Indien, afin qu'il ne crût pas que l'accueil qu'on lui faisoit fût rendu à sa proposition. Après cela, Cortez reprenant un air sévere, lui remontra avec un peu de véhémence *le peu de raison que la République, avoit eu de lui faire une guerre si injuste ; & lui en particulier, de soutenir cette injustice avec tant d'obstination.* Il s'étendit sur ce sujet, par plusieurs raisons fortes & pressantes ; & après avoir exagéré la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon, il conclut en disant : » Qu'il accordoit la paix qu'ils lui deman» doient, & que son armée ne feroit aucune » violence, ni aucune extorsion sur son » passage. *Il ajouta :* Que lors que l'occa» sion se présenteroit d'aller à Tlasçala, il

» leur en donneroit avis, afin qu'ils pussent
» préparer ce qui seroit nécessaire pour son
» entrée, & pour son logement «.

Xicotencal fut extrêmement affligé de ce retardement, qu'il regardoit comme un prétexte pour s'assurer de leur sincérité dans le traité; & en jettant les yeux sur ceux qui assistoient à l'audience : » Vous » avez raison, *dit-il*, ô grands Teules, (*c'est ainsi qu'ils nommoient leurs Dieux*) » de punir notre franchise par votre dé- » fiance. Néanmoins, s'il ne suffit pas pour » être cru, que toute la République de » Tlascala vous parle par ma bouche, moi » qui suis le Général de ses troupes, & ces » Cavaliers qui me suivent, qui sont les » plus nobles & les plus grands Capitaines » de sa nation, resteront ici en ôtages pour » votre sureté, & nous demeurerons entre » vos mains prisonniers, même enfermés, » autant de temps que vous serez dans » notre ville «. Cette offre ne laissa pas d'augmenter la confiance du Général; mais comme il ne vouloit pas céder en générosité, il répondit : » Que cette assurance » n'étoit pas nécessaire pour lui persuader » qu'ils souhaitoient un accord, dont ils » avoient tant de besoin; & que les Espa- » gnols n'avoient que faire d'ôtages pour » entrer dans sa ville, & pour s'y mainte- » nir en sureté, comme ils l'avoient fait » au milieu de ses troupes en armes. Ce- » pendant, que l'on pouvoit s'assurer conf-

» tamment de la paix sur sa parole, & qu'il » iroit à la ville le plutôt qu'il lui seroit » possible «.

Cortez finit ainsi l'audience, & conduisit Xicotencal jusqu'à la porte de son logis, où il l'embrassa; & en lui tendant la main, il lui dit : » Qu'il ne tarderoit à lui payer » sa visite, qu'autant de temps qu'il en fal» loit pour dépêcher des Ambassadeurs que » Motezuma lui avoit envoyés «. Ce discours lâché comme par hasard & sans dessein, ne laissa pas d'échauffer beaucoup la négociation de la paix.

Le Général demeura avec les Ambassadeurs Mexicains, qui débuterent par de grandes railleries sur le traité de paix, & sur ceux que le proposoient; de-là ils passerent à blâmer avec trop de présomption la facilité des Espagnols à se laisser persuader. Enfin, s'adressant à Cortez ils lui dirent, par maniere d'instruction : » Qu'ils admi» roient qu'un homme si habile ne connût » pas encore les Tlascalteques, gens bar» bares, qui se maintenoient par leurs ru» ses, bien plus que par leurs forces. Qu'il » prît bien garde à ce qu'il feroit, parce» qu'ils ne songoient qu'à profiter de sa » confiance, afin de le perdre, lui & tous » ses soldats ». Mais quand ils virent Cortez ferme à maintenir la parole qu'il avoit donnée, déclarer qu'il ne pouvoit refuser la paix à des gens qui la demandoient, ni manquer à ce devoir qui étoit le but de ses

armes, ils s'arrêterent quelque temps à rêver profondément : après quoi leurs persuasions se convertirent en prieres, à ce qu'il plût au Général de différer encore six jours son entrée dans Tlascala, afin que deux des principaux d'entre eux eussent le temps d'aller instruire l'Empereur de ce qui se passoit, pendant que les autres attendroient ses ordres. Cortez leur accorda cette grace ; parcequ'il jugeoit à propos d'avoir des égards pour Motezuma, & de voir ce que cette diligence pourroit produire, n'étant pas impossible qu'elle ne levât les difficultés qu'il faisoit de se laisser voir. Ainsi il mettoit à profit les différentes dispositions des Tlascalteques & des Mexicains ; & il enchérissoit la paix, en la faisant desirer aux uns, & craindre aux autres.

Fin du second Livre.





HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Le voyage des Envoyés de Cortez à la Cour d'Espagne. Les contradictions & les embarras qui retarderent l'expédition de affaire.

Il est maintenant à propos de parler du voyage des Capitaines Alonse Hernandez Portocarrero & François de Montexo, qui étoient partis de Vera-Cruz, chargés du présent & des dépêches que Cortez envoyoit au Roi, comme le premier hom-

mage & le premier tribut de la Nouvelle Espagne. Leur voyage fut heureux, quoiqu'ils en eussent hasardé le succès, pour n'avoir pas suivi au pied de la lettre les ordres qu'ils avoient, dont les interprétations ruinent souvent le cours d'une affaire, parcequ'elles se rencontrent fort rarement avec l'intention du supérieur.

Montexo avoit une habitation en l'île de Cuba, près de la Havane; & quand le vaisseau se trouva à la vue du Cap Saint Antoine, il proposa à son compagnon & au Pilote Alaminos, qu'il leur seroit avantageux de toucher en cet endroit, afin d'y faire provision de quelques rafraîchissements, puisque ce lieu étant fort éloigné de la ville de Saint Jacques, où Velasquez résidoit, il n'étoit pas fort important de se relâcher un peu des ordres que le Général leur avoit donnés, d'éviter avec soin tous les lieux de la jurisdiction de ce Gouverneur. Montexo vint à bout de son dessein, dont le but étoit de visiter sous ce prétexte son habitation; & il risqua ainsi, non seulement le vaisseau, mais encore le présent, & toute la négociation dont il avoit la conduite. Velasquez, que la jalousie qu'il avoit du bonheur de Cortez, tenoit fort éveillé, avoit répandu des espions en toutes les habitations qui étoient sur la côte, afin d'être averti de ce qui se passeroit de nouveau. Il craignoit que Cortez n'envoyât quelque navire à l'île de Saint Domingue, à dessein

de

de rendre compte de ſa découverte, & de demander du ſecours aux Religieux de Saint Jérôme, qui gouvernoient cette île; c'e ce que Velaſquez vouloit prévenir & empêcher. Il apprit par le moyen de ſes eſpions, la deſcente de Montexo en ſon habitation, & auſſi-tôt il dépêcha deux vaiſſeaux qu'il avoit tout prêts, bien armés & fort bons voiliers, avec ordre de ſe ſaiſir à tous riſques, du navire de Cortez. Ce mouvement ſe fit avec tant de diligence, qu'on eut beſoin de toute la ſcience & de toute la bonne fortune du Pilote Alaminos, pour échaper d'un danger qui mit en grand haſard la conquête de la nouvelle Eſpagne.

En cet endroit Bernard Diaz noircit avec peu de raiſon, la réputation de Montexo, dont la qualité & la valeur méritoient un meilleur traitement. Diaz le blâme d'avoir mal reconnu l'obligation qu'il devoit à la confiance de Cortez. Il dit: » Que Montexo n'alla voir ſon habitation, qu'à deſſein » de retarder le voyage, & de donner à » Velaſquez le temps de ſe ſaiſir du navire: » qu'il lui écrivit une lettre dont un Matelot fut chargé, & que cet homme la porta, nageant entre deux eaux ». Ces circonſtances, & quelques autres, ſont rapportées par cet Auteur avec ſi peu de fondement, qu'il les détruit lui-même, en faiſant un détail exprès de la vigueur & de l'activité avec laquelle Montexo, lorſqu'il

fut à la Cour, s'opposa aux agens & aux partisans de Velasquez. Diaz ajoute : *Que les envoyés de Cortez ne trouverent point l'Empereur en Espagne* : & il avance encore d'autres particularités, qui font connoître avec quelle facilité il prêtoit l'oreille à toute sorte de récits, & avec quel discernement on doit lire ses Mémoires, sur tout ce qu'il n'a pas vu. Le vaisseau de Cortez couroit risque, s'il n'eût pris sa route par le canal de Bahama, Alaminos ayant été le premier Pilote qui ait osé se commettre à la rapidité de ses courans. Il eut alors besoin de toute la violence dont les eaux semblent se précipiter en cet endroit, entre les îles Lucayes & la Floride, afin de se jetter promptement en pleine mer, & rendre inutiles toutes les précautions de Velasquez.

Ils eurent un temps à souhait, & arriverent à Seville au mois d'Octobre de cette même année 1519. La conjoncture ne fut pas si favorable à leurs prétentions. Benoist Martin, Chapelain de Velasquez, se trouva alors en cette ville, étant venu, ainsi qu'on l'a dit, solliciter les affaires de ce Gouverneur. Il lui avoit envoyé les provisions de la charge d'Adelantado, & attendoit à Seville un embarquement pour retourner à Cuba. L'arrivée de ce vaisseau le surprit ; & comme il étoit déja connu & introduit auprès des Ministres, il se servit de ces avantages, afin de faire valoir ses plaintes con-

tre Cortez & contre ses envoyés, auprès des Juges de la *Contratacion des Indes*; c'est le nom qu'on avoit déja donné à ce Tribunal. Martin leur représentoit : » Que le navire étoit à son maître Velasquez, & que » toute la charge lui en appartenoit, comme » provenant d'un pays dont la conquête lui » étoit attribuée en vertu de ses commis» sions. Que l'entrée dans les provinces de » la Terre ferme s'étoit faite furtivement » & sans autorité, par Cortez & par ceux » qui l'accompagnoient, qui s'étoient sou» levés avec la flotte que Velasquez avoit » équipée à ses dépens, à dessein de faire » cette conquête. Que les Capitaines Por» tocarrero & Montexo méritoient d'être » punis séverement : qu'au moins on devoit » saisir leur vaisseau & toute sa charge, jus» qu'à ce qu'ils eussent produit les titres lé» gitimes sur lesquels ils prétendoient fon» der leur commission ». Velasquez avoit à Seville plusieurs protecteurs, parcequ'il faisoit beaucoup de présens : & cela tient lieu de bonnes raisons, sur-tout aux affaires équivoques, dont le droit semble être soumis aux interprétations de la volonté. On reçut la requête du Chapelain, & on saisit le navire & ses effets; permettant néanmoins, comme une grace aux envoyés de Cortez, d'en appeller au Roi.

Les deux Capitaines & le Pilote prirent, avec cette permission, le chemin de Barcelone, où ils croyoient trouver sa Majesté.

Ils arriverent au moment que le Roi venoit de partir pour aller à la Coruna, où il avoit convoqué les Etats de Castille, & fait préparer sa flotte, à dessein d'aller en Flandre, pressé par les cris de l'Allemagne, qui l'appelloit à la Couronne de l'Empire. Ils ne voulurent point suivre la Cour, afin de ne traiter pas en courant une affaire d'un si grand poids, qui étant mêlée avec les fatigues & les inquiétudes d'un voyage, perdroit l'agrément de la nouveauté, & le mérite de l'attention. Les envoyés prévoyant sagement ces inconvénients, allerent à Medelin, saluer Martin Cortez, afin d'essayer s'ils pourroient obtenir de lui la grace de les présenter au Roi, & d'autoriser par la présence de ce vénérable vieillard, les prieres & les demandes de son fils. Il les reçut avec toute la tendresse que l'on peut se figurer de la part d'un pere affligé, qui après avoir pleuré la perte d'un fils qu'il croyoit mort, trouve de si justes sujets d'admirer ses actions, & d'être satisfait de sa fortune.

Il n'eut pas de peine à se résoudre d'accompagner les Envoyés ; & après s'être informé de l'endroit où ils pourroient trouver l'Empereur (c'est ainsi que nous le nommerons dans la suite de l'Histoire), ils apprirent que ce Prince devoit faire quelque séjour à Tordesillas, où il étoit allé prendre congé de la Reine Jeanne sa mere, & dépêcher quelques autres affaires sur le sujet

de ſon voyage. Martin Cortez & ſes compagnons l'attendirent en ce lieu, où ils eurent leur premiere audience qu'un heureux incident rendit très favorable. Les Officiers de la Contratacion n'avoient oſé comprendre en leur ſaiſie le préſent deſtiné à l'Empereur, à qui ils l'envoyerent préciſément en ce temps-là, avec les Indiens du pays nouvellement conquis. Cette conjoncture fit écouter avec plus de plaiſir les nouveautés que les envoyés débitoient ; ce qu'elles avoient de plus étonnant à l'oreille étant alors appuyé par le témoignage des yeux : car ces bijoux d'or précieux par leur matiere & par leur façon, ces rares manufactures de plumes & de coton, & ces animaux raiſonnables, d'une phyſionomie ſi extraordinaire, qu'ils sembloient établir une ſeconde eſpece d'hommes, tout cela paroiſſoit aux courtiſans comme autant de témoins, qui donnoient de l'autorité à la relation des envoyés, ſans qu'ils ceſſaſſent de la trouver admirable.

L'Empereur les entendit avec beaucoup de bonté ; & le premier mouvement de ſon ame royale, fut de rendre graces à Dieu de ce qu'on découvroit ſous ſon regne de nouvelles régions, où on pouvoit faire connoître ſon nom, & prêcher ſon Evangile. Il eut diverſes conférences avec les deux Capitaines & le Pilote ; il s'informa avec ſoin de tout qui regardoit ce nouveau monde, du domaine & des forces de

Motezuma, de la qualité & des talents de Cortez. Il fit même des questions au Pilote sur la navigation, & ordonna que les Indiens fussent ramenés à Seville, afin qu'ils pussent conserver leur santé dans un air plus doux & plus chaud. Enfin il auroit décidé en faveur des envoyés, selon qu'on en peut juger par l'ardeur qu'il avoit d'avancer cette entreprise, s'il n'eût été alors embarassé par des affaires très importantes qui le touchoient de plus près.

On voyoit tous les jours arriver de nouvelles lettres de la part des villes de Castille, avec des propositions peu respectueuses. Cette province se plaignoit de ce qu'on attiroit ses Etats en celle de Galice. Le Royaume en général témoignoit être jaloux de se voir moins considéré que l'Empire; l'obéissance étoit mêlée de protestations, & cet esprit de licence qu'on voyoit régner dans les Communautés, s'emparoit insensiblement de tous les cœurs. Ils aimoient le Roi, & ils perdoient le respect qui lui étoit dû; son absence les affligeoit, la crainte de ne le voir plus, leur faisoit verser des larmes; & cet amour naturel aux Sujets se tournoit en une passion violente; qui étant mal gouvernée, sembloit menacer l'autorité du Prince. L'Empereur, fatigué de ces plaintes continuelles, voulut s'en délivrer en hâtant son départ, comme il fit. Il croyoit revenir bientôt, & qu'il ne lui seroit pas

difficile après ſon retour, d'appaiſer les mauvaiſes humeurs qu'il laiſſoit en mouvement. Il en vint à bout. Néanmoins, ſans examiner les motifs importants qui l'obligerent à ce voyage, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il haſardoit beaucoup ; & pour dire la vérité, ce n'eſt pas un bon moyen de guérir les maux, qu'un excès de cette confiance qui attend la derniere extrémité, ſuppoſant qu'on ne manquera pas de remedes.

Ces embarras firent renvoyer la requête de Cortez au Cardinal Adrien, & aux Conſeils des Prélats & des Miniſtres, qui devoient l'aſſiſter de leur avis durant l'abſence de l'Empereur. Ils avoient ordre, après avoir conſulté le Conſeil des Indes, de chercher quelque expédient afin de ſauver les prétentions de Diego Velaſquez ; & cependant, de procurer avec chaleur la découverte & la conquête de cette Terre qui commençoit à ſe faire connoître ſous le nom de Nouvelle Eſpagne.

Le Préſident du Conſeil des Indes formé depuis peu de jours, étoit Jean Rodriguez de Fonſeca Evêque de Burgos. Il étoit aſſiſté de Hernan de Vega, Seigneur de Grajal, de Dom François Zapata, de Dom Antoine de Padilla, tous deux du Conſeil Royal, & de Pierre Martyr d'Angleria Protonotaire d'Aragon. Le Préſident avoit une grande connoiſſance des affaires des Indes, qu'il manioit depuis long-temps ;

& tous les Conseillers cédoient à son autorité & à son expérience. Il favorisoit Velasquez, & ne s'en cachoit pas; soit qu'il fût prévenu par les raisons du Chapelain, ou par l'estime qu'il faisoit de la personne du Gouverneur. Bernard Diaz a cru qu'il y entroit de la passion, & en rapporte les motifs avec peu de respect & trop de paroles : mais comme cet Auteur ne dit que ce qu'il avoit appris d'ailleurs, il y en a moins, ou peut-être rien du tout. Ce qu'on ne peut nier est, que la cause de Cortez perdit beaucoup de son mérite entre les mains de Fonseca, qui diffama son expédition, en la traitant de crime, dont les conséquences étoient dangereuses. Il remontroit : *Que Velasquez, en vertu du titre que l'Empereur lui avoit accordé, étoit le Maître de l'entreprise; & selon les regles de la justice, qu'il l'étoit encore des moyens que l'on avoit employés pour y parvenir.* Il appuyoit fort sur *le peu de confiance que l'on devoit attendre d'un homme révolté contre son Supérieur, & ce qu'on pouvoit craindre de ces semences de rébellion, en des Provinces si éloignées.* Il protestoit de tous les malheurs qui en arriveroient; enfin il chargea si fort ses remontrances, qu'il ébranla le Cardinal, & les Ministres du Conseil. Ils connoissoient assez qu'on affectoit de donner trop de poids aux raisons de Velasquez : néanmoins ils n'osoient décider sur une matiere de cette conséquence, con-

tre le ſentiment d'un Miniſtre ſi qualifié. D'ailleurs, ils ne jugeoient pas à propos de déſoler Cortez, confirmé dans la poſſeſſion, & à qui on étoit redevable d'une découverte plus grande, ſans comparaiſon, & plus importante que toutes les autres. Ainſi ces irréſolutions retarderent la déciſion de l'affaire, juſqu'au retour de l'Empereur, & à l'arrivée des ſeconds Envoyés de Cortez. Tout ce que Martin Cortez & ſes compagnons purent obtenir, fut qu'on leur délivrât quelque choſe pour leur dépenſe ſur les effets qui étoient ſaiſis à Séville. Avec ce médiocre ſecours, ils furent deux ans à la Cour, ſuivant les Tribunaux comme des prétendants diſgraciés; l'intérêt public étant devenu particulier en cette occaſion, au lieu qu'en toutes les autres l'intérêt du particulier tâche à paſſer pour celui du public.

CHAPITRE II.

Motezuma fait de grands efforts pour rompre le traité de paix. Des Envoyés de la République de Tlaſcala viennent continuer leurs inſtances pour l'obtenir. Cortez marche avec ſon armée, & fait ſon entrée dans la Ville.

HERNAN CORTEZ ne fut informé de ces obſtacles, que long-temps après. Nous

l'avons laissé dans son camp auprès de Tlascala, où il demeura six jours, afin de tenir sa parole aux Ambassadeurs de Mexique ; cependant il connoissoit, par de nouvelles expériences, l'ardeur que les Tlascalteques avoient de faire la paix, & la jalousie qu'ils avoient conçue des offices & des soins de Motezuma. Ses Ministres revinrent au jour nommé, & furent reçus avec les civilités accoutumées. Leur nombre étoit augmenté de six Cavaliers de la Maison de l'Empereur, suivis d'un magnifique cortége, & qui apportoient un présent de même qualité, & un peu moindre en valeur, que le précédent. Un d'entre-eux porta la parole, & enflant son discours de plusieurs exagérations, il représenta : » Que l'Empereur Souverain de » Mexique (à ce nom ils firent tous une » profonde révérence) désiroit avec pas» sion, être ami & allié du grand Prince à » qui les Espagnols obéissoient, & dont la » Majesté paroissoit avec tant d'éclat en la » valeur de ses Sujets Que cette passion » portoit leur Empereur à payer tous les » ans un tribut à ce Prince, & à partager » avec lui les richesses immenses dont son » pays abondoit ; parcequ'il le révéroit » comme le fils du soleil, ou au moins, » comme le Seigneur de ces heureuses Ré» gions d'où on voit naître la lumiere ; » mais que ce traité devoit être précédé » par deux conditions. La premiere, que

» Cortez & ſes ſoldats s'abſtinſſent de faire
» aucune alliance avec les Peuples de Tlaſ-
» cala, puiſqu'il n'étoit pas raiſonnable,
» qu'après être ſi obligés à la libéralité de
» l'Empereur, ils conſervaſſent quelque
» liaiſon avec ſes ennemis. La ſeconde,
» qu'ils achevaſſent de ſe perſuader que le
» deſſein qu'ils avoient d'aller à Mexique,
» n'étoit ni poſſible, ni raiſonnable, puiſ-
» que ſelon les loix de l'Empire, le Sou-
» verain ne pouvoit ſe laiſſer voir à des
» Etrangers, & que ſes Sujets ne le ſouffri-
» roient pas. Qu'ils devoient bien conſi-
» dérer les périls qui ſuivroient l'une ou
» l'autre de ces actions, où l'imprudence
» avoit beaucoup de part; car les Tlaſcal-
» teques avoient tant de penchant à la
» trahiſon & au brigandage, qu'ils ne ſon-
» geroient qu'à leur donner une fauſſe con-
» fiance, afin de ſe venger d'eux plus faci-
» lement, & de s'emparer des tréſors dont
» Motezuma les avoit enrichis, & les Mexi-
» cains étoient ſi jaloux de l'autorité de
» leurs loix, & d'ailleurs ſi farouches, que
» l'Empereur avec tout ſon crédit ne pour-
» roit retenir leurs emportements, ni les
» Eſpagnols ſe plaindre avec juſtice de ce
» qu'ils en ſouffriroient, puiſqu'ils avoient
» été avertis tant de fois du danger auquel
» ils s'expoſoient ».

Tel fut à peu près le diſcours de ce Me-
xicain; & toutes les Ambaſſades & diligen-
ces de Motezuma alloient à cet unique but,

d'empêcher que les Espagnols ne s'approchassent de Mexique. Il regardoit ces étrangers avec toute l'horreur que les funestes présages lui en avoient fait concevoir; & en feignant d'obéir à ses Dieux, il se faisoit une Religion de sa crainte. Cortez ne fit point encore de réponse aux propositions qu'on lui faisoit de sa part: il dit seulement aux Ambassadeurs: » Qu'il étoit à propos » de les laisser reposer, après les fatigues » de leurs voyages; & qu'il les dépêcheroit » en peu de temps «. Il vouloit qu'ils fussent témoins de la paix qu'il feroit avec les Tlascalteques; & il considéroit encore de quelle importance lui étoit leur séjour, dans la crainte que Motezuma sachant sa résolution, ne songeât à s'y opposer par la voie des armes; car on étoit bien informé qu'il n'y avoit encore rien de prêt pour la guerre, & personne n'ignoroit la facilité qu'il avoit d'assembler en peu de temps une puissante armée.

Le retardement de Cortez inquiétoit terriblement le Sénat de Tlascala, qui en attribuoit la cause à ces Ambassades: ensorte que les Sénateurs résolurent, que pour donner un témoignage indubitable de leur affection, ils iroient en corps au camp des Espagnols, afin de les amener dans leur ville, ou au moins de ne pas y retourner eux-mêmes, sans avoir convaincu le Général de la sincérité de leur procédé, & déconcerté toutes les négociations de Motezuma.

Ils partirent avec une nombreuſe & ſuperbe ſuite, parés de plumes, & d'autres ornements, dont la couleur annonçoit la paix. Les Sénateurs étoient portés en une maniere de litiere, ſur les épaules des Miniſtres inférieurs. Magiſcatzin, qui avoit toujours opiné en faveur des Eſpagnols, étoit à la tête, avec le Pere de Xicotencal, vénérable vieillard, que le grand âge avoit privé de l'uſage de ſes yeux, ſans lui ôter celui de ſon eſprit, qui faiſoit encore rechercher ſes avis par tous les Sénateurs. Ils mirent pied à terre, à quelques pas de la maiſon de Cortez, qui les attendoit; & l'aveugle s'avançant le premier, pria ceux qui le conduiſoient de l'approcher du Capitaine des Orientaux (c'eſt ainſi qu'il nommoit Cortez.) Il l'embraſſa avec une extrême joye; après quoi il lui paſſa la main ſur le viſage, & ſur différentes parties du corps, comme s'il eût cherché à le connoître par le ſens du toucher, qu'il faiſoit ſuppléer en cette occaſion à celui de la vue. Le Général fit aſſeoir tous les Sénateurs; & l'aveugle preſſé par les prieres de Magiſcatzin, prit la parole, à peu près en ces termes :

» Généreux Capitaine, ſoit que tu ſois, » ou non, de la race des immortels, tu as » maintenant en ton pouvoir le Sénat de » Tlaſcala, qui vient te rendre ce dernier » témoignage de ſon obéiſſance. Nous ne » venons point excuſer la faute de notre

» Nation ; mais ſeulement nous en char-
» ger, avec quelque confiance d'appaiſer
» ta colere par notre ſincérité. C'eſt nous
» qui avions réſolu de te faire la guerre ;
» mais c'eſt nous auſſi qui avons conclu de
» te demander la paix. L'effet de la pre-
» miere réſolution n'a été que trop prompt,
» l'autre tarde trop à paroître, mais les
» plus mûres délibérations ont cette qua-
» lité. On n'efface qu'avec peine ce qui
» s'imprime avec difficulté ; & je puis aſſu-
» rer que ce retardement nous a donné une
» plus parfaite connoiſſance de ta valeur,
» & qu'il a exalté notre conſtance. Nous
» n'ignorons pas que Motezuma s'efforce
» de te détourner de notre alliance ; écoute-
» le comme notre ennemi, ſi tu ne le
» conſideres pas comme un Tyran, tel
» qu'il doit déja te le paroître, puiſqu'il te
» recherche à deſſein de te perſuader une
» injuſtice. Nous ne demandons pas que
» tu nous aſſiſtes contre lui, nos ſeules for-
» ces nous ſuffiſent contre tout ce qui ne
» ſera pas toi ; mais nous verrons avec dé-
» plaiſir, que tu prennes quelque aſſurance
» ſur ſes promeſſes, parceque nous con-
» noiſſons bien ſes artifices & ſes intrigues ;
» & maintenant, malgré mon aveugle-
» ment, il s'offre à moi de certaines lu-
» mieres, qui me découvrent de loin le
» péril où tu t'engages. Il ſe peut faire que
» Tlaſcala obtiendra dans le monde une
» illuſtre réputation, pour avoir entrepris

» ta défenfe; mais laiffons au temps à te
» détromper; il ne faut point être Prophête
» pour juger ce qui peut réfulter de la ty-
» rannie de Motezuma, & de notre fidelité.
» Tu nous as offert la paix, fi Motezuma
» ne te retient. Pourquoi te retient-il?
» Pourquoi te refufes-tu à nos prieres?
» Pourquoi ne veux-tu pas honorer notre
» ville de ta préfence? Nous venons, ré-
» folus de gagner une fois ta volonté & ta
» confiance, ou de mettre entre tes mains
» notre liberté; choifis de ces deux partis ce-
» lui qui te fera le plus agréable; car pour
» nous, il n'y a point de milieu entre la né-
» ceffité d'être tes amis, ou tes efclaves «.

C'eft ainfi que ce fage aveugle conclut fon difcours, faifant voir que le Sénat Tlafcalteque avoit auffi fon Appius, tel que celui qui parla fi fortement dans le Sénat de Rome, contre le Roi d'Epire. Après quoi on ne peut nier que ces gens n'euffent un raifonnement au deffus du commun, comme on le remarque en la forme de leur Gouvernement, ainfi qu'en leurs actions, & en leurs difcours. Néanmoins, quelques écrivains peu affectionnés à notre nation, ont parlé des Indiens comme de bêtes dépourvues de raifon, croyant diminuer ainfi la gloire de nos conquêtes. Il eft vrai qu'ils admiroient avec beaucoup de fimplicité, des hommes qui leur paroiffoient d'une autre efpece, fi différents d'eux en couleur & en vêtements. Ils regardoient les barbes

comme des accidents monstrueux, à cause qu'ils n'en avoient point. Ils donnoient de l'or pour du verre, & enfin ils prenoient nos armes pour des foudres, & nos chevaux pour des bêtes farouches. Mais tout cela venoit des impressions de la nouveauté, qui ne font point de tort à l'entendement; parcequ'encore que l'admiration suppose l'ignorance, elle ne suppose point l'incapacité; & même on ne sauroit proprement appeller ignorance, un défaut de connoissance. Dieu les avoit faits raisonnables; & quoiqu'il eût permis leur aveuglement sur les choses de la Religion, il n'avoit pas laissé de leur accorder toute la capacité & les avantages naturels, qui sont nécessaires à la conservation de l'espece, & dus à la perfection de ses ouvrages. Mais il est temps de retourner à notre narration, de peur de faire honneur à une calomnie grossiere, en s'amusant trop à la réfuter.

Cortez ne put tenir contre ces soumissions du Sénat; & d'ailleurs il n'avoit plus de prétexte, puisque le terme qu'il avoit accordé aux Mexicains étoit passé. Ainsi il fit une réponse favorable aux Sénateurs, & il les régala de quelques présents, afin de les persuader plus aisément de sa gratitude & de sa confiance. Il fallut leur parler d'autorité, pour les obliger à s'en retourner; & il obtint enfin cela d'eux, après leur avoir donné sa parole, qu'il iroit loger dans leur ville, sans autre retardement que celui qui

étoit néceſſaire à faire venir des Indiens propres à conduire l'artillerie, & à porter le bagage. Ils ſe contenterent de la parole du Général, après qu'ils la lui eurent fait répéter, par un mouvement de tendreſſe & d'affection, bien plus que de défiance. Ils partirent fort ſatisfaits, prenant ſur eux la charge d'aſſembler & d'envoyer des Indiens pour l'artillerie & le bagage. En effet, le jour ſuivant commençoit à peine à paroître, qu'on vit à la porte du camp cinq cents Tamenes, ſi adroits & ſi forts, qu'ils diſputoient entre eux à qui en porteroit le plus, l'honneur ſe réglant au poids de la charge.

Auſſi-tôt on diſpoſa toutes choſe pour la marche, on forma les bataillons; & après avoir place l'artillerie & les bagages, l'armée prit le chemin de Tlaſcala, avec l'ordre & les précautions qu'elle obſervoit; étant certain que la meilleure partie de ſes conquêtes étoit due à l'exactitude de la diſcipline, dont elle ne ſe relâcha jamais. La campagne des deux côtés du chemin, étoit couverte d'une multitude innombrable d'Indiens, accourus de tous les villages, à un ſpectacle ſi extraordinaire. Leurs cris & leurs battements de mains étoient ſi éclatants, qu'ils auroient pu paſſer pour des menaces pareilles à celles dont ils uſoient en combattant, ſi Marina n'eût averti les Eſpagnols, que ces Peuples déclaroient ainſi leur joie dans leurs plus grandes fêtes,

& qu'ils célébroient alors à leur mode le bonheur qu'ils avoient obtenu, & benissoient & louoient leurs nouveaux amis. Cette connoissance fit supporter l'importunité de leurs applaudissements, dont on leur laissa tout le plaisir.

Les Sénateurs vinrent au devant de l'armée, bien loin hors de la ville, avec tout l'appareil & toute la pompe dont ils honoroient ces actions. Ils étoient escortés de tous les Nobles, qui se faisoient honneur en ces occasions, d'assister les Ministres de leur République. Ils firent toutes les révérences accoutumées en arrivant, & marcherent aussi tôt à la tête de l'armée, sans s'arrêter; donnant à connoître par l'empressement de leurs civilités qu'ils ne desiroient rien tant que de hâter la marche, sans retarder ceux qu'ils accompagnoient.

A l'entrée de la ville, les acclamations en faveur des vainqueurs redoublerent avec plus de bruit; parceque la musique mal concertée de leurs flûtes, de leurs timbales & de leurs cors, se mêla aux voix de la Populace. Le concours étoit si grand, que les Ministres du Sénat eurent une peine furieuse à percer la foule, afin de laisser un passage libre dans les rues. Les femmes jettoient toute sorte de fleurs sur les Espagnols, & les plus hardies, ou les moins discretes, s'approchoient jusqu'à leur en mettre entre les mains. Les Sacrificateurs revêtus de leurs robes de cérémonies, at-

tendoient nos gens au paſſage, avec leurs braſiers de copal; & ſans ſavoir où ils adreſſoient leurs encenſements, ils témoignerent leur joie & leurs applaudiſſements par la fumée de ces braſiers. La ſincérité de ce Peuple paroiſſoit ſur tous les viſages également, quoiqu'en diverſes manieres. Les uns témoignoient de l'admiration mêlée de joie; & les autres pouſſoient des cris, tempérés par le reſpect & la vénération. Le logement de l'armée de fourni de tout ce qui étoit néceſſaire, commode, & même délicieux, étoit préparé dans la meilleure maiſon de la ville, où il y avoit trois ou quatre grands portiques fort ſpacieux, avec tant d'appartements, que Cortez trouva lieu d'y loger ſans embarras toute l'armée, ſans l'affoiblir en la ſéparant. Le Général avoit amené les Ambaſſadeurs de Motezuma, malgré leur réſiſtance; & il les fit loger auprès de ſoi, parcequ'ils étoient aſſurés ſous ſa protection, & qu'ils ne laiſſoient pas de craindre toujours quelque violence. Ainſi la derniere réduction de Tlaſcala, & le jour de cette entrée, arriverent le 23 de Septembre 1519, jour auquel les Eſpagnols obtinrent une paix glorieuſe, accompagnée de toutes les circonſtances d'un triomphe, ſi durable, & d'une telle conſéquence pour la conquête de la nouvelle Eſpagne, que cette Province jouit encore de pluſieurs privileges & droits d'exemption, qu'elle a mérités en

recompenſe de ſa fermeté, & qui ſont des monuments honorables de ſon ancienne fidelité.

CHAPITRE III.

Deſcription de la ville de Tlaſcala. Les Sénateurs ſe plaignent de ce que les Eſpagnols marchent avec leurs armes : ils attribuent ce procédé au peu de confiance qu'on avoit en eux. Cortez les ſatisfait, & tâche de leur faire quitter le culte des Idoles.

TLASCALA étoit alors une ville fort peuplée, bâtie ſur quatre éminences, peu éloignées les unes des autres, qui s'étendoient du levant au couchant. Elles n'étoient pas d'égale grandeur ; & les fortifications naturelles de leurs rochers y avoient attiré pluſieurs habitants. Ainſi ces quatre éminences, qui contenoient toutes les maiſons de la ville, formoient comme quatre citadelles, ou quartiers ſéparés, qui avoient communication enſemble par différentes rues bordées de murs fort épais, qui ſervoient de murailles à la ville. Ces quartiers étoient gouvernés à titre de fief, par quatre Caciques qui deſcendoient des premiers fondateurs, & dépendoient néanmoins du Sénat, où ils aſſiſtoient ordinairement, & dont ils recevoient les ordres en ce qui regardoit l'Etat en général, comme

le Sénat recevoit les appellations de leurs ſujets en dernier reſſort. Les maiſons n'avoient qu'un médiocre exhauſſement, parcequ'elles n'avoient point de ſecond étage. Elles étoient bâties de pierre & de brique; & au lieu de couvertures de tuiles, elles avoient des terraſſes, avec des corridors. Les rues étoient étroites & tortues, ſelon les différents contours de la montagne. Enfin leur architecture n'étoit pas moins bizare que la ſituation de la ville, où on avoit eu plus d'égard à la ſureté, qu'à la commodité.

La Province entiere avoit cinquante lieues de tour; ſavoir, dix de longueur de l'orient à l'occident, ſur quatre de largeur du nord au ſud, d'un pays inégal & montueux, & néanmoins très fertile & bien cultivé par-tout où les rochers permettoient de jouir des avantages du terrein. Elle étoit borné de tous côtés par des Provinces de l'Empire de Motezuma, hors celui du nord, où ſes limites étoient reſſerrées, plutôt que bornées, par la grande Cordeliere, dont les montagnes preſque inacceſſibles lui donnoient communication avec les Otomies, les Totonaques, & les autres nations barbares qui lui étoient alliées. On y trouvoit quantité de bourgs & de villages fort peuplés; & cette nation avoit dès ſa jeuneſſe deux inclinations dominantes, la ſuperſtition & l'exercice des armes, à quoi

ils s'appliquoient, & s'y rendoient très habiles par émulation; ſoit que le climat leur donnât les ſentiments communs à tous les montagnards, ou que la néceſſité les rendît vaillants. Le pays abondoit en mays; & le grain répondoit ſi heureuſement au travail des payſans, qu'il avoit donné le nom à la province de Tlaſcala, qui en leur langue ſignifie terre de pain. On admiroit la diverſité & l'excellent goût de ſes fruits, & l'abondance du gibier & de la venaiſon que cette Province nourriſſoit. Enfin une de ſes plus grandes richeſſes eſt encore maintenant la cochenille, dont les peuples ne connoiſſoient pas l'uſage juſqu'à ce qu'ils l'euſſent appris des Eſpagnols. Je crois qu'elle a tiré ſon nom de cette graine appellée par les Latins *Coccus*, & qui a donné parmi nous ſon nom à l'écarlate. Cependant en ce pays-là c'eſt un inſecte, comme un petit ver qui naît & ſe nourrit, pour ainſi dire, ſur les feuilles d'un arbre ſauvage & épineux, qu'ils appelloient alors *Tuna ſauvage*, & qu'ils preferent maintenant à ceux qui portent les fruits les plus délicats, puiſqu'ils doivent leur plus grand commerce & leur richeſſe à la précieuſe teinture de ces petits vers, qui ne cede en rien à celle que les Anciens tiroient du ſang de leur *murex*, ou pourpre, ſi célebre entre les précieuſes couleurs ſur les manteaux de leurs Rois.

Tous ces avantages de la Nature étoient balancés par de grandes incommodités. Le voiſinage des montagnes rendoit la Province ſujette à des tempêtes furieuſes, à des ouragans terribles, & à des inondations fréquentes de la riviere appellée *Zahual*, qui ſans ſe contenter de ruiner les moiſſons, & d'arracher les arbres, alloit chercher les maiſons juſqu'au plus haut des collines. On dit que *Zahual* en leur langue ſignifie riviere galeuſe, parcequ'elle donnoit cette maladie à ceux qui buvoient de ſes eaux, ou qui s'y baignoient; ce qui étoit le ſecond effet de la malignité de ce torrent. Le défaut de ſel n'étoit pas une des moindres incommodités de ces peuples, puiſqu'elle laiſſoit ſans aſſaiſonnement toutes les viandes excellentes dont cette province abondoit. Ce n'eſt pas qu'ils n'en puſſent tirer aiſément des pays ſujets à l'Empire de Motezuma, en échange de leurs grains; mais le dégoût en leur manger leur paroiſſoit un moindre inconvénient, que celui d'entrer en commerce avec leurs ennemis.

Cette politique étoit pardonnable à un peuple qui n'aimoit que la guerre; néanmoins ces remarques, & d'autres encore que les Eſpagnols faiſoient ſur la conduite de cette nation, ne leur cauſoient pas moins d'inquiétude que de ſurpriſe. Leur Général diſſimuloit ſes ſoupçons;

cependant il faisoit continuer exactement la garde en son logement ; & quand il alloit à la ville avec les Indiens, il se faisoit accompagner d'une partie de ses soldats, qui n'oublioient jamais les armes à feu. Les Espagnols ne sortoient point aussi qu'en grosse troupe, & avec les mêmes précautions. Ils avoient bien dessein d'etablir une confiance réciproque, mais d'une maniere qui ne tînt rien de la négligence. Cependant les Indiens, qui désiroient leur amitié sans artifice & sans affectation, se faisoient un point d'honneur affligeant pour eux, de ce que les Espagnols ne quittoient point les armes, & de ce qu'ils n'étoient pas assez convaincus de leur fidélité. Ce point fut agité dans le Sénat, qui députa Magiscatzin à Cortez, afin de lui représenter : » Que » ces manieres qui sentoient la guerre, » n'avoient pas bonne grace en un lieu » où tout étoit soumis & obéissant, & » où on ne cherchoit qu'à lui plaire. Que » ces gardes qu'on faisoit dans son quartier, marquoient qu'on ne s'y croyoit » pas en sureté ; & que les soldats qui marchoient par la ville avec leurs foudres sur » l'épaule, quoiqu'ils ne fissent point de » mal, offensoient plus par cette défiance, » qu'ils n'auroient fait par des outrages. Il » conclut qu'on devoit regarder les armes » comme une charge inutile, lorsqu'elle » étoit peu nécessaire, & même choquante

entre

» entre des amis de bonne foi, & désar-
» més. Enfin il supplia très humblement
» Cortez, de la part du Sénat & de toute la
» ville, qu'il fît cesser ces démonstrations
» & cet appareil, qui conservoient en
» apparence quelques marques d'une guer-
» re mal éteinte, ou qui pour le moins
» étoient des signes d'une amitié pleine
» d'ombrages.

» Cortez répliqua : qu'il connoissoit la
» sincérité dont le peuple de Tlascala ré-
» pondoit à ses bonnes intentions, & qu'il
» n'avoit aucun soupçon qu'ils voulussent
» contrevenir à une paix qu'ils avoient sou-
» haitée si ardemment. Que l'exactitude
» des gardes qu'on faisoit en son quar-
» tier, étoit conforme à l'usage de son
» pays, où les soldats vivoient toujours
» comme s'ils étoient à la guerre, dont
» ils pratiquoient tous les exercices au mi-
» lieu de la paix, afin de s'accoutumer
» aux fatigues. Qu'ils apprenoient ainsi
» l'obéissance, & se faisoient une habi-
» tude de la vigilance. Que les armes fai-
» soient parti de leurs ornements & de
» leurs parures, & qu'ils les portoient com-
» me des marques honorables qui distin-
» guoient leur profession. C'est pourquoi
» il demandoit aux Sénateurs qu'ils s'assu-
» rassent de son amitié, & qu'ils ne s'of-
» fençassent point de ces démonstrations
» propres aux gens de guerre, & com-
» patibles avec la paix entre les peuples

» de ſa nation «. Par ces raiſons Cortez trouva moyen de ſatisfaire ſes amis, ſans négliger ſa ſureté; & Magiſcatzin qui avoit l'ame guerriere, & qui étant jeune avoit commandé les armées de la République, ſe plut ſi fort à ce ſtyle de guerre, & en trouva la pratique ſi noble, qu'au lieu de continuer ſes plaintes, il réſolut d'introduire ces exercices & cette vigilance parmi les troupes de ſa République, avouant qu'ils ſervoient à diſtinguer les ſoldats, & à les rendre habiles en même temps.

Cet éclairciſſement fit ceſſer les inquiétudes des habitants de Tlaſcala, qui s'attachoient tous à ſervir les Eſpagnols avec beaucoup d'affection. Tous les jours ils donnoient de nouvelles preuves de leur bonne volonté, par des régals de toutes ſortes de fruits & de venaiſon, & même de mantes, & d'autres curioſités de peu de prix, les plus riches préſents qu'on pût faire en ce pays-là, où l'âpreté de ſes montagnes ne laiſſoit aucune ouverture au commerce des autres provinces, qui produiſoient l'or & l'argent. La plus belle ſale du logis des Eſpagnols fut deſtinée à ſervir de chapelle. Ils y éleverent un autel de pluſieurs dégrés; on le para de quelques images, avec le plus de bienſéance qu'il fut poſſible; & tous les jours on y célébroit le ſaint ſacrifice de la Meſſe en préſence des principaux Indiens, qui y aſſiſtoient avec beaucoup

d'admiration & de reſpect : & s'ils n'étoient pas dévots, au moins prenoient-ils un ſoin extrême de ne point troubler la dévotion des autres. Ils obſervoient curieuſement juſqu'aux moindres cérémonies, qui avec la ſurpriſe de la nouveauté, augmentoient encore l'eſtime qu'ils faiſoient des Eſpagnols : car ils ſavoient fort bien diſtinguer avec vénération, les actions qui ont le caractere de la vertu, quoiqu'ils n'en ſuſſent ni le nom, ni l'uſage, mais ſeulement parcequ'elle a des charmes pour les barbares mêmes.

Un jour Magiſcatzin demanda à Cortez : » S'il étoit mortel ; car, *diſoit-il*, vos actions & celles de vos ſoldats paroiſſent » ſurnaturelles, & ont ce caractere de » bonté & de grandeur que nous attribuons » à nos dieux. Mais nous ne comprenons » pas ces cérémonies dont il ſemble que » vous rendiez hommage à une autre divinité ſupérieure. L'appareil eſt d'un ſacrifice, cependant nous n'y voyons point » les victimes ni les offrandes dont on appaiſe les dieux ; & d'ailleurs nous ſavons » qu'il ne peut y avoir de ſacrifice, à moins » que quelqu'un ne meure pour le ſalut de » tous les autres «.

Cortez prit cette occaſion de lui donner quelques lumieres de la vérité, en ſatisfaiſant à ſes queſtions. Il avoua ingénument : *Que lui & tous ſes ſoldat étoient mortels par leur naiſſance.* Comme le Général avoit deſ-

ſein de leur découvrir les vérités infaillibles de notre Religion, il ne voulut pas alors tirer aucun avantage des erreurs qui les abuſoient; néanmoins il ajouta : » Qu'étant nés ſous un meilleur climat, ils » avoient beaucoup plus d'eſprit, de vi-» gueur & de force que les autres hommes ». Ainſi ſans s'attribuer à faux titre la qualité d'immortel; il conſervoit celle d'invincible. Enfin il dit à Magiſcatzin : » Que non ſeu-» lement ils reconnoiſſoient un ſupérieur » au Ciel, où ils adoroient le ſouverain Sei-» gneur de tout l'univers; mais qu'ils étoient » encore ſujets & vaſſaux du plus grand » Prince de la terre, à qui le peuple de » Tlaſcala obéiſſoit maintenant; puiſqu'é-» tant les freres des Eſpagnols, ils ne pou-» voient pas s'empêcher de reconnoître le » Prince dont ils étoient les ſujets ». De ce diſcours il paſſa à un autre plus eſſentiel, & quoiqu'il parlât avec beaucoup de chaleur contre l'idolatrie, ſon bon eſprit lui fourniſſant des raiſons capables de combattre & de ruiner la multiplicité des dieux qu'ils adoroient, & l'erreur abominable de leurs ſacrifices, néanmoins quand il vint à parler des myſteres de notre Religion, ils lui parurent dignes d'être traités avec plus de ſcience & d'inſtruction; & comme il ſavoit & parler & ſe taire à propos, il en laiſſa l'explication au Pere Olmedo. Ce religieux eſſaya d'amener par dégrés ces infideles à la connoiſ-

ſance de la vérité, en leur développant avec autant de prudence que de doctrine, les principaux articles de notre créance, en ſorte qu'il pût échauffer leur volonté, ſans fatiguer leur entendement, parceque les lumieres trop vives éblouiſſent d'abord ceux qui ſortent de l'obſcurité. Néanmoins Magiſcatzin, & ceux qui l'accompagnoient, donnerent alors peu d'eſpérance d'abandonner leurs erreurs. Ils diſoient que le dieu que les Eſpagnols adoroient étoit très grand, & peut-être au deſſus de leurs dieux, mais que chacun étoit le maître en ſon pays. Que chez eux, ils avoient beſoin d'un dieu contre les foudres & les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moiſſons, d'un qui les aſſiſtât à la guerre, & ainſi dans les autres néceſſités, parcequ'il n'étoit pas poſſible qu'un ſeul fournît à toutes ces choſes. Ils écouterent plus favorablement la propoſition de ſe ſoumettre à un Seigneur temporel, puiſqu'ils s'offrirent à devenir ſes vaſſaux. Ils demandoient s'il ne les protegeroit pas contre Motezuma; ce qui étoit l'unique motif de leur obéiſſance, & en même temps ils prioient le Général avec humilité & empreſſement, que la converſation ſur le changement de Religion ne ſe répandît pas hors de ſon quartier, *parceque ſi leurs dieux venoient à l'apprendre, ils appelleroient les tempêtes, & lâcheroient la bonde aux déluges des eaux, qui les*

détruiroient entiérement. C'eſt ainſi que le démon tenoit ces miſérables plongés dans l'erreur, par le moyen de la crainte. Tout ce qu'on en put obtenir fut, qu'ils feroient ceſſer les ſacrifices du ſang des hommes, parcequ'on les convainquit qu'ils étoient contraires à la loi de Nature. Ainſi on délivra les miſérables captifs deſtinés à ſervir de victimes, aux jours de leurs plus grandes fêtes; & on rompit différentes priſons, ou pour mieux dire, diverſes cages, où ils les tenoient enfermés, & où ils les engraiſſoient, non pas tant à deſſein de les préſenter de meilleure grace au ſacrifice, que de les rendre plus friands dans le plat.

Cortez n'étoit point ſatisfait de cette complaiſance, & déja il propoſoit à ſes ſoldats d'aller mettre en pieces les Idoles, s'appuyant ſur le ſuccès qu'une pareille action avoit eu à Zempoala; comme ſi ç'eût été la même choſe, de l'entreprendre en un lieu incomparablement plus peuplé. Son zele ſe trompoit en cela, & ſon courage ne le déſabuſoit pas, ſi le Pere Olmedo ne l'eût ramené à la raiſon, en lui remontrant avec une fermeté religieuſe: » Qu'il » n'étoit pas ſans ſcrupule de la violence » qu'on avoit faite aux Indiens de Zem- » poala, parcequ'elle ne s'accordoit pas » avec les maximes de l'Evangile; & qu'une » action de cette nature étoit, à propre- » ment parler, abattre les Autels, & laiſſer

» les Idoles dans le cœur. *Il ajouta :* Que
» l'entreprise de convertir ces Infideles,
» demandoit plus de temps & de douceur.
» Que ce n'étoit pas la bonne voie de leur
» faire connoître leurs erreurs, que de dé-
» crier la vérité en les tourmentant. Qu'a-
» vant que d'introduire le culte du vrai
» Dieu, il falloit bannir le démon, & que
» cette guerre devoit se faire d'une autre
» maniere, & avec d'autres armes «. Le Général se rendit à ces raisons, & à l'autorité du Pere, en modérant l'impétuosité de son zele; & depuis ce temps-là il ne chercha qu'à gagner par la douceur la volonté des Indiens, en leur rendant la Religion aimable par les effets; afin que la comparaison qu'ils en feroient avec leurs coutumes, les leur fît paroître plus abominables, & qu'ils connussent par cette vue la laideur & la difformité de ces monstres qu'ils appelloient leurs Dieux.

CHAPITRE IV.

Cortez dépêche les Ambassadeurs de Motezuma. Diego d'Ordaz va reconnoître le Volcan de Popocatepec, & on prend la résolution d'aller à Cholula.

Après que le Général eut employé trois ou quatre jours à ces occupations, il voulut renvoyer les Ambassadeurs de Mexique,

qu'il avoit retenus afin qu'ils fussent témoins de la soumission de ces peuples qu'ils croyoient indomptables. La réponse qu'il leur fin fut courte & adroite. » Qu'ils pouvoient rapporter à Motezuma ce qui » s'étoit passé en leur présence ; les instances & les empressements des Tlascaltèques à demander la paix qu'ils avoient » méritée par leurs soumissions ; l'affection » & la bonne correspondance avec laquelle » ils la maintenoient. Qu'ils étoient maintenant en sa disposition ; & qu'il étoit si » absolu sur leurs esprits, qu'il espéroit les » réduire à l'obéissance de leur Prince, » puisque c'étoit un des motifs de son Ambassade, entre quelques autres d'une plus » grande importance, qui l'obligeoient à » continuer son voyage, & solliciter de » plus près la bonté de l'Empereur, afin de » mériter ensuite son agrément & ses faveurs «. Cortez les renvoya à l'heure même, avec cette réponse, & l'escorte qui leur étoit nécessaire ; & ils partirent fort persuadés & très mal satisfaits de la résolution qu'il leur avoit témoignée. Pour lui, il se trouvoit engagé à demeurer quelques jours à Tlascala, parceque les principaux bourgs de la province & les nations alliées vinrent lui rendre obéissance, dont il faisoit faire des actes publics en bonne forme, autorisés par le nom du Roi Charles, déja connu & révéré entre ces peuples avec un caractere de sincérité en leur soumission,

qui paroiſſoit dans le reſpect qu'ils lui portoient.

Un accident qui arriva en ce même temps, ſurprit les Eſpagnols, & épouvanta les Indiens. On découvre du haut de l'éminence où la ville de Tlaſcala étoit alors ſituée, le Volcan de *Popocatepec*, au ſommet d'une montagne qui eſt éloignée de huit lieues, & qui s'éleve conſidérablement au deſſus de toutes les autres. Il en ſortit alors des tourbillons de fumée, avec tant de rapidité & de force, qu'ils montoient droit en l'air durant un long eſpace, ſans céder à l'impétuoſité des vents, juſqu'à ce qu'ayant perdu leur force à une certaine diſtance, ils ſe laiſſoient ſéparer & répandre en divers endroits, où ils formoient des nuées plus ou moins obſcures, ſuivant la quantité de cendres qu'elles entraînoient avec elles. Ces tourbillons étoient mêlés de temps en temps de flâmes ou de globes de feu, qui ſembloient ſe diviſer en une infinité d'étincelles; & c'étoit ou des pierres enflâmées que le Volcan lançoit en haut, ou des pieces de quelque matiere combuſtible qui duroient autant que le feu y trouvoit d'aliment.

Les Indiens ne s'épouvantoient pas de voir la fumée, cela ne leur étoit pas nouveau; mais la vue des flâmes, qui paroiſſoient plus rarement, les affligeoit, & leur donnoient d'extrêmes frayeurs, comme ſi elles euſſent été des préſages de quelques

malheurs qui leur devoient arriver; car ils s'étoient imaginés que les étincelles, lorsqu'elles se répandoient par l'air, & qu'elles ne retomboient pas dans le Volcan, étoient les ames des Tyrans, qui sortoient à dessein de châtier les habitans de la terre; & que les Dieux dans leur colere se servoient de ces Tyrans, comme d'instruments proportionnés aux supplices dont ils vouloient punir les peuples.

Magiscatzin & quelques principaux Ministres de la République, qui étoient ordinairement auprès de notre Général, l'entretenoient de ces rêveries; & lui, faisant attention sur cette grossiere idée qu'ils avoient de l'immortalité des ames, & de la récompense, ou des châtiments qu'elles attendoient, tâchoient de les amener familierement à la connoissance de ces erreurs, dont ils défiguroient la vérité, lorsque Diego d'Ordaz vint lui demander la permission d'aller reconnoître de plus près ce Volcan; s'offrant de pousser jusqu'au haut de la montagne, & de découvrir ce secret de la nature. La proposition fit trembler les Indiens; ils essayerent charitablement de détourner Ordaz d'un dessein dont ils lui peignirent tous les périls. Ils disoient que les plus déterminés de leur Ville se hasardoient bien quelquefois, à aller visiter quelques Hermites de leurs Dieux, qui s'étoient retirés sur cette montagne, environ à la moitié de sa hauteur; mais qu'au

delà on n'avoit jamais vû de traces d'aucune créature raiſonnable. Que la montagne même ſembloit en défendre l'accès, par des tremblements & des mugiſſements effroyables, qu'on ne pouvoit ſoutenir. Ces difficultés ne ſervirent qu'à animer Ordaz; & quoique Cortez crût qu'il entroit un peu de vanité en ce deſſein, néanmoins il lui accorda la permiſſion de le tenter, afin que ces Indiens viſſent que les choſes qu'ils croyoient impoſſibles, ne l'étoient pas à la valeur des Eſpagnols, tant il étoit jaloux de l'honneur & de la gloire de ſa Nation.

Ce Capitaine partit donc, accompagné de deux ſoldats de ſa Compagnie, & de quelques Nobles Indiens qui s'offrirent de le conduire juſques aux Hermitages, en ſe plaignant beaucoup de ce qu'il les choiſiſſoit pour être les témoins de ſa mort. Le pied de la montagne eſt un pays charmant, couvert de tous côtés des plus beaux arbres du monde, qui formoient un ombrage délicieux à ceux qui montent cette côte, comme ſi ce plaiſir trompeur n'étoit fait que pour détourner l'eſprit de la vue des périls où on s'engage. Au delà de ce beau couvert, on ne voit plus qu'un terrein ſtérile, tant à cauſe de la neige, qui dure toute l'année en ces lieux, où le ſoleil & le feu ſemblent l'épargner, qu'à cauſe des cendres que l'oppoſition de la fumée fait paroître de loin auſſi blanches que la neige. Les Indiens s'arrêterent aux Hermitages,

d'où Ordaz, avec ses soldats, monta courageusement à travers les roches, s'aidant des mains autant que des pieds, jusqu'au haut de la montagne. Ils n'étoient pas fort éloignés de l'ouverture du Volcan, lorsqu'ils sentirent que la terre trembloit sous leurs pieds par des secousses violentes, & ils entendirent des mugissements effroyables, suivis un moment après d'un tourbillon, qui avec des bruits encore plus épouvantables, poussa en l'air des flâmes enveloppées d'une affreuse fumée & d'une grande quantité de cendres. Quoique ce tourbillon montant avec rapidité n'eût pas échauffé l'air autour de la montagne, il s'étendit lorsqu'il fut parvenu à sa hauteur, & répandit sur les trois Espagnols une pluie de cendres si épaisse & si chaude, qu'ils furent obligés de se mettre à couvert sous un rocher, où les deux soldats penserent étouffer. Néanmoins Ordaz voyant que le tremblement étoit cessé, que le bruit s'appaisoit, & que la fumée n'étoit plus si épaisse, il les anima par ses discours, & s'approcha d'un courage intrépide jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette ouverture, une grande masse de feu, qui lui parut s'élever en bouillons, comme une matiere liquide & fort luisante. Il considéra l'étendue de cette horrible bouche, qui occupoit presque tout le sommet de la montagne, & pouvoit avoir près d'un quart de lieue de circonférence;

& après avoir fait ces obſervations, il revint trouver les Indiens, qui le reçurent avec beaucoup d'étonnement & de louanges outrées ſur ſa hardieſſe, qui releva encore la gloire des Eſpagnols. Cette action d'Ordaz ne paſſoit alors que pour une curioſité bizarre & téméraire ; mais le temps en fit connoître la conſéquence, & combien toutes choſes pouvoient contribuer à l'avancement de cette conquête : car lorſque Cortez fit ſa ſeconde entrée à force d'armes dans la ville de Mexique, comme l'Armée manquoit de poudre, le Général ſe reſſouvint de ces bouillons de matiere liquide & enflammée qu'Ordaz avoit vus au fond du Volcan ; & les gens qu'il y envoya en tirerent autant de ſouffre très fin, qu'il en étoit néceſſaire à fournir de la munition à tous les ſoldats. Ainſi la témérité d'Ordaz devint glorieuſe & utile ; & ſes remarques furent d'un ſi grand ſecours en cette expédition, que l'Empereur reconnut ſon ſervice par pluſieurs graces qu'il fit à ce Capitaine ; & afin de ſignaler ſon action par un titre d'honneur, il lui donna un Volcan pour armes.

Les Eſpagnols demeurerent à Tlaſcala pendant vingt jours, dont le Général employa une partie à recevoir les viſites des Nations de leur alliance, & l'autre à la ſatisfaction de ces Peuples, qui ſe trouvoient ſi bien des Eſpagnols, qu'ils retarderent autant qu'ils purent le jour de leur départ,

par des fêtes publiques, & des réjouissances mêlées de danses à leur maniere, & de tous les exercices qui pouvoient faire paroître leur agilité. Enfin, Cortez ayant marqué le jour qu'il devoit partir, on disputa sur le chemin qu'il falloit tenir. Cortez avoit de l'inclination pour celui de Cholula, grande Ville & fort peuplée, ainsi qu'on l'a dit, & où les vieilles troupes de Motezuma avoient ordinairement leurs quartiers.

Les Tlascalteques n'approuvoient pas ce dessein, & conseilloient au Général d'aller par Guajozingo, pays abondant & sûr, parceque les Peuples de Cholula, outre qu'ils étoient fins & traîtres, rendoient une obéissance d'esclaves à Motezuma, qui n'avoit point de Sujets plus soumis & plus fideles. Les Indiens ajoutoient : » Que » toutes les Provinces voisines de cette » Ville, la regardoient comme une terre » sacrée, parcequ'elle enfermoit dans l'en» ceinte de ses murailles plus de quatre » cents Temples de Dieux si bizarres, qu'ils » assommoient le monde à force de prodi» ges : Que par ces raisons il étoit très dan» gereux de passer sur leurs terres, sans » avoir avant cela quelques marques de » leur approbation«. Les Zempoales, que le commerce des Espagnols avoit rendus moins superstitieux, méprisoient bien ces prodiges ; mais ils se conformoient au sentiment des Tlascalteques, par les mêmes

raisons qu'ils avoient données à Zocothlan, pour empêcher les Espagnols d'aller à Cholula.

Avant qu'on eût pris aucune résolution sur ce sujet, de nouveaux Ambassadeurs de la part de Motezuma arriverent avec un présent, & des assurances que leur Empereur consentoit que les Espagnols vinssent à sa Cour, & qu'il leur accordoit la grace de recevoir favorablement les propositions dont ils étoient chargés. Entre les autres discours qu'ils firent à Cortez sur son voyage, ils témoignerent qu'on lui avoit préparé un logement à Cholula ; ce qui le mit dans la nécessité de passer par cette Ville. Ce n'est pas qu'il prît beaucoup d'assurance sur un changement si prompt & si imprévu de la part de Motezuma, ni que cette facilité ne lui parût hors de saison & artificieuse, après une si grande répugnance ; mais Cortez prenoit toujours un soin extrême de cacher ses soupçons aux Mexicains, dont la crainte étoit le fondement de sa sureté.

Lorsque les Sénateurs de Tlascala apprirent ce que Motezuma proposoit aux Espagnols, ils ne douterent plus qu'il ne leur eût préparé quelques embuches à Cholula, & ils redoublerent leurs instances, afin de rompre ce voyage. Le péril de leurs amis les touchoit véritablement ; & Magiscatzin, qui étoit le plus affectionné, & qui avoit un attachement tendre & res-

pectueux à la personne du Général, le pressa fort de prendre une autre route. Sur quoi Cortez voulant lui donner la satisfaction d'apprendre qu'il lui savoit bon gré de ses soins, & qu'il faisoit fond sur son conseil, assembla ses Capitaines, & leur proposa la difficulté. On pesa les raisons de part & d'autre; & on conclut qu'on ne pouvoit plus refuser honnêtement le logement que les Mexicains leur offroient, sans que cela parût un soupçon pris par avance, & mal à propos; & quand il seroit bien fondé, qu'il ne falloit pas s'embarquer à de plus hautes entreprises, en laissant derriere eux des traîtres les armes à la main; au contraire, qu'ils devoient aller à Cholula, afin de découvrir les desseins de Motezuma, & donner une nouvelle réputation à l'armée, par le châtiment de sa perfidie. Magiscatzin céda lui-même à ces raisons, soumettant avec docilité ses lumieres à celles des Espagnols, néanmoins sans bannir les soupçons qui lui avoient inspiré son premier sentiment. Il demanda permission d'assembler les troupes de la République, & de marcher au secours de ses amis en un péril si évident, disant qu'il n'étoit pas juste que pour être invincibles ils ôtassent aux Tlascalteques la gloire d'être reconnus fideles. Quoique Cortez reconnût le risque, & que cette offre ne lui déplût pas, il différa néanmoins de la recevoir, parcequ'il trouvoit de l'inconvénient à épuiser de si

bonne heure les secours qu'il pouvoit attendre de cette Nation. Il répondit donc à Magiscatzin, après lui avoir témoigné beaucoup de reconnoissance de sa bonne volonté : *Que cette assistance n'étoit pas encore nécessaire ;* ce qu'il dit foiblement, comme un homme qui souhaite qu'on lui accorde quelque chose, & qui semble craindre qu'on ne l'entende ; maniere de refus qui n'est pas éloignée de la priere.

CHAPITRE V.

On découvre de nouveaux indices de la trahison des Habitants de Cholula. L'Armée marche vers cette Ville, suivie de quelques Compagnies de Tlascalteques.

MOTEZUMA ne pouvoit se résoudre à prendre les armes contre les Espagnols : cependant il est certain qu'il cherchoit à les exterminer, en se servant de la ruse avant que d'en venir à la force. Les réponses de ses Oracles le jettoient en de nouvelles frayeurs ; & le démon embarrassé du voisinage des Chrétiens, le pressoit avec d'horribles menaces de les éloigner. Cet ennemi des hommes agitoit quelquefois les Sacrificateurs & les devins de Motezuma, jusqu'à la fureur, afin qu'ils l'irritassent lui-même, & qu'ils le missent en furie. D'au-

tres fois il lui paroissoit sous la figure de ses Idoles, & il lui parloit, afin de souffler de plus près dans son cœur l'esprit de sa colere. Cependant il lui laissoit toujours un penchant à la fourberie & à la trahison, sans lui permettre de jetter les yeux sur ce nombre prodigieux de soldats qui n'attendoient que ses ordres; soit qu'il ne fût pas permis au démon d'aller jusqu'à la force ouverte, soit que comme il n'est pas de son carctere de donner un bon conseil, il retirât Motezuma des voies nobles & généreuses, afin d'abattre son courage par les mêmes motifs dont il se servoit à allumer sa passion. D'un côté il lui ôtoit la hardiesse de se laisser voir à cette prodigieuse nation; de l'autre, il lui en représentoit le petit nombre si méprisable, qu'il paroissoit honteux d'employer ouvertement toutes les forces de l'Empire contre elle; en sorte que l'Empereur se faisoit un point d'honneur de la ruse & de l'artifice, & ne songeoit alors qu'à tirer les Espagnols de Tlascala, où il ne pouvoit leur dresser de piege, & à les envoyer à Cholula, où il en avoit de tout préparés.

Cependant Cortez prit garde que l'on n'envoyoit point le visiter de la part des Gouverneurs de Cholula, & il le fit remarquer aux Ambassadeurs de Mexique, appuyant sur l'imprudence des Caciques qui avoient la charge de lui préparer un logement, puisqu'ils ne pouvoient ignorer

que tous les peuples du voiſinage ne l'euſſent viſité par leurs députés, quoiqu'ils y fuſſent moins obligés. Les Mexicains voulurent excuſer les Caciques de Cholula, en convenant néanmoins de leur faute ; & il parut qu'ils avoient donné avis de la réparer. On vit venir peu de temps après de la part de cette ville, quatre Indiens mal propres, & en trop petit nombre pour oſer ſe dire Ambaſſadeurs, ſuivant l'uſage de ces peuples. Les Tlaſcalteques ne manquerent pas de faire ces obſervations, & d'en tirer de nouveaux indices de la mauvaiſe intention du peuple de Cholula. Ainſi Cortez ne voulut pas recevoir ces Envoyés, & il leur manda de s'en retourner à l'heure même, diſant en préſence des Mexicains : » Que les Caciques de Cholula ſavoient » bien mal les loix de l'honnêteté, puiſ» qu'ils vouloient réparer une faute d'at» tention par une incivilité «.

Le jour du départ arriva ; & comme les Eſpagnols avoient pris la matinée pour former leur bataillon & celui des Zempoales, à la campagne, ils y trouverent une armée de Tlaſcalteques prête à marcher par l'ordre du Sénat, ſur les remontrances de Magiſcatzin. Les chefs dirent à notre Général : » Qu'ils avoient ordre de la Répu» blique de ſervir ſous lui, & de ſuivre ſes » étendards en cette expédition, non ſeu» lement juſqu'à Cholula, mais encore juſ» qu'à Mexique, où ils voyoient le grand

» danger de ſon entrepriſe «. Leurs troupes étoient rangées en bataille à leur maniere ; & quoiqu'ils euſſent ſerré les rangs, néanmoins elles occupoient un grand terrein ; parcequ'ils avoient convoqué toutes les nations de leur alliance, & fait un effort extraordinaire, afin de ſecourir leurs amis, ſuppoſant qu'il ſe trouveroit peut-être une occaſion d'affronter les armées de Motezuma. Les bandes étoient diſtinguées par la couleur de leurs pennaches, & par la différence de leurs enſeignes, aigles, lions, & autres animaux féroces, qu'ils portoient élevés en l'air, & qui prétendant à la gloire des hiéroglyphes & des deviſes, vouloient ſignifier quelque choſe, & repréſenter aux ſoldats la gloire militaire de leurs ancêtres.

Quelques Auteurs de notre nation ont avancé que le nombre de ces troupes alloit à cent mille hommes armés ; d'autres ſe ſont bornés à quelque choſe de plus vraiſemblable. Quoi qu'il en ſoit, un moindre nombre ne retranche rien de la grandeur de l'action des Tlaſcalteques, digne d'être eſtimée par elle-même, & par ſes manieres. Cortez leur en témoigna ſa reconnoiſſance par une infinité de careſſes ; après quoi il fut obligé de prendre un air d'autorité, pour leur faire comprendre qu'il n'avoit pas beſoin d'une ſi nombreuſe eſcorte, puiſqu'il ne faiſoit ce voyage qu'à deſſein d'établir une bonne paix. A la fin il en vint à bout ; & il les renvoya fort ſatisfaits, de ce

qu'il voulut bien permettre que quelques troupes le ſuiviſſent avec leurs Commandants, & que le gros ſe réſervât, prêt à marcher à ſon ſecours dans la néceſſité. Bernard Diaz a écrit que Cortez ne retint que deux mille Tlaſcalteques. Herrera en met trois mille; mais Cortez lui-même avoue dans ſa relation, qu'il en emmena ſix mille; & ce Général n'avoit pas ſi peu de ſoin de ſa gloire, qu'il voulût diminuer celle de ſa réſolution, en ſuppoſant qu'elle auroit été ſoutenue par un grand nombre de troupes.

On ne doit pas oublier en cet endroit un incident qui lui appartient, & qui mérite de grandes réflexions. Lors que les Eſpagnols ſortirent de Tlaſcala, Cortez laiſſa en cette ville une Croix de bois, qu'il avoit fait planter ſur un lieu élevé & fort découvert; cela s'étoit exécuté d'un commun conſentement, le jour qu'il fit ſon entrée. Il ne put ſouffrir en ſortant qu'on l'abattît, quelque cenſure qu'il eût eſſuyée ſur ſes tranſports de zele. Il recommanda aux Caciques de la garder avec reſpect; mais il étoit beſoin, ſans doute d'une plus forte recommandation, afin de maintenir entre ces Infideles la vénération qui lui étoit due. A peine les Eſpagnols étoient-ils hors de la ville, qu'un nuée miraculeuſe deſcendant du Ciel, vint prendre à la vue de tous les Indiens, la défenſe de la Coix. Cette nuée étoit d'une blancheur éclatante &

agréable ; & elle baissa insensiblement par la région de l'air, jusqu'à ce qu'ayant pris la figure d'une colonne, elle s'arrêta perpendiculairement sur la Croix, où par une disposition admirable de la Providence, elle dura plus ou moins visible, l'espace de quatre ans, que la conversion de cette province fut retardée par divers accidents. Il sortoit de cette nuée une lumiere douce, qui imprimoit du respect, & qui n'étoit point affoiblie par l'obscurité de la nuit. Ce prodige effraya d'abord les Indiens, sans qu'ils en pénétrassent le mystere ; & depuis qu'ils y eurent fait plus d'attention, ils perdirent leur crainte, sans diminuer leur admiration. Ils disoient : » Que ce » signe vénérable renfermoit en soi quel» que Divinité, & que ce n'étoit pas sans » raison, que les Espagnols leurs bons » amis, la révéroient «. Sur quoi ils les imitoient, en se mettant à genoux lors qu'ils passoient devant la Croix. Ils avoient recours à elle dans leurs nécessités, sans se souvenir de leurs Idoles, dont les Temples étoient beaucoup moins fréquentés ; & cette dévotion, si l'on peut nommer ainsi un sentiment qui leur venoit d'une cause inconnue, fit une si forte impression dans l'esprit des nobles & du peuple, que les Sacrificateurs & les Magiciens, poussés d'un zele furieux pour leurs superstitions, tâcherent à diverses fois d'arracher la Croix, & de la mettre en pieces ; mais ils en re-

vinrent toujours dans une horrible consternation, dont ils n'oserent parler, de peur de se décrier dans l'esprit du peuple. Ce miracle est rapporté par des Auteurs dignes de foi; & c'est ainsi que le Ciel disposoit l'esprit de ces Infideles à recevoir la doctrine de l'évangile, avec moins de résistance; comme le prudent Laboureur, qui avant que de jetter la semence en terre, en facilite la production par le moyen de la culture.

La marche n'eut aucune nouveauté, puisque ce n'en étoit plus une de voir le concours innombrable des Indiens qui bordoient les chemins de tous côtés, ni ces cris qui passoient pour des acclamations. Ils marcherent quatre lieues de cinq qu'il y avoit alors de Cholula à l'ancienne ville de Tlascala; & on jugea à propos de faire alte sur le bord d'une agréable riviere, afin de ne pas entrer de nuit en un lieu si peuplé. Peu de temps après qu'on eut assis le camp, & donné les ordres nécessaires à la sureté des troupes, on vit arriver de nouveaux Ambassadeurs de cette ville, plus qualifiés & plus propres que les premiers. Ils apportoient un régal de toute sorte de vivres; & ils firent leur compliment avec un grand appareil de révérences, qui se réduisit *à excuser la négligence de leurs Caciques, sous prétexte qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala, parce que les peuples en étoient leurs enne-*

mis; à offrir un logement qu'on avoit préparé dans leur ville, & à exagerer la joie que leurs citoyens ressentoient de l'honneur dont ils alloient jouir, en recevant des hôtes si fameux par leurs grandes actions, & si aimables par leur bonté. Tout cela fut dit d'une maniere fort sincere en apparence, ou qui sçavoit fort bien couvrir l'artifice. Cortez reçut les excuses & le régal agréablement, prenant soin qu'il ne parût point d'affectation en sa confiance; & le jour suivant au lever du Soleil, il continua sa marche avec autant d'ordre, & un peu plus de défiance, qui l'obligeoit à le faire observer; car on n'envoyoit personne de la ville pour recevoir l'armée; & cette remarque ne laissoit pas de faire du bruit, entre plusieurs autres indices. Enfin les Espagnols approchoient de la ville les armes à la main, prêts à combattre, lorsqu'ils virent paroître les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens désarmés.

Cortez ordonna qu'on fît halte afin de les recevoir; & ils s'acquitterent des devoirs ordinaires avec tant de soumission & de démonstrations de joie, qu'ils ne laisserent alors aucune prise aux soupçons, dont on observoit leurs actions & leurs mouvements. Néanmoins lorsqu'ils reconnurent les troupes des Tlascalteques qui avoient l'arriere-garde, ils changerent de visage, & il s'éleva une rumeur désagréa-
ble.

ble entre les plus considérables de cette troupe. Cela réveilla la précaution des Espagnols ; & Marina eut ordre d'apprendre la cause de ce bruit. Ils lui dirent : Que les
» Habitants de Tlascala ne pouvoient pas
» entrer en armes dans leur Ville, puis-
» qu'ils étoient leurs ennemis, & rebelles
» à leur Empereur. Ils prierent qu'on les
» obligeât à s'arrêter, ou qu'on les renvoyât
» en leur Ville, comme un obstacle à la
» paix qui se devoit publier « : ce qu'ils disoient de sens rassis & sans emportement ; marquant néanmoins, avec beaucoup de fermeté, qu'il ne leur étoit pas possible de les souffrir, quoique cette résolution n'allât pas encore au-delà des termes d'une très humble priere.

Cette demande embarrassa un peu le Général ; il trouvoit quelque sorte de justice, mais d'ailleurs peu de sureté à l'accorder. Cependant il chercha les voies d'appaiser ceux de Cholula, en leur faisant espérer qu'on trouveroit quelque tempérament propre à terminer ce différend. Il communiqua l'affaire à ses Capitaines, qui jugerent qu'il étoit à propos de proposer aux Tlascalteques de camper hors de la Ville, jusqu'à ce qu'on eût pénétré les desseins de ces Caciques, ou qu'on continuât le voyage. Pierre d'Alvarado & Christophe d'Olid furent chargés de leur faire la proposition, qui paroissoit un peu dure. Ils s'en acquitterent d'une maniere où la persuasion étoit

mêlée avec l'autorité, faisant voir la nécessité d'exécuter cet ordre, qu'ils appuyoient de plusieurs raisons. Ils trouverent les Tlascalteques si dociles & si obéissants, qu'ils prévinrent leurs instances, en disant : » Qu'ils n'étoient pas ve-
» nus à dessein de contester, mais d'obéir;
» qu'ils alloient dès ce moment établir leur
» logement hors de Cholula, en un en-
» droit d'où ils pussent accourir prompte-
» ment au secours de leurs amis, puisque
» les Espagnols vouloient bien risquer leurs
» vies, en la commettant à la foi de ces
» traîtres «. On proposa ce parti aux Caciques, qui le reçurent avec joie. L'une & l'autre Nation y trouvoit non seulement sa satisfaction, mais encore de quoi flatter sa vanité ; ce qui venoit de l'opposition de leurs sentiments. Les premiers s'imaginoient avoir obtenu un grand avantage sur leurs ennemis, qu'ils incommodoient en les obligeant à camper ; & les autres se persuadoient que la difficulté qu'on faisoit de les recevoir dans la Ville, étoit une preuve qu'on les craignoit. C'est ainsi que l'imagination des hommes rend équivoques les couleurs & l'essence même des choses, que l'on estime ordinairement selon qu'on les conçoit, & que l'on conçoit de la maniere qu'on les souhaite.



CHAPITRE VI.

Les Espagnols font leur entrée à Cholula ; où l'on tâche de les surprendre par un accueil agréable à l'extérieur. On découvre la trahison que les Habitants avoient formée, & on dispose toutes choses pour les châtier.

L'ENTRÉE des Espagnols en la ville de Cholula fut accompagnée de toutes les circonstances de celle de Tlascala ; un effroyable concours de peuple, dont on perçoit la foule avec peine ; des acclamations étourdissantes, des fleurs qu'on répandoit sur eux, des bouquets qui leur furent présentés par les femmes ; tout cela, mêlé d'une infinité de révérences de la part des Caciques, de parfums de celle des Sacrificateurs, & du tonnere, plutôt que musique, de leurs instruments, dont toutes les rues retentissoient. Enfin on voyoit partout des démonstrations de joie si bien exprimées, que ceux mêmes qui avoient lieu de s'en défier, les crurent véritables. La ville parut si jolie aux yeux des Espagnols, qu'ils la comparoient à Valladolid. Elle étoit située dans une plaine découverte de tous côtés à perte de vue, & très agréable. On dit qu'elle pouvoit contenir alors vintg mille habitants, sans comp-

ter ceux de ſes faubourgs, qui étoient en plus grand nombre. Il y avoit un grand abord d'Etrangers, qui y venoient ou comme à un ſanctuaire de leurs dieux, ou comme en un lieu célebre par leur négoce. Les rues étoient bien percées, & les maiſons plus grandes & d'une meilleure architecture que celles de Tlaſcala; ſur-tout leur ſomptuoſité ſe remarquoit aux tours, qui faiſoient connoître la multitude de leurs Temples. Le peuple étoit plus ſage que guerrier, la plupart gens de Commerce, ou Officiers; beaucoup de monde, & peu de diſtinction.

Le logement qu'ils avoient préparé étoit composé de deux ou trois grandes maiſons qui ſe touchoient, où les Eſpagnols & les Zempoales ſe fortifierent, ſuivant que l'occaſion le leur conſeilloit, & qu'ils y étoient diſpoſés par l'habitude. Les Tlaſcalteques prirent un poſte peu éloigné de la ville; & après l'avoir fermé de quelques foſſés, ils poſerent leurs corps de gardes & leurs ſentinelles, ſuivant l'uſage de la guerre, dont l'exemple de leurs amis les avoit inſtruits. Les trois ou quatre premiers jours il y eut de tous côtés grande tranquillité, & bon commerce.

Les Caciques étoient ponctuels à faire leur cour au Général, & cherchoient à ſe familiariſer avec les Capitaines; les vivres venoient en abondance, & même en profuſion; toutes les apparences étoient

agréables, & sembloient demander de la confiance; en sorte que les bruits qui s'étoient répandus commençoient à passer pour faux, & pris avec trop de légereté, tant notre esprit est disposé à se décharger de toute application chagrinante. Cependant on ne fut pas long-temps à découvrir la vérité; & les Indiens n'eurent pas l'adresse de cacher leurs artifices jusqu'à ce qu'ils eussent réussi : car encore qu'ils fussent dissimulés par nature & par habitude, ils n'étoient ni assez habiles, ni assez fins pour ne pas laisser entrevoir leur dissimulation & leur malice.

L'abondance des vivres diminuoit peu à peu, les visites & les caresses des Caciques cesserent tout d'un coup; & les Ambassadeurs de Motezuma avoient des conférences secretes avec les Sacrificateurs. On voyoit des airs de mépris & de raillerie sur les visages des habitants, & tous ces indices marquoient quelque nouveauté, & réveilloient les soupçons mal endormis. Cortez songeoit aux moyens de pénétrer la vérité des desseins de ces Indiens, lorsqu'elle se découvrit d'elle-même, par un coup de la providence, qui prévint toutes les diligences des hommes, & dont les Espagnols ressentirent les effets si souvent en cette conquête.

Une vieille Indienne des plus nobles & des mieux alliées de Cholula, avoit lié

une étroite amitié avec Marina, qu'elle visitoit quelquefois, attirée par la douceur & par l'agrément qu'elle trouvoit en cette personne. L'Indienne vint un jour voir Marina plutôt qu'elle n'avoit accoutumé, avec un air inquiet & effaré. Elle la tira à part, & en lui recommandant beaucoup le secret, par le ton même de sa voix, elle plaignit *le misérable esclavage où elle étoit réduite, & la pressa de quitter ces vilains étrangers, & de se retirer en son logis, qu'elle lui offrit comme un asyle.* Marina, qui étoit fort éclairée, ajusta d'abord ce préambule avec les autres indices; & feignant qu'elle étoit retenue par force entre cette nation qu'elle haïssoit, prit des mesures pour la fuite, & accepta l'offre de l'asyle, avec tant de marques de sa reconnoissance, que la vieille Indienne prit une entiere confiance, & lui découvrit tout son cœur. Elle dit : » Qu'à tout évé» nement elle devoit se retirer à l'heure » même, parcequ'on approchoit du mo» ment signalé par les Indiens pour exter» miner les Espagnols, & qu'elle auroit » un grand regret de voir périr avec eux » une personne de son mérite. Que Mote» zuma avoit envoyé vingt mille hommes » de guerre, qui n'étoient pas éloignés, » afin de donner plus de chaleur à cette » action. Que de ce gros il étoit déja entré » à la file six mille soldats choisis. Qu'on » avoit distribué une grande quantité d'ar-

» mes entre les habitants, fait provisions » de pierres sur les terrasses, & tiré à tra- » vers les rues plusieurs tranchées, au fond » desquelles ils avoient planté des pieux » fort aigus, & recouvert la tranchée de la » même terre sur des appuis légers & fra- » giles, afin de faire tomber & estropier » les chevaux. Que Motezuma vouloit faire » perir tous les Espagnols; néanmoins qu'il » avoit mandé qu'on lui en envoyât quel- » ques-uns en vie, afin de satisfaire à sa » curiosité, & à son devoir envers les dieux; » & qu'il avoit fait présent à la ville d'un » tambour de guerre d'or, dont le creux » étoit travaillé avec un artifice singulier, » à dessein de les animer par cette faveur » militaire. *Marina lui dit :* Qu'elle avoit » bien de la joie de ce qu'ils avoient con- » duit si prudemment cette entreprise ». Sur quoi elle laissa encore tomber quelques questions, disant : *Qu'il seroit bon de faire certaines choses qu'elle vouloit apprendre*, & elle tira ainsi une entiere connoissance de la conjuration. Elle feignit alors de vouloir s'enfuir avec la vieille, ne lui demandant qu'un moment pour faire un petit paquet de ses pierreries & de quelques hardes, afin de pouvoir la quitter sans l'effaroucher. Cependant elle courut avertir Cortez, qui envoya prendre l'Indienne; & la misérable, effrayée ou convainuce, confessa tout aux premieres menaces.

Deux soldats Tlascalteques déguisés en

paysans vinrent presque en même temps; & dirent à Cortez de la part de leurs Commandants, qu'il n'oublia pas sa vigilance ordinaire, parcequ'ils avoient vu de leur camp que les habitants de Cholula faisoient passer leurs meubles & leurs femmes aux villes voisines; ce qui marquoit assurément qu'ils méditoient quelque trahison. On apprit d'ailleurs, que dans un Temple le plus célebre de la ville, on avoit fait un sacrifice de dix enfants de l'un & de l'autre sexe; cérémonie dont ils usoient lorsqu'ils vouloient entreprendre quelque action de guerre. Deux ou trois Zempoales arriverent en ce moment; ils avoient découvert par hasard, en se promenant par la ville, les tranchées qu'on avoit creusées; & remarqué de plus des fossés & des palissades que les Indiens avoient faites, afin de conduire les chevaux droit au précipice.

On n'avoit pas besoin de plus fortes preuves pour s'assurer des mauvais desseins de ce peuple; néanmoins Cortez voulut encore en tirer des lumieres plus claires, & mettre tout le droit de son côté, par une conviction manifeste de quelques témoins irréprochables de leur nation même, à qui il prétendoit faire avouer toute cette menée. Pour cet effet, il envoya querir le premier Sacrificateur, dont les autres dépendoient; & en même temps il s'en fit amener deux ou trois autres de la même

profeſſion. Ces gens avoient beaucoup d'autorité auprès des Caciques, & encore plus dans l'eſprit du peuple. Il les examina ſéparément, ſans témoigner qu'il ſe doutât du fait; mais ſeulement en leur faiſant des reproches de cette perfidie, dont il leur marquoit tout le projet en détail, ſans déclarer la maniere dont il l'avoit appris, afin d'augmenter leur ſurpriſe, & de leur donner une plus haute idée de ſa ſcience. Auſſi ces gens, perſuadés qu'ils parloient à quelque divinité qui pénétroit juſqu'au fond de leurs penſées, n'oſerent déſavouer la trahiſon, & déclarerent juſqu'aux moindre circonſtances de la conſpiration, dont ils accuſoient Motezuma, qui l'avoit dreſſée, & qui les y avoit engagés par ſes ordres. Le Général les fit mettre en priſon, de peur qu'ils n'excitaſſent quelque tumulte dans la ville. Il fit auſſi obſerver les Ambaſſadeurs Mexicains, ſans leur permettre de ſortir, ni d'avoir aucun commerce avec les habitants; & après avoir aſſemblé ſes Capitaines, il leur fit part de tout ce qu'il avoit appris ſur ce ſujet, remontrant de quelle conſéquence il étoit de ne laiſſer pas cet atttentat impuni. Il leur propoſa les moyens de châtier les traîtres, & appuya ſon deſſein de ſi fortes raiſons, qu'ils entrerent tous dans ſon ſentiment, en remettant la diſpoſition de toutes choſes à ſa prudence.

Après ces diligences, Cortez manda les

Caciques qui gouvernoient la cité, & publia qu'il étoit résolu de partir le jour suivant : ce n'est pas qu'il eût rien de préparé pour son voyage, ni qu'il lui fût possible de le faire ; mais il vouloit leur retrancher le temps de faire de plus grands apprêts. Il demanda aux Caciques des vivres pour la subsistance de ses troupes durant la marche, des Indiens propres à porter le bagage, & deux mille hommes de guerre qui pussent l'accompagner, ainsi que les Tlascalteques & les Zempoales en avoient usé. Les Gouverneurs firent quelque chicane malicieuse sur la demande des vivres & des Indiens de charge ; mais ils accorderent avec joie les deux mille hommes de guerre, sur quoi le Général & eux avoient des intentions fort opposées. Cortez les demandoit afin de désunir leurs forces, & d'avoir sous sa main une partie des traîtres qu'il vouloit punir : & les Caciques les offroient à dessein d'introduire ces ennemis couverts parmi les Espagnols, & de s'en servir quand l'occasion s'en présenteroit. Ces stratagêmes étoient tous deux fondés sur les raisons de la guerre, si l'on peut appeller raison cette espece de tromperie, autorisée par le droit des armes, & annoblie par l'exemple.

Tout cela fut communiqué aux Chefs des Tlascalteques, qui eurent ordre de se tenir alertes, & de s'approcher de la ville au point du jour, comme pour suivre la

marche de l'armée ; & du moment qu'ils entendroient la premiere décharge, d'entrer dans Cholula à vives force, & de venir se joindre aux Espagnols. Les Zempoales tinrent leurs armes prêtes, & on leur déclara les motifs de cet ordre ; après quoi le Général ayant posé ses corps de gardes & ses sentinelles, suivant que l'occasion présente le demandoit, il fit venir en sa présence les Ambassadeurs de Motezuma. Alors, comme si il leur eût révélé confidemment un secret qu'ils savoient déja, il dit : » Qu'il avoit découvert & vérifié une grande conjuration que les Caciques & les habitants de Cholula avoient formée contre sa personne «. Il leur expliqua le détail de tout ce qu'ils avoient préparé pour venir à bout de ce dessein criminel, contre les loix de l'hospitalité, l'établissement de la paix, & la parole de leur Prince. Il ajouta : » Qu'il avoit non seulement découvert cette trahison par sa penétration & par sa vigilance, mais qu'il en avoit tiré l'aveu des principaux conjurés, qui prétendoient s'en disculper par une lâcheté encore plus énorme, puisqu'ils avoient l'insolence de dire qu'ils agissoient par les ordres & sur l'assurance du secours de Motezuma, afin d'exterminer les Espagnols par cette infâme voie ; mais qu'il n'étoit ni vraisemblable, ni croyable qu'un si grand Prince eût fait un si horrible projet. Que cette raison le pouss-

» soit à les châtier de l'injure qu'ils faisoient
» à l'Empereur, avec toute la rigueur de
» ses armes; & qu'il leur communiquoit
» son dessein, afin qu'ils en comprissent la
» justice, & qu'ils sussent que le crime en
» lui-même ne l'offensoit pas tant que cette
» circonstance, de voir des perfides autori-
» ser une trahison par le nom de leur
» Prince».

Les Ambassadeurs feignirent, autant qu'ils le purent, qu'ils ne savoient rien de la conjuration, & tâcherent de sauver au moins l'honneur de leur Prince, en suivant le chemin que Cortez leur avoit ouvert exprès, afin d'affoiblir le sujet qu'il avoit de se plaindre: car il ne vouloit pas encore rompre avec Motezuma, ni se faire d'un Prince très puissant, mais réduit à dissimuler, un ennemi redoutable & déclaré. Ce fut par cette considération que Cortez se résolut de déconcerter les desseins de cet Empereur, sans témoigner qu'il en fut éclairci, se contentant de punir le crime en la personne de ceux qui en étoient les instruments, & d'éviter le coup, sans s'en prendre au bras qui l'avoit porté. Il regardoit comme une entreprise peu difficile la défaite de ces troupes ramassées contre lui; les siennes étoient accoutumées à faire de plus grands exploits avec beaucoup moins de forces; & il étoit si éloigné de douter du succès, qu'il se croyoit fort heureux (c'est ce

qu'il disoit à ses amis), qu'il s'offrît une si belle occasion d'augmenter la réputation de ses armes dans l'esprit des Mexicains. La vérité est qu'il ne fut point fâché de se voir si souvent embarassé dans les piéges que Motezuma lui tendoit ; il jugeoit sagement qu'un homme qui n'osoit l'attaquer ouvertement, ne prendroit pas le parti le plus rigoureux, & que toutes ces ruses ne marquoient que beaucoup de foiblesse de courage.

CHAPITRE VII.

On punit les traîtres de Cholula, après quoi Cortez rétablit la tranquillité dans la Ville, qui se soumet entiérement, & reconcilie ces Peuples avec ceux de Tlascala.

LES Indiens de charge arriverent au point du jour en petit nombre, avec quelque peu de vivres, ce qui témoignoit d'autant plus leur mauvais dessein. Les gens de guerre vinrent après à la file : le prétexte étoit d'accompagner les Espagnols durant leur voyage ; mais ils avoient ordre de charger l'arriere garde à un certain signal, quand l'occasion s'en présenteroit. Les Caciques ne parurent pas ménager sur cet article ; au contraire, ils donnerent une autre preuve de leur mauvaise intention, en envoyant plus de troupes qu'on ne leur en

avoit demandé. Le Général les fit poster séparément, en divers lieux de son logement, où ils étoient comme gardés, en leur faisant accroire que c'étoit la méthode que les Espagnols observoient quand ils vouloient former leur ordre de bataille; en effet il disposoit ses soldats, bien instruits de ce qu'ils avoient à faire. Pour lui, il monta à cheval, avec ceux qui devoient le suivre, après quoi il fit appeller les Caciques, afin de les informer de sa résolution. Quelques-uns d'eux se presenterent, les autres s'excuserent; & Marina dit aux premiers, par l'ordre de Cortez : » Que leur trahison étoit » découverte, & qu'on en avoit résolu le » châtiment, dont la rigueur leur feroit » connoître qu'il leur auroit été bien plus » avantageux de conserver la paix qu'ils » rompoient avec tant de perfidie ». A peine eut elle commencé ses protestations sur le mal qui leur alloit arriver, que ces Caciques se retirerent à leurs troupes en fuyant, & donnerent le signal du combat par des injures & des menaces, qui s'entendirent de loin. Alors Cortez commanda que son infanterie attaquât les Indiens de Cholula, qu'il tenoit renfermés en plusieurs endroits de son quartier; & quoiqu'on les trouvât les armes à la main à dessein d'exécuter leur trahison, & qu'ils fissent de grands efforts afin de se réunir; ils furent néanmoins taillés en pieces; en sorte qu'il ne s'en sauva que ceux qui pu-

rent se cacher, ou sauter par-dessus les murailles, en se servant de leurs lances, & de la légereté qui leur est naturelle.

Après qu'on eut ainsi assuré le quartier par le carnage de ces ennemis couverts, on donna le signal aux Tlascalteques; & les Espagnols s'avancerent par la principale rue, après avoir laissé une garde suffisante au quartier. On détacha à la tête quelques Zempoales, afin qu'ils découvrissent les tranchées, & que les Cavaliers pussent éviter le danger. Cependant les habitants de Cholula ne se négligeoient pas. Du moment qu'ils virent la guerre ouverte, ils firent venir le reste des troupes de Mexique; & après s'être joints à eux dans une grande place où il y avoit trois ou quatre temples, ils en garnirent les portiques & les tours d'une partie de leurs soldats, & partagerent le reste en plusieurs bataillons, à dessein de charger les Espagnols, dont les premiers rangs commençoient à paroître dans la place & à se mêler avec les ennemis, lorsque le bataillon des Tlascalteques vint tomber sur leur arriere-garde. Cette attaque imprévue les jetta dans une si grande frayeur, & une telle désolation, qu'ils ne surent prendre aucun parti, ni de se sauver, ni de se défendre. Les Espagnols ne trouvoient plus que de l'embarras, & point de résistance en ces misérables, qui fuyoient un péril pour se jetter en un autre, sans savoir quel étoit le plus

grand. Ils n'alloient en avant que pour tâcher de s'échapper; & le plus souvent, au lieu des mains, dont ils avoient oublié l'usage, ils présentoient l'estomac aux coups. Il en demeura plusieurs en cette espece de combat; néanmoins le plus grand nombre se sauva dans les Temples, dont on voyoit les dégrés & les terrasses chargées plutôt que défendues d'une multitude d'Indiens armés. Les Mexicains en avoient entrepris la défense; mais ils se trouverent si pressés par la foule des habitants qui s'y jetterent en désordre, qu'ils ne pouvoient se tourner; & à peine eurent-ils la liberté de tirer quelques fleches.

Le Général s'approcha en bon ordre du plus grand de ces temples, & commanda à ses Truchemans de publier à haute voix : » Qu'il feroit bon quartier à tous ceux qui » descendroient pour se rendre «. Il fit répéter cela par trois fois, & comme il vit que ses soins étoient inutiles, il ordonna qu'on mît le feu aux tours de ce temple; & les Auteurs assurent que cet ordre fut exécuté à toute rigueur, & que plusieurs Indiens furent misérablement consumés par le feu, ou écrasés sous les ruines. Cependant il ne paroît pas qu'on pût aisément porter le feu à ces bâtiments, qui étoient fort élevés avant que d'avoir gagné les dégrés du temple, à moins que Cortez ne se fût servi de ces fleches enflammées dont les Indiens s'aidoient à lancer leurs feux

artificiels. Ce qu'il y a de certain, eſt qu'on n'en put déloger les ennemis, juſqu'à ce qu'on eût abrégé cet aſſaut par le moyen de l'artillerie, qui ſe fit faire place ; & l'on obſerva comme une choſe ſurprenante, que de tous ceux qui furent taillés en pieces dans ce temple, il n'y en eut qu'un ſeul qui vint ſe rendre volontairement entre les mains des Eſpagnols, ce qui eſt une marque terrible de l'obſtination de ces miſérables.

On attaqua les autres temples de la même maniere : après quoi les ſoldats victorieux ſe répandirent par la ville, qui fut entiérement déſolée, & la guerre ceſſa, faute d'ennemis. Les Tlaſcalteques s'emporterent à de grand excès en ce pillage, & on eut beaucoup de peine à les retenir. Ils firent pluſieurs priſonniers, & ſe chargerent de meubles & de marchandiſes précieuſes. Ils ſe jetterent particuliérement ſur les magazins du ſel, dont ils envoyerent à l'heure même pluſieurs ſommes à leur ville, l'ardeur du pillage n'étant pas aſſez forte pour leur faire oublier les beſoins de leur Patrie. Il demeura dans les rues de Cholula plus de ſix mille hommes tués, tant des Mexicains que des habitants, ſans qu'il nous en coutât un ſeul homme ; tant le Général ſut bien conduire cette action, qui mérite le nom de châtiment, plutôt que celui de victoire.

Cortez revint enfin à son quartier avec les Espagnols & les Zempoales, & on en marqua un aux Tlascalteques dans la ville même; après quoi il donna ordre qu'on mît en liberté tous les prisonniers, de quelque nation qu'ils fussent. Ils étoient tous des plus considérables, qu'on avoit réservés comme un butin de grand prix. Cortez les fit amener en sa présence, ayant déja commandé qu'on fît venir les Sacrificateurs qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne qui avoit découvert la conspiration, & les Ambassadeurs de Motezuma. Il leur dit en peu de mots : » Qu'il étoit sensiblement touché de ce que les habitants » de cette ville l'avoient poussé à les châ- » tier avec tant de rigueur « ; & après avoir exagéré leur crime, & rassuré leurs esprits, en témoignant que sa justice étoit satisfaite & sa colere appaisée, il envoya publier un pardon général de tout ce qui s'étoit passé, sans aucune exception ; & il demanda aux Caciques, comme une grace, qu'ils prissent soin de repeupler la ville, en rappellant ceux qui étoient en fuite, & en rassurant ceux que la peur avoit fait cacher.

Ils ne pouvoient encore se persuader qu'il fût bien vrai qu'ils étoient libres, tant ils avoient l'esprit occupé de ces cruautés dont ils usoient envers leurs prisonniers. Enfin ils rendirent graces au vainqueur, en baisant plusieurs fois la terre ;

& ils s'offrirent à exécuter tous ses commandements, avec une très humble soumission. Les Ambassadeurs firent ce qu'ils purent pour cacher leur confusion, en félicitant le Général sur l'heureux succès de cette journée. Il leur rendit leurs compliments, en leur laissant toute la joie de se croire bien masqués, afin de les tenir en confiance, & de se conserver par ce beau dehors, le secret d'engager Motezuma à châtier lui-même ses propres artifices. La ville fut repeuplée en peu de temps : la liberté rendue si promptement aux Caciques & aux sacrificateurs, & les éloges que ces gens donnerent à la clémence des Espagnols, après une si cruelle injure, rassurerent suffisamment les esprits de ce pauvre peuple, qui s'étoit dispersé par tous les bourgs du voisinage. Les habitants revinrent en leurs maisons avec leurs familles ; on ouvrit les boutiques, on exposa les marchandises, & un effroyable tumulte se changea tout d'un coup en une pleine tranquillité : sur quoi on ne connut pas tant la facilité naturelle dont ces Indiens passoient d'une extrêmité à l'autre, que la haute opinion qu'ils avoient conçue des Espagnols ; puisque les mêmes raisons qui contribuoient à justifier le châtiment de leur faute, firent impression dans leurs esprits, pour leur persuader qu'on l'avoit oublié.

Le lendemain du combat, Xicotencal

arriva à la tête de vingt mille hommes, que la République de Tlascala envoyoit au secours des Espagnols, sur le premier avis qu'on avoit reçu de la conjuration. Comme ils en appréhendoient le succès, le Sénat avoit d'abord mis ses troupes sur pied : c'est ainsi que ce peuple embrassoit toutes les occasions de donner des preuves de son affection. Ils firent halte hors de la ville, où Cortez alla les voir, après leur avoir envoyé des rafraîchissements. Il caressa fort tous les chefs, en leur témoignant qu'il étoit bien obligé à leur zele & à leurs soins : après quoi il leur fit comprendre qu'ils devoient se retirer, en disant à Xicotencal & à ses Capitaines : » Que leur secours ne lui étoit plus nécessaire pour la réduction de Cholula, & » que comme il avoit dessein de prendre le chemin de Mexique, il n'étoit pas » à propos de réveiller la jalousie de Motezuma, ni de l'obliger à lui dénoncer » la guerre, en introduisant dans ses provinces une si grosse armée de Tlascaltèques, qui étoient ses ennemis déclarés «. Ils n'avoient rien à dire contre ces raisons : au contraire, ils avouerent ingénument qu'ils en étoient convaincus : ainsi ils offrirent seulement au Général de tenir leurs troupes prêtes à marcher à son secours, du moment qu'il s'en présenteroit quelque occasion.

Avant que de renvoyer les Tlascate-

ques, Cortez voulut établir une amitié réciproque entre eux & les habitants de Cholula. Il en fit la propoſition; & après avoir écarté toutes les difficultés, comme ſon autorité étoit fort reſpectée de tous les deux partis, il en vint à bout en peu de jours. On fit un acte authentique d'alliance & d'union entre les deux villes & les peuples de leur domaine, en préſence des Magiſtrats, & avec toutes les ſolemnités & les cérémonies qu'ils pratiquoient en de pareilles rencontres. Ce traité fut un coup d'une très adroite politique, par laquelle Cortez ouvroit un chemin libre aux Tlaſcalteques, afin qu'ils puſſent lui conduire avec plus de facilité les ſecours dont il auroit beſoin, & auſſi afin qu'il ne trouvât point cet obſtacle à ſa retraite, s'il arrivoit que le ſuccès de ſon voyage ne répondît pas à ſes eſpérances.

C'eſt ainſi que Cortez punit les Habitants de Cholula, & voilà cette action qui fait tant de bruit dans les Livres des Auteurs étrangers, & qu'un des nôtres n'a pas traitée avec moins de rigueur; obtenant par-là le miſérable avantage de ſe voir cité contre ceux de ſa propre Nation. Ils mettent ce châtiment entre les cruautés atroces dont on accuſe les Eſpagnols en ce Nouveau Monde; & ils l'exagerent comme il leur plaît, à deſſein de critiquer & de condamner nos conquêtes. Ils prétendent attribuer à l'avarice & à la ſoif de

l'or, toute la gloire des exploits de notre Nation en ce pays-là, ſans prendre garde que nos armes ont ouvert le chemin à la Religion, avec le ſecours du bras du Seigneur, qui les a favoriſées ſi ſouvent de ſon aſſiſtance. Enfin ils plaignent extrêmement les pauvres Indiens, qu'ils repréſentent comme des miſérables, incapables de ſe défendre, & ſans aucune malice, afin que ce qu'ils ont ſouffert touche davantage, par une maligne compaſſion qui naît de la haine & de l'envie. Le récit ſincere de l'action de Cholula ſuffit pour la défendre : on y connoît aſſez la malice de ces Barbares, comment ils ſavoient mettre en œuvre la force & la ruſe, & la juſtice du châtiment dont on punit leur trahiſon. On peut juger par ce récit, avec combien de paſſion on a chargé les autres actions qu'on repréſente ſi horribles, & ſur leſquelles on appuie avec tant d'afectation. Ce n'eſt pas qu'on ne demeure d'accord qu'en quelques endroits de ce Nouveau Monde, il ne ſe ſoit paſſé des choſes au préjudice de la raiſon & de la piété, & qui méritent d'être condamnées : mais en quelle entrepriſe, quelque juſte & quelque ſainte qu'elle ait été, n'a-t-on pas été obligé de faire grace à de certains excès ? De quelle armée a-t-on pu bannir entiérement ces abus & ces déſordres, que le monde appelle Licences militaires ? Et en quoi ces incidents ſubalternes peuvent-ils obſcur-

cir la gloire de la conquête en général? Ceux qui en ſont les plus jaloux, doivent convenir que c'eſt ſur ce fondement, & par le moyen de nos armes, qu'on eſt parvenu à la converſion de ces Infideles, & qu'on a, pour ainſi dire, reſtitué à ſon Créateur cette grande partie du Monde. Maintenant ſi l'on veut conclure ſur les crimes de quelqu'un des Conquérants, que la conquête n'a été ni agréable à Dieu, ni ordonnée par les décrets de ſa Providence, c'eſt confondre indiſcretement la ſubſtance avec les accidents; puiſqu'en l'ouvrage même de notre Rédemption, on préſuppoſe comme néceſſaire au ſalut de tout le monde, la malice de ces pécheurs que Dieu toléroit, & qui par le plus grand de tous les crimes ont travaillé à la compoſition du plus admirable de tous les remedes. Les fins que Dieu ſe propoſe ſont remarquables à de certaines diſpoſitions qui portent le caractere de ſa Providence; mais la proportion ou l'ajuſtement des moyens qui conduiſent à ces fins, eſt un point réſervé à la Sageſſe éternelle, & ſi fort élevé audeſſus de la portée de la prudence humaine, qu'on ne doit écouter qu'avec mépris ces Juges paſſionnés, dont les ſubtilités prétendent paſſer pour force d'eſprit, quoiqu'elles ne ſoient en effet que des attentats de l'ignorance.

CHAPITRE VIII.

Les Espagnols sortent de Cholula. Ils trouvent un nouvel obstacle sur la Montagne de Chalco, & Motezuma prétend les arrêter par les enchantements de ses Magiciens.

On approchoit du jour marqué pour le voyage; & quelques Zempoales qui servoient dans l'armée demanderent congé de se retirer en leur pays; soit que le dessein de pénétrer jusqu'à la Cour de Motezuma leur eût fait peur; soit que l'amour de la patrie l'emportât sur la gloire du service. Cortez leur accorda ce congé sans répugnance; il leur témoigna même beaucoup de reconnoissance de leurs services, & prit cette occasion d'envoyer quelques curiosités au Cacique de Zempoala, en lui recommandant expressément les Espagnols établis dans sa province, sous la confiance qu'ils avoient en son amitié & en son alliance.

Le Général écrivit par la même voie à Jean d'Escalante. Il lui ordonnoit particulierement d'envoyer au plutôt à l'armée, certaine quantité de farine nécessaire à faire les Hosties, & de vin pour dire la Messe, dont la provision diminuoit, & dont le défaut feroit une grande désolation

à

à ses troupes, & à lui-même. Cortez faisoit encore un détail des progrès de son voyage, afin d'animer Escalante à s'appliquer d'autant plus à la garde de la forteresse de Vera-Cruz, par de nouvelles fortifications, tant pour sa propre sûreté, que contre les soupçons que l'on avoit de Diego Velasquez, dont l'inquiétude & la défiance ne laissoient pas de faire du bruit, entre les autres soins du Général.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma arriverent en ce même temps. Ce Prince avoit été informé de tout ce qui s'étoit passé à Cholula, sur quoi il vouloit lever toute sorte d'ombrage aux Espagnols. Ces Ambassadeurs rendirent graces à Cortez, *de ce qu'il avoit puni cette sédition.* Ils exagererent vainement la colere & le ressentiment de leur Prince, qui poussoit l'artifice jusqu'à donner le nom de traîtres à des gens qui ne l'avoient mérité qu'en lui obéissant. Tout cela étoit doré par un riche présent, qu'ils étalerent avec beaucoup d'ostentation. Ce qui arriva depuis, fit bien voir que cette Ambassade avoit encore un autre but, & qu'elle visoit à donner au Général une nouvelle assurance, afin qu'il observât moins de précautions en sa marche, & qu'il se laissât conduire à une autre embuscade, qu'ils avoient dressée en son chemin.

On partit enfin au bout de quatorze jours, employés aux divers mouvements

que nous avons rapportés. L'armée passa la premiere nuit dans un village de la Jurisdiction de Guacocingo, où ceux qui gouvernoient ce lieu & les autres voisins accoururent avec une assez grande provision de vivres, & quelques présents de peu de valeur, mais capables de témoigner l'affection avec laquelle ils attendoient les Espagnols. Cortez trouva entre ces Peuples les mêmes plaintes qu'il avoit entendues aux Provinces plus éloignées, contre Motezuma ; & il ne fut pas fâché de voir ces humeurs se répandre si près du cœur, jugeant qu'un Prince ne pouvoit être fort redoutable, lorsque par tant d'actions tyranniques, il avoit perdu l'amour de ses peuples, qui est le plus ferme appui de la Couronne.

Le lendemain l'armée continua sa marche par un chemin très rude, sur des montagnes qui s'attachoient de hauteur en hauteur à celle du Volcan. Le Général marchoit en grand respect, parcequ'un des Caciques de Cuacocingo lui avoit dit en le quittant : » Qu'il ne se fiât pas aux Mexi-» cains ; qu'ils lui avoient dressé une forte » embuscade à la descente des montagnes ; » & qu'ils avoient bouché avec des pierres » & des arbres coupés, le grand chemin » par où on descend à la province de » Chalco. Que d'ailleurs, ils avoient ou-» vert & applani au commencement de la » descente un autre chemin impratiquable,

» dont ils avoient augmenté les précipices » que la nature y avoit formés, en les escarpant encore à la main; à dessein de » conduire insensiblement l'armée en ces » défilés, & de la charger inopinément, » en un endroit où les chevaux ne pussent » se retourner, ni les soldats asseoir le pied » pour combattre «. On parvint avec beaucoup de fatigue au haut de la montagne, parcequ'il tomboit de la neige, avec un vent furieux. En cet endroit on trouva deux chemins peu éloignés l'un de l'autre. Cortez n'eut pas de peine à les reconnoître, aux marques qu'on lui en avoit données : l'un étoit enbarrassé, & l'autre aisé à la vue, & raccommodé de nouveau. Quoiqu'il se sentît émouvoir, en reconnoissant la vérité de cette nouvelle trahison, il sçut si bien se posséder, que sans faire aucun bruit, ni marquer d'altération, il demanda aux Ambassadeurs de Mexique, qui marchoient auprès de sa personne : » Pourquoi ces chemins se trouvoient ainsi » accommodés? *Ils lui répondirent :* Qu'ils » avoient fait applanir le plus aisé, & bou- » cher l'autre, parcequ'il étoit trop diffi- » cile «. Cortez reprit le discours avec la même tranquillité : » Vous connoissez » mal, *leur dit-il*, les gens qui m'accompa- » gnent ; ce chemin que vous avez emba- » rassé est celui qu'ils vont suivre, par la » seule raison qu'il est difficile; car lors- » qu'on nous donne le choix, à nous au-

» tres Espagnols, notre inclination se porte » toujours au moins aisé «. Alors sans s'arrêter, il commanda aux Indiens alliés de prendre les devants, & de débarasser le chemin, en rangeant des deux côtés ces obstacles, dont on avoit sû cacher l'artifice, & qui couvroient le chemin. Cet ordre fut promptement exécuté, au grand étonnement des Ambassadeurs, qui sans faire réflexion à la maniere dont le stratagême de leur Prince avoit pû être découvert, regarderent le choix que Cortez sembloit avoir fait par hasard, comme une espece de devination, trouvant des sujets d'admiration & de crainte en la bisarrerie de sa résolution. Pour lui, il fit un excellent usage de l'avis qu'on lui avoit donné; il s'écarta du péril sans engager sa réputation, ni le soin qu'il prenoit de ne point effaroucher Motezuma, ayant trouvé le secret de ruiner tous les desseins de cet Empereur, en faisant semblant de les ignorer.

Les Indiens qui composoient l'embuscade se crurent découverts, au moment qu'ils reconnurent de leur poste, que les Espagnols s'en écartoient, & suivoient le grand chemin. Ainsi ils ne songerent qu'à se retirer avec autant de frayeur, que s'ils eussent été poussés par une armée victorieuse. La nôtre descendit dans la plaine, sans aucun obstacle; & la même nuit elle se logea en des maisons au pied de la montagne, où les Marchands de Mexique

ſe retiroient lorſqu'ils alloient aux foires de Cholula. On établit le quartier, avec toutes les précautions que l'on crut néceſſaires en un pays où l'on avoit tant de ſujets de défiance.

Cependant Motezuma déſolé par le mauvais ſuccès de ſes artifices, demeuroit en ſes réſolutions, ſans oſer mettre ſes forces en uſage. Ce défaut de courage ſe tourna en dévotion. Il s'attacha encore plus étroitement à ſes Dieux; il ne bougeoit de leurs Temples; il redoubloit les ſacrifices, juſqu'à ſouiller tous ſes Autels du ſang humain; plus cruel, à meſure qu'il étoit plus affligé. Mais il ne trouvoit rien qui n'augmentât ſon trouble & ſa déſolation, parceque les réponſes de ſes Idoles étoient toutes contraires les unes aux autres, & que les Eſprits immondes qui parloient par leurs organes, ne s'accordoient point. Les uns lui conſeilloient d'ouvrir les portes aux Eſpagnols, diſant qu'il parviendroit par cette voie au deſſein qu'il avoit de les ſacrifier tous enſemble, ſans qu'aucun lui échapât. Les autres vouloient qu'il les repouſſât, & qu'il cherchât les moyens de les exterminer, ſans permettre qu'ils le viſſent. Le dernier avis étoit plus conforme à ſon inclination; il ſe ſentoit offenſé de la hardieſſe que ces étrangers avoient de vouloir paroître à ſa Cour, contre ſa volonté. Il regardoit cette inſolence comme un outrage qu'ils faiſoient à

ſon autorité ; c'eſt ſous ce beau nom qu'il croyoit déguiſer ſon orgueil. Mais quand il apprit que les Eſpagnols étoient en la province de Chalco, & que ſon dernier ſtratagême n'étoit tourné qu'à ſa confuſion, on vit augmenter ſon chagrin & ſon impatience. Il paroiſſoit hors du bon ſens; il ne prenoit aucun parti ; & ceux de ſon Conſeil le laiſſoient dans l'incertitude où ſes Oracles l'avoient jetté. C'eſt ce qui l'obligea d'aſſembler tous ſes Magiciens & tous ſes Devins, dont la profeſſion étoit fort reſpectée en ce pays-là, & dont pluſieurs avoient un commerce effectif avec les démons; le défaut de ſcience faiſant paſſer pour ſages ceux qui étoient le plus miſérablement trompés. Motezuma leur dit : » Que leur ſcience lui étoit néceſſaire à » retenir ces étrangers, dont la conduite » lui donnoit de ſi juſtes ſoupçons «. Il leur ordonna d'aller au devant des Eſpagnols, afin de les mettre en fuite, ou de les endormir par la force de leurs charmes, puiſqu'ils avoient accoutumé de produire des effets plus ſurprenats en des occaſions de moindre importance. Il leur promit de grandes recompenſes, s'ils venoient à bout de ce deſſein; les menaçant d'ailleurs qu'il y alloit de leur vie, s'ils oſoient revenir en ſa préſence ſans y avoir réuſſi.

Son ordre fut exécuté avec tant de zele, que pluſieurs troupes de ces Sorciers ſe joignirent en peu de temps, & allerent au

devant des Eſpagnols, armés de toute la confiance qu'ils avoient en leurs conjurations, & de ce pouvoir ſouverain qu'ils croyoient avoir ſur toute la nature. Le Pere Joſeph d'Acoſta, & d'autres Auteurs dignes de foi, rapportent que lorſqu'ils furent arrivés au chemin de Chalco, par où notre armée s'avançoit vers Mexique, & que ces Magiciens commencerent à faire leurs invocations, & à tracer leurs cercles, le démon leur apparut ſous la figure d'une de leurs Idoles qu'ils appelloient *Telcatlepuca*; Dieu mal-faiſant & redoutable, & qui ſelon leur folle tradition, avoit entre ſes mains les peſtes, les famines, & les autres fleaux du Ciel. Ce démon paroiſſoit être au déſeſpoir, & dans une fureur horrible, qu'ils remarquoient à travers l'affreuſe fierté du viſage de l'Idole qu'il repréſentoit.

Il avoit ſur ſes ornements une corde qui lui ſerroit l'eſtomac à pluſieurs retours, afin de marquer plus poſitivement ſon affliction, & leur faire comprendre qu'il étoit arrêté par une main inviſible. Tous les ſorciers ſe proſternerent à deſſein de l'adorer; & lui, ſans ſe laiſſer fléchir à leurs humiliations, empruntant la même voix de l'idole dont il imitoit la figure, leur parla de cette maniere : « Le temps eſt venu, miſérables » Mexicains, où vos conjurations vont » perdre toute leur force. Maintenant tous » vos pactes ſont rompus. Rapportez à

» Motezuma que le Ciel a résolu sa ruine ;
» à cause de ses cruautés & de ses tyran-
» nies ; & afin que vous lui représentiez avec
» plus de vivacité la désolation de son Em-
» pire, jettez les yeux sur cette misérable
» ville déja abandonnée de vos dieux «. A ces mots le démon disparut, & ces infâmes ministres virent en ce moment la ville de Mexique toute en feu, dont les flâmes horribles à voir s'évanouirent insensiblement en l'air, sans faire aucune impression sur les édifices.

Il revinrent faire part à l'Empereur de cete effroyable aventure, sur laquelle ils fondoient leur décharge, quoiqu'ils craignissent sa rigueur. Néanmoins les menaces de ce Dieu terrible & funeste, l'étourdirent si fort, qu'il demeura quelque temps sans parler, comme un homme qui recueille ses esprits dissipés, ou qui les rappelle de peur de tomber en foiblesse ; & dès ce moment, s'étant dépouillé de sa férocité naturelle, il dit, en se tournant vers les Magiciens & les autres qui étoient présens : » Que pouvons-
» nous faire davantage, puisque nos dieux
» nous abandonnent ? Que les étrangers
» viennent, que le Ciel même tombe sur
» nous, il ne faut pas nous cacher, & il
» n'est pas glorieux que le malheur nous
» attrappe en fuyant comme des lâches.
» *Il ajouta peu de temps après :* J'ai seule-
» ment une extrême compassion des vieil-
» lards, des enfants & des femmes, à qui

» les mains manquent dans la néceſſité de
» ſe défendre «. Cette derniere conſidération l'attendrit, en ſorte qu'il eut de la peine à retenir ſes larmes. On ne peut diſconvenir que ſa premiere réſolution ne partît d'une âme élevée, puiſqu'il ſe préſentoit à découvert au malheur, qu'il regardoit déja comme inévitable. Cette grandeur d'âme pouvoit bien auſſi avouer le mouvement de cette tendreſſe, excitée par la vue de ſes ſujets opprimés; & ces ſentiments ſont en effet dignes d'un grand Prince, dont l'humanité n'eſt quelquefois pas moins héroïque que la conſtance.

Dès ce moment on commença à traiter de la maniere dont on devoit recevoir les Eſpagnols, de la ſolemnité & de l'appareil de leur réception; ſur quoi chacun prenoit occaſion de diſcourir de leurs exploits, des prodiges dont le Ciel avoit annoncé leur venue, & des marques qu'ils avoient d'être ces hommes de l'orient qui avoient été promis à leurs ancêtres. Ces gens y ajoutoient le trouble & la déſertion de leurs dieux, qui, ſelon leur penſée, ſe confeſſoient vaincus, & cédoient l'Empire de ce pays-là, comme des divinités d'une Hiérarchie inférieure. Ainſi tout fut néceſſaire à mettre dans les termes de la poſſibilité, cette grande & difficile entrepriſe, de pénétrer à travers une réſiſtance ſi opiniâtre, & avec ſi peu de monde, juſqu'à la Cour

d'un Prince très puissant, absolu en ses résolutions, respecté jusqu'à l'adoration, & qui n'avoit encore éprouvé que de l'obéissance ou de la crainte, de la part de ses sujets.

CHAPITRE IX.

Le Seigneur de Tezeuco, neveu de Motezuma, vient visiter Cortez de la part de cet Empereur. On continue la marche, & on fait halte à Quitlavaca, au dedans du lac de Mexique.

De ces maisons où l'armée se logea de l'autre côté de la montagne, elle passa le jour suivant à un petit village de la province de Chalco, assis sur le grand chemin, environ à deux lieues du dernier campement. Le principal Cacique de Chalco, & les autres du voisinage, vinrent saluer le Général en ce lieu. Ils apportoient des présents, avec quelques vivres; & Cortez les reçut fort obligeamment, en reconnoissant leurs présents par d'autres qu'il leur fit. Il connut d'abord à leurs discours que les Ambassadeurs de Mexique leur étoient suspects: la conversation languissoit, ils paroissoient embarassés, & ils répondoient si mal-à-propos, qu'ils faisoient comprendre ce qu'ils n'osoient dire en cela même qu'ils disoient. Cortez les tira à part, & par le

moyen des Truchemans, il les obligea bientôt à répandre en sa présence tout le venin qu'ils avoient sur le cœur.

Ils se plaignirent amerement des cruautés de Motezuma ; ils représenterent la rigueur insupportable des tributs dont il les accabloit, disant qu'ils les étendoit jusques sur les personnes, & qu'il faisoit travailler sans aucun salaire, à ses jardins, & aux autres ouvrages de sa vanité. Ils ajouterent en pleurant : » Qu'il regardoit leurs femmes » mêmes, comme une contribution due à » ses infâmes voluptés, & à celles de ses » Ministres ; puisqu'ils les choisissoient & » les enlevoient suivant leur caprice, sans » que la fille fût en sureté entre les bras de » sa mere, ni la femme dans la couche de » son mari ». Ils faisoient ces plaintes au Général ; comme à celui qui pouvoit apporter du remede à leurs maux, & qu'ils considéroient comme une divinité descendue du Ciel, avec un plein pouvoir sur les tyrans. Il témoigna beaucoup de compassion de leur misere, & les entretint dans l'espérance d'y remédier, en les laissant pour quelque temps dans cette folle vision de divinité, ou au moins en ne s'opposant que foiblement à leur erreur ; car il auroit bien voulu se contenir dans les bornes de la modestie en ces ménagements que sa politique se permettoit, mais il ne pouvoit se résoudre à diminuer sa réputation, qu'il croyoit avoir raison de conserver, & qui étoit

fondée en partie sur l'imagination de ces peuples.

On continua la marche le jour suivant; & l'armée fit quatre lieues à travers un pays très agréable, dont l'air étoit doux & tempéré, & où la beauté des arbres & la propreté des jardins étaloient à l'envi les soins de la Nature & de l'art. Elle alla loger à *Amameca*, bourg assez peuplé, situé sur le bord du grand lac de Mexique, moitié en terre ferme, & moitié en l'eau, au pied d'une colline stérile & pleine de rochers. Il se fit en ce lieu un grand concours de Mexicains, qui vinrent avec leurs armes & leurs parures de guerre; & bien qu'on crût d'abord que la seule curiosité les y attiroit, leur nombre s'accrut tellement en peu de temps, qu'ils commencerent à chagriner les Espagnols; & on ne manquoit par d'indices qui pouvoient réveiller les soupçons.

Cortez se servit de quelques actions d'éclat, afin de les écarter, & de leur donner de la crainte. Il fit tirer plusieurs coups d'arquebuse, & on fit une décharge en l'air, de quelques pieces d'artillerie : on publia la férocité des chevaux, & on les mit en action, durant que les Truchemens disoient aux Mexicains effrayés : » Que ce » bruit marquoit quelque chose de sinistre ». Ainsi le Général trouva moyen de les faire sortir de son camp, avant que la nuit fût venue. On ne put vérifier s'ils étoient ve-

nus à deſſein de faire quelque inſulte ; & il ne paroiſſoit pas vraiſemblable qu'on eût fait quelque nouveau projet, puiſque Motezuma s'étoit réduit à ſe laiſſer voir, quoique les ſentinelles euſſent depuis tué quelques Indiens qui s'approchoient trop près du camp, qu'ils paroiſſoient vouloir reconnoître. Il ſe peut faire que quelque Capitaine des Mexicains eût amené des troupes, à deſſein d'attaquer les Eſpagnols par ſurpriſe, croyant que ſon action ne ſeroit pas déſagréable à l'Empereur, qu'il ne voyoit réſolu à la paix que contre ſon naturel, & au préjudice de ſa Majeſté. Néanmoins cela n'eſt fondé que ſur des préſomptions ; puiſque le lendemain on ne vit ſur le chemin que l'armée devoit ſuivre, que quelques troupes de peuples ſans armes, qui ſe plaçoient des deux cotés, pour voir paſſer les étrangers.

L'armée étoit prête à marcher, lorſque quatre Nobles Mexicains vinrent donner avis au Général, que le Prince Cacumatzin, neveu de Motezuma, & Seigneur de Tezeuco, venoit le viſiter de la part de ſon oncle. Ce prince les ſuivoit de près, accompagné de pluſieurs Nobles ſuperbement couverts à leur maniere, & qui avoient toutes les marques de la paix. Quelques Indiens choiſis entre ſes domeſtiques, le portoient ſur leurs épaules, en une eſpece de chaiſe couverte de plumes dont les couleurs étoient diverſifiées avec deſ-

sein & proportion. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans ou environ, d'agréable représentation; & d'abord qu'il eût mis pied à terre, quelques-uns de ses Serviteurs coururent pour balayer devant lui le terrein sur lequel il devoit marcher, & écarter avec beaucoup de façon, le Peuple qui étoit des deux côtés du chemin; cérémonie ridicule, qui ne laissoit pas d'avoir un air d'autorité. Cortez alla le recevoir jusqu'à la porte de son logement, avec toute la pompe dont il savoit se faire honneur en ces occasions. Le Général en l'abordant fit une profonde révérence; à quoi le Prince répondit, en touchant la terre & ensuite ses levres, de la main droite. Il prit sa place, d'un air libre & cavalier; & il parla de sens rassis, comme un homme qui ne se laissoit point surprendre à l'admiration d'un spectacle extraordinaire. La substance de son discours fut en termes choisis & bien placés: » Qu'il venoit témoigner au Général & à tous les Chefs » de son Armée, le plaisir qu'il sentoit, de » les voir. *Il appuya* sur la reconnoissance » que Motezuma avoit de la peine qu'ils » avoient prise, & sur le desir où il se trou» voit d'établir une bonne correspondance » & une ferme amitié, avec le grand Prince » de l'Orient qui les envoyoit, & dont il » devoit reconnoître la grandeur, par des » raisons qu'il leur diroit lui-même «. Après cela, comme s'il eût parlé de son

chef, Il toucha, de la même maniere que les autres Ambassadeurs, les difficultés qui s'opposoient à leur entrée dans la ville de Mexique. Il feignit *que la disette avoit été fort grande cette année là dans tout le Pays*, & exposa, comme un article dont l'Empereur auroit du chagrin, *que les Espagnols seroient mal régalés en un lieu où les Habitants mêmes manquoient des choses nécessaires à leur subsistance.* Cortez, sans s'écarter de la maniere mystérieuse dont il avoit toujours entretenu le respect & la crainte dans l'esprit de ces Peuples, répondit : » Que son Roi étant un Monarque qui ne » reconnoissoit rien d'égal à soi en ces pays » d'où le Soleil naissoit, avoit aussi des » raisons importantes d'offrir son amitié à » Motezuma, & de lui communiquer des » choses qui regardoient essentiellement » sa personne & sa dignité. Que ses propo- » sitions ne seroient point indignes de la » reconnoissance de l'Empereur. Pour lui, » qu'il ne pouvoit s'empêcher d'estimer in- » finiment la bonté que ce Prince avoit, » de recevoir son Ambassade, sans que la » stérilité du pays lui fît aucune peine; » parceque les Espagnols n'avoient pas be- » soin de beaucoup d'aliments afin de con- » server leurs forces, puisqu'ils étoient » accoutumés à souffrir & à mépriser les » incommodités & les fatigues qui auroient » pû incommoder des hommes d'une es- » pece inférieure à la leur «. Cacumatzin

n'eut rien à repliquer à ces raiſons : il reçut avec beaucoup de joie & de reconnoiſſance le préſent que Cortez lui fit de quelques bijoux de verre fort bien travaillés ; & il acompagna l'armée juſqu'à Tezeuco, ville capitale de ſon Domaine, d'où il alla porter la réponſe qu'on avoit faite à ſon Ambaſſadeur.

Tezeuco étoit alors une des plus grandes villes de l'Empire de Mexique. Quelques Auteurs rapportent qu'elle pouvoit être deux fois plus grande que Séville, & les autres, qu'elle le diſputoit pour la grandeur avec Mexique même, & qu'elle ſe vantoit, avec quelque fondement, d'avoir ſur cette ville l'avantage de l'antiquité. Les maiſons s'étendoient au long des bords du grand lac, en une fort agréable ſituation, à l'endroit où la principale chauſſée, par où on alloit à Mexique, prenoit ſon commencement. On continua la marche ſur cette chauſſée, ſans ſéjourner à Tezeuco, parceque le Général avoit réſolu de paſſer trois lieues plus avant, juſqu'à Iztacpalapa, d'où il prétendoit, le jour ſuivant, faire ſon entrée de bonne heure dans la ville de Mexique. La chauſſée pouvoit avoir en cet endroit vingt pieds de large : elle étoit conſtruite de pierres liées avec la chaux ; & on y avoit fait quelques ouvrages ſur la ſurface, & des deux côtés. On trouvoit à la moitié du chemin de Tezeuco à Iztacpalapa, un bourg d'environ

deux mille maiſons, appellé Quitlavaca, que les Eſpagnols nommerent alors Venuzuela, parcequ'il étoit bâti dans l'eau du grand lac. Le Cacique fort propre & bien accompagné, ſortit au devant du Général, & le pria d'honorer la ville de ſon ſéjour pour cette nuit; ce qu'il fit avec tant de marques d'affection, & des inſtances ſi preſſantes, qu'il fallut ſe rendre à ſes prieres, de crainte de le déſobliger. Cortez trouva même qu'il étoit à propos d'en uſer ainſi, afin de prendre des connoiſſances plus particulieres, parceque comme il voyoit alors le péril de plus près, il avoit quelque crainte que les Mexicains ne rompiſſent la chauſſée, ou qu'ils ne levaſſent les ponts; ce qui auroit été d'un très grand embarras à ſes troupes.

On avoit de ce lieu la vue de la plus plus grande partie du lac, où l'on découvroit divers bourgs, & pluſieurs chauſſées qui le croiſoient, embellis de tours ornées de leurs chapiteaux, & qui paroiſſoient nâger dans les eaux, outre les arbres & les jardins hors de leur élément; & une infinité d'Indiens qui s'approchoient dans leurs canots, pour voir les Eſpagnols. Le nombre de ceux qui occupoient à même deſſein les terraſſes des maiſons les plus éloignées, étoit encore plus grand; & la vue de ce ſpectacle, auſſi magnifique que ſurprenant, devoit paroître encore plus admirable qu'il ne l'eſt à l'imagination.

L'Armée trouva un logement commode en ce lieu, dont les habitants régalerent leurs hôtes avec toute forte d'honnêteté & de bonne volonté. On reconnoissoit à leur politesse le voisinage de la Cour de Motezuma. Le Cacique n'eut pas la force de cacher les sujets de chagrin qu'il avoit contre cet Empereur, ni l'envie qu'il marquoit de secouer le joug insupportable de sa tyrannie. Il animoit les soldats à cette entreprise, qu'il leur représentoit fort aisée, en disant aux Interprêtes, afin que tous les Espagnols l'entendissent: » Que la chaussée » qui alloit jusqu'à Mexique, étoit plus » large & mieux entretenue que celle qu'ils » avoient passée. Qu'il n'y avoit rien à » appréhender sur le chemin ni dans les » bourgs qui le bordoient. Que la ville » d'Iztacpalapa, par où ils devoient passer, » étoit paisible; & que ses habitants avoient » ordre de recevoir & de bien traiter les » Espagnols. Que le Seigneur de cette » ville étoit parent de Motezuma, mais » qu'ils ne devoient rien craindre de la » part des amis de cet Empereur, parcequ'il » avoit l'esprit abattu, & même éperdu, » par la vue des prodiges que le Ciel lui » avoit envoyés par les réponses de ses » Oracles & par le récit des merveilleux » exploits de leur armée. Qu'ainsi ils le » trouveroient entiérement porté à la paix, » & plus disposé à souffrir, qu'à provoquer«. Ce Cacique disoit la vérité, quoiqu'un

peu altérée par la paſſion & par la flatterie ; & le Général, quoiqu'il remarquât ces défauts dans le diſcours de l'Indien, ne laiſſoit pas de les publier & de les enchérir, afin d'animer les ſoldats. On ne peut nier que cela ne vînt fort à propos, pour empêcher que les eſprits de ceux qui ne ſe font pas un point d'honneur de leur devoir, ne s'effrayaſſent point à la vue de tant d'objets ſi différents & ſi admirables, par leſquels on pouvoit juger de la grandeur de cette Cour, & du pouvoir formidable de ſon Prince. Cependant les raiſons du Cacique, & les réflexions qu'ils faiſoient ſur l'accablement de l'eſprit de Motezuma, eurent tant de pouvoir en cette occaſion, que tous les ſoldats ſe firent un ſujet de joie, de ce qui devoit cauſer leur étonnement, & ſe ſervirent de l'admiration à élever les eſpérances de leur fortune.

CHAPITRE X.

L'Armée paſſe juſqu'à Iztacpalapa, où on diſpoſe toutes choſes pour faire l'entrée dans Mexique. On décrit la pompe avec laquelle Motezuma ſortit pour recevoir les Eſpagnols.

Le lendemain, un peu après le lever du ſoleil, le Général mit l'armée en bataille ſur la même chauſſée, ſuivant la capacité

du terrein, ou huit Cavaliers pouvoient marcher de front. Elle étoit alors composée de quatre cents cinquante Espagnols, sans compter les Officiers, & de six mille Indiens, Tlascalteques, Zempoales, ou d'autres nations alliées. On continua la marche sans aucune nouvelle aventure jusqu'à Iztacpalapa, où on devoit faire halte. Cette ville paroissoit au-dessus des autres, par la hauteur de ses tours & l'exhaussement de ses bâtiments, qui alloient bien au nombre de six mille, à deux ou trois étages, dont une partie étoit bâtie dans le lac, & l'autre sur le bord de la chaussée, en une situation commode & agréable. Le Seigneur de ce lieu vint avec un grand cortége recevoir l'armée, & il étoit assisté dans cette fonction, par les Princes de Magiscatzingo, & de Cuvoacan, villes sur le même lac. Chacun de ces Princes apportoit son présent à part, composé de divers fruits, de gibier, & autres rafraîchissements en quantité, avec des joyaux d'or jusqu'à la valeur de deux mille marcs. Ils se présenterent ensemble, & se firent connoître, en disant chacun son nom & sa dignité, remettant à la différence des présents à expliquer ce qui manquoit à leur raisonnement.

L'entrée des Espagnols en cette ville fut célébrée par ces applaudissements, qui consistoient au mouvement confus & aux cris du peuple, dont la joie inquiete raf-

ſuroit les eſprits les plus ſoupçonneux. Le logement de l'armée étoit préparé dans le palais même du Cacique, ou tous les Eſpagnols trouverent du couvert; les autres nations occuperent les cours & les portiques, & paſſerent aſſez commodément une nuit, où on n'avoit aucun ſujet de défiance. Ce palais étoit grand & bien bâti, partagé en pluſieurs appartements haut & bas, entre leſquels il y avoit pluſieurs ſalles, dont le platfond étoit de cédre, & ne manquoit pas d'ornements : quelques-uns même avoient des tapiſſeries de coton de diverſes couleurs, où l'on remarquoit du deſſein & des proportions. Il y avoit à Iztacpalapa diverſes fontaines d'eau douce, & bonnes à boire, que l'on y avoit conduites des montagnes voiſines par pluſieurs canaux, qui arroſoient pluſieurs jardins cultivés avec beaucoup d'induſtrie. Celui que le Cacique avoit fait dreſſer pour ſon divertiſſement, ſurpaſſoit de bien loin tous les autres, par ſa grandeur & par ſa beauté. Il voulut y mener dès le ſoir même Cortez & tous ſes Officiers, avec quelques ſoldats; afin qu'en leur rendant ce témoignage de ſa bienveillance & de ſa civilité, il ſatisfît en même temps à la vanité & à l'oſtentation. Il y avoit dans ce jardin pluſieurs arbres fruitiers, qui formoient des allées fort larges, avec d'autres arbres plantés dans les intervalles, & une eſpece de parterre à fleurs, diviſé en pluſieurs quarrés

par des palissades de roseaux fort bien entrelassés, & couverts d'herbes odoriférantes : & au dedans de ces quarrés, on voyoit une variété admirable de fleurs disposées avec ordre, & fort proprement entretenues. Au milieu un étang d'eau douce faisoit un quarré de pierre & de brique avec des dégrés de tous côtés jusqu'au fond de l'eau. Chaque côté étoit de quatre cents pas; & c'étoit en ce lieu que le Cacique faisoit nourrir le poisson le plus délicat, & où on voyoit plusieurs oiseaux de riviere, dont quelques-uns sont connus en notre Europe, & les autres étoient d'une figure & d'un plumage extraordinaire : ouvrage digne d'un grand Prince, & qui n'étant qu'une entreprise d'un grand sujet de Motezuma, faisoit juger des richesses & de la magnificence du Souverain.

La nuit se passa fort tranquillement; les habitants rendoient toute sorte de bons offices aux Espagnols, avec beaucoup de franchise & de zele; on remarqua seulement qu'ils parloient en cette ville, des actions de Motezuma, d'un style tout différent de ses autres sujets. Ils se louoient tous de son Gouvernement, & ils publioient sa grandeur; soit que l'honneur que le Cacique avoit de lui appartenir, leur eût imprimé cette idée, soit que le voisinage du Tyran eût éteint toute la liberté. De ce lieu pour aller jusqu'à Mexique, il n'y avoit plus que deux lieues de chaussée; & l'armée

partit au matin, parcque le Général vouloit faire son entrée, & rendre ses devoirs à Motezuma de bonne heure, afin qu'il eût du jour de reste, à reconnoître & à fortifier son quartier. On continua la marche en l'ordre accoutumé, & laissant à côté la ville de Magiscatzingo, fondée dans l'eau, & celle de Cuyoacan sur le bord de la chaussée, sans compter d'autres gros Bourgs qu'on découvroit sur le lac. On vint enfin à la vue de la grande ville de Mexique, qui s'élevoit considérablement au dessus de toutes les autres, & qui même par la hauteur de ses bâtiment faisoit remarquer l'empire qu'elle avoit sur elles. plus de quatre mille nobles, ou Ministres de la ville, vinrent recevoir l'armée à la moitié du chemin; & leurs compliments arrêterent long-temps l'armée, quoiqu'ils ne fissent que la révérence, après quoi ils passoient à la file au devant des troupes. Un boulevard de pierre faisoit face de ce côté-là, & couvroit la ville. Il y avoit deux petits Châteaux ou Forts, un de chaque côté, & il occupoit toute la largeur de la chaussée. Ses portes étoint ouvertes sur un autre bout de chaussée terminée par un pont-levis, qui défendoit l'entrée de la Cité par une seconde fortification. D'abord que les nobles qui accompagnoient l'armée eurent passé de l'autre côté du pont, ils se rangerent à droite & à gauche, afin de lui laisser l'entrée libre; & on dé-

couvrit alors une grande rue fort large, dont les maisons étoient bâties d'une même symétrie, & chargées d'une infinité de peuple aux balcons, & sur les terrasses. Il n'y avoit personne dans la rue ; & ils dirent à Cortez qu'on l'avoit ainsi dégagée exprès, parceque Motezuma vouloit venir lui-même le recevoir, afin de lui donner un témoignage singulier de sa bienveillance.

Peu de temps après on découvrit la premiere troupe du cortege de l'Empereur, composée de deux cents nobles de sa maison, tous vétus de livrées avec de grands pennaches d'une même figure & d'une même couleur. Ils venoient en deux files, les pieds nuds & les yeux baissés, avec un silence & une modestie remarquables, enfin toutes les apparences de quelque procession. Au moment qu'ils furent à la tête des troupes, ils se rangerent contre les murailles, & laisserent paroître de loin une autre troupe plus grande, plus richement parée, & qui paroissoit d'une plus grande dignité. Motezuma étoit au milieu, porté sur les épaules de ses favoris, en une litiere d'or bruni, qui brilloit avec une proportion bien ménagée, entre plusieurs ouvrages de plumes, dont la distribution fort adroite sembloit disputer l'avantage avec la richesse de l'or. Quatre Mexicains des plus élevés en dignité marchoient autour de la litiere, & soutenoient une espece de dais de plumes vertes, tissues de maniere,

maniere, qu'elles formoient comme une toile, avec quelques ornements d'argenterie. Trois des principaux Magiſtrats le précédoient, avec des verges d'or en main, qu'ils levoient en haut de temps en temps, avertiſſant par ce ſignal que l'Empereur approchoit, afin que tout le monde ſe jettât à terre, & que perſonne ne fût aſſez hardi pour le regarder; ce qui étoit un crime puni comme le ſacrilege. Cortez deſcendit de cheval avant que l'Empereur s'approchât, & en même temps Motezuma mit pied à terre. Quelques Indiens y étendirent auſſi-tôt des tapis, de peur qu'il ne la touchât de ſes pieds, dont ils ne croyoient pas qu'elle fût digne de recevoir les veſtiges.

Il s'approcha lentement & avec beaucoup de gravité, ayant les deux mains appuyées ſur les bras des Seigneurs d'Iztacpalapa & de Tezeuco ſes neveux. Il fit ainſi quelques pas, en s'approchant de Cortez. Cet Empereur pouvoit alors avoir quarante ans; ſa taille, de moyenne hauteur, paroiſſoit plus dégagée que robuſte. Il avoit le nez aquilin, & le teint moins baſané que les Indiens ne l'ont naturellement; ſes cheveux deſcendoient juſqu'au deſſous de l'oreille; ſes yeux étoient fort vifs, & toute ſa perſonne avoit un air de Majeſté, quoiqu'un peu compoſé. Sa parure étoit un manteau de coton très-fin, attaché également ſur les épaules; en ſorte qu'il lui

couvroit la plus grande partie du corps, & que la frange en traînoit jusqu'à terre. Divers joyaux d'or, de perles & de pierres précieuses, lui tenoient lieu de fardeau, plus que d'ornement. Sa Couronne étoit une Mitre d'or léger, qui finissoit en pointe par devant; & l'autre partie moins pointue, se replioit vers le derriere de la tête. Enfin, ses souliers d'or massif, avec des courroies à boucles de même, qui lui serroient le pied, & remontoient jusqu'à la moitié de la jambe, représentoient fort bien la chaussure militaire des anciens Romains.

Cortez s'avança à grand pas, autant que la bienséance le put permettre, & fit une profonde révérence, que Motezuma lui rendit, en mettant la main près de terre, & la portant ensuite à ses levres. Cette civilité inouie jusqu'alors en la personne de leurs Princes, parut encore aux Mexicains plus étonnante en celle de Motezuma, qui saluoit à peine ses Dieux d'un signe de tête, & qui affectoit un orgueil extrême, qu'il ne savoit peut être pas distinguer d'avec la Majesté. Cette action, & celle de sortir pour recevoir lui-même l'armée, épuiserent toutes les réflexions des Indiens, qui en tirerent enfin des conclusions très avantageuses à la gloire des Espagnols; parcequ'ils ne pouvoient se persuader que l'Empereur eût fait ces démarches sans considération, lui dont ils révéroient tous

les decrets avec une aveugle ſoumiſſion. Cortez avoit mis ſur ſes armes une chaîne d'émail, compoſée de pluſieurs pierres fauſſes, mais très-belles & bien miſes en œuvre, qui repréſentoient des diamants & des émeraudes. Il l'avoit toujours réſervée, à deſſein d'en faire le préſent de ſa premiere audience ; & comme il ſe trouvoit alors proche de la perſonne de Motezuma, il la lui mit au col ; quoique les deux Princes qui le ſoutenoient euſſent retenu aſſez incivilement le Général, en lui faiſant connoître qu'il n'étoit pas permis de s'approcher ſi près de la perſonne du Prince. Mais Motezuma les blâma de cette action, & fut ſi ſatisfait du préſent, qu'il le regardoit avec admiration, & qu'il l'eſtimoit entre ſes domeſtiques, comme une piece d'un prix ineſtimable ; auſſi voulant s'acquitter ſur le champ de cette obligation, par quelque action de libéralité éclatante, il prit le temps que tous les Officiers des Eſpagnols lui faiſoient la révérence, pour envoyer querir un collier qu'on croyoit être la plus riche piece de ſon tréſor. C'étoit des coquilles fines d'un très beau cramoiſi, fort eſtimées en ce pays-là ; elles étoient diſoſées en ſorte, que quatre écreviſſes d'or, parfaitement bien repréſentées, pendoient des quatre côtés de chaque coquille. L'Empereur voulut lui-même la mettre au col de Cortez ; faveur qui fit encore un grand bruit entre les Mexicains.

Le discours de Cortez fut court & soumis, conformément au sujet; & la réponse de Motezuma fut aussi en peu de paroles, où sa discretion parut conserver toute la bienséance. Il commanda à un des deux Princes sur qui il s'appuyoit, de demeurer, afin de conduire & d'accompagner Cortez jusqu'à son logement; & l'autre Prince le soutint toujours, jusqu'à sa litiere où il monta, & se retira à son Palais avec la même pompe & la même gravité.

L'entrée des Espagnols dans la ville de Mexique, se fit le huitieme jour de novembre, consacré à la mémoire des quatre saints Martyrs courronnés, l'an 1519. Leur logement étoit préparé dans une des maisons que *Axayaca*, pere de Motezuma, avoit bâties; elle disputoit de la grandeur avec le principal palais des Empereurs, & avoit toutes les apparences d'une forteresse, des murs forts & épais, flanqués, d'espace en espace, de tours qui servoient d'appui & de défense. Toute l'armée y trouva de quoi se loger; & le premier soin du Général fut de la reconnoître lui-même exactement par tout, afin de poser ses corps de-garde, de poster son artillerie, & de fermer bien son quartier. Quelques salles destinées aux Officiers, étoient tendues de tapisseries de coton de diverses couleurs, le coton composant toutes leurs toiles, avec plus ou moins de délicatesse. Les chaises étoient de bois tout d'une piece, & les lits envi-

formés de courtines suspendues en forme de pavillon; des nattes de palmes étendues, & une autre roulée, faisoient le fond & le chevet du lit. Les Princes les plus magnifiques n'en connoissoient point de plus délicat; & cette Nation ne faisoit pas grand cas de sa commodité, assez satisfaite d'avoir quelques secours contre la nécessité; & l'on ne sait point trop, si l'on ne devoit pas féliciter ces Barbares, de cette ignorance des superfluités.

CHAPITRE XI.

Motezuma vient le soir du même jour visiter Cortez en son logement. Le discours qu'il fit avant que de donner audience au Général, la réponse de Cortez.

Il étoit un peu plus de midi, lorsque les Espagnols entrerent au quartier qu'on leur avoit préparé, où ils trouverent un repas magnifique, destiné au Général & à ses principaux Officiers, avec une grande abondance de viandes moins délicates pour les soldats; outre plusieurs Indiens qui servoient à manger & à boire, d'une promptitude & d'un silence à surprendre. Sur le soir, Motezuma suivi du même cortege, vint visiter Cortez, qui en ayant été averti, alla recevoir ce Prince dans la premiere cour, avec tout le respect qu'une sembla-

ble faveur pouvoit demander. Le Général l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, où il lui fit une profonde révérence ; & l'Empereur passa, & alla prendre sa place, d'un air dégagé & majestueux. Il commanda aussi-tôt qu'on approchât un siege pour Cortez : il fit signe aux Nobles de sa suite, de se ranger contre les murailles. Le Général ordonna la même chose à ses Officiers : & lorsque les Truchemans furent arrivés, il voulut commencer son discours ; mais Motezuma le retint, en faisant connoître qu'il vouloit parler avant que de lui donner audience : & les Auteurs rapportent qu'il s'expliqua en cette substance :

» Illustre Capitaine, & généreux étrangers, avant que je puisse écouter l'Ambassade du grand Prince qui vous a envoyés, il est à propos que vous & moi réciproquement, nous promettions de mépriser & d'oublier ce que la renommée a divulgué touchant nos personnes & notre conduite, en prévenant nos esprits par ces vaines rumeurs, qui vont devant la vérité, & qui la défigurent par des traits de blâme ou de flatterie. On vous aura dit de moi, en quelques endroits, que je suis un des dieux immortels, en élevant ma personne & mon pouvoir jusqu'au Ciel. D'autres vous auront fait entendre, que la fortune s'est épuisé à m'enrichir ; que les murailles & les tuiles de mes palais

» ſont d'or, & que la terre s'affaiſſe ſous le » poids de mes tréſors : enfin quelques-» uns auront voulu vous perſuader que je » ſuis un tyran cruel & ſuperbe, qui ab-» horre la juſtice, & qui ne connoît pas » l'humanité. Les uns & les autres vous ont » trompé également par leurs exagéra-» tions; & afin que vous ne vous imagi-» niez pas que je ſuis un dieu, & que vous » connoiſſiez l'illuſion de ceux qui ſe ſont » forgé cette viſion, cette partie de mon » corps, *dit-il en découvrant ſon bras*, fera » paroître à vos yeux déſabuſés, que vous » parlez à un homme mortel, de la même » eſpece que les autres hommes, mais plus » noble & plus puiſſant qu'eux. Je ne nie-» rai pas que mes richeſſes ne ſoient gran-» des; mais l'imagination de mes ſujets y » ajoute beaucoup. Cette maiſon où vous » logez eſt un de mes palais; regardez ces » murailles, elles ſont faites de pierres & » de chaux, matiere vile, qui ne doit ſon » prix qu'à ſon emploi; & par l'un & par » l'autre de ces exemples, jugez ſi l'on ne » vous a pas trompé de la même maniere, » lorſqu'on vous a exagéré mes tyrannies. » Au moins, ſuſpendez votre jugement, juſ-» qu'à ce que vous vous ſoyez éclairci de » mes raiſons, & ne comptez point ſur le » langage de mes ſujets rébelles, juſqu'à » ce que vous ayez examiné, ſi ce qu'ils » appellent miſere, n'eſt point un châti-» ment, & s'ils ont droit de l'accuſer ſans

» cesser de le mériter. C'est ainsi que l'on
» nous a informés de ce qui regarde vos
» personnes & vos actions. Quelques-uns
» nous ont assurés que vous étiez des dieux,
» que les bêtes farouches vous obéissoient,
» que vous teniez les foudres entre vos
» mains, & que vous commandiez aux élé-
» ments. D'autres nous vouloient faire
» croire que vous étiez méchans, emportés,
» superbes; que vous vous laissiez gourman-
» der aux vices, & que vous aviez une soif
» insatiable de l'or que notre terre produit.
» Cependant je reconnois déja que vous
» êtes des hommes de la même composi-
» tion & de la même pâte que nous, quoi-
» qu'il y ait quelque différence, qui naît
» des diverses influences que la qualité du
» pays inspire aux mortels. Ces bêtes qui
» vous obéissent sont, à mon avis, de grands
» cerfs que vous avez apprivoisés, & ins-
» truits de cette science imparfaite, qui
» peut être comprise par l'instinct des ani-
» maux. Je conçois aussi fort bien que ces
» armes qui ressemblent à la foudre, sont
» des tuyaux d'un métal que nous ne con-
» noissons pas, dont l'effet, pareil à celui
» de nos sarbacanes, vient d'un air pressé
» qui cherche à sortir, & qui pousse impé-
» tueusement tout ce qui s'oppose à son pas-
» sage. Le feu que ces tuyaux jettent avec
» un bruit plus terrible, est tout au plus un
» secret surnaturel de la même science que
» celle dont nos Sages font profession.

» Dans tout le reste de ce qu'on a rapporté
» de votre procédé, je trouve encore, sui-
» vant ce que mes Ambassadeurs ont re-
» marqué sur vos inclinations, que vous
» avez de la bonté & de la religion, que
» vos chagrins sont fondés en raison, que
» vous souffrez les fatigues avec joie, &
» qu'entre vos autres vertus, on voit de la
» libéralité, qui ne s'accorde gueres avec
» l'avarice; en sorte qu'autant les uns que
» les autres, nous devons effacer les impres-
» sions qu'on avoit voulu nous donner, &
» savoir bon gré à nos yeux, de ce qu'ils
» ont désabusé notre imagination. Cela
» étant ainsi établi, j'ai souhaité que vous
» sussiez, avant que de me parler, que l'on
» n'ignore pas entre nous autres, & que
» nous n'avons pas besoin de votre persua-
» sion, pour croire que le grand Prince à
» qui vous obéissez, descend de notre an-
» cien Quezalcoal, Seigneur des sept caver-
» nes de Navatlaques, & Roi légitime de
» ces sept nations, qui ont fondé l'Empire
» de Mexique. Nous avons appris par une
» de ses prophéties, que nous révérons
» comme une vérité infaillible, conformé-
» ment à la tradition des siecles, conservée
» dans nos Annales, qu'il étoit sorti de ce
» pays-ci, pour aller conquérir de nou-
» velles terres du côté de l'orient, & qu'il
» avoit laissé des promesses certaines, que
» dans la suite des temps, ses descendants
» viendroient modérer nos loix, & réfor-

» mer notre gouvernement, sur les regles
» de la raison. Ainsi comme les caracteres
» que vous portez ont du rapport à cette
» prophétie, & que le Prince de l'Orient
» qui vous envoie, fait éclater, par vos
» exploits même, la grandeur d'un si il-
» lustre ayeul, nous avons déja résolu de
» consacrer à son service, tout ce que
» nous avons de pouvoir; & j'ai trouvé
» qu'il étoit à propos de vous en aver-
» tir, afin que vos propositions ne soient
» point embarassées par ce scrupule, & que
» vous attribuyez les excès de ma douceur à
» cette illustre origine ".

Motezuma finit ainsi le discours dont il voulut prévenir l'esprit des Espagnols, & qu'il fit avec beaucoup d'ardeur & de majesté : ce qui donna assez de matiere à Cortez, pour lui répondre, sans s'écarter de ces illusions qu'il trouvoit établies dans l'esprit de tous les Indiens en général. Il s'expliqua à-peu-près en ces termes, selon les mémoires qu'on nous a donnés.

» Seigneur, après vous avoir remercié
» humblement de cet excès de bonté qui
» vous fait écouter si favorablement notre
» Ambassade, & de cette haute & souve-
» raine connoissance que vous employez
» en notre faveur, en méprisant, d'une ma-
» niere si avantageuse pour nous, les faux
» préjugés de l'opinion; je puis vous dire
» aussi qu'à notre égard, nous avons traité

» celle que l'on doit avoir de vous, avec
» tout le reſpect & toute la vénération qui
» eſt due à votre grandeur. On nous a dit
» beaucoup de choſes de votre perſonne,
» dans les terres de votre Empire. Les uns
» la mettoient entre les divinités, d'autres
» en noirciſſoient juſqu'aux moindres ac-
» tions : mais ces diſcours s'enflent ordinai-
» rement par des outrages qu'ils font à la
» vérité ; puiſque comme la voix des hom-
» mes eſt l'organe de la renommée, elle
» prend ſouvent la teinture de leurs paſ-
» ſions ; & celles-ci, ou ne conçoivent ja-
» mais les choſes comme elles ſont, ou ne
» les rapportent jamais comme elles les
» conçoivent. Les Eſpagnols, Seigneur, ont
» une vue pénétrante, qui ſait diſtinguer
» les différentes couleurs que l'on donne au
» diſcours, & par la même lumiere les faux
» ſemblants du cœur. Nous n'avons ajouté
» foi ni à vos ſujets rébelles, ni à vos flat-
» teurs : & nous paroiſſons devant vous,
» convaincus que vous êtes un grand Prince,
» aimant la juſtice & la raiſon, ſans que
» nous ayons beſoin du rapport de nos
» ſens, pour connoître que vous êtes mor-
» tel. Nous autres ſommes auſſi de la même
» condition, quoique plus vaillants, ſans
» comparaiſon, que vos ſujets, & d'un en-
» tendement bien élevé au deſſus du leur ;
» parceque nous ſommes nés ſous un cli-
» mat dont les influences ont beaucoup de
» vertu. Les animaux qui nous obéiſſent,

» ne sont point aussi comme vos cerfs : ils
» ont bien plus de noblesse & de fierté; &
» tout brutes qu'ils sont, ils ont de l'incli-
» clination à la guerre, & savent aspirer à
» la gloire de leur maître, par une espece
» d'ambition. Le feu qui sort de nos armes,
» est un effet naturel de l'industrie des hom-
» mes, sans que dans sa production il entre
» rien de cette connoissance dont vos Magi-
» ciens font profession; science abomina-
» ble parmi nous, & digne d'un plus grand
» mépris que l'ignorance même. J'ai cru
» devoir établir ces principes, afin de satis-
» faire aux avis que vous nous avez don-
» nés : après quoi je dirai, Seigneur, avec
» toute la soumission qui est due à votre
» Majesté, que je viens la visiter en qualité
» d'Ambassadeur du plus grand & du plus
» puissant Monarque que le soleil éclaire,
» aux lieux où il prend sa naissance. J'ai
» ordre de vous exposer en son nom, qu'il
» souhaite être votre ami & votre allié, sans
» s'appuyer sur ces anciens droits dont vous
» avez parlé, & sans autre fin que d'ouvrir
» le commerce entre vos deux Monarchies,
« & d'obtenir par cette voie le plaisir de
» vous désabuser de vos erreurs : & quoique
» selon la tradition de vos histoires mêmes;
» il pût prétendre une reconnoissance plus
» positive dans les terres de votre domaine,
» il ne veut néanmoins user de son au-
» torité, que pour gagner votre créance,
» sur des choses entiérement à votre avan-

» tage; & afin de vous faire entendre que » vous, Seigneur, & vous autres nobles » Mexicains qui m'écoutez, vivez en un » abus terrible, par la religion que vous » professez, en adorant des bois insen- » sibles, qui sont les ouvrages de vos mains « & de votre caprice, puisqu'il n'y a véri- » tablement qu'un seul Dieu, qui n'a ni » principe, ni fin, & qui est le principe » éternel de toutes choses. C'est lui dont » la puissance infinie a créé de rien cet ou- » vrage admirable des Cieux, qui a fait le » soleil qui nous éclaire, la terre qui nous » fournit des aliments, & le premier hom- » me de qui nous descendons, avec une » égale obligation de reconnoître & d'a- » dorer notre premiere cause. C'est cette » même obligation qui est imprimée dans » vos ames, dont, encore que vous re- » connoissiez l'immortalité, vous la prosti- » tuez & la détruisez, en rendant un culte » d'adoration aux démons, esprits immon- » des que Dieu a créés, & qui en punition » de leur ingratitude & de leur rébellion » contre lui, ont été précipités dans ce feu » sous-terrain, dont vous avez quelque » représentation imparfaite, en l'horreur » de vos volcans. La malice & l'envie, » qui les rendent ennemis du genre hu- » main, les obligent continuellement à » solliciter votre perte, en se faisant adorer » sous la figure de ces idoles abominables. » C'est leur voix que vous entendez quel-

» quefois dans les réponses de vos oracles,
» & ils forment ces illusions que les er-
» reurs de l'imagination introduisent en
» votre entendement. Mais, Seigneur, je
» connois que ce n'est pas ici le lieu de trai-
» ter des mysteres d'une si haute doctrine :
» ce même Monarque en qui vous recon-
» noissez une si ancienne supériorité, vous
» exhorte seulement à nous écouter sur ce
» point sans aucune préoccupation; afin
» que vous puissiez goûter le repos que vo-
» tre esprit trouvera en la vérité, & que
» vous appreniez combien de fois vous
» avez résisté à la raison naturelle, qui vous
» donnoit des lumieres capables de vous
» faire connoître votre aveuglement. C'est
» la premiere chose que le Roi mon maî-
» tre souhaite de votre Majesté : c'est le
» principal article de ma proposition, &
» le plus puissant moyen d'établir avec une
» parfaite amitié l'alliance des deux Cou-
» ronnes, sur les fondements inébran-
» lables de la Religion, qui sans laisser
» aucune diversité dans les sentiments,
» unira les esprits par les liens d'une même
volonté «.

C'est ainsi que Cortez trouva moyen de maintenir dans l'esprit de Motezuma la réputation de ses forces, sans s'éloigner de la vérité; & qu'il se servit adroitement de l'origine qu'ils donnoient eux-mêmes à son Roi, au moins sans contredire à ce qu'ils imaginoient, afin de donner plus d'autorité

à ſon Ambaſſade. Cependant Motezuma ne parut pas fort docile ſur le point de la Religion. Ce Prince obſtiné dans les erreurs de l'idolatrie, par une miſérable ſuperſtition, ſe leva de ſon ſiége, & dit à Cortez : » Je reçois avec beaucoup de re-» connoiſſance, l'alliance & l'amitié que » vous me propoſez de la part du grand » Prince deſcendant de Quezalcoal. Mais » je crois que tous les Dieux ſont bons : le » vôtre peut être tel que vous le dites, ſans » faire tort aux miens. Ne ſongez mainte-» nant qu'à vous repoſer, puiſque vous » êtes chez vous, où vous ſerez ſervi avec » tout le ſoin qui eſt dû à votre valeur, & » au grand Prince qui vous a envoyés «. Alors il commanda que l'on fit entrer quelques Indiens qu'il avoit amenés; & avant que de partir, il préſenta lui-même à Cortez, diverſes pieces d'orfévrerie, avec quantité de robes de coton, & d'autres ouvrages de plume fort bien travaillés; préſent conſidérable, & pour la valeur, & pour la maniere dont il étoit offert. Motezuma diſtribua encore quelques joyaux de prix aux Eſpagnols qui aſſiſterent à l'audience; ce qu'il fit en grand Prince, généreuſement, & ſans témoigner qu'on lui en étoit obligé : regardant néanmoins Cortez & ſes Capitaines, avec une eſpece de ſatisfaction qui marquoit ſes inquiétudes paſſées, de la même maniere qu'on connoît juſqu'où alloit la crainte, par la joie qu'on témoigne de l'avoir perdue.

CHAPITRE XII.

Cortez va voir Motezuma dans son Palais, dont on décrit la grandeur & la magnificence. On rapporte ce qui se passa en leur conversation, & en d'autres qu'ils eurent sur le sujet de la Religion.

LE jour suivant, Cortez demanda audience, & il l'obtint avec tant de facilité, que les Officiers qui devoient l'accompagner à cette visite, arriverent avec la réponse. Ces Officiers étoient employés particuliérement à la conduite des Ambassadeurs, & comme les Maîtres des Cérémonies & des bienséances de la Nation. Le Général s'habilla fort galamment, sans néanmoins oublier ses armes, qui passoient pour une parure militaire. Il étoit suivi des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Léon, & Diego d'Ordaz, avec six ou sept soldats, gens de confiance. Bernard Diaz del Castillo fut de ce nombre; & déja il commençoit à remarquer toutes choses à dessein de composer son histoire.

Les rues étoient remplies d'un nombre presque infini de Peuple, qui s'empressoit à voir passer les Espagnols, sans embarrasser le chemin; & leurs révérences & leurs soumissions furent accompagnées d'accla-

mations, entre lesquelles on entendit souvent répéter le mot de *Teules*, qui en leur langue signifie Dieux. Cette parole, dont on savoit déja la valeur, n'étoit pas désagréable à des gens qui fondoient leur plus grande assurance sur le respect qu'on avoit pour leurs personnes.

Ils découvrirent de fort loin le Palais de Motezuma, dont la magnificence témoignoit assez celle des Princes qui l'avoient bâti. On y entroit par trente portes, qui répondoient sur autant de rues différentes; & la principale face, qui regardoit sur une place fort spacieuse, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de pierres de jaspe noir, rouge & blanc, fort polies, & placées avec une proportion qui n'étoit pas à mépriser. On remarquoit sur la principale porte un grand écusson chargé des armes de Motezuma: c'étoit un griffon dont la moitié du corps représentoit un aigle, & l'autre un lion. Il avoit les aîles étendues, comme pour voler; & il tenoit entre ses griffes un tigre qui sembloit se débattre avec fureur. Quelques Auteurs soutiennent que ce griffon n'étoit autre chose qu'un aigle, par la raison qu'on n'a jamais vu de griffon en ce Pays-là: comme s'il n'y avoit pas lieu de douter qu'il y en eût en tout le reste du monde, puisque les Naturalistes ne les mettent qu'au rang des oiseaux fabuleux. Mais il est aisé de répondre, que l'imagination a pû inventer en ce lieu-là, comme

ailleurs, cette espece de monstres, suivant ce que les Poëtes appellent licence, & les Peintres caprice.

En approchant de la porte, les Officiers qui accompagnoient le Général s'avancerent jusqu'à un de ses côtés, où, faisant en arriere quelques démarches mystérieuses, ils formerent comme un demi-cercle, afin de ne passer sous la porte que deux à deux. C'étoit une cérémonie de respect, car ils auroient cru en manquer s'ils eussent entré en foule dans les palais de l'Empereur; & leur retraite en arriere marquoit la crainte qu'ils avoient de fouler aux pieds un lieu si vénérable. Après avoir passé trois vestibules ornés de jaspe comme la face du palais, ils arriverent à l'appartement de Motezuma, dont les salons leur parurent également admirables par leur grandeur & par leurs ornements. Les planchers étoient couverts de nattes d'un travail délicat & diversifié, & les murailles tapissées de pieces tissues de coton mêlé avec du poil de lapin, sur un fond de plumes, le tout relevé par l'éclat des diverses couleurs, & par la beauté des figures. Les lambris faits d'un assemblage de bois de cyprès, de cedre, & d'autres bois de senteur, avoient divers feuillages & festons de relief; mais ce qui en étoit le plus remarquable, est que, sans avoir l'usage des clous ni des chevilles, ils formoient de très-grands plafonds, sans autres liaisons que celle

qu'ils tiroient de l'adreſſe dont les pieces ſe ſoutenoient réciproquement.

On voyoit en chaque ſalon un grand nombre d'Officiers de divers rangs qui gardoient les portes chacun ſuivant ſa qualité & ſon emploi. Les premiers Miniſtres de l'Empereur attendoient à celle de l'antichambre où ils reçurent Cortez avec beaucoup de civilités ; néanmoins ils le firent attendre un peu, afin d'ôter leurs ſandales & les riches manteaux dont ils étoient parés. Ils en prirent de ſimples, parce qu'entre ces Peuples, la bienſéance ne permettoit pas de paroître avec un habit brillant, en la préſence du Prince. Les Eſpagnols obſervoient ces façons. Tout leur paroiſſoit nouveau ; & toutes choſes contribuoient à imprimer du reſpect, la grandeur du Palais, les cérémonies de la réception, & juſqu'au profond ſilence de ce grand nombre de domeſtiques.

Motezuma étoit debout, paré de toutes les marques de ſa Souveraineté. Il s'avança quelques pas au devant du Général, à qui il mit les mains ſur les épaules, lorſqu'il ſe baiſſa pour le ſaluer, & fit ſeulement un air de viſage doux & careſſant aux Eſpagnols qui l'accompagnoient ; & puis il s'aſſit, & fit donner des ſieges à Cortez & à tous ceux de ſa ſuite, ſans leur laiſſer la liberté de les refuſer. La viſite fut longue, & en maniere de converſation. L'Empereur débuta par diverſes queſtions ſur l'hiſtoire

naturelle & politique des pays Orientaux, approuvant à propos ce qui lui paroissoit juste, & montrant qu'il savoit appuyer par des raisonnements, les sujets qu'il avoit de douter. Il revint enfin à la dépendance, & à l'obligation que les Mexicains étoient obligés d'avoir pour le descendant de leur premier Roi. Il s'applaudit particulierement, de ce que la prophetie touchant les Etrangers, avoit été accomplie sous son regne, après les promesses faites depuis tant de siecles à ses prédécesseurs; & cette créance, vaine & méprisable en son origine & en toutes ses circonstances, ne laissa pas d'être d'une extrême conséquence en cette occasion, afin d'ouvrir aux Espagnols le chemin de s'introduire en ce grand Empire. Ainsi ce qui brille le plus à nos yeux dans la conduite de la vie, est souvent comme enchaîné à des principes si foibles & si légers, qu'il paroît ridicule à ceux qui les savent pénétrer.

Cortez tourna fort adroitement le discours sur la Religion, lorsqu'entre les autres éclaircissements qu'il donnoit à l'Empereur, des Loix & des Coutumes de sa nation, il parla de celles qui obligent tous les Chrétiens en général; afin que les vices & les abominations de ses Idoles lui parussent plus horribles par cette opposition. Il prit cette occasion de se récrier contre les sacrifices du sang humain; & contre cette brutale coutume, dont la nature

même avoit horreur, de manger des hommes qu'ils sacrifioient; bestialité introduite en cette Cour, avec d'autant plus de fureur, que le nombre des sacrifices étoit plus grand; & par la même raison, celui de ces infames repas plus condamnable.

Cette audience ne fut pas entierement inutile, puisque Motezuma, touché en quelque maniere par la force de la raison, bannit de dessus sa table, les plats de chair humaine; mais il n'osa défendre absolument cette viande à ses sujets, & il ne se rendit point sur l'article des sacrifices; au contraire, il soutint que ce n'étoit pas une cruauté, d'offrir à ses Dieux des prisonniers de guerre qui étoient déja condamnés à la mort, ne trouvant point de raison qui lui pût persuader, que sous le nom de prochain, on comprenoit jusqu'à ses ennemis.

Ce prince donna fort peu d'espérance de se rendre à la connoissance de la vérité, quoique Cortez & le Pere Olmedo eussent essayé, en plusieurs conversations, de lui enseigner le chemin qui y conduit. Il avoit assez de lumieres pour reconnoître quelques avantages de la Religion Catholique, & pour ne prétendre pas soutenir indifférement tous les abus de la sienne; mais la crainte le retenoit toujours dans cette fausse idée, que ses Dieux étoient bons en son Pays, comme celui des Chrétiens l'étoit

aux lieux où il regnoit; & il se faisoit quelque violence pour cacher son chagrin, lorsqu'il se sentoit pressé par la force des arguments qu'on lui proposoit. Ainsi il souffroit beaucoup dans les conférences qu'on avoit avec lui sur ce sujet, parce-qu'il vouloit se rendre complaisant aux Espagnols, d'une maniere qui tenoit de la bassesse; & d'autre part, il se sentoit gêné par l'affectation hipocrite de cette fausse piété qui lui avoit acquis la Couronne, & qu'il croyoit devoir la maintenir. C'est ce qui l'obligeoit à craindre de perdre l'estime de ses sujets, s'ils le voyoient moins appliqué au culte de ses Dieux; misérable politique, & propre aux Tyrans, d'être superbes en leurs commandements, & lâches dans leurs réflexions!

Cette résistance ne se faisoit pas sans ostentation; en sorte qu'un des premiers jours, comme ce Prince faisoit voir au Général & au Pere, accompagnés de quelques Capitaines, & de plusieurs soldats Espagnols, la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un sentiment de vanité, leur montrer le plus grand de ses Temples. Il leur ordonna de s'arrêter un peu à l'entrée; & il s'avança, afin de consulter avec ses Sacrificateurs, s'il étoit permis de faire paroître en la présence de leurs Dieux, des gens qui ne les adoroient pas. Ils conclurent qu'on pouvoit les admettre, pourvu qu'ils ne fissent point d'in-

ſolence ; & auſſi-tôt, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs ſortirent, & apporterent la permiſſion d'entrer, & la priere qu'on leur faiſoit. Toutes les portes de ce vaſte & ſuperbe édifice s'ouvrirent en même-temps ; & Motezuma prit le ſoin d'expliquer aux Eſpagnols, ce qu'il y avoit de miſtérieux. Il leur montra les lieux deſtinés au ſervice du Temple, l'uſage des vaiſſeaux & des autres inſtruments, & ce que chaque Idole repréſentoit ; ce qu'il fit avec tant de reſpect & de cérémonies, que les Eſpagnols ne purent s'empêcher d'en rire, dont il ne fit pas ſemblant de s'appercevoir, mais ſeulement il ſe tourna vers eux, comme pour retenir leur emportement par ſa vue. Cortez ſe laiſſant tranſporter au zele qui brûloit dans ſon cœur, lui dit alors : » Permettez-moi, Seigneur, de » planter la Croix de *JESUS-CHRIST*, » devant ces images du diable, & vous » verrez ſi elles ſont dignes d'adoration, » ou de mépris «. La fureur des Sacrificateurs prit feu à cette propoſition ; & Motezuma en fut interdit & mortifié, n'ayant ni la patience de la ſouffrir, ni le courage de s'en offenſer : ſur quoi il prit un parti entre ſon premier reſſentiment, & ſon zele hipocrit ; & afin de ſatisfaire, & à l'un & à l'autre : » Vous pourriez, *dit-il aux* » *Eſpagnols*, accorder à ce lieu l'attention » que vous êtes obligés d'avoir pour ma » perſonne «. A ces mots il ſortit du Temple, afin qu'ils le ſuiviſſent ; & il s'arrêta

ſous le portique, où il ajouta, avec moins d'émotion : » Mes amis, vous n'avez » maintenant qu'à retourner en votre » quartier ; car je veux demeurer ici, afin » de demander pardon à mes Dieux, de » l'excès de ma patience « : Saillie remarquable, cauſée par l'embarras où il ſe trouvoit, & exprimée en des termes qui faiſoient connoître ſa réſolution, & ce qu'il lui coutoit à demeurer dans les bornes de la modération.

Après cette expérience, ſuivie de quelques autres, Cortez réſolut, ſuivant l'avis du Pere Olmedo, & du licencié Diaz, que l'on ne parleroit plus de Religion, juſqu'à un temps plus propre ; parceque cela ne ſervoit qu'à irriter & à endurcir l'eſprit de Motezuma. Cependant il obtint de cet Empereur la liberté de rendre à Dieu un culte public ; & Motezuma même envoya les Intendants de ſes bâtiments, afin qu'on bâtît un Temple à ſes dépens, ainſi que le Général le ſouhaitoit ; tant il avoit de paſſion qu'on le laiſsât en repos ſur le ſujet de ſes erreurs. D'abord on nettoya un des principaux ſalons du Palais qui ſervoit de logement aux Eſpagnols, & après l'avoir reblanchi par tout, on y éleva un Autel, où l'on mit un tableau de la très ſainte Vierge, ſur des gradins magnifiquement ornés. On dreſſa une grande Croix devant la porte du ſalon, qui devint ainſi une Chapelle fort propre, où on diſoit tous les jours la Meſſe, on faiſoit la priere du

Roſaire,

Rosaire, & plusieurs autres exercices de piété & de dévotion. Motezuma y assistoit quelquefois, accompagné de ses Princes & de ses Ministres, qui louoient extrêmement la douceur de notre sacrifice, sans reconnoître l'inhumanité & l'abomination des leurs : aveugles superstitieux, à qui leurs ténébres étoient palpables, & qui se défendoient par la coutume, contre la raison.

Mais avant que de rapporter ce qui arriva aux Espagnols en cette ville, il est à propos de faire la description de sa grandeur, de la forme de son Gouvernement & de sa Police, & de donner, enfin, toutes les connoissances nécessaires à l'intelligence & à l'idée de ces événements; puisqu'encore que ces peintures interrompent la narration, elles sont néanmoins nécessaires à l'histoire, pourvu qu'elles ne soient point hors du sujet, & qu'elles soient exemptes des autres taches, qui sont les vices de la digression.

CHAPITRE XIII.

Description de la ville de Mexique, de son air, de sa situation, du Marché de Tlateluco, & du plus grand de ses Temples, dédié au Dieu de la Guerre.

La grande ville de Mexique avoit été connue au commencement de sa fondation,

ſous le nom de *Tenuchtitlan*, ou ſous quelque autre approchant de celui-là ; ſur quoi les Auteurs ſe fatiguent aſſez inutilement. Elle pouvoit alors contenir ſoixante milles, en deux quartiers ſéparés, dont l'un ſe nommoit *Tlateluco*, qui n'étoit rempli que de menu peuple, & l'autre, *Mexico*, ſéjour de la cour & de toute la Nobleſſe, & dont par cette raiſon la ville entiere avoit pris le nom.

Elle étoit ſituée au milieu d'une vaſte plaine, couronnée de tous côtés par de très hautes montagnes, dont les torrents & les ruiſſeaux alloient former divers étangs dans la vallée, & au centre deux grands lacs, que la nation Mexicaine occupoit par plus de cinquante villes ou bourgades. Cette petite mer avoit trente lieues de circonférence; & les deux lacs qui la compoſoient, communiquoient leurs eaux par une digue de pierre qui les ſéparoit, & où on avoit pratiqué des ouvertures, que l'on paſſoit ſur des ponts de bois. Chaque ouverture avoit des deux côtés, un portereau qui ſe levoit, afin de donner de l'eau au lac inférieur, qui avoit ſouvent beſoin du ſecours de l'autre. Le plus haut étoit d'une eau douce & claire, où on trouvoit des poiſſons de fort bon gout; l'autre avoit ſes eaux épaiſſes & ſalées ſemblables à celles de la mer. Ce n'eſt pas que les torrents dont elles étoient formées, euſſent une qualité différente de

ceux qui compoſoient le lac ſupérieur : la ſalure ne venoit que de la nature de la terre qui renfermoit ces eaux, & qui étoit groſſiere & nitreuſe en cet endroit. Ce défaut même tournoit à un très grand avantage, à cauſe du ſel que l'on faiſoit par tout ſur les bords de ce lac, où ils le laiſſoient purifier au Soleil ; & puis ils rafinoient par le feu, l'écume, & les ſuperfluités que le batement du flot avoit amaſſées.

C'étoit preſque au milieu de ce lac ſalé, que l'on avoit fondé la ville de Mexique, dont la hauteur eſt à dix-neuf dégrés treize minutes au nord de la ligne équinoxiale, au dedans de la Zone Torride, que les Anciens Philoſophes s'imaginoient être toute en feu, & inhabitable, par un raiſonnement qui doit apprendre à notre expérience le peu de fondement que l'on doit faire ſur la ſcience des hommes, en toutes ces connoiſſances qui ne s'aident point de la voie des ſens pour détromper l'entendement. Elle jouiſſoit d'une température d'air agréable & ſaine, où le froid & la chaleur ſe faiſoient ſentir en leur ſaiſon, mais l'un & l'autre à un dégré modéré : l'humidité, qui pouvoit le plus attaquer la ſanté, à cauſe de la ſituation du lieu, étoit corrigée par la faveur des vents, & par le bénéfice du ſoleil.

Cette grande ville avoit des lieux très agréables au milieu des eaux, & donnoit

la main à la terre, par ses digues ou chaussées principales ; fabrique somptueuse, qui ne servoit pas moins à l'ornement, qu'à la nécessité. La premiere, du côté du midi, avoit deux lieues de longueur ; & c'est par où les Espagnols firent leur entrée. L'autre, du côté du septentrion, n'étoit que d'une lieue : & la troisieme, un peu moindre, regardoit l'occident. Les rues de la ville, fort larges, paroissoient avoir été tirées au cordeau ; les unes étoient d'eau, avec leurs ponts, pour la communication des habitants : les autres de terre seule, avoient été faites à la main : enfin on en voyoit quelques-unes de terre & d'eau ensemble ; la terre des deux côtés, pour le passage des gens de pied, & l'eau au milieu pour l'usage des canots & des barques de diverses fabriques, qui navigeoient par tout dans la ville, ou qui servoient au commerce, & dont le nombre paroîtra peut-être incroyable, puisque les Mexicains assurent qu'il alloit à cinquante mille, sans compter les autres moindres embarcations, qu'ils appelloient *Acales*, faites d'un seul tronc d'arbre, & capables de contenir un homme qui ramoit.

Les édifices publics, & les maisons des Nobles, qui composoient la plus grande partie de la ville, étoient de pierres, & bien bâties ; celles du peuple, basses & inégales : mais les unes & les autres disposées en sorte, qu'elles laissoient différentes

places d'un terrein plein & uni, où ils tenoient leurs marchés.

La place de Tlateluco, d'une étendue admirable, étoit celle où l'on voyoit le plus grand concours de monde, à cause de ses foires, qui se tenoient à certains jours de l'année, où les paysans & les marchands de tout le Royaume se rendoient avec ce qu'ils avoient de plus précieux, tant en fruits, ou productions de la terre, qu'en manufactures. Ils accouroient en si grand nombre, qu'encore que Herrera nous figure cette place une des plus grandes du monde, elle étoit néanmoins remplie de leurs tentes, toutes de rang, & si pressées, qu'à peine les acheteurs pouvoient ils trouver de la place entre deux rangs. Chacun connoissoit son poste; & ils armoient leurs boutiques de couvertures garnies de gros coton, & à l'épreuve du soleil & de la pluie. Nos Ecrivains s'attachent à conter l'ordre, la variété & la richesse de ces marchés. Il y avoit des rangs d'orfévres, qui vendoient des joyaux & des chaînes d'un travail singulier; des vases, & diverses figures d'animaux d'or ou d'argent, faits avec tant d'art, que quelques uns de ces ouvrages ont épuisé toute l'habileté & toute la spéculation de nos meilleurs ouvriers, particuliérement de petites marmites, dont les anses étoient mobiles, quoiqu'elles eussent été fondues d'un même jet avec la marmite; & d'au-

tres pieces de ce genre, où l'on trouvoit des moulures & du relief, sans qu'il y eût aucune trace ni apparence du marteau, ni du ciseau. On voyoit des rangs de Peintres, qui exposoient des desseins & des paysages d'un très bon goût, de cette ordonnance de plumes, qui donnoient le coloris & la vie à la figure, en sorte qu'on a vu des ouvrages de cette espece, où l'on ne savoit lequel admirer de l'art, ou de la patience du Peintre. Toutes les diverses sortes de toiles qui se fabriquoient dans ce vaste Empire, se vendoient à ces marchés : elles étoient faites de coton & de poil de lapin, filées ensemble par les femmes ennemies de l'oisiveté, & très adroites à cette sorte de manufacture. On vendoit ailleurs des buires, des cuvettes, & d'autres ouvrages d'une figure exquise & d'une poterie très fine, différente en couleur, & en odeur même, dont ils composoient, avec une adresse surprenante, toute sorte de vaisselle nécessaire au service du ménage, & à l'ornement des chambres ; l'usage n'étant point d'avoir de l'or & de l'argent en vaisselle, hors le palais de l'Empereur, où encore on ne s'en servoit qu'aux jours des plus grandes fêtes. On y trouvoit encore dans le même ordre, avec abondance, toute sorte de fruits, de viandes & de poissons, & enfin tout ce qui pouvoit contribuer au plaisir & aux besoins de la vie. L'a-

chat & la vente ſe faiſoient par échange, chacun donnant ce qu'il avoit de trop, pour ce qui lui manquoit. Le mays & le cacao ſervoient ſeulement de monnoie pour les choſes de moindre valeur. Ils ne ſe régloient point par le poids, qu'ils ne connoiſſoient pas; mais ils avoient différentes meſures, qui leur ſervoient à diſtinguer la quantité, outre l'uſage des chifres & des nombres, par leſquels ils déterminoient le prix de chaque choſe, ſuivant la taxe.

Il y avoit une maiſon où les Juges du commerce tenoient leur tribunal, deſtiné à régler les différends entre les Négociants. D'autres miniſtres inférieurs alloient par les marchés maintenir par leur autorité, l'égalité dans les traités; & ils rapportoient au premier tribunal, les cauſes où ils trouvoient que la fraude ou l'excès du prix méritoient quelque châtiment. Nos Eſpagnols admirerent avec juſtice, la premiere fois, l'abondance, la diverſité, l'ordre & la police de ces marchés, où cette multitude preſque infinie de peuple trafiquoit ſi paiſiblement. C'étoit véritablement un ſpectacle merveilleux, qui repréſentoit d'une ſeule vue, la grandeur & le gouvernement de cet Empire.

Les temples, s'il eſt permis de leur donner ce nom, s'élevoient magnifiquement au-deſſus de tous les autres édifices. Le plus grand lieu de la réſidence du

chef de ces infâmes sacrificateurs, étoit consacré à l'idole *Viztzilipuztli*, qui signifioit en leur langue le dieu de la guerre, & qui passoit pour le souverain de tous leurs dieux. On peut juger par cet attribut de souveraineté, combien cette nation estimoit l'art militaire. Les soldats Espagnols appelloient cette idole *Huchilobos*, par corruption de nom & de prononciation; & c'est ainsi que Bernard Diaz l'a nommée, parcequ'il trouvoit la même difficulté à écrire son vrai nom. Nos Auteurs sont fort opposés les uns aux autres, sur la description de ce superbe bâtiment. Herrera s'est entiérement attaché à celle de Gomara : ceux qui l'ont vu depuis, avoient d'autres choses en tête, & les Auteurs modernes en ont formé des desseins suivant leur imagination. Nous suivons le Pere Joseph d'Acosta, & d'autres plus exacts & mieux informés.

On entroit d'abord dans une grande place quarrée, & fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelassées de diverses manieres au dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, principalement à la vue du frontispice de la premiere porte, qui en étoit chargé, non sans quelque signification mistérieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontroit une espece de chapelle, qui n'étoit pas moins affreuse : elle étoit de pierre, élevée de trente dégrés, avec une terrasse en

haut, où on avoit planté ſur un même rang, & d'eſpace en eſpace, pluſieurs troncs de grand arbres taillés également, qui ſoutenoient des perches qui paſſoient d'un arbre à l'autre. Ils avoient enfilé par les temples, à chacune de ces perches, quelques crânes des malheureux qui avoient été immolés, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter ſans horreur, étoit toujours égal; parceque les miniſtres du temple avoient ſoin de remplacer celles qui tomboient par l'injure du temps : déplorable trophée, où l'ennemi du genre humain étaloit les marques de ſa rage, que ces barbares conſervoient ſans aucun remors de la Nature, où la cruauté prenoit le maſque de la Religion, & où la mort, accompagnée de tout ce qu'elle a de terrible, devenoit familiere aux yeux par l'habitude.

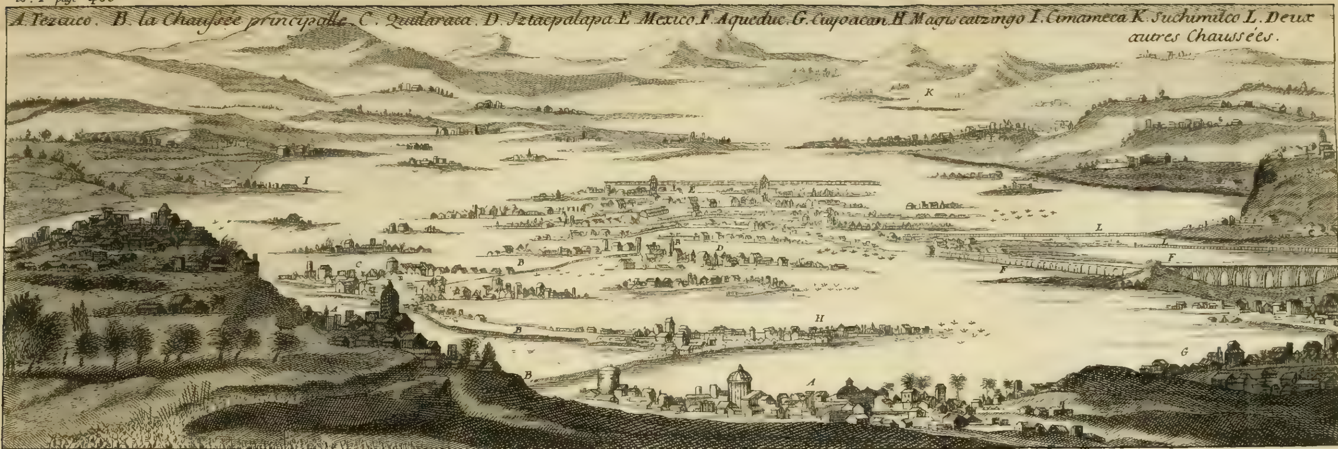
Les quatre côtés de la place avoient chacun une porte qui ſe répondoient, & étoient ouvertes ſur les quatre principaux vents. Chaque porte avoit ſur ſon portail quatre ſtatues de pierre, qui ſembloient par leurs geſtes montrer le chemin, comme ſi elles euſſent voulu renvoyer ceux qui n'étoient pas bien diſpoſés; elles tenoient le rang de Dieux Liminaires, ou Portiers; parcequ'on leur donnoit quelques révérences en entrant. Les logements des Sacrificateurs & des Miniſtres étoient appliqués à la partie intérieure de la muraille de la place, avec quelques boutiques qui en oc-

cupoient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité si vaste, que huit à dix mille personnes y dansoient commodément, aux jours de leurs Fêtes les plus solemnelles.

Au centre de cette place s'élevoit une grande machine de pierre, qui par un temps serein, se découvroit au dessus des plus hautes tours de la Ville. Elle alloit toujours en diminuant, jusqu'à former une demi-pyramide, dont trois des côtés étoient en glacis; & le quatriéme soutenoit un escalier: édifice somptueux, & qui avoit toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur étoit de six-vingt degrés, & sa construction si solide, qu'elle se terminoit en une place de quarante pieds en quarré, dont le plancher étoit couvert fort proprement de divers carreaux de jaspe de toute sorte de couleurs. Les piliers ou appuis d'une maniere de balustrade qui regnoit autour de cette place, étoient tournés en coquille de limaçon, & revêtus par les deux faces, de pierres noires semblable au jais, appliquées avec soin, & jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc; ce qui donnoit beaucoup d'agrément à tout cet édifice.

Aux deux côtés de la balustrade, à l'endroit où l'escalier finissoit, deux statues de marbre soutenoient, d'une maniere qui exprimoit fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une façon extraordi-

to. 1 page 466



C

naire. Plus avant, une pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendoit ſur le dos le miſérable qui devoit ſervir de victime, afin de lui fendre l'eſtomac, & d'en tirer le cœur. Au-deſſus de cette pierre, en face de l'eſcalier, on trouvoit une Chapelle, dont la ſtructure étoit ſolide & bien entendue, couverte d'un toît de bois rare & précieux, ſous lequel ils avoient placé leur Idole ſur un Autel fort élevé, entouré de rideaux. Elle étoit de figure humaine, aſſiſe ſur un trône ſoutenu par un globe d'azur, qu'ils appelloient le Ciel. Il ſortoit des deux côtés de ce globe, quatre bâtons, dont le bout étoit taillé en tête de ſerpent, que les Sacrificateurs portoient ſur leurs épaules, lorſqu'ils produiſoient leur Idole en public. Elle avoit ſur la tête un caſque de plumes de diverſes couleurs, en figure d'oiſeau, avec le bec & la crête d'or bruni. Son viſage étoit affreux & ſévere, & encore plus enlaidi par deux raies bleues qu'elle avoit, l'une ſur le front, & l'autre ſur le nez. Sa main droite s'appuyoit ſur une couleuvre ondoyante, qui lui ſervoit de bâton : la gauche portoit quatre fleches, qu'ils révéroient comme un préſent du Ciel, & un bouclier couvert de cinq plumes blanches miſes en croix. Tous ces ornements, ces marques & ces couleuvres, avoient leur ſignification myſtérieuſe : ſur quoi ces miſé-

rables débitoient mille rêveries, avec des réflexions dignes de pitié.

Une autre Chapelle à gauche de la premiere, & de la même fabrique & grandeur, enfermoit l'Idole appellée *Tlaloch*, qui ressembloit parfaitement à celle qu'on vient de décrire : aussi tenoient-ils ces Dieux pour freres, & si bons amis, qu'ils partageoient entr'eux le pouvoir souverain sur la guerre ; égaux en force, & uniformes en volonté. C'est par cette raison qu'ils ne leur offroient à tous deux qu'une même victime, que les prieres étoient en commun, & qu'ils les remercioient également des bons succès ; tenant, pour ainsi dire, leur dévotion en équilibre.

Le trésor de ces deux Chapelles étoit d'un prix inestimable : les murailles & les Autels étoient couverts de joyaux & de pierres précieuses, sur des plumes de couleurs. Il y avoit huit Temples dans la Ville, aussi riches, & bâtis à peu-près de la même maniere. Les autres, moindres, alloient à deux mille, où on adoroit autant d'Idoles différentes en nombre, en figure, & en pouvoir. A peine y avoit-il une rue qui n'eût son Dieu tutelaire : & il n'est point de mal dont la nature se fait payer un tribut par notre infirmité, qui n'eût son Autel, où ils couroient pour y trouver le remede. Leur imagination blessée se forgeoit des Dieux de sa propre crainte, sans consi-

dérer qu'ils affoibliſſoient le pouvoir des uns par celui qu'ils attribuoient aux autres ; ainſi le Démon augmentoit ſon empire à tous moments, par une horrible tyrannie ſur des créatures raiſonnables, dont il étoit en poſſeſſion depuis tant de ſiecles ; ſur quoi il faut admirer la profondeur des jugements incompréhenſibles du Très-haut.

CHAPITRE XIV.

Les différentes Maiſons que Motezuma avoit pour ſon divertiſſement : ſes cabinets d'armes, ſes jardins, ſes parcs, & ſes autres bâtiments conſidérables, au-dedans & au-dehors de la Ville.

OUTRE le principal Palais où Motezuma habitoit, & celui que les Eſpagnols occupoient, cet Empereur avoit pluſieurs maiſons de plaiſir, qui contribuoient à l'ornement de la Cité, & à l'oſtentation de ſa grandeur. Une de ces maiſons, où on voyoit de grands corridors ſur des colonnes de jaſpe, étoit le lieu qui renfermoit toutes les eſpeces d'oiſeaux que la Nouvelle Eſpagne produit, & qui ſont eſtimés, ſoit par la beauté de leur plumage, ſoit par celle de leur chant. Cette diverſité en faiſoit voir de fort extraordinaires, & dont juſqu'alors on n'avoit eu aucune connoiſſance en Europe. Les marins ſe nourriſ-

soient en un étang d'eau salée ; & les oiseaux de riviere en avoient un d'eau douce. On dit qu'il s'en trouvoit de cinq ou six couleurs, qu'on plumoit en certaine saison, sans les faire mourir, afin de réitérer plus d'une fois le profit que leur maître tiroit de leurs plumes: marchandise très précieuse entre les Mexicains, parcequ'ils l'employoient à leurs toiles, à leurs peintures, & dans tous leurs ornements. Le nombre de ces oiseaux étoit si grand, & on les conservoit avec tant de soin, qu'il occupoit plus de trois cens hommes, habiles en la connoissance de leurs maladies, & obligés de leur fournir la nourriture dont ils se repaissoient lorsqu'ils étoient en liberté. Près de cette maison, Motezuma en avoit une autre plus grande, avec divers appartements capables de loger sa personne & toute sa Maison. C'est où il tenoit son équipage de chasse, & où on nourrissoit ses oiseaux de proie : les uns en des cages fort propres, & tenues fort nettement ; & ceux-là n'étoient que pour être observés avec admiration, ou curiosité : les autres étoient sur la perche, accoutumés à porter la longe, & dressés pour le plaisir de la fauconnerie. Les Mexicains étoient très savants en cet exercice, parcequ'ils avoient des oiseaux d'une race excellente, pareils aux nôtres, & qui ne leur cédoient point en la docilité avec laquelle ils reviennent au leurre, & en la vigueur avec laquelle ils

fondent sur la proie. Entre les oiseaux qui étoient en cage, il y en avoit d'une grandeur & d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissoient des monstres; sur-tout des aigles de cette espece que l'on nomme royale, d'une taille surprenante, & d'une prodigieuse voracité: jusques-là qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces aigles mangeoit un mouton à chaque repas. Il nous doit savoir gré, de ce que nous n'appuyons pas de son nom, un discours qu'il nous paroît avoir crû avec trop du facilité.

En une seconde cour de cette maison, on voyoit toutes les bêtes sauvages dont on faisoit présent à Motezuma, ou qui étoient prises par ses chasseurs. On gardoit les féroces, comme les lions, les tigres, les ours, & les autre especes que la Nouvelle Espagne produit, en de fortes cages de bois rangées en bon ordre dans un lieu couvert. Mais rien ne surprenoit tant, que la vue du taureau de Mexique, très rare, composé de plusieurs & divers animaux, tenant du chameau, la bosse sur les épaules; du lion, le flanc sec & retiré, la queue touffue, & le col armé de longs crins, en maniere de jube; & du taureau, les cornes & le pied fendu, outre qu'il imitoit la férocité de ce dernier, dans la vigueur & la légereté avec laquelle il attaquoit. Cette espece d'amphithéâtre parut aux Espagnols digne d'un grand Prince, puisque c'est un usage établi dans le monde de toute anti-

quité, de signifier la grandeur des hommes par le symbole des animaux qui ont de la fierté.

Quelques-uns de nos Ecrivains ont prétendu qu'en un lieu secret de ce palais on nourrissoit de viandes choisies, une horrible quantité d'animaux venimeux, en différents vases & en diverses cavernes, comme viperes, serpents à sonette, scorpions; enfin ils ont poussé la chose jusques aux crocodilles : mais ils ajoutent que cet étalage de venimeuse grandeur ne parut point aux yeux des Espagnols, qui en trouverent seulement les vestiges. Cette réserve donne bien un air de fable à ce récit : & il y a beaucoup d'apparence qu'il n'étoit fondé que sur l'opinion des Indiens, qui le croyoient ainsi; & que c'étoit une de ces horreurs que le vulgaire invente pour charger la fierté des tyrans, particuliérement quand il les sert avec peine, & qu'il en parle avec crainte.

Au premier étage de cette cour occupée par les animaux, étoit un grand appartement pour les bouffons, les bateleurs & les joueurs de gobelets, qui servoient au divertissement du Prince. Ils mettoient en ce rang jusques aux monstres, comme les nains, les bossus, & les autres erreurs de la Nature. Chaque espece avoit son quartier séparé, & des maîtres à part, qui leur montroient toute sorte de tours d'adresse & de souplesse, avec des Officiers qui avoient

ſoin de les régaler : ce qui ſe faiſoit avec tant d'ordre, qu'il ſe trouvoit entre les pauvres, quelques peres qui défiguroient leurs enfants, afin de leur procurer les commodités de la vie dans cette retraite, en leur donnant pour tout mérite leur difformité.

La grandeur de Motezuma ne ſe reconnoiſſoit pas moins en deux autres maiſons, où l'on conſervoit toutes ſortes d'armes : l'une ſervoit comme d'arcenal, où on les fabriquoit, & l'autre de magaſin. Tous les excellents ouvriers en cet art, vivoient & travailloient en la premiere de ces maiſons. Ils étoient diſtribués en différentes boutiques, ſuivant leur emploi ; en l'une on planoit les baguettes deſtinées à ſervir de fleches ; en l'autre, on tailloit les pierres à fuſil, qui devoient en faire la pointe. Ainſi chaque eſpece d'armes offenſives, ou défenſives, avoit ſon ouvrier & ſes Officiers ſéparés, outre certains Sur-Intendants qui tenoient regiſtre à leur maniere de la quantité & du prix de tout ce qui ſe faiſoit. L'autre maiſon, dont le bâtiment avoit plus d'apparence, ſervoit, comme on a dit, de magaſin à ſerrer ces armes lorſqu'elles étoient achevées, & de là on les diſtribuoit aux armées & aux places frontieres, ſuivant la néceſſité. Les armes deſtinées à la perſonne de l'Empereur, étoient à l'appartement le plus élevé, ſuſpendues au long des murailles, en très bon ordre.

On voyoit d'un côté les arcs, les fléches & les carquois enrichis de plusieurs ornements d'or & de pierres précieuses. Les épées & les massues, d'un bois extraordinaire, étoient de l'autre côté, armées de pierres à fusil qui en faisoient le tranchant; la garniture de la poignée n'étoit pas moins riche que celle du carquois. D'autres part, on avoit rangé les dards & les armes de jet; le tout si luisant & si proprement tenu, jusques aux frondes & aux pierres, qu'il y avoit lieu d'admirer cette exactitude. On voyoit encore différentes façons de cuirasses ou de salades, faites de lames ou de feuilles d'or; plusieurs casaques de coton piqué, qui résistoient aux fléches; de très jolies inventions de boucliers; & une espece de pavois ou de rondaches de peaux impénetrables, qui couvroient tout le corps, & qui jusqu'à l'occasion de combattre, se portoient roulées sur l'épaule gauche. Cette grande quantité d'armes surprit les Espagnols, qui la trouverent un meuble digne d'un Prince, & d'un Prince guerrier, qui faisoit voir ainsi en même temps son opulence & son inclination.

Toutes ces maisons étoient accompagnées de grands jardins, très bien cultivés. Motezuma ne se plaisoit pas à y voir des arbres fruitiers, ou des légumes; au contraire, il disoit que les potagers n'étoient propres qu'aux personnes de basse condition, & que les Princes ne devoient re-

chercher que le plaisir en cette sorte de dépense, sans s'attacher au profit. Il n'avoit donc dans ses jardins, que des fleurs d'une très agréable diversité, & d'une odeur charmante, avec des herbes médecinales, disposées en plusieurs compartiments, & même dans les sales à manger. Il prenoit un soin particulier de faire transplanter dans ses parterres tous les simples rares que la fertilité de la terre produit en abondance en ce pays-là; où les Médecins n'avoient point d'autre étude que celle de connoître leurs noms & leurs propriétés. Ils en avoient pour toutes les maladies, qu'ils chassoient par les sucs & les sirops, ou par l'application de ces herbes dont ils composoient tous leurs remédes avec des effets surprenants, confirmés par l'expérience, qui sans s'amuser à une recherche inutile de la cause des maux, ne s'appliquoit qu'à rendre la santé aux malades. On prenoit gratuitement aux jardins du Roi toutes les herbes dont les Médecins faisoient leurs recettes, & dont les infirmes avoient besoin: & Motezuma avoit soin de s'informer de leur effet, tirant quelque vanité de leur succès, ou étant persuadé qu'il satisfaisoit au devoir d'un Souverain, en procurant à ses sujets le bien de la santé.

Par tous ces jardins, & dans toutes ces maisons on voyoit plusieurs fontaines d'eau douce, qu'ils tiroient des montagnes voi-

ſines per différents conduits jusques aux chauſſées, d'où elles alloient par des canaux couverts à la ville de Mexique. On y avoit dreſſé quelques fontaines pour la commodité publique; & on permettoit, moyennant un tribut conſidérable, que les Indiens vendiſſent par les rues, l'eau qu'ils pouvoient tirer par leur induſtrie, de quelques réſervoirs particuliers. La commodité des fontaines s'augmenta beaucoup ſous l'Empire de Motezuma, puiſqu'un de ſes plus beaux ouvrages fut ce grand canal, par lequel les eaux vives qu'on avoit découvertes en la montagne de *Chapultepec*, viennent à Mexique. Cette montagne eſt éloignée d'une lieue de la ville; & l'Empereur prit lui-même la peine de tracer ce conduit, & un grand réſervoir de pierres, où toutes ces eaux ſe raſſembloient. Il fit niveler leur hauteur, & la pente qu'il falloit donner au courant; après quoi on bâtit par ſon ordre une groſſe muraille de fortes pierres, qui ſoutenoient deux canaux fort bien conroyés d'un terre-glaiſe excellente. L'eau couloit tour à tour par l'un de ces canaux, durant que l'on nettoyoit l'autre; & Motezuma tira tant de gloire de cet ouvrage, très utile à ſes peuples, qu'il commanda qu'on y mît ſa repréſentation, & celle de ſon pere, taillées en demi relief ſur deux pierres, avec quelque reſſemblance; tant il avoit d'ambition de ſe rendre recommandable à la poſtérité par ce bienfait.

Entre tous les ouvrages de cet Empereur, celui qui ſurprit d'avantage les Eſpagnols, fut le palais que les Mexicains appelloient la maiſon de triſteſſe ; c'eſt où il ſe retiroit quand il avoit perdu quelqu'un de ſes parents, & aux autres occaſions d'une calamité publique, ou de quelque mauvais ſuccès, qui demandoit une démonſtration publique d'affliction. L'architecture de ce palais imprimoit une certaine horreur ; les murailles, le toît & tous les meubles en étoient noirs & lugubres. Les fenêtres en étoient petites, & fermées par une eſpece de jalouſie, qui ne donnoient, ce ſemble, qu'à regret, paſſage à la lumiere, & qui ne la recevoient qu'afin de faire mieux remarquer l'obſcurité. Il demeuroit en cet effroyable ſéjour, juſqu'à ce qu'il eût épuiſé ſes regrets & ſes plaintes ; & c'eſt où le démon lui apparoiſſoit le plus ſouvent ; ſoit que le Prince des ténebres ſe plaiſe en ces lieux d'horreur ; ſoit à cauſe du rapport qu'ont entre eux le malin eſprit & l'humeur mélancolique.

L'Empereur avoit encore hors de la ville des maiſons de campagne ornées de pluſieurs fontaines, qui fourniſſoient abondamment de l'eau pour les bains, & pour les étangs où il prenoit le plaiſir de la pêche. Ces maiſons étoient proche des forêts, où il s'exerçoit à la chaſſe, qu'il aimoit, & qu'il entendoit fort bien ; per-

sonne n'étant plus adroit que lui à manier l'arc & la fléche. Son plus grand divertissement étoit cette espece de chasse qu'on appelle battue ; il se faisoit accompagner de tous les nobles de sa Cour, dans un parc d'une très grande étendue, entouré par tout d'un fossé plein d'eau, bordé de forts épais, des montagnes voisines, qui servoient souvent de retraite aux tigres & aux lions. Il y avoit à Mexique & ailleurs des gens destinés pour cette chasse, qui faisoient une grande enceinte, qu'ils rétrécissoient insensiblement, afin de pousser les bêtes dans le lieu marqué par l'Empereur; à peu près de la maniere dont nos Chasseurs en usent. Ces Indiens avoit une hardiesse & une agilité surprenante à poursuivre & à prendre les animaux les plus farouches; & Motezuma se faisoit un grand plaisir, de les voir combattre contre ces bêtes, & de les tirer lorsqu'elles venoient à portée; ce qu'il faisoit toujours avec de grands applaudissements de la part de ses Courtisans. Il ne descendoit point de sa litiere, si ce n'étoit en de certaines rencontres, où il trouvoit quelque hauteur commode, qu'on fortifioit toujours de quelque palissades, avec une bonne provision de fléches pour la sureté de sa personne. Ce n'est pas qu'il manquât de courage, ou qu'il cédât en force & en adresse, à aucun de ses sujets; mais il regardoit comme indignes de sa Majesté, ces périls ausquels

on s'expoſe de gaité de cœur; étant perſuadé, par une juſte attention ſur ſa dignité, qu'il n'y a que ceux de la guerre qui ſoient dignes d'un Roi.

CHAPITRE XV.

On décrit l'exactitude, la pompe & l'oſtentation dont Motezuma ſe faiſoit ſervir dans ſon Palais. Les mets qu'on ſervoit ſur ſa table. Ses audiences, & les autres particularités de ſon économie, & de ſes plaiſirs.

La magnificence des bâtiments & des Palais de cet Empereur, étoit ſoutenue par l'appareil faſtueux dont il ſe faiſoit ſervir, & que l'on voyoit autour de ſa perſonne, afin de maintenir la vénération & la crainte dans l'eſprit de ſes ſujets. Il avoit inventé exprès de nouvelles cérémonies, qui alloient juſqu'à l'excès, parcequ'il regardoit comme un défaut à corriger, l'humanité dont les Princes ſes prédéceſſeurs en avoient uſé avec leurs peuples. Nous avons déja dit qu'il augmenta au commencement de ſon regne, le nombre, la qualité & le luſtre des Officiers de ſa maiſon. Il n'y admit que des perſonnes nobles, plus ou moins illuſtres, ſelon le mérite de leurs emplois. Ses Conſeillers réſiſterent beaucoup à ce changement, diſant qu'il ne falloit pas déſeſpérer le peuple par cette excluſion,

qui le deshonoroit. Néanmoins Motezuma suivit le conseil que sa vanité lui donnoit. Une de ses maximes étoit, qu'un Prince ne doit favoriser que de loin, des gens à qui la misere ôte les sentiments ou le pouvoir de reconnoître un bien qu'on leur fait; & que l'honneur de sa confiance n'est point fait pour des gens du vulgaire.

Ce Prince avoit deux sortes de garde: l'une de soldats, si nombreuse, qu'elle occupoit toutes les cours de son palais, outre diverses escadres qui étoient aux principales portes: l'autre de nobles, introduite sous son regne. Elle consistoit en deux cents hommes, de qualité connue & distinguée, qui entroient tous les jours en faction au palais, à deux fins; l'une, de garder la personne de l'Empereur, & l'autre, de l'accompagner par-tout. Le service de ces nobles se faisoit tour à tour par brigades, partagés en sorte, qu'elle comprenoit toute la Noblesse, non seulement de la ville, mais encore du royaume; & quand leur tour étoit venu, ils venoient des villes les plus éloignées rendre ce devoir à l'Empereur. Leur poste étoit dans l'antichambre, où ils mangeoient de ce qu'on desservoit de dessus la table de l'Empereur, qui leur permettoit quelquefois d'entrer dans sa chambre, où il les faisoit appeller: ce n'étoit pas tant à dessein de les favoriser, que pour savoir s'ils assistoient en personne à la garde, & les tenir en respect. Motezuma

zuma se vantoit d'avoir mis cette garde sur pied, par une politique assez rafinée, disant à ses ministres qu'elle lui servoit à exercer l'obéissance des Nobles, en leur apprenant à vivre dans la dépendance, & à connoître les bons sujets qu'il avoit dans son Empire, afin de les employer suivant leur capacité.

Les Empereurs de Mexique se marioient avec les filles des Rois qui étoient leurs vassaux; & Motezuma avoit deux femmes de cette qualité. Elles avoient également le titre d'Impératrice, & chacune son appartement séparé, avec la même magnificence & le même éclat dans leur Cour. Le nombre de ses concubines étoit excessif & scandaleux, puisqu'on trouve dans les Auteurs, qu'il y avoit en son palais jusqu'à trois mille femmes, tant maîtresses, que suivantes; & que de toutes les filles qui naissoient dans l'étendue de son Empire, avec quelque beauté, il ne s'en trouvoit pas une qui ne passât par l'examen de ses sales desirs, parceque les intendants avoient soin de les rechercher par-tout, comme un tribut ou un hommage dû à l'Empereur, faisant une affaire d'Etat de la débauche de leur Prince.

Il se dégoûtoit aisément de cette sorte de femmes; & il leur procuroit d'abord un établissement, afin que d'autres vinssent occuper leur place. Elles ne manquoient point de mari, même entre les Indiens les

plus considérables, parcequ'elles sortoient du palais, fort riches, & même fort honorées, suivant l'opinion de ces peuples : tant on étoit éloigné de mettre l'honnêteté au rang des vertus, en une religion où tout ce qui peut outrager la raison naturelle, étoit non seulement permis, mais encore ordonné. Cependant Motezuma affectoit de maintenir l'ordre & la modestie en la conduite de ces femmes. Il en avoit plusieurs vieilles qui veilloient exactement sur les actions des autres, sans leur souffrir la moindre indécence. Ce n'est pas qu'il fît cas de l'honnêteté, mais c'est qu'il étoit naturellement jaloux ; & ce soin qui l'obligeoit à conserver dans sa maison les loix de la bienséance, qui sont si louables & si conformes à la raison, n'étoit en lui qu'un entêtement, ou un point d'honneur peu généreux, puisqu'il rouloit sur la foiblesse d'une passion condamnable.

Ses audiences étoient rares & difficiles à obtenir, mais elles duroient long-temps, & il se préparoit à cette action avec beaucoup de faste & d'appareil. Les Grands qui avoient l'entrée dans son appartement, y assistoient avec six ou sept Conseillers d'Etat auprès de son siége, afin que l'Empereur pût prendre leur avis sur les matieres embarassées. Il y avoit encore des Secretaires qui marquoient avec ces caracteres qui leur servoient de lettres, les délibérations

& les arrêts du Prince, chacun ſuivant la fonction à laquelle il étoit deſtiné. Celui qui prenoit audience entroit nuds pieds, & faiſoit trois révérences ſans oſer lever les yeux. A la premiere, il diſoit, *Seigneur*, à la ſeconde, *Monſeigneur*, & à la troiſieme, *Grand Seigneur*. Il falloit parler de la maniere la plus humble & la plus ſoumiſe, & ſe retirer après ſur les mêmes pas, en répétant les révérences, ſans tourner le dos, & avec une extrême attention ſur ſes yeux, parcequ'il y avoit là certains miniſtres, qui châtioient ſur le champ les moindres négligences, & que Motezuma étoit très rigoureux ſur l'obſervation de ces cérémonies; ce qu'on ne doit pas blâmer en un Prince, puiſqu'elles embraſſent une partie de ces prérogatives qui les diſtinguent des autres hommes, & que ces délicateſſes de la Majeſté Souveraine ne laiſſent pas d'avoir quelque choſe d'eſſentiel, par rapport au reſpect qui lui eſt du. Il écoutoit avec atttention, & répondoit avec ſévérité: on eût dit qu'il meſuroit le ton de ſa voix avec l'air de ſon viſage. Si quelqu'un ſe troubloit en parlant, Motezuma tâchoit de le raſſurer, ou il l'adreſſoit à un des Miniſtres qui aſſiſtoient à l'audience, afin que cet homme pût lui expliquer ſon affaire avec plus d'aſſurance; & le ſuppliant en étoit plutôt dépêché, parceque l'Empereur trouvoit en cette crainte reſpectueuſe, quelque choſe qui flattoit ſa vanité. Il fai-

ſoit beaucoup valoir la complaiſance & l'humanité dont il enduroit les impertinences des demandeurs, & la ſotiſe de leurs prétentions. Il eſt vrai qu'il s'en faiſoit un ſujet de modérer les ſaillies de l'autorité ſouveraine : mais il n'en venoit pas toujours à bout ; parceque l'état violent cédoit au naturel, & que l'orgueil retenu ne reſſemble gueres à la bonté.

L'Empereur mangeoit ſeul, & ſouvent en public, mais toujours avec le même appareil. On couvroit ordinairement le buffet, de plus de deux cents plats de diverſes viandes apprêtées ſelon ſon goût, & quelques-unes entre les autres, ſi bien aſſaiſonnées, qu'elles ne plurent pas ſeulement alors aux Eſpagnols, mais dont ils tâcherent encore d'imiter l'apprêt en Eſpagne même, tant il eſt vrai qu'il n'y a point de pays ſi barbare, où l'appétit ne ſe pique d'être ingénieux en ſes déréglements.

Avant que de ſe mettre à table, Motezuma faiſoit la revue des plats, afin de reconnoître la différence des ragoûts qu'ils contenoient ; & après avoir ainſi ſatisfait à la friandiſe des yeux, il choiſiſſoit les mets qui lui plaiſoient le plus. Le reſte étoit diſtribué entre les Nobles de ſa garde : & cette profuſion, qui ſe faiſoit réglement chaque jour, étoit la moindre partie de la dépenſe ordinaire de ſa table, puiſque tous ceux qui avoient leur logement dans le palais mangeoient à ſes dé-

pens, ainſi que les autres que leur devoir, ou leurs charges, appelloient auprès de ſa perſonne. La table de l'Empereur étoit grande, mais fort baſſe; & ſon ſiege, un tabouret proportionné à la hauteur de ſa table. Les napes étoient de toile de coton très blanc & très fin, & les ſerviettes de même étoffe, plus longues que larges. La ſalle où il mangeoit étoit partagée par une barriere, ou un baluſtre, qui ſans empêcher de voir l'Empereur, arrêtoit la foule des courtiſans & de ſes domeſtiques. Au dedans du baluſtre & proche de la table, trois ou quatre des plus anciens miniſtres, & des plus en faveur, ſe tenoient autour de la perſonne de l'Empereur; & un des premiers Officiers recevoit les plats auprès du baluſtre. Ils étoient apportés par vingt femmes parées magnifiquement, qui ſervoient la viande, & donnoient à boire au Prince, avec les mêmes révérences dont on uſoit dans leurs temples. Les plats étoient d'une poterie très fine, & ne ſervoient qu'une ſeule fois, ainſi que les napes & les ſerviettes, qui étoient auſſitôt diſtribuées aux Officiers. Les vaſes ou coupes étoient d'or, avec leurs ſoucoupes de même métal : néanmoins Motezuma buvoit quelquefois dans des taſſes de cocos, ou dans des coquilles rares & richement garnies. Ils avoient pluſieurs ſortes de boiſſons; & l'Empereur déſignoit celles dont il vouloit boire. Quelques-unes étoient

relevées par de bonnes odeurs; les autres ſe faiſoient du ſuc de quelques herbes propres à conſerver la ſanté, ou de quelque autre compoſition d'une qualité moins exquiſe. Il uſoit fort modérément de ces vins, ou pour mieux dire, de ces bierres que les Indiens faiſoient du mayz, dont le grain infuſé quelque temps, & bouillie enſuite, compoſoit un breuvage qui portoit à la tête, comme le vin le plus fort. A la fin du repas, Motezuma prenoit ordinairement une eſpece de chocolat à la maniere du pays, qui conſiſtoit en la ſimple ſubſtance de cacao, battue avec le *Molinille*, juſqu'à remplir la chocolatiere d'écume bien plus que de liqueur: après quoi il fumoit du tabac mêlé avec de l'ambre gris. Cette habitude vicieuſe paſſoit pour un remede entre les Mexicains, & même il y entroit quelque peu de ſuperſtition; parceque le ſuc de cette herbe étoit un des ingrédients dont leurs ſacrificateurs ſe ſervoient à s'exciter ces vapeurs furieuſes dont ils avoient beſoin pour troubler leur cerveau & leur raiſon, lorſqu'ils avoient commerce avec le démon.

Trois ou quatre boufons des plus habiles aſſiſtoient ordinairement à ſes repas, où ils cherchoient à le divertir par les manieres ordinaires à cette ſorte de gens; qui font conſiſter leur bonheur à faire rire les autres, & qui déguiſent en agrément le manque de reſpect. Motezuma diſoit qu'il les ſouffroit

auprès de sa personne, parcequ'ils lui apprenoient quelques vérités : mais quiconque les cherche parmi ces gens-là, a peu de goût pour elles, ou il les confond avec les flateries. Néanmoins ce discours tient lieu entre ces bons mots : & ce que nous y trouvons de remarquable, est qu'un Prince barbare sentoit la foiblesse qu'il y a de s'arrrêter à ces misérables, puisqu'il cherchoit des coleurs honnêtes, afin de l'excuser.

Après que l'Empereur avoit donné quelque temps au repas, on faisoit entrer ses Musiciens, ou joueurs de flûte, & de certaines coquilles qui, malgré la diversité des sons de leurs instruments, ne laissoient pas de faire une espece de concert. Ils chantoient diverses poésies, dont les vers, quoique différents en mesures, avoient leur nombre & leur cadence : pour les tons, ils les diversifioient à la discretion de l'oreille, & néanmoins avec quelque modulation. Le sujet ordinaire de ces compositions, étoit les actions des ancêtres de Motezuma, ou les victoires & autres avantages des Rois ses prédécesseurs. Ils les chantoient aussi dans les temples ; & les enfants les apprenoient par cœur, afin que les exploits de leur nation ne fussent point effacés par l'oubli : & ces chansons tenoient lieu d'histoire, pour ceux qui n'avoient pas l'intelligence des peintures & des hiéroglyfes de leurs annales. Les Mexicains avoient aussi

leurs chansons de plaisir, dont ils se servoient dans leurs danses, en maniere de dialogue, avec des reprises d'une musique moins bruyante; & ils avoient tant d'inclination à ces divertissements, & à tous les autres spectacles, où ils réussisoient fort bien, que presque tous les soirs on voyoit quelque fête publique, en quelqu'un des quartiers de la ville, tantôt de la Noblesse, & tantôt du peuple, & elles devinrent plus magnifiques & plus fréquentes en cette saison en faveur des Espagnols; & aussi pour faire plaisir à l'Empereur, qui ordonnoit ces réjouissances, & qui y assistoit, contre les regles de l'austérité qu'il s'étoit prescrite, comme s'il eut voulu, par un motif secret d'ambition, que les exercices de l'oisiveté tinssent leur rang entre les pompes de sa Cour.

Le plus célebre de leurs divertissements, étoit une espece de bal, qu'ils appelloient *Mitotes*. Il consistoit en un concours effroyable de diverses personnes, dont les unes venoient fort parés, les autres déguisées sous des figures extraordinaires, & les Nobles mêlés avec le peuple, sans aucune distinction. Ils citoient quelques Rois qui avoient même entré dans cette danse. On la faisoit au son de deux timbales de bois creusé, inégales en grandeur & en son; l'un bas, & l'autre élevé, avec quelque consonance. Ils entroient deux à deux; & après quelques retours & quelques figures, ils for-

moient un rond, & tous ſautoient en même temps, ſans perdre la cadence. Lorſqu'un cercle étoit las, un autre lui ſuccédoit, & faiſoit des ſauts & des figures différentes, à l'imitation de celles que l'antiquité a tant célébrées, ſous divers noms. Enfin tout ſe mêloit en cadence, avec des cris de joie, juſqu'à ce que les ſantés qu'ils ſe portoient l'un à l'autre (car ils ſe faiſoient un honneur de bien boireà cette fête) euſſent introduit la confuſion ordinaire entre les ivrognes, ce qui faiſoit ceſſer la danſe, ou la convertiſſoit en une réjouiſſance plus folle, & fort déréglée.

D'autres fois le peuple s'aſſembloit dans les places publiques, ou ſur les dégrés des temples, où l'on produiſoit divers ſpectacles ou jeux. C'étoit des défis pour tirer au blanc, ou faire d'autres preuves d'une adreſſe ſurprenante, avec l'arc & la fleche. Ils couroient auſſi, ou lutoient l'un contre l'autre, ſous de certaines conditions, & le vainqueur recevoit un prix aux dépens du public. Ils avoient des hommes qui danſoient ſur la corde ſans contrepoids, avec beaucoup d'agilité; & d'autres qui ſautoient & ſe retournoient pluſieurs fois ſur les épaules de ces premiers. Un de leurs jeux étoit celui de la pelotte : c'étoit comme une groſſe balle faite d'une eſpece de gomme, qui ſans être ni dure, ni caſſante, bondiſſoit comme un balon. Ils s'aſſembloient un certain nombre, dont ils faiſoient deux par-

tis ; & la balle étoit quelquefois long-temps en l'air jusqu'à ce qu'un des deux partis l'eût poussée à un certain but, & gagné le jeu. Cette victoire se disputoit avec tant de solemnité, que les Prêtres y assistoient par une superstition ridicule, avec leur Dieu de la balle ; & après l'avoir placé à son aise, ils conjuroient le tripot, par de certaines cérémonies, afin de corriger les hasards du jeu, suivant leur folle imagination, & de rendre la fortune égale entre les joueurs.

Il se passoit peu de jours où la ville n'eût quelque divertissement de cette nature, & Motezuma se plaisoit à tenir l'esprit du peuple égayé par ces régals. Ce n'est pas qu'ils convinssent à son caractere, ni qu'il ignorât les désordres qu'il faut pardonner, ou dissimuler, en ces mouvements d'une multitude agitée ; mais il jugeoit d'ailleurs, qu'il étoit nécessaire de divertir ces esprits inquiets, dont la fidélité lui étoit toujours suspecte : misérable capitulation d'un tyran avec ses sujets, à qui il laisse des amorces qui les portent au vice, afin d'étouffer les réflexions qu'ils pourroient faire sur leur misere ; & maudite servitude de la tyrannie, d'avoir un infâme recours à des désordres, pour introduire l'esclavage sous un masque de liberté.



CHAPITRE XVI.

Les grandes richesses de Motezuma. La maniere dont on gouvernoit ses finances, & dont on rendoit la Justice, & d'autres particularités du Gouvernement Civil & Militaire des Mexicains.

LES richesses de l'Empereur étoient si grandes, qu'elles ne suffisoient pas seulement à soutenir la dépense & les délices de sa Cour, mais encore à entretenir sur pied deux ou trois armées en campagne, afin de dompter les rébelles, ou couvrir ses frontieres, outre un fonds considérable qu'il mettoit en réserve dans son épargne. Les mines d'or & d'argent apportoient un grand profit à la Couronne. Les salines, & les autres droits établis de toute ancienneté, n'en produisoient pas moins; mais le capital de ses revenus venoit des contributions de ses sujets, que Motezuma avoit poussées jusqu'à des sommes excessives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire payoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir : les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures : les pauvres apportoient à la Cour, sans aucun salaire, tout ce que les autres devoient contribuer, ou ils reconnoissoient

leur dépendance, par quelqu'autre service personnel.

Il y avoit divers Tribunaux répandus par tout l'Empire, qui, avec le secours des Jurisdictions ordinaires, recueilloient les impôts, & les envoyoient à la Cour. Ces Ministres dépendoient du Tribunal de l'Epargne, qui résidoit en la Ville capitale; & ils étoient obligés de rendre un compte exact du revenu des Provinces dont ils avoient l'Intendance. Leurs fraudes & leurs négligences étoient également châtiées, & il y alloit de la vie; ce qui faisoit naître les violences dont ils usoient à exiger les droits, puisque la miséricorde n'étoit pas un moindre crime que le larcin, en la personne du Ministre.

Les plaintes des Peuples étoient grandes, & Motezuma ne les ignoroit pas: mais il mettoit l'oppression de ses Sujets entre les plus fines maximes de la politique, disant qu'il connoissoit leurs méchantes inclinations, & qu'ils avoient besoin de cette charge, afin d'établir leur repos, puisqu'il n'en pourroit espérer d'obéissance s'il les laissoit enrichir, très habile à inventer des prétextes & des couleurs qui eussent quelque apparence de raison. Les Places voisines de la Ville capitale fournissoient du monde pour travailler aux ouvrages de l'Empereur. Elles envoyoient du bois à son Palais; ou elles contribuoient

quelqu'autre chose aux dépens de leurs Communautés.

Le tribut des Nobles étoit, d'assister à la garde de la personne du Prince, ou de servir dans ses armées, avec un certain nombre de leurs Vassaux. Ils lui faisoient, outre cela, de continuels présents, qu'il recevoit comme des dons, sans oublier de leur faire sentir qu'ils y étoient obligés. Il avoit plusieurs Trésoriers différents, suivant les diverses especes des choses qui entroient en son Empire ; & le premier Tribunal délivroit tout ce qui étoit nécessaire à la dépense de la Maison de l'Empereur, & à la subsistance des armées. Les mêmes Ministres avoient soin de mettre à part ce qui restoit, afin de le porter au trésor Royal; ils le réduisoient en especes qui pussent être conservées long temps, particuliérement en pieces d'or, dont ils connoissoient & estimoient la valeur, sans que l'abondance fît rabattre rien de son prix : au contraire, les grands Seigneurs le recherchoient & le gardoient avec soin ; soit qu'ils fussent charmés par la noblesse & la beauté de ce métal ; soit que sa destinée le porte à être plutôt la victime de l'avarice des hommes, que le secours de leurs besoins.

La maniere dont les Mexicains se gouvernoient étoit considérable, par le juste rapport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes aux autres. Outre

le Conseil des Finances, qui s'appliquoit, ainsi qu'on l'a dit, à la dispensation des revenus de la Couronne & du Domaine de l'Empereur, il y avoit un Conseil de Justice, où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inférieurs; un Conseil de Guerre, dont les Officiers avoient soin de la levée & de la subsistance des troupes; & un Conseil d'Etat, qui se tenoit ordinairement en présence du Prince, & où l'on délibéroit sur les affaires de la plus grande importance. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre plusieurs autres Ministres, comme des Prevôts de Cour, qui faisoient la ronde par la Ville, & qui poursuivoient les malfaiteurs. Ils avoient en main des bâtons qui marquoient leurs Charges, & ils étoient accompagnés de quelques Sergents. Leur Tribunal étoit en un endroit de la Ville, où ils s'assembloient pour juger les procès en premiere instance. Tous les jugements étoient sommaires & sans écritures : le demandeur & le défendeur paroissoient chacun avec ses raisons & ses témoins, & la contestation étoit décidée sur le champ. On l'examinoit un peu plus long-temps, s'il y avoit lieu d'appel au Tribunal supérieur. Ils n'avoient point de Loix écrites, mais ils se gouvernoient selon l'usage établi par leurs Ancêtres; la coutume leur tenant lieu de Loi, lorsque la volonté du Prince n'altéroit point la coutume. Tous ces Conseils étoient

composés de personnes d'une expérience consommée dans les Charges de la guerre & de la paix : mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empire qui eussent séance au Conseil d'Etat. Les plus anciens Princes du sang Royal montoient successivement à cette dignité d'Electeur : & quand il se présentoit quelque matiere de grande considération, on appelloit au Conseil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prérogative, qui leur venoit par droit de succession. Les quatre premiers Conseillers étoient logés & nourris dans le Palais, afin d'être toujours auprès de la personne du Roi, & de lui donner leurs avis sur les affaires, qu'il ne prenoit le plus souvent, que pour autoriser ses Decrets dans l'esprit du Peuple.

Ils apportoient une égale attention, à récompenser le mérite, & à punir les crimes. Les capitaux étoient, l'homicide, le vol, l'adultere, & les moindres irrévérences contre la personne du Prince, ou contre la Religion. Les autres fautes se pardonnoient aisément, parceque la Religion même désarmoit la Justice, en permettant les vices. On punissoit aussi de mort, le défaut d'intégrité dans les Ministres; & il n'y avoit point de péché véniel pour ceux qui exerçoient des Offices publics. Motezuma avoit renouvellé cette coutume à toute rigueur; il faisoit des diligences

secretes & exquises, pour être informé de leur conduite, jusqu'à tenter leur désintéressement par des régals considérables, qui leur étoient présentés de la main de quelques personnes de confiance, dont ils ne se défioient pas. Celui qui faisoit un faux pas sur ce sujet, étoit puni de mort, sans rémission; sévérité qui méritoit d'être exercée par un Prince moins barbare, & dans un Etat mieux poli : aussi doit-on convenir que les Mexicains avoient quelques vertus morales, particulierement celle de conserver une exacte droiture en l'administration de cette Justice, dont ils avoient quelque notion, & qui suffisoit à réparer les injures, & à maintenir la société avec les citoyens; puisqu'on voit qu'entre les abus de leurs coutumes bestiales, ils ne laissoient pas de conserver quelque lumiere de cette premiere équité que la nature a donnée aux hommes, lorsqu'ils n'avoient point encore de loix parcequ'on ne connoissoit point de crimes.

Un des soins de leur police, qu'on ne peut trop estimer, est celui qu'ils donnoient à l'éducation des enfants, & l'industrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations, après les avoir examinées. Ils avoient des écoles publiques, où on enseignoit aux enfants du peuple, ce qu'ils devoient savoir; & d'autres colleges ou séminaires bien plus considérés, où on élevoit les enfants des nobles, depuis leur plus tendre jeunesse, jusqu'à ce qu'ils fussent

capables de faire leur fortune, ou de ſuivre leur inclination. On trouvoit dans ces colleges, des Maîtres pour les exercices de l'enfance; d'autres pour ceux de l'adoleſcence, & d'autres enfin, pour la jeuneſſe. Les Maîtres avoient l'autorité & la conſidération de Miniſtres du Prince; & c'étoit avec juſtice, puiſqu'ils enſeignoient les fondements de ces exercices qui devoient un jour tourner à l'avantage de la République. On commençoit par apprendre aux enfants à déchifrer les caracteres & les figures dont ils compoſoient leurs écrits; & on exerçoit leur mémoire, en leur faiſant retenir toutes les chanſons hiſtoriques, qui contenoient les grandes actions de leurs ancêtres, & les louanges de leurs Dieux. Ils paſſoient de là à une autre claſſe, où on leur enſeignoit la modeſtie, la civilité, & ſelon quelques Auteurs, juſqu'à une maniere réglée de marcher & d'agir. Les Maîtres de cette claſſe étoient plus qualifiés que les premiers, parceque leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un âge qui ſouffre qu'on corrige ſes défauts, & qu'on émouſſe ſes paſſions. En même temps que leur eſprit s'éclairoit dans cette épreuve d'obéiſſance, leur corps ſe fortifioit; & ils paſſoient à la troiſieme claſſe, où ils ſe rendoient adroits aux exercices les plus violents; c'eſt où ils éprouvoient leurs forces à lever des fardeaux, & à luter; où ils ſe faiſoient des défis au ſaut ou

à la courſe ; & où ils apprenoient à manier les armes, à eſcrimer de l'épée ou de la maſſue, à lancer le dard, & à tirer de l'arc avec force & juſteſſe. On leur faiſoit ſouffrir la faim & la ſoif. Ils avoient des temps deſtinés à réſiſter aux injures de l'air & des ſaiſons, juſqu'à ce qu'ils retournaſſent habiles & endurcis, dans la maiſon de leurs peres, afin d'être appliqués, ſuivant la connoiſſance que leurs Maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la paix, ou de la guerre, ou de la Religion. La nobleſſe avoit le choix de l'une de ces trois profeſſions, également conſidérées, quoique la guerre l'emportât, parcequ'on y élevoit davantage ſa fortune.

Il y avoit auſſi d'autres colleges de Matrones dévouées au ſervice des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dès leur tendre jeuneſſe, entre les mains de ces Matrones, qui les tenoient ſous une étroite clôture, juſqu'à ce qu'elles en ſortiſſent pour être établies avec l'approbation de leurs parents & la permiſſion de l'Empereur, étant très adroites à tous les ouvrages qui donnent de la réputation aux femmes.

Les enfants des nobles qu'on reconnoiſſoit portés d'inclination à la guerre, au ſortir des ſéminaires, paſſoient par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les envoyoient à l'armée, afin qu'ils appriſſent ce qu'ils avoient à ſouffrir

en campagne, & qu'ils connuſſent à l'épreuve, à quoi ils s'engageoient, avant que de prendre le rang de ſoldat. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que celui de Tamene, ou de porte-faix ; portant leur bagage ſur l'épaule entre les autres, afin de mortifier leur orgueil, & de les accoutumer à la fatigue.

Celui d'entre ces apprentifs qui changeoit de couleur à la vue de l'ennemi, ou qui ne ſe ſignaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point reçu dans les troupes ; c'eſt pourquoi ils tiroient des ſervices conſidérables de ces novices durant le temps de leur épreuve ; parceque chacun cherchoit à ſe diſtinguer par quelque exploit, en ſe jettant tête baiſſée dans les plus grands périls ; étant perſuadés que pour ſe mettre au rang des braves, il faut établir ſa réputation, en ſacrifiant quelque choſe à la témérité.

Les Mexicains ne connoiſſoient point de plus grand bonheur, que celui qui conſiſtoit à acquérir de l'eſtime dans les occaſions de la guerre ; puiſque les Princes conſidéroient cette profeſſion comme le principal appui de leur Couronne, & les ſujets comme une vertu affectée à leur nation. C'eſt par la voie des armes, que les gens du peuple s'élevoient au rang des nobles, & ceux-ci aux plus hautes dignités de l'Etat : ainſi ils s'animoient tous à ſervir ; au moins ceux qui ſe ſentoient de l'ambition & du

courage pour se pousser au dessus des autres, aspiroient tous à acquérir les vertus militaires. Il y avoit un temps déterminé pour le service, par lequel on obtenoit le titre de soldat, avec des privileges qui le distinguoient. Leurs armées s'assembloient sans peine, parceque les Princes de l'Empire & les Caciques des provinces étoient obligés de se trouver au rendez-vous, avec les troupes qu'on leur ordonnoit d'amener. On remarque avec admiration, entre les grandeurs de cet Empire, que Motezuma avoit trente Vassaux si puissants, que chacun d'eux étoit capable de mettre en campagne, jusques à cent mille hommes en armes. Ils commandoient leurs troupes dans l'occasion, sous l'autorité du Capitaine général, à qui ils obéissoient, comme à celui qui représentoit la personne de l'Empereur quand il n'étoit pas à l'armée; ce qui arrivoit très rarement; parceque ces Princes croyoient que leur autorité souffroit quelque diminution, lorsqu'ils s'éloignoient du Commandement de leurs Armées; regardant comme un monstre en politique, de commettre ses propres forces au bras d'autrui.

Leur maniere de combattre étoit la même que celle que nous avons décrite au combat de Tabasco, hors que les troupes Mexicaines gardoient plus d'ordre & de discipline; que le service y étoit plus exact, & les soldats plus obéissants; enfin qu'il y

avoit plus de noblesse, & bien d'autres récompenses à espérer. Ils lançoient d'abord leurs dards, & leurs javelots, afin d'en venir aux mains à coups d'épées & de massue; & souvent ils se jettoient à corps perdu sur l'ennemi, parcequ'entre ces peuples c'étoit une plus grande action de valeur, de faire des prisonniers, que de tuer leurs ennemis, le plus brave étant celui qui amenoit le plus de victimes pour les sacrifices. Les charges de la guerre étoient fort estimées, & les Officiers fort respectés. Motezuma ne manquoit pas de récompenser libéralement ceux qui se distinguoient dans les occasions. Ce Prince avoit tant d'inclination aux armes, & tant d'ardeur à maintenir la réputation de ses troupes, qu'il avoit inventé des prix d'honneur pour les nobles qui servoient à la guerre; c'étoit comme une espece d'ordres militaires, avec des habits particuliers, & des marques d'honneur & de distinction. Il y avoit des Chevaliers de l'Aigle, d'autres du Tigre, & d'autres du Lion, qui portoient la figure de ces animaux comme un colier de l'Ordre, pendu au col, ou peint sur leurs mantes. Il fonda un Ordre supérieur, où on ne recevoit que les Princes, ou les nobles qui étoient du sang royal; & il s'y enrôla lui-même, afin de donner plus de considération à cet habit. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux attachés par un ruban rouge, &

de gros cordons de même couleur qui ſortoient d'entre les plumes qui ornoient leur tête, & qui pendoient ſur leurs épaules, plus ou moins, ſuivant le mérite des exploits du Chevalier, que l'on diſtinguoit par le nombre de ſes cordons; & on l'augmentoit avec de grandes cérémonies, à meſure que le brave ſe ſignaloit par de nouvelles actions : ainſi il y avoit toujours lieu de ſe faire un nouveau mérite dans cette dignité.

On ne peut s'empêcher ici, de louer en ces peuples l'ardeur généreuſe avec laquelle ils aſpiroient à ces recompenſes honorables, & en Motezuma l'adreſſe de les avoir inventées; puiſqu'encore que ce ſoit la monnoie la plus aiſée à battre & à débiter, c'eſt néanmoins celle qui tient le premier rang dans les tréſors des Princes.

CHAPITRE XVII.

Le ſtyle dont les Mexicains ſe ſervoient pour meſurer & compter leur années & les mois : leurs Fêtes, leurs Mariages & leurs autres coutumes dignes d'être remarquées.

Les Mexicains avoient une méthode très conſidérable en la diſpoſition de leur calendrier; ils le régloient ſur le mouvement du Soleil, dont ils ſavoient prendre la hauteur & la déclinaiſon qui leur donnoient

Tom.1. Page. 602.



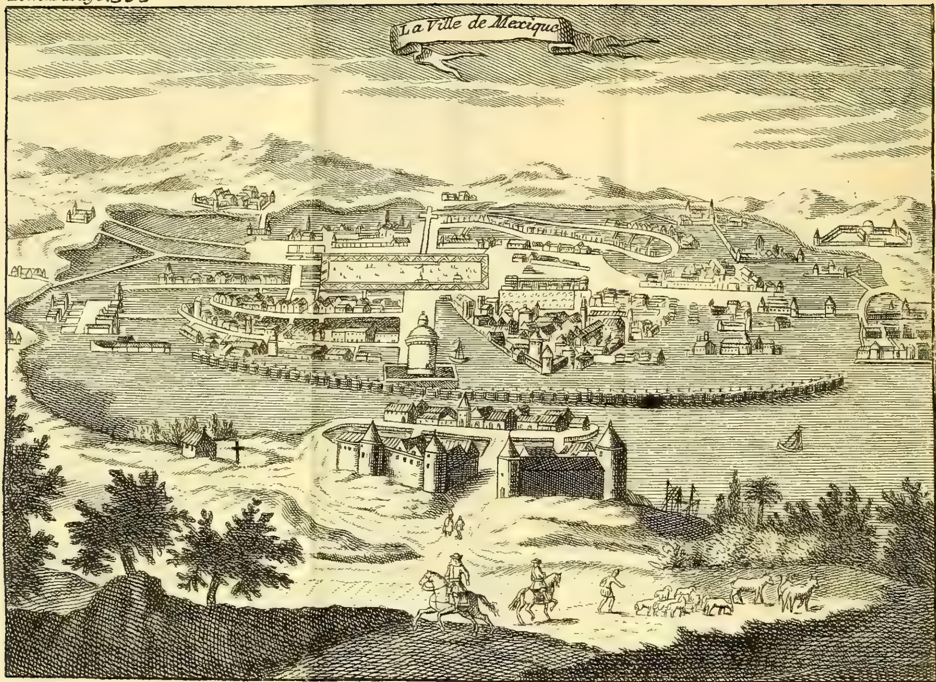
les différences du temps & des saisons. Leur année, ainsi que la nôtre, étoit de trois cents soixante-cinq jours; mais ils la divisoient en dix-huit mois de vingt jours chacun; ce qui faisoit le nombre de trois cents soixante jours; les cinq qui restoient étoient comme intercalaires; on les ajoutoit à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croyoient que leurs ancêtres avoient laissés exprès, comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient aux plaisirs de l'oisiveté, & ne songeoient qu'à perdre le plus agréablement qu'ils pouvoient ces restes de temps. Les ouvriers cessoient leur travail, on fermoit les boutiques, on ne plaidoit point aux Tribunaux, & on ne sacrifioit point dans les Temples. Ils se visitoient les uns les autres, & ils se donnoient toute sorte de divertissements, afin, disoient-ils, de se dédommager par avance des chagrins & des miseres de l'année où ils alloient entrer. Elle commençoit au premier jour du printemps; & elle ne différoit de notre année solaire, que de trois jours, qu'ils ôtoient de notre mois de Février.

Ils avoient aussi leurs semaines de 13 jours chacune, avec des noms différents qu'ils marquoient sur le calendrier par diverses figures. Leurs siécles étoient de quatre semaines d'années, dont la méthode & la distribution étoit faite avec beaucoup d'art, & se conservoit soigneusement, afin d'ap-

prendre à la postérité, ce qui s'étoit passé de plus considérable. On traçoit un grand cercle, divisé en cinquante-deux degrés, & on donnoit une année à chaque degré. Le Soleil étoit représenté au centre du cercle ; & il sortoit de ses rayons quatre lignes différentes en couleur, qui partageoient également la circonférence du cercle ; ainsi on comptoit treize degrés entre chaque demi-diametttre. Ces divisions servoient comme de signes à leur Zodiaque, sur lequel ils calculoient les révolutions de leurs siécles, & les aspects du Soleil, heureux ou malheureux, selon la couleur de la ligne sous laquelle ils tomboient. Ce cercle étoit inscrit dans un autre bien plus grand, sur lequel ils marquoient avec leurs caracteres les événements les plus considérables de chaque siécle. Ces tables des siécles étoient comme des monuments publics, qui servoient de preuves à l'histoire ; & l'on peut mettre entre les plus belles institutions de leur Gouvernement, celle d'avoir des Historiens qui pussent conserver à la postérité les grandes actions de leurs ancêtres. Cette supputatation des siécles avoit encore un motif de superstition, parcequ'ils avoient appris que le Monde couroit risque de périr, lorsque le Soleil achevoit sa révolution au bout de ces quatre semaines de siécles : ainsi quand le dernier jour des cinquante-deux années arrivoit, tout le monde se préparoit à cette effroyable disgrace,

Ils


NORT
Mitelongo
Tisquiqiaac
Tescotepec
Capotlan
Cittatopec
Hueuexoca
Petits Lacs
Xilbango
Teuntep
Compoata
Teietillan
Gueitilan
Tatquaj
Ottomba
Huetihuos
Marais
Iat tocan
Tenayuca
Tepeca
Aeutma
Chiconoutla
Escopusalca
Ecatepec
Thahlistlan
Tepetastac
OCCIDENT
Tacuba
Tezeuco
Cimalp
Chaussée
MEXIQUE
Lac
Marais
Oratlavaca
Tacaipaton
d'Eau Salée
Ayahisco
Digue de Pierre
Capistlan
Xicatopa
Ximaloaca
Cimaneco
Guasteper
Eau douce
Histaluca
Cuioacam
ORIENT
Oyilobus
Magiscatzinge
Pichquique
Culiacan
Tlacus
Qultiouaca
Suetumiloo
Ayoango
Curtaleco
Timanaleo
ENVIRONS DU LAC DE MEXIQUE
Amecamaca
Tenago
MIDY


La Ville de Mexique

Ils se disposoient à la mort, sans être malades; ils cassoient toute leur vaisselle, comme un meuble qui ne devoit plus servir. Ils éteignoient le feu; ils couroient durant toute la nuit, comme des gens qui ont perdu l'esprit; & personne n'osoit se reposer, jusqu'à ce qu'il eût sû si l'on étoit tout à fait dans la région des ténébres. Ils commençoient à respirer, lorsque le crépuscule paroissoit à leurs yeux, tournés sans relâche du côté de l'Orient; & quand le Soleil se montroit, il étoit salué au son de tous leurs instruments, par des hymnes & des chansons qui exprimoient les transports de leur joie. Les Mexicains se félicitoient alors les uns les autres, de ce que la durée du Monde étoit déja assurée pour un autre siécle; & ils alloient aux Temples, en rendre grace aux Dieux, & prendre de la main des Sacrificateurs, du feu nouveau, qu'ils allumoient devant les Autels, par une violente agitation de deux morceaux de bois sec qu'ils frottoient l'un contre l'autre; après quoi chacun faisoit de nouvelles provisions de tout ce qui étoit nécessaire à sa subsistance; & on célébroit ce jour-là par des réjouissances publiques. On ne voyoit que des danses par la ville, & d'autres exercices d'agilité consacrés au renouvellement du siécle, de la même maniere que Rome en usoit autrefois dans les jeux séculaires.

Leurs Empereurs ne recevoient la Cou-

ronne que sous des conditions fort singulieres. Après qu'ils étoient élus de la maniere que l'on a rapportée, le nouveau Prince se trouvoit obligé de sortir en campagne à la tête des troupes, & de remporter quelque victoire, ou de conquérir quelque province sur les ennemis de l'Empire, ou sur les rebelles, avant que d'être couronné & de monter sur le Trône. C'est par une obligation si considérable, que cet Empire s'étoit étendu en si peu de temps. Aussi-tôt que le mérite de ses exploits l'avoit fait paroître digne de regner, il revenoit triomphant en la ville capitale, où on lui avoit préparé une entrée, avec toute la pompe & l'appareil ordinaire en de semblables occasions. Tous les nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnoient jusqu'au Temple du Dieu de la guerre, où il descendoit de sa litiere; & après les sacrifices propres à cette cérémonie, les Princes Electeurs mettoient sur lui l'habit & le manteau Impérial. Ils lui armoient la main droite, d'une épée d'or garnie de pierres à fusil, qui étoit la marque de la Justice. Il recevoit de la main gauche un arc & des fleches, qui désignoit le souverain commandement sur leurs armées; & alors le Roi de Tezeuco lui mettoit la Couronne sur la tête; ce qui étoit la fonction privilégiée du premier Electeur.

Un des principaux Magistrats, & des

plus éloquents, faiſoit enſuite un long diſcours, par lequel il congratuloit le Prince au nom de tout l'Empire de ſa nouvelle dignité; il y mêloit quelques inſtructions, dans leſquelles il repréſentoit les ſoins & les obligations que la Couronne impoſe, l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ſes peuples; & ſur tout la louable conduite de ſes prédéceſſeurs, qu'il devoit imiter. Le diſcours étant fini, le Chef des Sacrificateurs s'approchoit avec un profond reſpect; & l'Empereur faiſoit entre ſes mains un ſerment, dont les circonſtances ſont très remarquables. En premier lieu, il juroit de maintenir la Religion de ſes ancêtres, d'obſerver les Loix & les Coutumes de l'Empire, & de traiter ſes ſujets avec douceur & bonté. Il juroit encore, que tant qu'il regneroit, les pluies tomberoient à propos; que les rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordements; que les campagnes ne ſeroient point affligées par la ſtérilité; ni les hommes par les malignes influences du Soleil. Ce pacte entre un prince & ſes ſujets, a véritablement quelque choſe de biſarre; & Juſte Lipſe a trouvé bon d'en faire des railleries; néanmoins on peut dire que les ſujets prétendoient par ce ſerment, engager leur Prince à regner avec tant de modération, qu'il n'attirât point de ſon chef la colere du Ciel; n'ignorant s [illegible] e les châtiments & les calamités pu-

bliques tombent ſouvent ſur les peuples, qui ſouffrent pour les crimes & pour les excès de leurs Rois.

Pour ce qui eſt des autres coutumes de cette nation, nous toucherons ſeulement ce qui peut être rapporté dans une hiſtoire; laiſſant à part les ſuperſtitions, leurs indécences & leurs brutalités, dont le récit bleſſe la pudeur, encore qu'il n'offenſe pas la vérité.

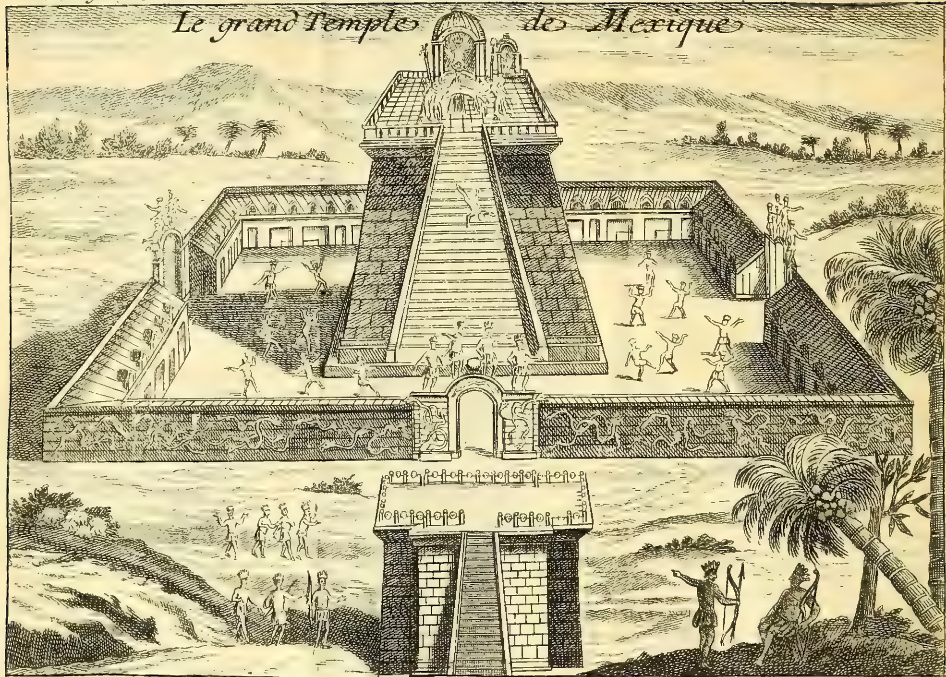
Quoique la multitude de leurs Dieux fût auſſi grande, & leur aveuglement dans l'Idolatrie auſſi horrible qu'on l'a dit, ils ne laiſſoient pas de reconnoître une Divinité ſupérieure, à qui ils attribuoient la création du Ciel & de la Terre; & ce principe de toutes choſes étoit un Dieu ſans nom entre les Mexicains, parcequ'ils n'avoient point de termes pour l'exprimer en leur langue. Ils faiſoient ſeulement comprendre qu'ils le connoiſſoient en regardant le Ciel avec vénération, & en lui donnant à leur maniere l'attribut d'inéfable, avec cette maniere de doute religieux dont les Athéniens révéroient le Dieu inconnu. Néanmoins cette notion de la premiere cauſe, qui paroiſſoit devoir contribuer à les déſabuſer avec plus de facilité, fut alors de très peu d'uſage, parcequ'il n'y eut pas moyen de les réduire à croire que cette même Divinité pût gouverner le Monde, ſans avoir beſoin de ſecours, quoique par leur aveu elle avoit

eu assez de pouvoir pour le créer. Ils étoient prévenus de cette folle opinion, qu'il n'y avoit point alors de Dieux dans les autres endroits du Ciel, jusqu'à ce que les hommes eussent commencé à devenir misérables, à mesure qu'ils se multiplioient; car ils regardoient leurs Dieux comme des génies favorables, & qui se produisoient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance, sans qu'il leur parût une chose absurde, que les miseres & les nécessités de la nature humaine donnassent l'être & la Divinité à ce qu'ils adoroient.

Ils croyoient l'immortalité de l'ame, & ils reconnoissoient des récompenses & des peines dans l'éternité: mais ils expliquoient mal le mérite & le péché; & cette vérité étoit encore obscurcie par d'autres erreurs. Sur cette supposition, ils enterroient avec les morts, beaucoup d'or & d'argent pour faire les frais du voyage, qu'ils croyoient long & facheux: ils faisoient mourir quelques uns de leurs domestiques, afin qu'ils leur tinssent compagnie. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes légitimes, de célébrer par leur mort les funérailles de leur mari. Les monuments des Princes devoient être d'une vaste étendue, parcequ'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richesses & de leurs domestiques, l'un & l'autre à proportion de leur dignité. Il falloit que le nombre de

tous les Officiers fût rempli : on les envoyoit ainsi escorter le Prince en l'autre monde, avec quelques-uns de leurs flateurs, qui payoient alors assez cher les impostures de leur profession. On portoit aux temples les corps des grand Seigneurs avec pompe, & un grand cortége : les Prêtres venoient au devant, avec leurs brasiers de copal, chantant d'un ton mélancolique des hymnes funebres, accompagnées du son enroué & lugubre de quelques flûtes. Ils élevoient à diverses fois le cercueil en haut, durant qu'on sacrifioit ces misérables victimes, qui avoient dévoué jusqu'à leur ame à l'esclavage ; & cette action étoit horriblement mêlée de ridicules abus & de cruautés atroces & déplorables.

Les Mariages des Mexicains avoient quelque forme de contrat, & quelques cérémonies de religion. Après qu'on s'étoit accordé sur les articles, les deux parties se rendoient au temple, où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté, par des questions précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme, & la mante du mari ; & il les nouoit ensemble par un coin, afin de signifier le lien intérieur des volontés. Ils retournoient à leur maison avec cette espece d'engagement, accompagnés du Sacrificateur. Là, par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à l'égard des Dieux


Le grand Temple de Mexique.

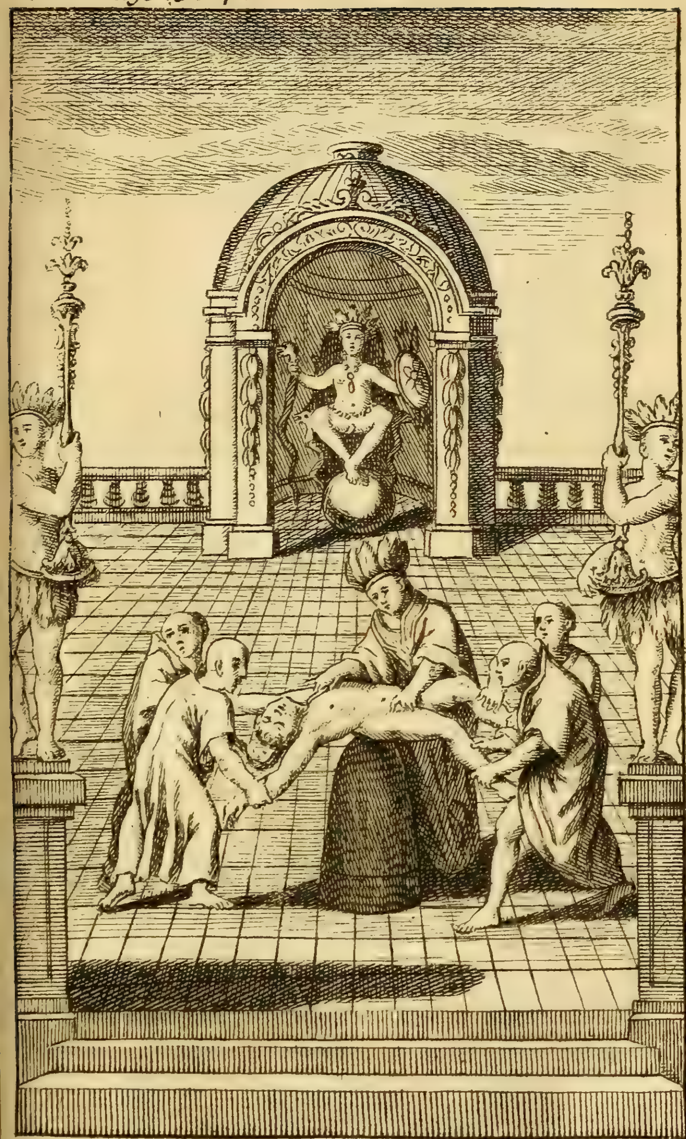
Lares, ils alloient visiter le foyer, qui selon leur imagination, étoit le médiateur des différends entre les mariés. Ils en faisoient le tour sept fois de suite, précédés par le Sacrificateur; & cette cérémonie étoit suivie de celle de s'asseoir, afin de recevoir également la chaleur du feu, ce qui donnoit la derniere perfection au mariage. On exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot, & le mari étoit obligé à les restituer, en cas qu'ils vinssent à se séparer, ce qui arrivoit très souvent. Il suffisoit pour le divorce, que le consentement fût réciproque; & ce procès n'alloit point jusques aux Juges : ceux qui connoissoient les mariés le décidoient sur le champ. La femme retenoit les filles, & le mari les garçons : mais du moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu de se réunir, sur peine de la vie; & le péril de la rechûte étoit l'unique remede que les Loix eussent imaginé contre les divorces, où l'inconstance naturelle de ces peuples les portoit aisément. Ils se faisoient un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes; & malgré le débordement qui les entraînoit dans le vice de la sensualité, on châtioit un adultere du dernier supplice; mais en cela ils avoient moins d'égard à la difformité du crime, qu'à ses inconvénients.

Ils portoient aux temples avec solemnité, les enfants nouveaux nés; & les Sacri-

ficateurs, en les recevant, leur faisoient de certaines exhortations sur les miseres & sur les peines où l'on est engagé en naissant. Si les enfants étoient Nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & en la gauche un bouclier, que les Sacrificateurs conservoient pour ces usages. S'ils venoient d'Artisans, on faisoit la même cérémonie avec quelques outils ou instruments méchaniques. Les filles de l'une & de l'autre qualité, n'avoient que la quenouille & le fuseau. Après cette premiere cérémonie, le Sacrificateur portoit les enfants auprès de l'autel, où il leur tiroit quelques goutes de sang des parties de la génération, avec une épine de maguez, ou une lancette de pierre à fusil; & puis il jettoit de l'eau sur eux, ou il les baignoit, en faisant de certaines imprécations: en quoi il sembloit que le démon, auteur de ces pratiques, vouloit imiter le Baptême & la Circoncision, avec le même orgueil dont il tâchoit de contrefaire les autres cérémonies, & même jusqu'aux autres sacrements de la Religion Catholique, puisqu'il avoit introduit entre ces barbares la confession de leurs péchés, en leur persuadant qu'elle leur attiroit la faveur de leurs Dieux, & une espece de communion ridicule, que les Sacrificateurs administroient à certains jours de l'année, après avoir mis en petits morceaux une masse de farine pétrie avec du miel, figurée en idole, qu'ils appelloient le Dieu de la

Pénitence. Ce même singe avoit aussi ordonné des jubilés, des processions, des encensements, & d'autres images du culte de la véritable Religion, jusqu'à vouloir que le chef des Sacrificateurs prît le nom de Pape : où l'on connoît qu'il se faisoit une étude particuliere de cette imitation, soit qu'il eût dessein d'abuser de nos saintes cérémonies, en les mêlant avec ses abominations, soit qu'il ne puisse se repentir de cette affectation, qui lui fait aspirer encore à se rendre semblable au Très-haut. Les autres coutumes de ces misérables idolâtres, faisoient horreur à la raison, & à la Nature même : ce n'étoit que des bestialités, des absurdités & des égarements, qui paroîtroient incompatibles avec cette régularité que l'on remarque d'ailleurs en la conduite de leur Etat, si les histoires n'étoient remplies de semblables abus, que la foible capacité de l'esprit de l'homme avoit introduits parmi d'autres nations, moins éloignées du commerce du monde raisonnable, mais également aveugles dans une moins épaisse obscurité. Les sacrifices du sang humain ont commencé presque aussi-tôt que le culte des idoles : & le démon les avoit établis plusieurs siecles avant ceux des Mexicains, entre ces peuples dont les Israélites avoient appris à sacrifier leurs enfants aux statues de Canaan. L'horrible usage de faire manger des hommes par les hommes mêmes se pratiquoit chez d'autres Barbares

de notre hémisphere, ainsi que la Galatie l'avoue dans ses anciens monuments, & que la Scytie le reconnoît dans ses antropophages. Les pieces de bois adorées, les superstitions, les augures & les furieuses agitations des Sacrificateurs, la communication qu'ils avoient avec le démon qui leur inspiroit les oracles, & d'autres pareilles abominations, tout cela n'étoit-il pas admis & consacré par d'autres infideles, qui savoient si bien raisonner & agir sur des maximes si concertées en morale & en politique? La Grece & Rome se sont égarées terriblement sur le sujet de la Religion, quoiqu'en toutes les autres choses le reste du monde ait reçu leurs loix, & se soit formé sur leurs exemples. C'est ce qui nous oblige à reconnoître que la capacité de notre entendement est renfermé en des bornes fort étroites, puisqu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'éfleurer les notions qui lui sont communiquées par les sens & par l'expérience, lorsqu'il n'est pas éclairé de cette lumiere céleste qui lui découvre l'essence de la vérité. La Religion des Mexicains étoit donc un abominable composé de toutes les erreurs & de toutes les cruautés que l'idolatrie avoit inventées en différentes parties du monde. On ne dira point leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs cérémonies, leurs sorcelleries, & leurs autres superstitions, parcequ'on les rencontre à chaque pas, avec une ennuyeuse répéti-



Idole de Vizt zili puzt Li.

tion, dans les Hiſtoires des Indes : outre que c'eſt une inſtruction peu néceſſaire, & qui n'a ni agrément ni utilité, & qu'on pourroit bien ſe faire une matiere de confeſſion, des libertés que la plume ſe donneroit ſur ce ſujet.

CHAPITRE XVIII.

Motezuma continue ſes careſſes & ſes préſents aux Eſpagnols. Cortez reçoit des lettres de Vera-Cruz, qui l'informent du combat où Jean d'Eſcalante avoit été tué, ſur quoi il prend la réſolution de s'aſſurer de la perſonne de Motezuma.

LES Eſpagnols obſervoient toutes ces choſes avec admiration, quoiqu'ils s'efforçaſſent de retenir & de cacher la ſurpriſe qu'elles leur donnoient; & ils avoient aſſez de peine à compoſer leurs viſages en ces occaſions, afin de conſerver par-tout cet air de ſupériorité qu'ils affectoient avec les Indiens. Les premiers jours de leur arrivée ſe paſſerent en divertiſſements : les Mexicains produiſirent avec oſtentation ce qu'ils avoient de plus habiles gens en toute ſorte de jeux, à deſſein de régaler les étrangers. Ils y mêloient auſſi l'ambition de faire briller leur adreſſe au maniment des armes, & leur agilité aux autres exercices. Motezuma étoit le promoteur de ces ſpec-

tacles & de ces réjouissances ; & contre sa coutume, il sembloit avoir renoncé à sa Majesté. Il menoit toujours avec soi Cortez & les autres Capitaines Espagnols : son procédé étoit honnête avec eux : il y entroit même une espece de vénération, fort extraordinaire en un homme de son caractere, & qui attiroit beaucoup de respect aux Espagnols de la part des sujets, qui connoissoient leur Empereur. Les visites étoient fréquentes, & rendues avec exactitude : Cortez alloit au palais, & Motezuma venoit au quartier du Général, où il ne pouvoit se lasser d'admirer tout ce qui venoit d'Espagne, qu'il regardoit comme une Région céleste ; & il s'étoit formé une si haute idée du Prince qui gouvernoit cet heureux pays, qu'il n'en concevoit pas une si grande de ses Dieux. Il cherchoit à gagner le cœur & l'affection de tous les Espagnols, par des présents de bijoux & de raretés, qu'il distribuoit, tant aux Officiers, qu'aux simples soldats, avec discernement & connoissance du mérite; faisant plus de caresses à ceux qui avoient le plus de distinction, & sachant proportionner le présent, à l'importance des personnes qu'il vouloit obliger. Les Nobles, à l'imitation du Prince, tâchoient à se rendre agréables, par des offices qui tenoient de la soumission, & le peuple plioit le genouil devant le moindre soldat Espagnol. Ils goûtoient ainsi un repos agréable : c'étoit toujours quelque spec-

tacle nouveau & divertiſſant, & ils n'avoient aucun ſujet de ſoupçon ; mais les chagrins ne furent pas long temps ſans emploi. Deux ſoldats Tlaſcalteques déguiſés en Mexicains, arriverent à la Ville par des chemins détournés. Ils venoient chercher Cortez, à qui ils rendirent une lettre du Conſeil de Vera-Cruz, ce qui changea la face des affaires, & fit prendre des réſolutions moins pacifiques.

Jean d'Eſcalante, qui étoit Gouverneur de la nouvelle Colonie, ne ſongeoit qu'à fortifier la place, & à conſerver les amis que Cortez lui avoit laiſſés. Cet état tranquille dura, ſans être troublé par aucun accident, juſqu'à ce qu'il fut averti qu'un Général de Motezuma étoit dans la Province, avec une armée conſidérable, à deſſein de châtier quelques alliés des Eſpagnols, parcequ'ils s'étoient diſpenſés de payer à l'Empereur le tribut ordinaire, ſur la confiance qu'ils avoient en la protection de leurs nouveaux amis. Le Capitaine Mexicain s'appelloit *Qualpopoca*, & il commandoit toutes les troupes qui étoient répandues ſur les frontrieres de Zempoala. Il les avoit aſſemblées depuis quelque temps, afin de donner main forte aux Commiſſaires qui venoient recueillir les impôts. Leurs violences & leurs extorſions étoient horribles ; & la rigueur dont ils uſoient en l'exercice de leur commiſſion, étoit redoutable par la licence des ſoldats ;

l'une & l'autre profession étant également insatiable sur le bien d'autrui, & en possession de traiter le vol comme l'affaire du Prince

Les Totonaques de la Montagne dont cette armée détruisoit les habitations, vinrent se plaindre à Escalante, & le prierent de prendre les armes en faveur de ses alliés, offrant de se mettre en campagne, avec tout ce qui leur restoit de monde. Le Gouverneur les consola, en disant qu'il ressentoit l'injure qu'on leur avoit faite, comme si elle s'adressoit à lui-même : néanmoins, avant que d'en venir aux voies de fait, il se résolut d'envoyer quelques personnes au Général Mexicain. Il lui demandoit, comme à son ami : » Qu'il suspendit les » actes d'hostilité, jusqu'à ce qu'il eût reçu » un nouvel ordre de l'Empereur, puisqu'il » n'étoit pas vraisemblable qu'on lui eût » commandé d'intenter une nouveauté si » préjudiciable à la paix ; Motezuma ayant » permis que les Ambassadeurs du Monar» que d'Orient passassent à sa Cour, à des» sein d'établir une alliance inébranlable » entre les deux Couronnes ». Les Envoyés étoient deux Zempoales, gens de bon esprit, & qui résidoient à Vera-Cruz. La réponse du Mexicain fut insolente & injurieuse : » Qu'il savoit fort bien com» prendre & exécuter les ordres de son » Prince ; & que si quelqu'un prétendoit » s'opposer au châtiment de ces rébelles,

» un Général de Motezuma pouvoit soute-
» nir en pleine campagne, les résolutions
» qu'il formoit dans le cabinet «.

Escalante ne put dissimuler l'outrage, ni refuser le défi, à la vue de tous les Indiens intéressés en l'affaire des Totonaques, qui couroient le même risque qu'eux, & qui s'appuyoient sur la même protection. Après donc qu'il fut informé que le nombre des ennemis alloit au plus à quatre mille, il assembla un gros de deux mille Indiens de la Montagne, qui fuyoient les violences de Qualpopoca, ou qui en étant irrités, cherchoient à s'en mettre à couvert auprès de lui. Le Gouverneur se mit à la tête de ces troupes bien armées à leur maniere, avec quarante Espagnols, entre lesquels il y avoit deux Arquebusiers, & trois Arbalêtriers. Il fit tirer aussi de la Ville, deux pieces d'artillerie; &, sortant en campagne avec ces forces, marcha vers les Provinces qui avoient besoin de son secours, après avoir laissé une foible garnison dans la Place. Qualpopoca, instruit de tous les mouvements du Gouverneur, vint au-devant de lui, avec son armée en bon ordre, jusqu'à un petit bourg que l'on a nommé depuis Almerie, où les deux armées se rencontrerent au point du jour. Le combat commença avec une égale résolution de part & d'autre; mais les Mexicains lâcherent bientôt le pied, & se retirerent en désordre. Au même temps les Totonaque de notre parti prirent l'épouvante, &

tournerent le dos, jusqu'à fuir lâchement; soit qu'ils ne fussent pas accoutumés à combattre de pied ferme; soit qu'une ancienne habitude leur eût rendu les Mexicains trop redoutables. Quoi qu'il en soit, cet accident se peut compter entre les bizarreries, dont la guerre fait voir des exemples tous les jours. Les vainqueurs fuyoient d'un côté, les vaincus de l'autre; mais les ennemis étoient si épouvantés, & si occupés du soin de se sauver, qu'ils ne s'apperçurent point du désordre de nos troupes, & ne songerent qu'à se retirer dans le bourg proche du champ de bataille. Escalante s'en approcha avec ses Espagnols, & commanda de mettre le feu aux maisons en plusieurs endroits: il attaqua les Mexicains au moment que la flâme parut, avec tant de vigueur, que sans leur donner le temps de reconnoître le peu de monde qui le suivoit, il les défit, & les poussa hors de ce logement, d'où ils se jetterent en fuyant dans le bois. Les Indiens assurent qu'ils avoient vu en l'air, une Dame semblable à celle que les Etrangers adoroient comme la Mere de leur Dieu, qui les éblouissoit, & leur ôtoit la force de combattre. Ce miracle ne parut point aux yeux des Espagnols; néanmoins le succès en a autorisé la croyance; & déja nos soldats étoient accoutumés à partager avec le Ciel la gloire de leurs exploits.

Cette victoire fut très signalée, mais on l'acheta cherement, puisque le Gouver-

neur fut bleſſé à mort en combattant, & ſept ſoldats avec lui, dont les Indiens enleverent un nommé Jean d'Arguello. Cet homme, natif de la ville de Léon, étoit d'une taille & d'une force extraordinaire; & après avoir combattu avec un courage invincible, il tomba bleſſé mortellement, en un temps où il ne put être ſecouru. Les autres ſoldats & le Gouverneur moururent de leurs bleſſures, au bout de trois jours, dans la ville de Vera-Cruz.

Le Conſeil rendoit compte au Général, de cette perte conſidérable, & de toutes les circonſtances de l'action; afin qu'il nommât un ſucceſſeur à Jean d'Eſcalante, & qu'il fût inſtruit de l'état dans lequel il ſe trouvoit. Cortez apprit cette nouvelle avec toute l'affliction qu'elle pouvoit produire: il en fit part à ſes Capitaines, ſans appuyer alors ſur les conſéquences d'une ſemblable perte, & ſans leur marquer tout le chagrin qu'elle lui cauſoit. Il les pria ſeulement de faire réflexion ſur cet accident, & de lui laiſſer le temps de former quelque réſolution, telle qu'il plairoit à Dieu lui inſpirer; recommandant en particulier au Pere Olmedo d'y contribuer par ſes prieres; & à tous les Capitaines de garder le ſecret, de peur que cette diſgrace étant divulguée, ne donnât lieu aux ſoldats de raiſonner mal-à-propos.

Après cela, le Général ſe retira dans ſon appartement, où d'abord, pour ainſi dire,

il laissa rouler sa pensée sur tous les inconvénients qu'un pareil accident pouvoit produire. Il embrassoit & rejettoit avec la même incertitude, toutes les voies qui se présentoient à son imagination sur ce sujet, toujours embarassé sur le choix du parti qu'il devoit prendre, & fatigué même par la vivacité de son esprit, qui lui faisoit découvrir le remede, & en même-temps la difficulté qu'il y avoit à le mettre en usage. Les Auteurs rapportent que Cortez passa ainsi une grande partie de la nuit à se promener; & qu'il découvrit alors, par hasard, un endroit maçonné depuis peu de temps, où Motezuma avoit caché tous les trésors de son pere, dont ils font un long détail : & qu'après les avoir vus, il fit refermer cette cache, sans permettre qu'on enlevât aucune chose. On ne s'arrête point sur la diversion que ce soin put donner à ses inquiétudes : ce qui apparemment ne dura pas long-temps, puisqu'elle céda bientôt aux diligences qu'il fit afin de se fixer dans sa résolution qui l'obligea de prendre les mesures que l'on va voir.

Il envoya querir les Indiens les plus habiles & les plus affectionnés qui fussent en son armée, & il leur demanda s'ils n'avoient point reconnu quelque chose d'extraordinaire en l'esprit des Mexicains, & comment l'estime des Espagnols se maintenoit auprès de ces Peuples. Les Indiens répondirent, que le menu peuple ne son-

geoit qu'à ſe divertir dans les fêtes qu'on faiſoit en faveur des Eſpagnols, & qu'il les révéroit, parcequ'il les voyoit honorés par l'Empereur : mais que les Nobles commençoient à devenir rêveurs & myſtérieux ; qu'ils tenoient des conférences dont on voyoit bien qu'ils ne diſoient pas tout le ſecret. Celà étoit fondé ſur quelques diſcours interrompus, qui pouvoient ſouffrir une ſiniſtre interprétation ; comme celui-ci, *Qu'il ſeroit aiſé de rompre les ponts des chauſſées*, & quelques autres de pareille nature, qui étant joints enſemble, ſuffiſcient à donner du ſoupçon. Deux ou trois Indiens avoient entendu dire, que peu de jours auparavant, on avoit apporté à Motezuma la tête d'un Eſpagnol : qu'il avoit commandé qu'on la cachât ſoigneuſement après l'avoir conſidérée avec beaucoup d'étonnement, à cauſe de la fierté & de la groſſeur de cette tête ; ce qui convenoit fort à celle d'Arguello. Cela redoubla les inquiétudes de Cortez, parceque c'étoit une marque que Motezuma avoit eu part à l'entrepriſe de ſon Général.

Après avoir fait de grandes réflexions ſur ces avertiſſements, Cortez aſſembla tous ſes Capitaines à la pointe du jour ; & il s'enferma avec eux, & quelques ſoldats à qui leur qualité ou leur expérience donnoit entrée au Conſeil. Il leur propoſa le fait, ſans en oublier aucune circonſtance : il rapporta les avis qu'il avoit reçus des Indiens,

pesant sans émotion les accidents dont ils étoient menacés, & touchant avec adresse les difficultés qui pouvoient se présenter : après quoi, sans leur expliquer ses sentiments, il laissa à chacun la liberté de discourir. On proposa divers partis : les uns vouloient qu'on demandât un passe port à Motezuma, afin de courir promptement au secours de la nouvelle Colonie de Vera-Cruz; les autres trouvoient la retraite difficile de cette maniere, & témoignoient plus d'inclination à sortir secretement de la ville, où ils ne prétendoient point oublier les richesses qu'ils avoient acquises : la plus grande partie conclut qu'il falloit demeurer, sans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz, jusqu'à ce qu'on eût trouvé quelque occasion de faire une retraite avec honneur. Cortez, après avoir recueilli en peu de paroles tous leurs raisonnements, loua le zele qu'ils témoignoient à l'avancement de l'entreprise, & dit : » Que la proposition de demander un » passe-port à Motezuma, ne lui plaisoit » pas; parcequ'après s'être ouvert par la » voie des armes, le chemin pour arriver à » la Cour de ce Prince, malgré sa résistance, » il rabattroit beaucoup de son estime, s'il » venoit à connoître qu'ils eussent besoin » de sa faveur pour en sortir. Que s'il étoit » mal intentionné, il pourroit ne leur accorder un passe-port, qu'à dessein de les » défaire en leur retraite; & que s'il le re-

» fuſoit, ils ſeroient obligés de ſortir de
» la ville contre ſa volonté, & de ſe jetter
» dans le péril, après avoir déclaré leur
» foibleſſe. Qu'il approuvoit encore moins
» le parti de ſe retirer ſecretement, parce-
» que ce ſeroit s'expoſer à la honte de paſſer
» pour des fugitifs, & que Motezuma pour-
» roit leur couper le chemin aiſément, étant
» averti de leur marche par le moyen de ſes
» Couriers. Qu'ainſi, ſuivant ſon ſenti-
» ment, la retraite n'étoit alors ni utile, ni
» honorable, parceque de quelque maniere
» qu'on la fit, ce ſeroit toujours aux dépens
» de leur réputation; & qu'en perdant leurs
» amis & leurs alliés, qui ne ſubſiſtoient
» que par elle, ils demeureroient ſans trou-
» ver un pouce de terre en tout cet Em-
» pire, où ils puſſent mettre le pied en aſ-
» ſurance. Ces conſidérations, *ajouta-t-il*,
» me perſuadent que ceux qui ont du pen-
» chant à demeurer ici, ſans faire aucun
» mouvement nouveau, juſqu'à ce qu'on
» ait trouvé les moyens d'en ſortir avec
» honneur, & qu'on ait vu tout ce qu'on
» peut tirer d'une eſpérance ſi flateuſe;
» ceux-là, dis-je, ont pris le parti le plus
» conforme à la raiſon. Véritablement le
» riſque eſt égal, quelque réſolution qu'on
» puiſſe prendre, mais la gloire eſt fort
» différente; & ce ſeroit un malheur que
» des Eſpagnols n'ont pas encore mérité,
» que celui de mourir par choix dans l'oc-
» caſion la plus diſgraciée. Je ne doute pas

» que nous ne puissions nous maintenir ici; » la maniere d'y parvenir est ce qui m'em- » barrasse. Je fais quelque attention sur » ces bruits qui commencent à courir entre » les Mexicains. Le malheur arrivé à Vera- » Cruz demande bien des réflexions : la » tête d'Arguello, dont on a régalé Mote- » zuma, témoigne qu'il a eu connoissance » de l'action de son Général; & son silence » sur cette affaire nous avertit de ce que nous » devons croire de ses intentions. Mais » quand tout cela se présente sous une » même vue, il me paroît que pour nous » soutenir dans cette ville, en un état » moins chancelant, il faut tenter quelque » chose de grand, qui étourdisse ses ha- » bitants, & qui rétablisse l'estime que ces » accidents ont pu ébranler dans leurs es- » prits. Pour ce sujet, après avoir rejetté » d'autres desseins, qui feroient plus de » bruit, & moins d'effet, j'ai jugé qu'il » étoit plus à propos de nous rendre maître » de la personne de Motezuma, en l'em- » menant prisonnier à notre quartier. Je » crois que cette résolution leur donnera » de la crainte & de la retenue ; & à nous » quelques conjonctures favorables à tirer » du Prince & de ses sujets une composi- » tion qui convienne à la dignité de l'Em- » pereur notre maître, & qui nous mette » en sureté. Le prétexte de la prison, si » mon raisonnement est juste, doit être la » mort d'Arguello, dont il a eu connois-

» ſance, & la perfidie dont ſon Général a
» uſé, en violant la paix. Nous devons dé-
» clarer que nous ſommes inſtruits de ces
» actions qui nous offenſent, puiſqu'il ne
» faut point paroître ignorer ce qu'ils ſa-
» vent parfaitement : d'autant plus, qu'ils
» ſont perſuadés que rien ne nous eſt caché,
» & que cette erreur de leur imagination,
» avec les autres de même nature, ſe doi-
» vent au moins tolérer, en conſidération
» du ſecours que nous en tirons. J'apper-
» çois comme un autre, les difficultés &
» les accidents qu'une entrepriſe ſi hardie
» traîne néceſſairement avec ſoi : mais les
» exploits les plus glorieux naiſſent des
» plus grands périls, & Dieu nous favori-
» ſera. Les merveilles, que je pourrois
» appeller des miracles évidents, par leſ-
» quelles il s'eſt déclaré pour nous en cette
» expédition, nous obligent à croire que
» c'eſt lui qui nous a inſpiré cette longue
» perſévérance. Sa cauſe eſt le premier
» motif de notre entrepriſe ; & je ne ſau-
» rois me perſuader qu'il nous ait conduits
» juſqu'ici par une grace extraordinaire de
» ſa Providence, à deſſein de nous jetter
» dans un embarras inſurmontable, & de
» nous abandonner à notre foibleſſe dans
» nos plus grands beſoins «. Cortez s'éten-
dit avec tant de force ſur cette conſidéra-
tion, que la vigueur de ſon courage paſſa
dans le cœur de tous ceux qui l'écoutoient.
D'abord les Capitaines Jean Velaſquez de

Leon, Diego d'Ordaz, & Gonzale de Sandoval, revinrent à son avis, après quoi tous les autres donnerent de grands éloges au bon sens de leur Général. Ils jugeoient de la bonté du remede, par la hardiesse héroïque de la résolution. Ils se séparerent ainsi, après avoir conclu d'arrêter Motezuma, & remis la disposition de cet exploit à la prudence de Cortez.

Bernard Diaz, qui ne perd aucune occasion de s'attribuer la gloire d'être l'auteur des plus grands desseins, écrit que lui & d'autres soldats, avoient donné ce conseil au Général, quelques jours avant qu'il eût reçu la nouvelle de ce qui étoit arrivé à Vera-Cruz. Les autres relations ne s'accordent point avec la sienne; & au temps qu'il a marqué, il n'y avoit aucun sujet de former un projet si délicat. Il pouvoit bien remettre son avis à quelques jours de là, & il en auroit paru plus vraisemblable & moins hors de saison.

CHAPITRE XIX.

On se saisit de la personne de Motezuma. La maniere dont cette action fut conduite, & comment elle fut reçue par ses Sujets.

Il faut convenir que l'on n'avoit point d'exemple d'une audace pareille à la résolution que les Espagnols formerent d'arrêter


Danses appellées Minles

rêter prisonnier un si grand Monarque au milieu de sa Cour, & de sa ville capitale. Le récit de cette action, toute véritable qu'elle est, semble blesser la sincérité de l'Histoire; & même il paroîtroit outré, entre les exagérations, & les licences de la fable. On la nommeroit témérité, si elle avoit été entreprise volontairement, & avec plus de liberté sur le choix; mais un homme n'est point appellé téméraire, lorsqu'il ferme les yeux au péril, quand il n'a point d'autre ressource. Cortez se voyoit également perdu, soit qu'il fît une retraite qui lui ôtoit sa réputation, soit qu'il se maintînt dans son poste, sans la rétablir par quelque action extraordinaire; & lorsque l'esprit, soutenu d'un grand courage, se voit enveloppé de tous côtés par des dangers, il se pousse avec violence sur celui qui le presse le moins. Le parti que Cortez prit, étoit véritablement le plus difficile: peut-être voulut-il voir tout d'un coup la décision de sa fortune, ou il ne s'accommodoit pas de ce qu'on appelle ménagements. On pourroit dire que le caractere de la haute générosité est d'avoir des vues élevées au-dessus du commun; ou que la prudence militaire ne s'éloigne pas tant des extrêmités, que la prudence politique. Néanmoins, le mieux qu'on puisse faire est de ne donner point de nom à sa résolution, &, s'il est permis d'en juger par le succès, de lui don-

ner lieu entre ces moyens imperceptibles dont il a plû à Dieu de procurer le progrès de cette entreprise, & d'où il sembloit vouloir exclure le concours des moyens naturels.

L'heure à laquelle les Espagnols alloient rendre visite à l'Empereur, fut choisie pour l'exécution de cette grande entreprise, afin de ne donner point d'alarme mal à propos. Le Général commanda que tout le monde prît les armes dans le quartier; qu'on sellât les chevaux, & qu'on se tînt alerte sans faire de bruit, ni aucun mouvement, jusqu'à nouvel ordre. Il fit occuper toutes les avenues des rues jusqu'au palais de Motezuma, par des brigades de soldats qui s'y rendoient, & il alla au palais, accompagné des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, François de Lugo, & Alonse d'Avila, suivis par trente soldats qu'il avoit choisis.

On ne fut point surpris de les voir entrer avec leurs armes, qu'ils portoient ordinairement comme un ornement militaire. Motezuma sortit au devant d'eux, suivant sa maniere : chacun prit sa place ; & les Officiers du Prince se retirerent aussi-tôt dans un autre appartement, ainsi qu'ils le pratiquoient toujours par son ordre. Lorsque Marina & Aguilara se furent approchés, Cortez commença à se plaindre, en laissant paroître sur son visage tout le chagrin dont

il étoit rempli. Il représenta d'abord l'action de Qualpopoca, appuyant sur l'*insolence d'avoir assemblé une armée, & attaqué ses compagnons, en violant la paix, & la sauve garde Royale sur laquelle ils se reposoient. Il traita comme un crime, dont Dieu & les hommes demandoient satisfaction, la perfidie dont les Mexicains avoient usé en massacrant un Espagnol qu'ils avoint fait prisonnier, pour venger sur lui, de sang froid, la honte de leur défaite. Il s'étendit enfin sur l'article le plus touchant, qui étoit l'infâme maniere dont Qualpopoca & ses Capitaines prétendoient se décharger, en publiant qu'une insulte si déraisonnable s'étoit faite par l'ordre de l'Empereur.* Cortez ajouta : » Que sa » Majesté devoit lui savoir bon gré, de ce » qu'il n'en avoit rien cru ; parceque c'é- » toit une action indigne de sa grandeur, » de les favoriser en un endroit, & de les » détruire d'un autre côté «.

Motezuma parut interdit sur cette accusation : il changea de couleur, comme un homme convaincu, & interrompit Cortez, pour protester que ces ordres ne venoient point de lui. Le Général le voyant embarrassé, accourut au secours, en disant : » Qu'il étoit convaincu que Motezuma » n'avoit aucune part à une si vilaine ac- » tion : mais que les Soldats Espagnols ne » seroient jamais satisfaits, & ses Sujets » ne cesseroient point de croire ce que son

» Général assuroit, jusqu'à ce qu'ils lui eussent vû donner quelque témoignage éclatant & extraordinaire, qui effaçât entiérement l'impression que cette calomnie avoit fait dans les esprits. Qu'il venoit donc lui demander, que sans faire de bruit, & comme de son propre mouvement, il vînt au logement des Espagnols, & qu'il se déterminât à n'en point sortir jusqu'à ce que tout le monde fût éclairci qu'il n'avoit point trempé dans une semblable perfidie ». *Sur quoi Cortez lui fit beaucoup valoir cette considération :* » Qu'une si généreuse confiance, digne d'une ame Royale, n'appaiseroit pas seulement le chagrin du Prince qui les avoit envoyés à sa Cour, & le soupçon des soldats; mais qu'elle tourneroit à son honneur & à sa gloire, offensés par une tache qui leur ôtoit bien plus de lustre que ce qu'on lui demandoit maintenant. Qu'il lui donnoit sa parole, comme Cavalier & comme Ministre du plus grand Prince de la Terre, qu'il seroit traité entre les Espagnols, avec tout le respect dû à sa personne, puisqu'ils n'avoient point d'autre dessein, que celui de s'assurer de sa volonté, afin de pouvoir lui rendre leurs services & leur obéissance avec plus de vénération ». Cortez se tût: & Motezuma frappé de l'insolence de cette proposition, ne répondoit rien, lorsque le

Général, qui prétendoit le réduire par la douceur avant que de tenter une autre voie, ajouta : » Que le logement qu'il leur » avoit donné étoit un de ses Palais, où il » alloit souvent passer quelques jours. Que » ses Sujets ne s'étonneroient point de le » voir changer de logis, afin de se justifier » d'un crime, qui en tombant sur son » compte, seroit une querelle d'Empereur » à Empereur ; au lieu que s'il demeuroit » sur celui de son Général, il pourroit » être réparé par le châtiment qu'il en fe- » roit, sans qu'on poussât la chose jusques » aux malheurs & aux violences qui en- » trent en la décision d'un droit entre deux » Souverains «.

Motezuma ne put souffrir qu'on multipliât les raisons dont on prétendoit lui persuader une chose impraticable à son avis ; & en faisant connoître qu'il pénétroit les motifs de cette demande, il répondit assez brusquement : » Que les Princes de son rang » n'étoient point faits pour la prison ; & » que quand il s'oublieroit de sa dignité, » jusqu'au point de se laisser réduire à une » si grande bassesse, ses Sujets ne le permet- » troient pas «. *Cortez repliqua* : » Que si » Motezuma prenoit le parti de venir au » quartier de bonne grace, sans obliger » les Espagnols à perdre le respect qu'ils » avoient pour lui, il se soucioit fort peu » de la résistance de ses Sujets, contre les-

» quels il pourroit employer toute la va-
» leur de ses Soldats, sans que l'amitié
» qu'ils avoient ensemble en fût blessée «.
La dispute dura long-temps : Motezuma se défendoit toujours de quitter son Palais; & Cortez vouloit le réduire & l'assurer, sans en venir à l'extrêmité. Sur quoi ce Prince commençant à découvrir le péril où il se trouvoit, se jetta sur diverses propositions. Il offroit d'envoyer à l'heure même, prendre Qualpopoca & tous les Officiers, & de les remettre entre les mains de Cortez, afin qu'il les punît comme il le jugeroit à propos. Il vouloit donner ses deux fils en ôtage, pour demeurer prisonniers dans le quartier des Espagnols, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa parole; & il répétoit avec quelques marques de foiblesse : » Qu'il n'étoit pas un homme à se
» cacher, ni à s'enfuir dans les monta-
» gnes «. Cortez n'approuvoit aucun de ces partis, & l'Empereur ne se rendoit point. Cependant les Capitaines, présents à cette contestation, voyant le péril où le retardement pouvoit les jetter, commencerent à se mutiner. Ils vouloient terminer la question par les voies de fait; & Jean Velasquez de Leon dit hautement : » Laissons-
» là les discours; il faut s'en saisir, ou le
» poignarder «. Motezuma le regarda, & demanda à Marina ce que cet Espagnol disoit avec tant d'emportement. Cette

femme, trouvant alors une ouverture favorable à lui insinuer adroitement les raisons qui pouvoient le déterminer à ce qu'on souhaitoit, lui dit d'une maniere qui témoignoit qu'elle avoit peur qu'on entendît son discours : » Seigneur, vous courez un grand » risque, si vous ne cédez aux instances que » ces gens vous ont faites, puisque vous » connoissez leur résolution, & le secours » surnaturel dont ils sont assistés dans leurs » entreprises. Je suis née sujette de votre » Majesté, je n'ai point de pensées qui » n'aillent à procurer son avantage ; & je » suis assez avant dans leur confidence, » pour être instruite de tous leurs desseins. » Si vous allez avec eux, vous y serez traité » avec tout le respect qui est dû à votre » personne ; mais si vous leur résistez da» vantage, je ne réponds pas de votre vie «.

Ce petit discours fait avec adresse & à propos, acheva de persuader Motezuma, ensorte que sans entrer en de nouvelles contestations, il se leva de dessus son siége, & dit aux Espagnols : » Je me confie à » vous ; allons à votre logement : les Dieux » le veulent ainsi, puisque vous l'empor» tez, & que j'y suis résolu «. Il appella aussi-tôt ses Domestiques, & leur commanda de faire préparer sa litiere, & les Officiers qui devoient l'accompagner; après quoi il dit à ses Ministres : » Que par de » certaines raisons d'Etat qu'il avoit con-

» certées avec ses Dieux, il avoit arrêté
» d'aller passer quelques jours au quartier
» des Espagnols. Qu'il vouloit bien leur
» apprendre sa résolution sur ce sujet, afin
» qu'ils en fissent part à son Peuple « : *A quoi il ajouta*, » Qu'il y alloit de son pro-
» pre mouvement, & pour son avantage «.
Il ordonna encore à un Capitaine de ses Gardes, d'aller prendre Qualpopoca, & tous les Chefs de son Armée qui l'avoient assisté à l'irruption qu'on avoit faite sur les Terres des Zempoales. Pour cet effet, il lui donna le Sceau de l'Empire, qu'il portoit toujours attaché à son bras droit; & ce Prince avertit le Capitaine, qu'il prît des Soldats, afin de ne point manquer les coupables. Tous ces ordres furent donnés publiquement, & Marina les expliquoit à Cortez & aux Capitaines Espagnols, de crainte que les conférences de l'Empereur avec ses Officiers, ne leur donnassent de l'ombrage, & qu'ils n'entreprissent mal à-propos de lui faire quelque violence.

Motezuma sortit ainsi de son Palais, sans attendre davantage, avec toute la suite qui l'accompagnoit ordinairement. Les Espagnols alloient à pied autour de sa litiere; & ils le gardoient, sous prétexte de l'escorter. D'abord le bruit courut par toute la Ville, que les Etrangers enlevoient l'Empereur : les rues furent remplies de Peuple en un instant avec l'apparence d'un soule-

vément général; parceque les Mexicains pouſſoient de grands cris, en ſe jettant à terre comme des gens déſeſpérés. Quelques-uns témoignoient auſſi leur tendreſſe par leurs larmes; mais l'Empereur, avec un air gai & tranquille, appaiſa ce tumulte, & les ſatisfit en quelque maniere. Il leur commanda de ſe taire; & au premier ſigne qu'il fit de la main, un profond ſilence ſuccéda à la confuſion de leurs cris. Il dit, *Que bien loin d'être priſonnier, il alloit librement paſſer quelques jours avec les Etrangeres ſes amis pour ſe divertir avec eux*: & cet éclairciſſement, qu'on ne lui demandoit pas, & dont il prévenoit leurs queſtions, confirmoit ce qu'il prétendoit déſavouer. En arrivant au quartier des Eſpagnols, qui étoit, comme on l'a dit, un Palais que ſon Pere avoit fait bâtir, il commanda à ſes Gardes de renvoyer la foule du Peuple qui le ſuivoit; & à ſes Miniſtres de publier, ſous peine de la vie, que perſonne n'excitât le moindre tumulte. Il fit beaucoup de careſſes aux Soldats Eſpagnols, qui vinrent le recevoir avec reſpect; & choiſit l'appartement où il vouloit demeurer. Le logis étoit aſſez grand pour y faire toutes les ſéparations néceſſaires, enſorte que les chambres furent parées en un moment, par les Officiers de l'Empereur, des plus beaux meubles de ſa garde-robe, & les Eſpagnols mirent de bons corps de-

gardes à toutes les avenues. On doubla celle du quartier : on avança des sentinelles dans les rues ; & on n'oublia aucune des précautions qu'une action de cette conséquence sembloit exiger. Tous les Soldats avoient ordre de laisser entrer les Officiers de l'Empereur, que l'on connoissoit tous, ainsi que les Nobles & les Ministres qui venoient faire leur cour, avec cette réserve, qu'on n'en recevoit qu'un certain nombre, à mesure que les autres sortoient, sous prétexte d'éviter la confusion. Cortez alla visiter Motezuma dès le soir même après avoir demandé audience, & observé les mêmes cérémonies dont il usoit lorsqu'il alloit lui rendre visite en son Palais. Les Capitaines & les Soldats les plus qualifiés s'acquitterent aussi de ce devoir, & le remercierent de ce qu'il honoroit cette maison de sa présence, comme s'il y étoit venu de son propre mouvement ; & ce Prince se montra aussi gai & aussi content avec eux, que s'ils n'avoient pas été témoins de sa résistance à ce changement. Il leur distribua de sa main, des joyaux qu'il avoit apportés exprès, afin de leur ôter la pensée qu'il lui restât encore le moindre chagrin ; & quoiqu'on observât de près ses actions & ses discours, on ne vit paroître aucune foiblesse en la confiance qu'il témoignoit aux Espagnols ; & il retint toujours la Majesté d'un Empereur, en la

constance avec laquelle il tâchoit d'allier ces deux extrêmités, de la dépendance & de la Souveraineté. Il ne découvrit le secret de la prison à aucun de ses Domestiques, ni de ses Ministres, qu'on n'empêchoit point de communiquer avec lui à telle heure qu'il lui plaisoit; soit qu'il eût honte de leur avouer sa misere; soit qu'il craignît pour sa personne, s'ils faisoient le moindre mouvement. Ils regarderent tous cette retraite comme un effet de sa volonté : ce qui ôta lieu aux réflexions qu'ils pouvoient faire sur la hardiesse des Espagnols, dont il se peut faire que l'excès les éblouit, & la leur fit mettre entre les choses impossibles qui sont hors de la portée de l'imagination.

C'est ainsi que Cortez entreprit & exécuta la résolution d'arrêter Motezuma, qui au bout de quelques jours se trouva si bien dans sa prison, qu'à peine lui resta-t-il assez de courage pour souhaiter une autre fortune. Néanmoins, ses sujets reconnurent enfin, que les Espagnols le tenoient prisonnier, quoiqu'ils adoucissent la violence de cette action, par un respect très soumis. Les gardes qui étoient aux avenues de l'appartement de l'Empereur, & les armes que l'on ne quittoit point dans le quartier, ne laisserent aucun lieu aux Mexicains de douter de cette vérité; cependant aucun d'eux ne songea à lui procurer

la liberté; & il est difficile de s'imaginer quelle raison ils eurent, lui, pour demeurer sans répugnance en cette oppression; & eux, pour vivre dans la même insensibilité, sans s'offenser de l'injure qu'on faisoit à leur Empereur. L'audace des Espagnols doit causer une extrême surprise; mais on n'en aura pas moins de voir cet abbatement dans l'esprit d'un Monarque si puissant & si fier, & ce défaut de résolution entre les Mexicains, nation belliqueuse, & si attachée à soutenir la Majesté de leurs Princes. On peut dire que la main de Dieu faisoit cette impression sur leur cœur; & cela ne doit paroître ni incroyable, ni nouveau dans la disposition de la Providence, * puisque le monde l'a déja vu faciliter les entreprises de son peuple, en ôtant l'esprit à ses ennemis.

* *Josué, chap. 5. v. 1.*



CHAPIRE XX.

La conduite de Motezuma dans sa prison envers ses Sujets & les Espagnols. On amene prisonnier Qualpopoca, & Cortez le fait punir du dernier supplice, faisant mettre des fers aux mains à Motezuma durant l'exécution de cette Sentence.

LES Espagnols virent en peu de temps leur logemnt changé en un Palais, sans cesser de le garder comme une prison. Leur hardiesse perdit insensiblement avec la nouveauté, ce qu'elle avoit de surprenant; & quelques Mexicains irrités de la guerre que Qualpopoca avoit excitée mal-à-propos, louoient l'action de Motezuma, & attribuoient à grandeur d'ame, l'effort d'avoir donné sa liberté pour gage de son innocence : d'autres étoient persuadés que les Dieux, qui communiquoient familierement avec l'Empereur, lui avoient inspiré le conseil le plus convenable à sa dignité. Les plus sages respectoient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner; sachant que la raison des Rois ne s'explique pas à l'intelligence, mais au devoir de leurs sujets. Cependant Motezuma faisoit les fonctions de Souverain, avec le même ordre qu'il observoit lorsqu'il étoit

en liberté. Il donnoit ses audiences, & tenoit son Conseil aux heures ordinaires; il conféroit avec ses Ministres, & il s'appliquoit au Gouvernement de ses Etats; s'attachant sur tout à empêcher qu'on connût qu'il n'étoit pas en liberté.

On apportoit sa viande du Palais Impérial; & les Officiers qui servoient étoient accompagnés d'un grand nombre de Domestiques. La quantité des plats surpassoit l'ordinaire réglé de tout temps; & ce qu'on desservoit étoit aussi-tôt distribué aux soldats Espagnols. Motezuma envoyoit souvent les mets les plus délicats à Cortez, & à ses Capitaines, qu'il connoissoit tous par leurs noms; il avoit même étudié la différence de leur genie & de leurs inclinations; & il savoit fort bien mettre en œuvre cette connoissance dans la conversation, en donnant au bon gout & à la belle raillerie quelques traits délicats, sans blesser sa Majesté, ni offenser la bienséance. Il passoit avec les Espagnols tout le temps que les affaires lui laissoient; & il disoit agréablement : *Qu'il ne se trouvoit plus sans eux*. Tous cherchoient à lui plaire; & rien ne le charmoit davantage, que le respect qu'ils lui rendoient. Les grossieretés l'offensoient, & si quelqu'un en usoit avec lui, il savoit bien faire connoître qu'il en étoit choqué, & qu'il y étoit sensible; étant jaloux de sa dignité jusqu'à ce point,

qu'il se mit fort en colere d'une indécence qu'il crut qu'un certain soldat Espagnol avoit commise exprès en sa présence. Il pria le Capitaine de la garde, d'employer une autre fois ce soldat loin de sa personne ; autrement qu'il le feroit châtier, s'il se présentoit devant lui.

Motezuma passoit quelquefois les soirs à jouer avec Cortez, au *Totoloque ;* c'est un jeu où avec de petites boules d'or, ils visoient à toucher ou à abattre d'une distance proportionnée, de petites quilles de même métail. Ils jouoient en cinq points ou marques, des bijoux, ou d'autres curiosités. Motezuma distribuoit son gain aux soldats Espagnols, & Cortez donnoit le sien aux petits Officiers de l'Empereur. Alvarado marquoit ordinairement ; & comme il mécomptoit quelquefois en faveur de son Général, l'Empereur le railloit galamment sur ce qu'il comptoit mal ; néanmoins il ne laissoit pas de le prier de prendre cette peine une autre fois, & de rendre justice à la vérité. Il conservoit dans le jeu même, les sentiments d'un Prince, regardant la perte comme un effet du hasard, & le gain comme le prix de la victoire.

On n'oublioit pas de toucher le point de la Religion dans les conversations familieres. Cortez lui en parla plusieurs fois, en tâchant de le ramener par la douceur,

à reconnoître les abus de l'Idolatrie. Le Pere Olmedo appuyoit les raisons du Général; avec le même zele, & plus de solidité; & Marina expliquoit à Motezuma les raisonnements de ce Religieux; à quoi elle ajoutoit, avec beaucoup d'affection, des raisons familieres d'une personne revenue depuis peu de son erreur, & qui étoit encore pénétrée des motifs qui l'avoient désabusée. Mais le démon s'étoit si fortement emparé de l'esprit de ce misérable Prince, qu'il ne lui laissoit pas l'entendement libre; & son cœur demeura dans un endurcissement déplorable. On ne sait pas si le diable lui parloit, ni s'il lui apparoissoit comme auparavant, depuis que les Espagnols furent entrés dans la ville de Mexique: au contraire, on tient que du moment que la Croix de Jesus-Christ parut en cette ville, les conjurations des sorciers de Motezuma perdirent toute leur force, & que les oracles du démon devinrent muets. Néanmoins l'Empereur étoit si aveuglé & si abandonné à ses erreurs, qu'il n'eut point assez de vigueur pour les rejetter, ni pour recevoir ces vives lumieres qui brilloient à ses yeux. Cette dureté d'esprit fut peut-être le misérable fruit de ses vices & de ses cruautés, dont il avoit offensé la Divine Majesté, ou le châtiment de cette criminelle négligence, qui lui faisoit prêter l'oreille, & en même temps

refuser son consentement à la vérité.

Au bout de vingt jours, le Capitaine des Gardes que l'Empereur avoit envoyé vers la frontiere de Vera-Cruz, amena prisonnier Qualpopoca & ses principaux Officiers, qui s'étoient rendus sans résistance, à la vue du Sceau Impérial. Le Capitaine les conduisit droit à Motezuma ; ce que Cortez permit, parcequ'il souhaitoit que ce Prince les obligeât à cacher l'ordre qu'ils avoient reçu de sa part, & qu'il vouloit l'éblouir par ces démonstrations de confiance. Après cela cet Officier passa avec ses prisonniers, à l'appartement de Cortez, à qui il les remit, en lui disant de la part de son maître : » Que l'Empereur lui envoyoit ces coupables, afin qu'il tirât » d'eux la vérité & qu'il les punît avec » toute la rigueur qu'ils avoient méritée «. Le Général s'enferma avec eux, & ils confesserent d'abord les crimes dont on les chargeoit : » D'avoir rompu la paix de leur » autorité privée, & provoqué, par une » injuste guerre, les Espagnols de Vera- » Cruz : Enfin d'avoir causé le meurtre » d'Arguello, exécuté de sang froid par » leur ordre, sur un prisonnier de guerre «. Ils ne dirent pas un mot de l'ordre qu'ils avoient de l'Empereur, jusqu'à ce qu'ayant reconnu qu'on alloit les punir rigoureusement, ils tâcherent à sauver au moins leur vie, en le rendant complice de leur crime,

Mais le Général ne voulut point écouter cette décharge, qu'il traita comme une imposture ordinaire aux coupables convaincus. La cause fut jugée militairement, & on les condamna à mort, avec cette circonstance, que leurs corps seroient brulés publiquement devant le Palais Impérial, comme criminels de leze-Majesté. Aussitôt on délibéra sur la maniere de l'exécution; & il fut conclu de ne la pas différer. Cependant, Cortez qui craignoit que Motezuma ne s'aigrît, & qu'il ne voulût soutenir des gens qu'on ne faisoit mourir que pour avoir obéi à ses ordres, ce Général résolut de le tenir en crainte, par quelque brusquerie qui eût l'apparence d'une menace, & qui le fît ressouvenir de la dépendance en laquelle il se trouvoit: sur quoi il prit un parti un peu violent, qui sans doute lui fut inspiré par la facilité que ce Prince avoit eue, de se laisser conduire en prison, & par sa patience à toute épreuve. Cortez fit donc apporter des fers qui servoient entre eux aux criminels; & il alla trouver l'Empereur, suivi d'un soldat qui portoit ces fers à découvert, de Marina & de trois ou quatre Capitaines. Il n'oublia aucune des révérences dont il témoignoit ordinairement son respect à ce Prince; après quoi, élevant sa voix, il lui dit fierement: » Que Qualpopoca & les autres » coupables étoient condamnés à mourir,

» après avoir confeſſé leur crime, qui les » rendoit dignes de cette punition ; » mais qu'il l'en avoit chargé lui-même, » en ſoutenant affirmativement, qu'ils ne » l'avoient commis que par les ordres de » l'Empereur. Qu'ainſi il étoit néceſſaire » qu'il ſe purgeât par quelque mortification » perſonnelle, de ces indices ſi violents ; » parcequ'encore que les Souverains ne » fuſſent point ſoumis aux peines de la » Juſtice ordinaire, ils étoient néanmoins » ſujets à une loi ſupérieure, qui avoit » droit ſur leurs Couronnes ; & qu'ils de» voient imiter en quelque façon les coupa» bles, quand ils ſe trouvoient eux-mêmes » convaincus, & qu'ils vouloient donner » quelque ſatisfaction à la Juſtice du Ciel «. Il commanda alors d'un ton ferme & abſolu, qu'on mît les fers à Motezuma, & ſans lui donner le temps de répondre, il tourna bruſquement le dos, le laiſſant en cet état. Le Général ſe retira ainſi en ſon appartement, où il donna ordre de doubler toutes les gardes, & de ne permettre point que l'Empereur eût aucune communication avec ſes Miniſtres. Motezuma fut tellement étourdi de ſe voir traiter d'une maniere ſi honteuſe & ſi outrageante, qu'il n'eut ni la force d'y réſiſter ni le cœur de s'en plaindre ; il fut long-temps en cet état, comme un homme hors de ſoi. Ceux de ſes domeſtiques qui étoient préſents, accom-

pagnoient sa douleur de leurs larmes, sans oser lui parler ; ils se jettoient à ses pieds, afin de les soulager du poids des fers : lorsque ce Prince revenant de son étourdissement, donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience ; mais il revint bien-tôt de ces mouvements, & comme son malheur lui parut être un effet de la volonté de ses Dieux, il en attendit le succès avec quelque inquiétude de voir sa vie en danger ; mais aussi avec assez de retour sur ce qu'il étoit, pour témoigner que sa crainte n'étoit point manque de courage.

Cortez ne perdit point de temps à presser l'exécution de ce qu'il avoit résolu ; il fit conduire les criminels au supplice, après avoir pris toutes les précautions nécessaires à ne rien risquer en cette action. Elle se passa en présence d'une multitude presque innombrable de peuple, sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il sembloit qu'il fût tombé sur ces Indiens un esprit de frayeur, qui tenoit en partie de l'admiration, & en partie du respect. Véritablement ils furent surpris, de voir exercer pareils actes de jurisdiction par des étrangers, qui tout au plus n'avoient d'autre caractere que celui d'Ambassadeurs d'un autre Prince ; mais ils n'eurent pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voyoient établi par

la tolérance de l'Empereur. C'eſt ce qui les fit accourir tous à ce ſpectacle, avec une eſpece de tranquillité mortifiée, qui tenoit quelque choſe de l'effroi, ſans néanmoins qu'on en pût faire la différence. Ce qui contribua beaucoup à maintenir cette tranquillité, fut que l'action de Qualpopoca, bien loin d'être approuvée par les Mexicains, leur parut encore plus odieuſe par cette circonſtance, qu'il en avoit chargé ſon Souverain. Cette juſtification ne trouvoit point de croyance dans l'eſprit de ces Peuples, qui l'auroient toujours regardée comme inſolente & ſéditieuſe, quand ils l'auroient crue véritable. Enfin cette exécution fut le troiſieme acte de la vivacité du Général : elle réuſſit comme il l'avoit réſolue, quoique ſur des principes aſſez irréguliers : cependant elle lui parut néceſſaire & poſſible. Il connoiſſoit les gens à qui il avoit affaire, & ce que lui pouvoit valoir, à tout évenement, le gage important qu'il tenoit en ſon pouvoir. Laiſſons-nous éblouir aux raiſons de ce Général, ſans l'attirer devant le Tribunal de l'Hiſtoire ; contentons-nous de rapporter comment s'eſt paſſé un fait qui fut enſuite d'une extrême conſéquence pour établir la ſureté des Eſpagnols de Vera-Cruz, & qui étouffa ces rumeurs qui commençoient à ſoulever l'inquiétude des Nobles Mexicains.

Cortez revint alors en diligence à l'appartement de Motezuma, qu'il salua d'un air fort gai, & dit : » Qu'on venoit de pu-
» nir ces traîtres qui avoient eu l'insolence
» de noircir la réputation de leur Prince ;
» & que pour lui, il avoit rempli avanta-
» geusement son devoir, en se soumettant
» à la Justice de Dieu, par ce petit sacri-
» fice qu'il lui avoit fait de sa liberté ».
Alors, sans attendre davantage, Cortez commanda qu'on ôtat les fers à l'Empereur, ou, comme certains Auteurs le rapportent, il se mit à genoux, afin de les lui ôter lui même. La présence d'esprit qui brilloit en toutes les actions du Général, donne lieu de croire en effet, qu'il voulut par cette galanterie, réparer avec plus de grace, la honte que Motezuma avoit reçue ; & ce Prince applaudit à ce faux retour de sa liberté, par des transports de joie difficiles à exprimer. Il embrassa le Général ; & il ne pouvoit finir les compliments qu'il lui fit sur ce sujet. Ils s'assirent ; & Cortez, par un autre trait de générosité, qu'il savoit placer si à propos, commanda qu'on levât toutes les gardes ; & dit à Motezuma qu'il pouvoit se retirer à son palais quand il lui plairoit, puisque la cause de sa détention étoit cessée. Il lui présentoit à coup sûr, le parti qu'il savoit bien que l'Empereur n'accepteroit pas ; parce qu'il lui avoit entendu dire plusieurs fois fort positive-

ment, qu'il ne convenoit pas à ſa dignité de retourner en ſon Palais, ni de ſe ſéparer des Eſpagnols, juſqu'à ce qu'ils ſe retiraſſent de ſa Cour, d'autant qu'il perdroit toute l'eſtime de ſes ſujets, s'ils venoient à comprendre qu'il ne tenoit ſa liberté que d'une main étrangere. Ce ſentiment, que le temps lui fit croire être tiré de ſon propre fond, lui avoit été en effet inſpiré par Marina, & par quelques Capitaines Eſpagnols, ſuivant l'ordre de Cortez, qui employoit adroitement les raiſons d'Etat, à retenir plus ſurement ce Prince dans ſa priſon. Néanmoins Motezuma pénétrant les motifs des offres que le Général lui faiſoit, abandonna ce prétexte, qui lui parut amené de trop loin en cette rencontre. Il en prit un autre qui n'avoit pas moins d'artifice, & dit à Cortez: » Que le deſir » qu'il témoignoit de le rétablir dans ſon » Palais lui étoit très-agréable; mais qu'il » ne vouloit alors faire aucune nouvelle » démarche ſur ce ſujet, pour l'intérêt des » Eſpagnols mêmes: parceque s'il étoit une » fois en ſa Maiſon, ſa Nobleſſe & ſon » Peuple le preſſeroient de prendre les ar» mes contr'eux, afin de réparer l'injure » qu'il en avoit reçue «. Il voulut faire ainſi comprendre aux Eſpagnols, qu'il ne demeuroit en priſon que pour les couvrir, & les protéger de ſon autorité. Cortez loua ſa généroſité, & lui rendit graces de l'at-

tention qu'il faisoit sur ses amis. Ainsi chacun demeura satisfait de son adresse : Ils crurent l'entendre tous deux, & qu'ils ne se laissoient tromper que pour leur avantage, suivant les maximes trop fines de cet art de dissimuler, que les Politiques mettent entre les mysteres de la prudence, en dorant du nom de cette vertu les artifices d'un pénétration outrée.

Fin du troisieme Livre.

TABLE

Des choſes les plus remarquables contenues dans cet Ouvrage.

A

G

N

O

P

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'ai lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Histoire de la Conquête du Pérou de* ZARATTE, & celle *de la Conquête du Mexique par Dom* ANTOINE DE SOLIS. Ces Ouvrages déjà imprimés plusieurs fois m'ont paru mériter d'être réimprimés. A Paris le vingt-quatre Mars mil sept cent soixante & quatorze. GAILLARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conseils supérieurs, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé le sieur LE CLERC, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *une Histoire de la Conquête du Pérou & du Mexique*: S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage au-

tant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſions étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Ver-

ſailles le quatrieme jour du mois de Mai l'an de grace mil ſept cent ſoixante & quatorze, & de notre Regne le cinquante-neuvieme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé* LEBEGUE.

Régiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 2929, fol. 251, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 20 Mai 1774.

C. A. JOMBERT, pere, Syndic.





